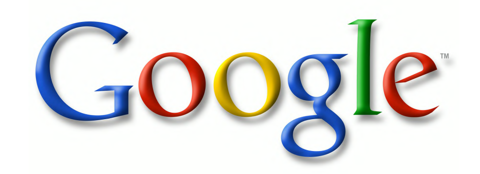
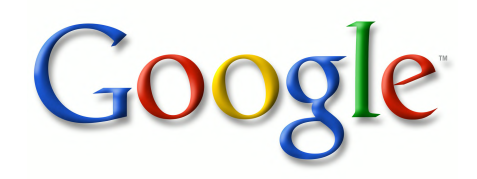
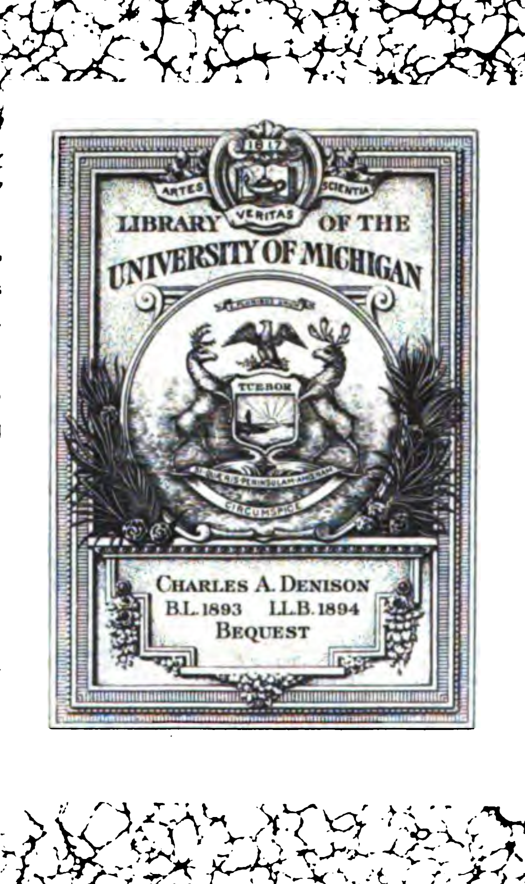
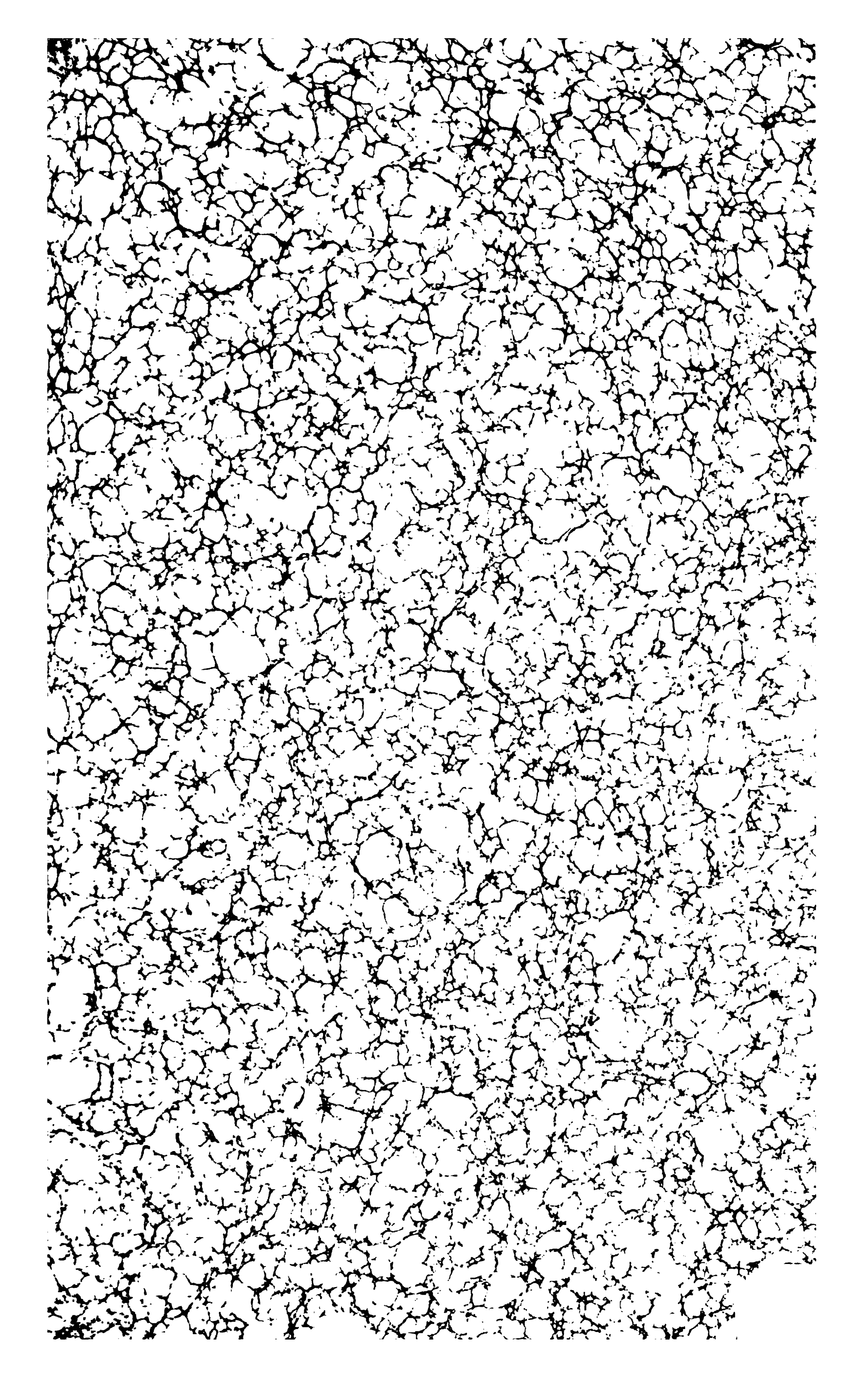






1817
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE
CHARLES A. DENISON
B.L. 1893 LL.B. 1894
BEQUEST



COURS
D'ÉTUDES HISTORIQUES.

Paris. — Typographie de Firmin Didot Frères, rue Jacob, 56.

COURS D'ÉTUDES HISTORIQUES

PAR

P. C. F. DAUNOU,

PAIR DE FRANCE,

SECRÉTAIRE PERPÉTUEL DE L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES,

MEMBRE DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES,

GARDE GÉNÉRAL DES ARCHIVES DU ROYAUME,

ANCIEN PROFESSEUR D'HISTOIRE

AU COLLÉGE ROYAL DE FRANCE, ETC. ETC. ETC.

TOME SIXIÈME.



PARIS,

CHEZ FIRMIN DIDOT FRÈRES, LIBRAIRES,

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT DE FRANCE,

RUE JACOB, 56.

1843.

COURS D'ÉTUDES HISTORIQUES.

SUITE DE LA DEUXIÈME PARTIE.

CLASSIFICATION DES FAITS.

CHRONOLOGIE POSITIVE.

ÉTUDES HISTORIQUES.

CHRONOLOGIE POSITIVE.

PREMIÈRE LEÇON.

DEPUIS LA CRÉATION JUSQU'A L'AN 600 AVANT L'ÈRE VULGAIRE.

MESSIEURS, pour remonter aux origines de l'histoire, il nous a fallu parcourir le labyrinthe des controverses chronologiques. Cette pénible étude était tout à fait indispensable : c'est en confondant les faits et les fables, les monuments et les traditions, les connaissances et les hypothèses, les notions précises et les idées vagues, les résultats constants et les simples probabilités, qu'on a dénaturé, flétri, dégradé l'histoire. Nous essayons d'en faire une véritable science en l'assujettissant à des méthodes rigoureuses, en la dégageant des fictions dont on l'a surchargée, et en distinguant, parmi les notions réelles qui la composent, celles qui n'atteignent qu'à un certain degré de vraisemblance, de celles qui s'élèvent en effet jusqu'à la certitude. Tel a été notre but en nous engageant dans ces épineuses discussions de chronologie, qui nous ont longtemps arrêtés. Nous en sommes sortis enfin pour n'y plus rentrer : il est temps d'en recueillir les résultats.

La conséquence la plus générale que nous en pourrions déduire, est que la chronologie et l'histoire profane ne commencent qu'à l'olympiade de Corœbus, l'an 776 avant l'ère chrétienne. Mais il y aurait de l'exagération et de l'inexactitude à dire que tous les faits et tous les temps antérieurs à cette époque sont également inconnus. On manquerait d'une instruction utile, si l'on écartait sans réserve toutes les traditions relatives à des âges plus antiques. Où l'extrême précision est impossible, les approximations sont encore précieuses; et d'ailleurs, les fables mêmes qu'il ne faut pas croire, il ne convient point de les ignorer. Assigner des dates fixes, invariables, déterminées à tous les noms et à tous les récits qui précèdent les olympiades, c'est assurément une très-fausse science; mais apprécier ces tables chronologiques, introduire, s'il se peut, dans ce chaos, quelque ordre et quelque lumière, y discerner ce qu'il renferme de mieux établi ou de moins obscur, c'est un travail profitable et devenu même nécessaire dans l'état actuel des connaissances humaines. Puisque nous nous sommes livrés à ce laborieux examen, il nous importe de rassembler et de disposer les notions auxquelles il nous a fait aboutir.

Nous n'y comprendrons pourtant pas ce que les peuples orientaux racontent de leurs plus lointaines origines, de leur antiquité transcendante. Aux yeux d'une saine critique, il ne peut rien rester du tout ni des seize premiers âges ou *iougam* indiens, ni des dynasties divines ou semi-divines de la Chine, du Japon et de l'Égypte, ni des énormes supputations chaldéennes, ni même des calculs plus modérés des anciens Perses. C'est prendre un soin superflu et puéril que

de vouloir retrouver quelque vérité dans ces fictions, en transformant en mois ou en jours les années que ces peuples accumulent par milliers, par myriades, par millions, à l'entrée de leurs annales. L'unique fait à retenir est qu'à l'envi l'un de l'autre, ils se sont efforcés de reculer leurs origines dans la plus profonde nuit des siècles, et qu'en remplissant cette tâche, ils sont retombés presque tous dans une sorte de canevas commun, dont les données les plus ordinaires sont une division des temps en quatre âges, une succession de trois dynasties, celles des dieux, des demi-dieux et des hommes, certaines combinaisons ou progressions de nombres, des périodes de six mille ans, de vingt-quatre mille, de soixante-douze mille, et surtout de quatre cent trente-deux mille, immenses espaces qu'ils laissaient presque entièrement vides même de fictions et de nomenclatures. Nous ne saurions entrevoir, dans ces vains amas de chiffres, aucune image, aucuns linéaments de l'histoire; ce n'est pas même encore de la mythologie proprement dite. L'imagination orientale n'a jamais pu être assez féconde pour peupler et animer tant de siècles. Celle des physiciens modernes s'est exercée sur la formation du globe, sur ses développements, sur les métamorphoses qu'il a dû subir avant de prendre ses formes actuelles. De leur côté, les antiquaires ont recherché dans les monuments l'ordre des signes zodiacaux, et en rapprochant ces figures du calcul de la précession des équinoxes, ils ont cru découvrir les indices d'une antiquité déjà très-haute, au moment où les douze constellations ont reçu les noms qu'elles ont continué de porter. Écartons tous ces systèmes, et ne craignons pas de dire que la science

historique et nos croyances religieuses s'accordent à rejeter toute date précise, supérieure à sept mille ans avant l'ère vulgaire.

Cet espace même de sept mille ans, avons-nous en effet de quoi le remplir? Non, Messieurs; et si nous ne voulons pas y laisser de trop vastes lacunes, nous en retrancherons presque la moitié : vous savez que les livres sacrés nous le permettent. Les variantes que présentent, relativement aux nombres d'années, les textes, les versions et les commentaires de ces livres, sont telles qu'il nous est loisible de compter de la création au déluge ou deux mille deux cent soixante-deux ans, ou seulement mille six cent cinquante-six; et du déluge à la sortie d'Égypte, au quinzième siècle avant notre ère, plus de deux mille ans ou moins de huit cents. Dans l'absence de tout document profane et de tout dogme religieux décidant entre ces nombres, nous préférons les plus petits, par le seul motif qu'ils suffisent pleinement à tous les besoins de l'histoire, et qu'ils y laissent moins de lacunes. Ainsi nous compterons d'abord jusqu'à Noé, mille six cent cinquante-six ans, puis jusqu'à Moïse sept cent quatre-vingt-dix-sept, et ensuite jusqu'à J. C. quinze cents : total, trois mille neuf cent cinquante-trois avant l'ère chrétienne. Toutefois, comme ces nombres sont de pure convention, que rien ne les détermine, et qu'il suffirait d'ajouter cinquante ans à la somme totale, pour retomber au calcul d'Ussérius, adopté dans beaucoup de tables et de livres, nous n'aurions aucune répugnance à substituer quatre mille trois à trois mille neuf cent cinquante-trois, et à supposer ainsi que l'an 1er de notre ère répond à l'an 4004 du monde ou de l'histoire. Mais

il serait entendu que ces quatre mille trois ans se divisent en trois parts : la première de seize cent cinquante-six, la seconde de huit cent quarante-sept et la troisième de quinze cents.

Nous ne connaissons, dans les seize cent cinquante-six premières années, d'autres faits que ceux qui nous sont révélés par les huit premiers chapitres de la *Genèse* : savoir, la création du monde, dix générations d'Adam à Noé, et sous ce dernier le déluge universel. Ici, les histoires profanes ne fournissent rien qui soit digne d'une attention sérieuse, sinon les contre-épreuves qu'elles nous offrent de cette première partie de l'histoire sacrée. Ainsi Sanchoniaton, chez les Phéniciens, et Bérose, chez les Chaldéens, comptent dix générations, l'un de Protogone à Magus, l'autre depuis Alorus jusqu'à Xisuthrus, qui échappe seul, dans un vaisseau, au naufrage du genre humain. Dans ce même espace, se placerait une partie des âges et des dynasties antiques que supposent les traditions égyptiennes, persanes, chinoises et indiennes. Là s'ouvrirait le caliougam ou dernier âge des Indiens. Là aussi apparaîtraient, on ne sait trop sur quel point, le Fo-hi des Chinois, le Caiumarath des Perses, et le Ménès de l'Égypte, si, d'une part, ils n'avaient été, au sein de ces nations, révérés comme plus antiques encore, et si, de l'autre, il n'était plus raisonnable de les rabaisser au-dessous ou au niveau de l'époque de Noé. Quant aux Grecs, ils n'ont pas reculé si loin leurs origines. Car, tandis que nous convenons de placer le déluge à l'an 2348 ou au vingt-quatrième siècle avant J. C., ils n'élèvent leur Inachus qu'au vingt-deuxième, vingt et unième ou vingtième, malgré la ressemblance du nom de ce fon-

dateur avec celui de Noé ou Noach. En Égypte, l'inondation qui se rattache aux légendes d'Osiris et de Typhon remonterait plus haut que l'an 2400 avant notre ère; mais, chez les Grecs, Ogygès, Prométhée, Deucalion, Dardanus, dont les noms rappellent des catastrophes du même genre, soit générales, soit partielles, sont, comme personnages historiques, d'un âge postérieur à celui d'Inachus. Toujours y a-t-il lieu d'observer qu'en transformant de simples débordements de fleuves ou de golfes en cataclysmes considérables ou même universels, les Grecs en ont puisé l'idée et les détails dans le récit de Bérose sur Xisuthrus, récit calqué lui-même sur la tradition sacrée des Hébreux.

Voilà le petit nombre d'articles auxquels nous réduisons la chronologie positive jusqu'à l'an du monde 1656, 2348 avant J. C. De ce point nous faisons partir l'âge mythologique, qui, restreint à huit cent quarante-sept années, nous laissera à une distance de mille cinq cents ans de notre ère vulgaire. Avant tout, nous devons distinguer, dans cet espace, une partie qui n'est aucunement mythologique, et qui, fournie par nos livres saints, se place au rang des croyances religieuses. Elle se divise en deux sections à peu près égales, l'une de Noé à la vocation d'Abraham, l'autre d'Abraham à la sortie d'Égypte. Nous n'entrons point ici dans les controverses qui concernent la première section, et la mesure des douze générations qui la composent; nous usons de la liberté qui nous est laissée de n'y compter en tout qu'environ quatre cent vingt ans, comme de celle d'en supposer à peu près autant d'Abraham à Moïse, et nous ne pouvons craindre de nous égarer lorsqu'en suivant les traces de Bossuet, nous

rapportons à l'année 1500 avant J. C. la délivrance des Israélites, et leur entrée dans la terre promise, Il s'agit maintenant de reconnaître, dans les histoires profanes, les articles susceptibles de se classer dans les deux sections de ce même âge. Si nous faisions coïncider le Fo-hi des Chinois avec Noé, leur Hoang-ti avec Abraham, leur Yao avec Moïse, on pourrait opposer à cette distribution commode les résultats des recherches de Fréret et de quelques autres. Il se peut qu'Yao ait précédé Moïse de trois, quatre ou cinq siècles, et que la dynastie Chang, qui a suivi celle des Hia, eût déjà commencé lorsque les Juifs sortaient de l'Égypte. Dans tous les cas, on doit avouer qu'à de telles époques, la chronologie chinoise est loin d'être constante et suffisamment éclaircie. La même obscurité règne dans les annales égyptiennes : forcés de nous contenter de conjectures plausibles, nous rapprochons aussi Ménès de Noé; nous partageons les rois et les dynasties qui viennent après Ménès en deux listes parallèles, en sorte qu'il y ait un royaume de Thèbes ou de la Haute-Égypte, et un royaume de Memphis, c'est-à-dire du Delta ou de l'Égypte-Inférieure. L'un et l'autre se réunissent en un seul corps de monarchie au seizième siècle avant Auguste, et c'est alors que commencent l'industrie, les travaux et la puissance de cette nation célèbre. Du reste, nous n'entreprenons point d'établir l'ordre et la succession ni des monarques de Memphis ni de ceux de Thèbes; il n'en existe que des tables confuses et inconciliables : parmi tant de noms, aucun ne s'attache à une époque fixe, aucun ne rappelle de grands souvenirs. Nous ne savons pas comment s'appelait le roi ou le Pharaon dont les Juifs ont se-

coué le joug; et nous ne trouverons Sésostris qu'après l'année 1500. Chez les Assyriens, Bélus, divinisé sous le nom de Bel ou Baal, semble être le même personnage que Nemrod, arrière-petit-fils de Noé. On peut placer à peu de distance de son règne la construction de la tour de Babel, ou de l'observatoire des astronomes chaldéens. Mais, à partir de ces temps, nous distinguons aussi le royaume de Babylone de celui de Ninive, sans essayer de rédiger des catalogues chronologiques des monarques de l'un et de l'autre : trop d'incertitude et de contradictions embarrassent ces nomenclatures. Seulement nous en retranchons Ninus, Sémiramis et Ninyas, que nous réservons, comme le Sésostris des Égyptiens, pour des temps postérieurs à Moïse.

Mais les antiquités grecques remontent à peu près à l'époque d'Abraham, à l'an 2000 avant Jésus-Christ. Ce fut alors que l'Égyptien, ou, selon Clavier, le Phénicien Inachus vint s'établir dans l'Argolide, et qu'il ébaucha grossièrement la civilisation des sauvages habitants de ces contrées. Son fils Phoronée donna le jour à Niobé, mère de Sparton, d'Argus et de Pélasgus. Phégée, autre fils d'Inachus, fonda le royaume d'Arcadie. Un troisième, qui se nommait Égée, fut père de Lycaon, dont la fille Déjanire épousa Pélasgus, l'un des fils de Niobé. Nous arrivons ainsi à l'année 1900. Pélasgus, qui régnait en Arcadie, conquit la Thessalie et y institua les Saturnales. Un tremblement de terre venait de séparer l'Ossa de l'Olympe; par là, l'écoulement des eaux était devenu plus facile, et la Thessalie plus habitable. Argus, frère de Pélasgus, avait succédé à Phoronée, leur père, et donnait son nom à la ville

d'Argos. Mycénæus, petit-fils de Niobé, fondait Mycènes, en même temps qu'Œnotrus et Peucétius, autres descendants d'Inachus, allaient établir des colonies en Italie. Ces faits nous conduisent à l'an 1800, époque assignée par les traditions grecques au déluge d'Ogygès; suivent l'enlèvement d'Io par les Phéniciens, l'établissement de Xanthus à Lesbos, et d'un nouveau Pélasgus en Thessalie, d'où furent expulsés les anciens habitants. Le siècle compris entre 1700 et 1600 ne fournit guère que des noms; il est presque vide de faits, à moins qu'on n'y place une partie de l'histoire fabuleuse de Prométhée. Mais, de 1600 à 1500, les événements deviennent nombreux. Deucalion, fils de Prométhée, règne en Thessalie; et presque tous les habitants de la Grèce prennent le nom de son fils Hellen. Jusqu'ici, tous les princes grecs ont été des descendants d'Inachus; mais de nouvelles dynasties vont commencer. Danaüs arrive d'Égypte et détrône le roi d'Argos Gélanor; le culte de Cérès s'introduit dans le Péloponèse. Cécrops, autre Égyptien, est le premier roi d'Athènes. Cadmus et ses compagnons, que l'on croit Phéniciens, s'établissent dans la Béotie, et y bâtissent la ville de Thèbes, dont le second roi fut Penthée, né d'Agavé, fille de Cadmus : Sémélé, autre fille du même Cadmus, donna le jour à Bacchus; et nous avons encore, pour compléter ce tableau, à nommer Minos, qui, entre 1550 et 1500, régnait peut-être déjà en Crète.

Tels sont, Messieurs, dans la Grèce, en Égypte, chez les Hébreux, dans l'Assyrie, à la Chine, les souvenirs historiques qui peuvent le mieux se distribuer entre les époques de Noé et de Moïse, c'est-à-dire entre l'an

2348 et l'an 1500 avant J. C. J'ai tâché de n'y comprendre que des faits vraisemblables en eux-mêmes, et transmis par des traditions plausibles. Je me suis abstenu d'énoncer des dates précises, et l'ordre général que je viens d'établir est celui qui semble résulter le plus naturellement des discussions de la chronologie litigieuse que je vous ai précédemment exposées. J'ai d'ailleurs dégagé ces faits des fictions dont ils s'enveloppent. Il est vrai que, dans l'état où je vous les présente aujourd'hui, ils ne justifieraient pas ce nom d'âge mythologique imposé à l'âge que nous considérons; mais c'est réellement dans le cours de cet âge qu'on voit éclore en Égypte, en Grèce et en certaines contrées de l'Asie, le culte des divinités païennes du premier ordre : c'est alors qu'apparaissent les noms de Saturne, de Jupiter, de Pluton, de Neptune, d'Apollon et de Bacchus; de Junon, Cybèle, Diane, Cérès, Vénus et Minerve, ou bien d'autres noms qui ne sont en effet que des synonymes ou des traductions de ceux-là. Tous ces dieux ne recevaient point partout les mêmes hommages. Un culte s'établissait quelquefois sur les ruines d'un autre; les détails des querelles sacerdotales, des guerres religieuses, ont été transformés en aventures des divinités elles-mêmes, et ont ainsi contribué à modifier et compléter leurs légendes. Il faut réunir beaucoup d'anciennes notions d'histoire, d'astronomie, de physique et de morale, pour y démêler les divers éléments du système mythologique. Le seul point que nous ayons à reconnaître en ce moment, c'est que les traditions et les allégories qui le composent se sont agglomérées durant les huit siècles et demi qui viennent de nous

occuper, et qu'en général la fable attache à cet espace la naissance, l'éducation et les actions de la plupart de ces dieux.

L'âge suivant, auquel nous avons appliqué le nom d'héroïque, s'étend de l'an 1500 à l'an 776 avant notre ère. Il comprend donc sept cent vingt-quatre ans, que nous pouvons sous-diviser en trois sections; l'une jusqu'à l'an 1000, l'autre jusqu'à l'olympiade d'Iphitus en 884, et la troisième jusqu'à celle de Corœbus.

Les cinq siècles que la section première embrasse vont, dans l'histoire sainte, de Moïse à Salomon. Les principaux personnages intermédiaires sont Aaron, Josué, Othoniel, Aod, Débora, Gédéon, Abimélech, Jephté, Samson, Héli, Samuel, Saül et David. Je n'ai pas besoin de vous indiquer les faits que ces noms retracent, et qui sont consignés dans les livres sacrés, spécialement dans ceux qui portent les noms de *Josué*, des *Juges* et des *Rois*. Ces faits sont, par leur nature, hors de la portée de toute critique profane, et les difficultés chronologiques dont ils demeurent quelquefois embarrassés, ne s'éclaircissent que par des discussions plus théologiques que littéraires. On peut s'en tenir aux dates que Bossuet a préférées, et qui placent Josué au quinzième siècle avant J. C., Aod au quatorzième, Gédéon au treizième, Samson au douzième, Samuel, Saül, David et le commencement du règne de Salomon au onzième. Nous avons à distribuer dans ces mêmes siècles les faits de l'histoire profane égyptienne, asiatique et grecque.

C'est au quinzième siècle, de 1500 à 1400 avant notre ère, qu'on rapporterait avec le plus de probabilité les conquêtes, les entreprises, les constructions de Sésos-

tris, le plus grand éclat de la puissance des Égyptiens. L'Assyrie et la Perse n'offriraient ici que des noms obscurs et mal connus, auxquels il est réellement impossible d'assigner une place tant soit peu distincte dans le cours des temps. La dynastie des Hia se continue, chez les Chinois, sans laisser aucun souvenir digne de l'histoire. Mais le règne d'Érichthonius à Athènes est resté mémorable dans les fastes de l'agriculture. Pandion, son successeur, seconda les progrès de cet art, et favorisa les premiers essais du commerce, lorsqu'une année stérile força de recourir aux moissons d'Égypte, et d'échanger pour des blés quelques produits grossiers de l'industrie athénienne. Au temps du roi Érechthée, Cérès et Triptolème visitèrent, dit-on, l'Attique; leurs noms annoncent de nouveaux développements des arts agricoles. On attribue à Érechthée des institutions politiques qui ne sont pas très-bien connues, et l'on croit qu'un temple fut consacré à sa mémoire. Alors s'élevaient les murs de Lacédémone; Laïus montait sur le trône de Thèbes, et Dardanus s'établissait en Phrygie.

Nous attacherons au siècle suivant, c'est-à-dire au quatorzième, la mort de Laïus, l'histoire d'Œdipe, d'Éthéocle et de Polynice; celle de Tantale et de Pélops, qui laissa son nom au Péloponèse presque en même temps que Tros donnait le sien aux Troyens. Danaé, fille du roi d'Argos Acrisius, devenait mère de Persée, le libérateur d'Andromède. C'est le siècle de plusieurs autres héros, mais surtout d'Hercule, dont la légende, enrichie de presque tous les exploits les plus renommés, a pris peu à peu des teintes allégoriques et astronomiques, et a fini par convenir au soleil même. Les Héra-

clides, descendants du véritable Hercule, furent chassés du Péloponèse par le roi d'Argos Eurysthée, fils d'Amphytrion et d'Alcmène. Ils se réfugièrent dans l'Attique, où régnait, après Pandion II et après Égée, Thésée, le compagnon d'Alcide. Les premiers poëmes sur l'enlèvement de Proserpine peuvent remonter à cette époque, aussi bien que l'institution des mystères d'Éleusis, auxquels Hercule fut initié. Une première lustration fut célébrée dans Athènes dès 1326; les fêtes lycéennes ou lupercales s'établirent en Arcadie. Nous n'oserons encore fixer ici aucun nom de prince assyrien ni égyptien. Mais il est possible que la construction des principales pyramides appartienne au quatorzième siècle ou au treizième.

Selon toute apparence, le règne de Thésée s'est prolongé au delà de l'an 1300 avant notre ère. Ce roi parvint à réunir les douze cantons des Athéniens en un seul corps de cité; il ébaucha la constitution politique de ce peuple justement célèbre. Le conseil amphictyonique, espèce de congrès de la confédération grecque, existait déjà, peut-être depuis un demi-siècle; il avait pris naissance en Thessalie, sous le règne d'Amphictyon; et ce qui n'était d'abord qu'un point central des petits cantons thessaliens devint peu à peu un lien général de la Grèce entière. Il se peut que l'expédition des Argonautes ait été résolue dans ce conseil. En rapportant cette expédition au treizième siècle, nous croyons adopter l'opinion la plus conciliable avec les meilleures traditions. Il s'ensuivrait que ce siècle est celui d'Orphée, d'Esculape, de Jason et de Médée. On y place aussi les sanglantes querelles des fils de Pélops, Atrée et Thyeste, et quelquefois une

ou deux des premières tentatives des Héraclides pour rentrer dans le Péloponèse. C'est avec plus de confiance que nous y attachons, d'après les récits d'Hérodote, le règne de Ninus et les quarante premières années de la vie de Sémiramis, en Assyrie. Mais la chronologie égyptienne retombe dans des ténèbres profondes qu'à notre avis aucun genre de recherches et d'hypothèses ne pourra jamais éclaircir.

La guerre de Troie ne s'ouvrira pour nous qu'après l'année 1200, et nous prendrons 1184, 1183 ou 1182 pour la date la plus probable de la catastrophe de cette ville. Ce sera donc là l'époque de tous les héros troyens et grecs qui figurent dans l'*Iliade*, l'*Odyssée* et l'*Énéide*, et dont il serait superflu de rappeler ici ni les noms ni les aventures. Nous ne distinguerons aucun autre grand événement dans le douzième siècle, sinon pourtant les règnes de Sémiramis, après la mort de Ninus, et de Ninyas, après Sémiramis; l'avénement de Wou-vang et, par lui, le commencement de la dynastie Tchéou à la Chine. Quant à la Perse, à l'Assyrie et à l'Égypte, la confusion règne encore dans toutes les nomenclatures royales.

Nous réservons au onzième siècle le rétablissement des Héraclides dans le Péloponèse : ils s'emparèrent de Lacédémone, ils y établirent deux rois, qui gouvernaient ensemble, et ils occupèrent ensuite Argos, Mycènes, Corinthe et l'Élide. Leur retour fut une très-grande révolution dans la Grèce, non-seulement à cause des nouveaux établissements qu'ils y formèrent, mais aussi parce que les anciens habitants, expulsés par eux, se réfugièrent dans la Thrace et sur les côtes de l'Asie. De là, diverses colonies et la fondation de plusieurs vil-

les fameuses, telles que Smyrne dans l'Éolide, Éphèse, Clazomène et Samos dans l'Ionie. Les Héraclides ayant fait une irruption jusqu'aux portes d'Athènes, un oracle promit, dit-on, la victoire à l'armée dont le chef périrait dans le combat, et les Athéniens durent leur triomphe au dévouement de leur roi Codrus. Selon Bossuet, ce fut à cette occasion que les Athéniens abolirent la royauté; ils la remplacèrent par l'archontat perpétuel : les deux fils de Codrus, Médon et Nélée, se disputèrent cette magistrature; l'oracle de Delphes la rendit à Médon, sur qui Nélée l'avait usurpée; et ce dernier, retiré dans l'Asie Mineure, y fonda des colonies nouvelles. Il importe d'observer ici, à l'égard de l'Égypte, que certains auteurs, et particulièrement Volney, retardent jusqu'au onzième siècle, vers 1050 ou 1020, les règnes de Chéops et de Chéphren, sous lesquels les plus grandes pyramides furent bâties ou achevées. Après Ninyas, les annales assyriennes rentrent dans leur précédente obscurité. Il n'existe encore, chez les Perses, que des traditions fabuleuses et confuses; leur Zoroastre, dont ils s'étudient à vieillir l'époque, ne nous apparaîtra que bien plus tard. La dynastie Tchéou se continue chez les Chinois; et le règne de Mou-vang aboutit à l'an 1000 avant J. C.

A ce terme, va commencer la seconde section de l'âge héroïque, celle qui doit finir au renouvellement des jeux Olympiques par Iphitus. Elle correspond au dixième siècle avant notre ère, et aux seize premières années du suivant.

Ce n'est guère, il le faut avouer, qu'à ce dixième siècle que l'histoire proprement dite commence à s'échapper des nuages de la fable et des hypothèses

de l'érudition. Dans ce crépuscule des temps historiques, apparaissent les deux poëmes d'Homère, l'*Iliade* et l'*Odyssée*, monuments immortels des mœurs et des traditions de l'antiquité, neufs encore après qu'on les a tant imités depuis deux mille huit cents ans. Hésiode, contemporain d'Homère, n'est pas son émule; mais il nous fait connaître la théologie, la physique, l'agriculture de ce premier âge, et ses poëmes conservent un rang distingué parmi les plus anciens livres. Les ouvrages d'Hésiode et d'Homère sont assurément les plus grands faits de ce siècle : il importe cependant d'y observer aussi le cours des annales juives, grecques, égyptiennes et asiatiques. L'histoire sainte nous y présente la fin du règne de Salomon, le partage de son royaume entre son fils Roboam, roi des tribus de Juda et de Benjamin, et Jéroboam, roi des dix autres tribus réunies sous le nom d'Israël; après Roboam, les rois de Juda Abiam, Asa, Joram et Ochozias; entre les successeurs de Jéroboam, l'usurpateur Baasa, Amri, fondateur de Samarie, Achab, époux de Jézabel et père d'Athalie. Les cent seize ans sont remplis par les guerres que se font entre eux les chefs de ces deux royaumes, par celles qu'ils soutiennent contre les rois d'Égypte et de Syrie, par les prédications d'Élie et d'Élisée, son disciple. C'est vers 884 qu'Athalie usurpe le trône de Juda. Quant aux rois d'Égypte, durant ce siècle, il en existe autant de tableaux qu'il y a eu d'auteurs qui ont entrepris d'en débrouiller la chronologie. L'unique résultat tant soit peu constant est que le prince qui vainquit Roboam s'appelait Sésac, et que sa puissance était formidable. Vous savez qu'on l'a quelquefois confondu avec Sésostris, plus ancien que

lui d'environ cinq cents ans, selon l'hypothèse que nous avons cru devoir adopter. La suite des rois d'Assyrie, soit de Ninive, soit de Babylone, soit souverains, soit délégués ou feudataires, demeure toujours si variable et si confuse, que nous la tiendrons pour nulle. La succession des empereurs chinois de la dynastie Tchéou est mieux établie; mais aucun trait d'histoire ne se mêle à leurs noms et aux dates de leurs règnes: Y-vang, le moins inconnu d'entre eux, ne doit cette distinction qu'à une fainéantise plus absolue que celle de tous les autres. A vrai dire, il n'y a que la Grèce qui ait alors des annales. Chez les Athéniens, Phorbas, Mégaclès, Diognète, Phéréclès, Ariphron, tous descendants de Médon, furent successivement archontes : cette dignité, la première de l'État, continuait d'être perpétuelle et individuelle. Il paraît qu'elle s'exerçait paisiblement, et qu'on ne songeait encore ni à la rendre temporaire, ni à la partager entre plusieurs hommes. Deux rois gouvernaient concurremment à Lacédémone : l'un, descendant d'Eurysthène; l'autre, de Proclès, et tous deux de la race des Héraclides. La première branche nous donne ici les règnes de Doryssus, d'un Agésilas, d'Archélaüs et de Téléclus. Dans la seconde, je ne nommerai qu'Eunomus, qui laissa deux fils, Polydecte et Lycurgue. Polydecte régna; et Charillus ou Charilaüs, son fils posthume, devint le pupille de Lycurgue en 884. Il ne tenait qu'à Lycurgue de s'emparer du pouvoir royal; il aima mieux le conserver à son neveu et donner des lois à son pays. En ce moment, nous nous bornons à rappeler qu'il concourut avec Iphitus d'Élée et Cléosthène de Pise à rétablir les jeux Olympiques, jadis institués par Pisus,

Pélops et Hercule, et depuis longtemps interrompus.

C'étaient aussi des Héraclides qui régnaient à Corinthe : cette branche est particulièrement désignée par le nom de Bacchides; Bacchis, qui la commence, eut pour successeurs Agélaste, Eudémus, Aristomède, et Téleste, qui fut détrôné vers 887 et remplacé par Agémon. Sous ces princes, la puissance monarchique s'affaiblissait par degrés chez les Corinthiens : une aristocratie, concentrée dans la famille des Héraclides, devenait de jour en jour plus entreprenante, et menaçait à la fois la liberté publique et le trône. La suite des rois d'Argos, entre l'an 1000 et 884, n'est pas très-clairement établie; elle se termine par Phidon, qui passe pour avoir institué ou rectifié, vers 895, le système des mesures, des poids et des monnaies. Voilà quels sont les traits les plus dignes d'entrer dans le tableau général de ces cent seize années; on pourrait néanmoins y remarquer aussi douze rois de Tyr, dont les deux premiers sont Abibale et Iromus ou Hiram, contemporains de Salomon, et le douzième, Pygmalion, frère de Didon. Mais, encore une fois, les deux personnages les plus illustres, dans cette partie de l'histoire profane, sont Hésiode et Homère : Hésiode, qui composait vers 944 sa *Théogonie* et son poëme des *OEuvres et des jours;* Homère, moins ancien peut-être de vingt ou trente ans, et qui, à vingt-huit siècles de distance du temps où nous sommes,

Est jeune encor de gloire et d'immortalité.

Le nom qui honore le plus le neuvième siècle avant notre ère est celui du législateur de Sparte, de ce Lycurgue, dont les institutions dures et fortes méritent

encore de grands éloges, après en avoir obtenu d'excessifs. Vers le même temps, Didon, avec bien moins de génie, avec plus d'activité peut-être, fondait à Carthage un empire qui fut moins admirable et plus florissant. Nous assignons ici à Didon l'époque la plus conciliable avec celle de Pygmalion, son frère : du reste, il ne subsiste guère, sur cette princesse et sur ses établissements, que des traditions poétiques. C'est aussi bien longtemps après Lycurgue qu'on a commencé d'écrire le récit des voyages de ce Lacédémonien dans la Crète et sur les côtes de l'Asie, des oracles qu'il fit rendre pour accréditer ses lois, de l'exil irrévocable auquel il se condamna pour perpétuer l'empire des institutions qu'il avait données à Sparte. Il maintint les deux rois, les deux maisons régnantes, établit un sénat ou conseil de vingt-quatre vieillards, dont les résolutions devaient être approuvées ou rejetées, mais non modifiées, dans l'assemblée générale des citoyens, où résidait la puissance suprême. C'est à peu près tout ce que nous savons des institutions de Lycurgue, relativement à la division des pouvoirs publics ; car nous ignorons si les éphores existaient avant lui, ou s'il les a créés, ou s'ils sont survenus un siècle plus tard. Le surplus des lois de Lycurgue concernait l'éducation, les mœurs, le régime militaire et les usages religieux. On y admire une empreinte morale en effet très-profonde, et un grand soin des intérêts communs ou nationaux. Le culte de la patrie ne saurait être porté plus loin : la cité devient presque une divinité, ou du moins un souverain collectif dont les citoyens sont les esclaves encore plus que les membres. Cette grande abstraction domine à tel point dans la consti-

tution de Lacédémone, et, en général, des républiques anciennes, qu'on y découvre à peine l'idée de ces droits personnels, de ces intérêts individuels dont la garantie semble être néanmoins le véritable but de toute société. C'est l'État, c'est Sparte qui est libre, et pourvu qu'elle le soit pleinement, on ne s'inquiète pas si les Spartiates le seront assez. Le corps politique règne en maître absolu sur les éléments dont il est composé lui-même; et le joug étroit sous lequel il retient les hommes et les choses, comprime les mouvements, ralentit les progrès, interdit la prospérité. Ainsi voyons-nous éclore, dès le premier essor des peuples indépendants, ces notions vagues de sûreté générale, de salut public et de gloire nationale, dont l'abus, toujours facile, a été l'un des plus constants obstacles à l'établissement ou au maintien de la liberté proprement dite. De là, ce penchant à réclamer les droits politiques, avec bien plus de zèle que les droits civils, quoique les premiers, sans doute nécessaires, ne soient que des moyens de conserver les seconds; de là, cette disposition, presque universelle dans toute l'antiquité, à regarder les lois injustes comme des malheurs plus supportables que celui de n'avoir pas concouru à les faire; de là, en un mot, cette espèce d'abnégation de l'intérêt propre, qui, selon la diversité des positions et des circonstances, peut également entraîner ou aux erreurs les plus graves, ou à l'exercice des vertus les plus sublimes. Nous devons avouer que ce second genre de phénomènes n'a point été rare chez les Lacédémoniens : il a jeté sur les institutions de Lycurgue un éclat qu'on a dû prendre pour une preuve de leur sagesse ou même de leur perfection. Quoi qu'il en puisse

être, elles sont le fait le plus mémorable du règne de son neveu Charilaüs, et de tout ce siècle.

Dans Athènes, l'archonte Ariphron eut pour successeurs Thespiéus, Agamestor, Eschyle, tous descendants de Médon et perpétuels encore. On a lieu de conclure du silence même de l'histoire traditionnelle, que ces magistrats ont été sages, et qu'ils ont su maintenir la paix dans leur cité. Corinthe, au contraire, subit une révolution : la royauté héréditaire fut abolie, et le pouvoir souverain confié à deux cents citoyens, tous Héraclides, et qui ne devaient s'allier qu'entre eux. Il fut réglé que tous les ans on en choisirait un qui, sous le nom de Prytane, gouvernerait ou administrerait la république. Un roi d'Arcadie, nommé Polymestor, soutint une guerre contre Lacédémone, et s'illustra par sa loyauté autant que par sa bravoure. On chassa d'Argos le roi Phidon, l'instituteur ou le réformateur des monnaies; son ambition le rendait odieux; on l'accusait de vouloir asservir toute la Grèce. Il était, selon quelques auteurs, frère de Caranus, fondateur du royaume de Macédoine. Je ne nommerai ici aucun roi lydien, ni mède, ni assyrien; vous vous souvenez que nous n'avons pu démêler aucun résultat assez plausible, dans les controverses relatives à l'état de ces contrées pendant le neuvième siècle avant Jésus-Christ. En Chine, la dynastie Tchéou se prolonge et fournit quatre monarques. L'un, appelé Livang, fut détrôné et mourut dans l'exil en 827; il avait trop mérité cette destinée par sa tyrannie sanguinaire et par ses profusions ruineuses. On prétend qu'il s'éleva plusieurs grands philosophes sous le règne de son successeur; mais on ne dit pas quelles lumières

ils ont répandues; on ne leur attribue que des miracles. Yeou-vang régna ensuite, se conduisit fort mal, ainsi qu'avaient fait la plupart de ses devanciers, et ses armées furent battues, vers l'an 770, par les Tartares. S'il y avait quelques traits de l'histoire égyptienne à placer entre l'olympiade d'Iphitus et celle de Corœbus, j'indiquerais de préférence la conquête de l'Égypte par l'Éthiopien Sabacon, une division du pays en petites principautés, et le règne de Bocchoris. Il est d'ailleurs impossible d'assigner des dates à ces faits, et même de dire comment ils se succèdent : tant ils sont diversement racontés! On croit que Bocchoris, malgré la sagesse des lois qu'il avait publiées, et malgré la protection de la déesse Isis, fut vaincu et brûlé vif par Sabacon. Dans l'histoire sainte, la chute d'Athalie suit d'assez près l'année 884 : à cette reine succèdent sur le trône de Juda, Joas, Amazias et Azarie ou Osias, tandis que Jéhu, Joachas, un autre Joas et Jéroboam II règnent en Israël. Les synchronismes de ces règnes parallèles sont difficiles à établir, mais on rapproche de l'an 776 les prédications prophétiques d'Osée et d'Isaïe.

Le trône d'Assyrie s'écroulant sous le lâche Sardanapale, et le peuple romain ouvrant ses grandes destinées par des conquêtes sous Romulus et par des lois sous Numa, tels sont les principaux événements de ce huitième siècle avant notre ère, qui est, selon Varron, le premier de l'âge historique. Déjà, dans nos études de chronologie technique, nous avons fixé nos regards sur ce siècle, parce qu'il nous offrait le commencement de trois ères, celle des olympiades en 776, celle de Rome en 753, celle de Nabonassar en 747. De ces

trois ères, l'une appartient en propre à l'histoire des Grecs, l'autre aux fastes des Romains, la dernière aux annales de l'Asie. En Grèce, le couronnement de Corœbus précède d'environ seize années l'époque où le roi de Sparte Théopompe créa les éphores, ou agrandit leurs attributions. Vers 757 ou 754 ou 752, finissent les archontes perpétuels d'Athènes ; l'archontat devient décennal, et Charops est le premier à qui cette fonction est ainsi conférée temporairement : je m'abstiens de vous citer d'autres noms de princes et de magistrats grecs, qui ne retraceraient aucun trait d'histoire. En Macédoine aussi, les noms des rois successeurs de Caranus sont tenus pour insignifiants et à peu près nuls par Rollin lui-même. Il importe davantage d'observer, dans le cours de ce siècle, l'établissement des colonies de Naxos, de Syracuse, de Corfou, de Tarente et de Crotone, mais surtout la première guerre messénienne, commencée en 743. On accusait les Messéniens d'avoir enlevé des femmes lacédémoniennes qui se rendaient à un temple. Conduits par Alcamène, les Lacédémoniens surprirent la ville d'Amphée et passèrent les habitants au fil de l'épée; quatre ans après, les Messéniens se vengèrent par une irruption sur la Laconie; ils avaient à leur tête leur roi Euphaès, qui, plus tard, en 730, tomba couvert de blessures à la bataille d'Ithome. Aristomène lui succéda, battit les Spartiates, en tua, dit-on, trois cents, y compris leur roi Théopompe. Malgré cette victoire et d'autres avantages obtenus ensuite, le résultat de cette première guerre, qui dura vingt années, fut la ruine d'Ithome et l'asservissement ou l'expatriation d'un très-grand nombre de Messéniens. On a joint à ces récits plusieurs

détails qui peuvent sembler fabuleux; nous en rencontrons de pareils au commencement de toutes les annales; ils ne doivent entrer dans les histoires particulières qu'avec des discussions que n'admet point le plan général que nous avons ici à remplir.

Nous réduirons, par la même raison, ce qui concerne les cinquante-trois premières années de Rome à l'enlèvement des Sabines en 749, à l'association de Romulus et de Tatius en 747, à la mort de Tatius en 742, à la fin du règne de Romulus et à l'avénement de Numa en 715 ou 714. Encore ne rappelons-nous ces faits et ces dates que parce que d'anciennes traditions les suggèrent, et que la plupart des livres d'histoire les énoncent. Ce sont là des hypothèses convenues, plutôt que de véritables connaissances. Au milieu des ténèbres qui enveloppent les fastes de l'Assyrie, ce qu'il y a de vraisemblable c'est que Sardanapale, le même peut-être que Phul, fut détrôné en 747, par des satrapes qui gouvernaient pour lui les Babyloniens, les Ninivites et les Mèdes. Bélésis ou Nabonassar devint en cette même année 747 roi de Babylone, et son nom est resté à l'ère qui part de ce terme. Il se peut qu'en même temps Téglathphalasar, autrement nommé ou Tilgame ou Ninus II, ait commencé de régner à Ninive. Arbace était le chef des Mèdes; après avoir affranchi ses compatriotes du joug de Sardanapale, il ne prit pas le titre de roi; mais son successeur Déjocès se fit couronner en 710, et, si l'on en croit les histoires ou les traditions, il fonda Ecbatane et publia des lois sages. C'est entre 738 et 708 que les annales de Lydie commencent par les aventures romanesques de Candaule et de Gygès. Il y a presque

partout des révolutions durant ce siècle; à la Chine même, la dynastie Tchéou perd de jour en jour sa puissance, l'anarchie fait des progrès, les seigneurs aspirent et parviennent à l'indépendance, et des usurpations, en quelque sorte féodales, remplacent le despotisme absolu d'un seul maître. L'Égypte était demeurée soumise à Sabacon l'Éthiopien, autrement dit Soüs ou Sua : après Taracus, son successeur immédiat, le pouvoir fut partagé, on ne sait trop comment, entre douze rois. Jonas prophétisait alors chez les Hébreux; le sceptre de Juda passait d'un Joatham à un Achab, puis au pieux Ézéchias et à l'infidèle Manassès : Manahem avait usurpé le trône d'Israël, qu'Osée occupait après lui, quand les dix tribus furent emmenées en captivité à Ninive, l'an 721, 720 ou 718 avant J. C.

Si nous suivons, après l'an 700, le cours des annales romaines, nous verrons qu'elles débutent, comme tant d'autres, par des fictions plus ou moins grossières, au milieu desquelles on a peine à démêler quelques récits dignes de l'histoire. Nous avons assez dit que les règnes des sept monarques de Rome, chefs électifs et dont la plupart meurent assassinés, ont une durée beaucoup trop longue, pour ne pas sembler suspecte. Mais on se plaît à conserver au nombre des faits historiques le combat des Horaces et des Curiaces, qui surpasse au moins en grandeur tous les autres faits du septième siècle avant l'ère vulgaire. La Grèce, en ce même siècle, obéit aux lois sanguinaires de Dracon, s'émeut aux chants guerriers de Tyrtée, applaudit aux talents lyriques de Sappho, et reçoit les leçons de Thalès, l'un des sept sages, qui, après avoir approfondi toutes les connaissances de son temps, finit par conseiller la

tolérance. Voilà l'idée la plus générale du septième siècle avant notre ère. Mais il est possible et utile d'y joindre quelques détails.

Numa Pompilius terminant sa carrière mystérieuse en 671 ; sous son successeur Tullus Hostilius, le combat des trois Romains et des trois Albains en 666 ; l'avénement d'Ancus Martius en 639, et de Tarquin l'Ancien en 615 : telles seraient les dates les plus admissibles dans cette partie de l'histoire de Rome, s'il ne s'élevait trop de doutes et de nuages sur chacun des faits qui s'y rattachent. En Grèce, la seconde guerre messénienne remplit quatorze années, depuis 685 ou 684 jusqu'en 671 ou 670 ; car il est encore difficile d'obtenir ici une précision rigoureuse. Impatients de secouer le joug des Spartiates, les Messéniens se mirent en campagne sous la conduite d'un autre Aristomène, jeune guerrier dont le courage et les talents furent d'abord couronnés par des succès. Anaxandre et Anaxidame étaient rois de Lacédémone : suivant l'usage, on consulta l'oracle, qui promit aux Lacédémoniens des triomphes quand ils seraient commandés par un Athénien. Athènes leur envoya un poëte ; c'était Tyrtée, sous les ordres duquel ils perdirent trois batailles ; mais il leur chanta des vers qui ranimèrent leurs espérances, leur inspirèrent une bravoure nouvelle, qui fut enfin victorieuse. Les Messéniens se réfugièrent sur le mont Ira, et la mort de leur chef Aristomène mit fin à leur résistance. Ceux d'entre eux qui se laissèrent prendre, furent réduits à la condition d'ilotes ; les autres s'enfuirent en Sicile, où ils fondèrent Messane ou Messine. Cette seconde guerre présente aussi, quoique beaucoup moins que la première, des détails merveilleux

qui provoquent la critique et au moins quelque défiance. Nous verrons s'en allumer une troisième, deux cents ans plus tard, c'est-à-dire au cinquième siècle avant l'ère chrétienne.

Tyrtée n'est pas le seul poëte grec qui ait brillé au septième : j'ai déjà nommé Sappho; c'est la première femme à qui l'on ait donné le nom de dixième muse; elle est peut-être encore celle qui l'a le mieux mérité. Mais Therpandre, Archiloque, Alcman, Alcée, Ibicus appartiennent à la même époque; et si quelques lignes de leurs poëmes, échappées aux ravages du temps, ne nous suffisent pas pour apprécier leurs talents, nous savons au moins que leurs contemporains et leur postérité leur ont rendu beaucoup d'hommages. Déjà s'ouvrait aussi la carrière philosophique : Thalès, Solon et d'autres sages y entrèrent avant l'année 600. Mais Solon et Thalès même ne brilleront de tout leur éclat qu'après ce terme. Le besoin d'une législation plus forte se faisait sentir dans Athènes : l'archontat, qui de perpétuel était devenu décennal vers 755, devint annuel dès 684, et Créon l'exerça le premier, selon cette troisième forme : on modifiait plus essentiellement encore cette magistrature; car on la partageait entre neuf personnes, qui avaient à la fois des fonctions communes, et des attributions, même des dénominations individuelles. Six s'appelaient Thesmothètes et jugeaient différentes causes; un autre, sous le nom de roi, dirigeait les cérémonies publiques; le polémarque administrait la guerre; leur président commun s'appelait l'Archonte, et son nom personnel servait à désigner l'année archontique. On choisissait ces magistrats parmi tous les citoyens distingués, et non plus dans la

seule famille de Codrus. Dracon, archonte en 624, saisit l'occasion des querelles qui éclataient entre les pauvres et les riches, pour établir des lois barbares; remèdes horribles, dont l'invention ne coûte jamais aucun effort, et dont l'efficacité, presque toujours éphémère, n'est qu'un fléau qui en amène d'autres. Du reste, toutes les tyrannies ont trouvé des panégyristes; quelques anciens ont dépeint Dracon comme un homme de bien, très-éclairé, et ardent républicain. Eschine le loue d'avoir fait un véritable code moral, où, prenant le citoyen dès l'instant de sa naissance, il prescrivait la manière de le nourrir et de l'élever, le suivait à travers toutes les époques et toutes les vicissitudes de la vie, pour le former à la liberté et l'enchaîner à la vertu. Si, en écartant ces phrases d'orateur, nous cherchons des détails positifs dans ce qu'Aristote et Plutarque ont rapporté des lois de Dracon, nous verrons qu'elles punissaient également de mort tous les forfaits, tous les délits, tous les manquements et jusqu'à la simple fainéantise. Cette cruauté des premiers codes ressemble à celle qu'on observe quelquefois dans les enfants mal nés ou mal élevés; elle décèle au moins une extrême inexpérience. Après tout, que s'ensuivit-il chez les Athéniens? ils se montrèrent un peu plus mécontents et plus indisciplinés qu'auparavant; Dracon, forcé de s'enfuir, alla mourir dans l'île d'Égine. Cylon, en 612, sous l'archontat de Mégaclès, s'empara de la citadelle; les compagnons de sa révolte s'y défendirent avec opiniâtreté; on ne les désarma qu'en les trompant : après leur avoir promis un pardon absolu, on les égorgea sur les autels des Euménides. Voilà de bien étranges manières de gouverner et d'éclairer les nations.

Un combat sanglant entre les Corinthiens et les Corcyréens, en 664, fut suivi à Corinthe de l'entreprise de Cypsélus, qui usurpa l'autorité suprême, la conserva jusqu'à sa mort, et la transmit à son fils Périandre, compté, quoique tyran, au nombre des sept sages. Bornons-nous, pour la Grèce du septième siècle, à ces noms et à ces événements. Les rois de Macédoine n'excitent encore aucun genre d'intérêt. Ceux de Lydie, successeurs de Gygès, sont Ardys, Sadyatte et enfin Alyatte, qu'on fait monter sur le trône en 605; aucun d'eux n'est célèbre. Chez les Mèdes, le règne glorieux de Déjocès s'est prolongé jusqu'en 657. Son fils Phraorte fit la guerre aux Babyloniens, abusa de ses premiers succès, et, selon l'usage, en fut puni par des défaites. Saosduchin, roi de Ninive, le vainquit, le poursuivit, le fit expirer dans les tourments. Cyaxare, fils de Phraorte, parvint à s'établir sur le trône de Médie en 635, et, plus heureux que son père dans la carrière des armes et des conquêtes, nous le verrons, après l'an 600, coopérer à la destruction de Ninive. La chronologie des rois d'Assyrie demeure assez obscure durant ce siècle. La table de Ptolémée nous fournit ici Porus, Ilulaius, Mardocempad, Arcéan, Bélib, Apronad, Rhigébel, Mésésimordac, Asaradin, Saosduchin et Ciniladan; mais ce sont des rois de Babylone, successeurs de Nabonassar, de Nadius et de Chinzer. La liste parallèle des rois de Ninive offre de tels embarras que nous n'oserions y déterminer aucun autre nom que celui du Saosduchin qui triompha de Phraorte, et qui, selon toute apparence, régnait aussi sur Babylone. La dodécarchie égyptienne se termine, en 684 ou 671 ou 670, par l'élection de Psammitique : nous laissons, pour

ce qu'ils valent, les détails que l'on raconte sur l'avénement de ce prince; ses successeurs jusqu'en 600 furent Néchao ou Nécos et Psammis, dont les annales ne sont pas très-bien éclaircies. La Chine continue d'être en proie aux révoltes, aux dissensions, à la tyrannie des roitelets qui en occupaient les provinces et les cantons, et laissaient presque sans pouvoir le chef suprême de l'empire. Il s'élevait en même temps beaucoup de sectes philosophiques ou religieuses, entre lesquelles on distingue celle dont Lao-Tseu, né vers 604, est regardé comme le fondateur. On y professait, relativement à la formation de l'univers, à l'incurie des dieux et aux devoirs des hommes, des doctrines assez semblables à celles des Épicuriens. Il est triste de penser que tant d'hypothèses, de superstitions, de querelles, de guerres, de révolutions et de désastres, étaient des essais et des mouvements peut-être nécessaires pour amener les sociétés à une civilisation si imparfaite encore à la fin des temps que nous venons de parcourir, et, s'il faut le dire, en celui même où nous en parlons.

Je finis aujourd'hui en fixant un instant vos regards sur la partie de l'histoire sacrée qui se place entre les années 700 et 600 avant Jésus-Christ. Samarie se peuple, en 677, d'une colonie de Cuthéens qui professent la religion de Moïse, mais qui n'admettent d'autres livres saints que le *Pentateuque*: c'est l'origine de la secte ou de la nation appelée samaritaine. Quelques années plus tard, Judith immole un général assyrien nommé Holopherne, mais sur lequel on ne trouve ailleurs aucun renseignement qui puisse aider à découvrir de quel roi de Ninive ou de Babylone il commandait les armées.

Le trône de Juda est occupé, après Manassès, par Josias, et sous Joakim, l'un de leurs successeurs, la ville de Jésusalem est prise une première fois par des Assyriens en 606.

Je viens de mettre sous vos yeux, et de disposer dans l'ordre chronologique le mieux connu ou le plus probable, tout ce qui existe d'éléments tant soit peu positifs de l'histoire universelle, depuis les origines des peuples jusqu'à l'an 600 avant notre ère. J'ai cru que l'exposé en devait être fort rapide, parce que les véritables résultats historiques jusqu'à cette année 600 se réduisent en effet à fort peu d'articles pour un si long espace, même en comprenant dans ces résultats positifs ceux qui n'ont qu'un certain degré de vraisemblance. La partie d'histoire générale dont je viens de vous offrir le tableau correspond aux trente ou quarante premières pages de l'*Histoire universelle* de Bossuet; mais plus des trois quarts de ces trente ou quarante pages sont consacrés à l'histoire sacrée, que par cette raison même nous avons dû fort resserrer; car il eût été superflu et téméraire de traiter un sujet épuisé en un tel livre. Nous avons donc cherché d'autres moyens de remonter, par les annales et les traditions des peuples de l'Asie, de l'Égypte, de la Grèce et de l'Italie, à leurs plus antiques établissements, et de suivre, à travers les âges, le cours de leurs révolutions, de leurs progrès, de leurs destinées. Les détails que j'ai écartés de ce tableau général sont ou fabuleux, ou mal connus, ou d'un très-faible intérêt. Dans tous les cas, ils n'appartiendraient qu'aux histoires particulières de chacune de ces nations.

A mesure que nous avancerons dans les siècles historiques, ce précis prendra plus d'étendue, et comme nous serons de plus en plus débarrassés des discussions chronologiques, il nous sera possible d'observer davantage les caractères des institutions, les mœurs et les mouvements des peuples, la politique des gouvernements, et les vicissitudes des empires.

DEUXIÈME LEÇON.

DE L'AN 600 A L'AN 323 AVANT L'ÈRE VULGAIRE.

Messieurs, nous avons conduit l'histoire générale des anciens peuples jusqu'à l'an 600 avant l'ère vulgaire. Elle s'est réduite à un petit nombre de notions; car nous avons dû écarter les vaines hypothèses, les controverses et les inutilités. Cependant nous sommes sortis des temps chimériques, inconnus ou fabuleux; et du sein des origines obscures, nous avons vu éclore enfin la civilisation et l'histoire proprement dite. L'histoire n'a pu commencer qu'au moment où les sociétés avaient fait assez de progrès pour avoir des lois, des arts, des souvenirs et, sinon des mœurs, au moins des habitudes bien déterminées; en un mot, de véritables systèmes politiques, sans doute bien imparfaits encore, mais déjà distincts et susceptibles d'être observés. C'est l'état où nous avons laissé l'Égypte, quelques contrées de l'Asie, l'Italie même, et surtout les cités grecques. Depuis l'olympiade de 676, les annales des peuples se sont dessinées avec quelque précision. Elles prendront plus de consistance encore après 484, lorsque Hérodote sera né : mais depuis 600 jusqu'à ce terme, un espace de cent seize ans contient beaucoup de faits importants, dont l'étude est déjà plus facile que celle des deux siècles antérieurs : nous allons essayer d'en tracer le plan; et nous étendrons ensuite nos regards sur les cent soixante et une années, bien plus brillantes, qui sont comprises entre la naissance d'Hérodote et la mort d'Alexandre. Nous avons ainsi à par-

courir aujourd'hui trois siècles, qui sont le sixième, le cinquième et le quatrième avant Jésus-Christ. Vous concevez bien qu'il n'est pas question d'en exposer tous les détails, mais d'en saisir le système général, de fixer les grandes époques, les principales dates, d'envisager le cours des progrès ou des révolutions, de prendre une idée de l'état des peuples, des gouvernements, des mœurs et des arts. Ce sujet ne remplit, dans Bossuet, que trente pages, dont plus d'un tiers est consacré ou à l'histoire sainte, ou à une discussion chronologique dont nous nous sommes déjà occupés. Sur le surplus, nous suivrons ses traces, et en prenant une marche moins rapide, nous pourrons recueillir quelques observations que son plan n'admettait pas.

Solon et ses lois appartiennent au sixième siècle. Tout, excepté le succès, recommande les institutions politiques de ce grand législateur. Dictées par une équité prévoyante, par une philosophie douce, par un vif désir du bonheur public, adaptées aux mœurs athéniennes autant qu'au système universel des habitudes sociales de l'homme, les lois de Solon existaient à peine quand l'ambitieux Pisistrate envahit, perdit et ressaisit jusqu'à trois fois le pouvoir suprême. Les trois règnes de cet usurpateur, celui de son fils Hipparque, et les orageuses vicissitudes qui renversaient et ramenaient la tyrannie, remplirent la plus grande partie d'un siècle commencé sous les auspices d'une législation si belle. Cependant la liberté, que le génie de Solon ne pouvait fixer dans Athènes, naissait à Rome de l'excès du despotisme des Tarquins, et se fortifiait des âpres vertus d'un Brutus, d'un Valérius Publicola. L'Asie, en ce même siècle, ne nous offre guère que

des maîtres et des esclaves, si ce n'est pourtant le philosophe Confutzée à la Chine. Parmi les rois, on remarque, chez les Lydiens, l'opulent et malheureux Crœsus; chez les Perses, le conquérant Cyrus et son fils Cambyse, le fléau de l'antique Égypte. Ce fut dans cette Égypte que Pythagore et plusieurs Grecs allèrent puiser les traditions orientales qui furent le premier fond de leur philosophie, et qu'ils ont depuis transmises aux Romains : propagées par les Romains dans l'Europe entière, elles occupent encore aujourd'hui une grande place dans nos systèmes politiques, religieux, scientifiques. Tandis que Pythagore enveloppait la morale sous de mystérieux symboles, et la surchargeait de pratiques incommodes, on dit qu'Ésope, en ses modestes apologues, donnait des leçons plus familières; et l'on sait que Thespis jetait les fondements de l'art théâtral, et que le fortuné Anacréon, dans ses vers élégants, négligés, faciles, chantait l'amour et les plaisirs.

Voilà, Messieurs, l'aperçu le plus général du sixième siècle avant notre ère. Maintenant, si nous voulons y envisager plus particulièrement les annales de chaque nation, nous trouverons, chez les Égyptiens, la succession des règnes assez bien établie; elle l'est même déjà depuis Sabacon, vers 800 ou 776, et mieux encore depuis Psammitique, en 684 ou 670. En 600, c'est Psammis qui occupe le trône; Apriès ou Waphrée y monte en 594; Amasis, en 576 ou 570. Cet Amasis est très-fameux, quoique tous les points de son histoire ne soient pas très-bien éclaircis. C'est un roi de fortune; il était né dans une condition obscure : on dit qu'ayant détrôné Apriès, il publia des lois sages, qu'il

se montra un administrateur habile, qu'il accueillit Pythagore, recommandé par Polycrate, tyran de Samos, et qu'il sut résister aux Perses. Son fils Psamménit fut moins heureux : il régnait à peine depuis six mois, lorsqu'en 525 Cambyse envahit et ravagea l'Égypte. De là jusqu'en 500, l'histoire des Égyptiens n'est plus que le tableau de leurs malheurs, de leur asservissement, de leurs tentatives pour se délivrer de l'oppression. Les voilà effacés de la liste des États indépendants, jusqu'à ce qu'un nouveau trône s'élève au milieu d'eux, et soit occupé par les Ptolémées, après la mort d'Alexandre.

Chez les Juifs, Jérusalem fut prise une seconde fois, en 598, sous Jéchonias, et une troisième sous Sédécias, en 586. Ces dates peuvent sembler du moins assez probables. Sédécias est emmené captif à Babylone, avec le grand pontife Saraia, les prophètes Ézéchiel et Daniel, et une grande partie du peuple. La ville est saccagée; le temple, détruit de fond en comble. On prétend qu'arrivés à Babylone, les Juifs ne furent plus chargés de chaînes, mais traités comme des colons ou nouveaux habitants, et qu'ils jouirent du droit d'acquérir des biens, d'exercer différents genres d'industrie, d'observer leurs lois religieuses et même civiles : ces points ne sont pas sans difficultés. On ajoute, et ceci est bien plus contestable encore, que plusieurs familles de la tribu de Juda furent dès lors transportées en Espagne, qu'elles s'y sont perpétuées sans se mêler par des alliances aux autres Israélites, et que c'est à elles que remontent les races juives les plus distinguées parmi celles qui se sont répandues en divers États de l'Europe. Quoi qu'il en soit, les livres saints racontent

qu'en 537 ou 536, Cyrus délivra les Hébreux captifs ou colons dans Babylone; que la plupart néanmoins aimèrent mieux y rester que de retourner dans leur patrie dévastée; que Zorobabel n'en ramena que quarante-deux mille trois cent soixante à Jérusalem et dans les lieux voisins; qu'en exécution des ordres de Cyrus, on entreprit la reconstruction du temple, et que, malgré les obstacles qu'y apportèrent les Samaritains, elle fut terminée en 521. Selon quelques auteurs, c'est l'époque où l'époux d'Esther régnait sur les Perses : dans cette hypothèse, l'Assuérus du livre d'*Esther* serait Darius, fils d'Hystaspe.

Nabuchodonosor est le nom par lequel se trouve désigné, dans les livres des Juifs, le roi babylonien sous le règne duquel Jérusalem fut prise en 598. Mais il est encore difficile d'établir, depuis l'an 600 jusqu'à 484, la succession des monarques assyriens. Le canon de Ptolémée donne ici pour rois de Babylone, Nabopolassar, Nabocolassar, Illouaroudam, Néricasolassar et Nabonad; nous ne déterminons pas lequel de ces princes est Nabuchodonosor, nom qui a été d'ailleurs quelquefois appliqué à Saosduchin, roi assyrien du siècle précédent. Un événement remarquable est la destruction de Ninive, quelques années avant ou après l'année 600, entre 607 et 597, et vraisemblablement plus près de ce second terme. Il fallut, dit-on, pour ruiner cette cité fameuse, ou règnait Sarac, le concours de plusieurs princes, parmi lesquels on nomme un Nabuchodonosor et le roi des Mèdes Cyaxare. Celui-ci mourut en 595, et laissa le trône à son fils Astyage, dont la fille Mandane épousa un fils du roi de Perse, et devint mère de

Cyrus. Si nous écartons les traditions demi-fabuleuses, les dates incertaines, et le prétendu règne d'un Cyaxare II entre Astyage et Cyrus, il restera, comme l'avoue Rollin, peu de particularités dans cette portion de l'histoire; l'avénement de Cyrus peut se fixer à l'an 560 : il réduisit sous sa puissance les Assyriens, les Mèdes, les Perses et les Lydiens.

C'était, en 600, Alyatte qui régnait en Lydie. Crœsus lui succéda, peut-être après avoir été associé depuis quelques années à l'empire, ce qui concourt à rendre indécise la véritable date du commencement de son règne. Sa vie a été surchargée, comme celle de Cyrus, de quelques détails romanesques, au nombre desquels il serait permis de comprendre ce qu'on raconte et de ses relations avec Solon et avec Ésope, et de la mort de son fils. Mais il perdit en 557 la bataille de Thymbrée, dont Xénophon a fort orné le récit, et sur laquelle Fréret a composé une dissertation académique. Cyrus vainqueur eut bientôt pris la ville de Sardes, où Crœsus s'était réfugié. On a conté que le fils muet qui restait à ce malheureux prince, recouvra tout à coup la parole pour s'écrier : *Soldat! ne tue point Crœsus*; que ce roi, détrôné et condamné à être brulé vif, était déjà étendu sur le bûcher, lorsqu'il se mit à invoquer le nom de Solon; que Cyrus, surpris de cette exclamation, en demanda le motif, et qu'ayant appris quels avis ce philosophe avait jadis donnés à Crœsus, il fut si touché de l'instabilité des choses humaines qu'il laissa vivre son ennemi vaincu; qu'ainsi Solon eut la gloire d'épargner un crime à l'un de ces deux rois, et de sauver la vie à l'autre. Rollin, avant de recueillir ces détails dans Hérodote, dans Xénophon,

dans Plutarque, a soin d'avertir qu'ils sont plus merveilleux que certains. Je les rappelle pour montrer quelle est encore à cette époque la teinte de l'histoire profane.

Les deux prédécesseurs immédiats de Cyrus sur le trône de la Perse, depuis l'an 600, portent les noms de Cyrus et de Cambyse, si réellement ces deux personnages, fort peu connus, doivent être comptés parmi les rois. C'est à partir de Cyrus que ce royaume prend place dans l'histoire; et cette première époque de ses annales en est aussi la plus brillante. Nabonad, le dernier des rois babyloniens, s'était ligué avec Crœsus, et demeurait exposé aux vengeances du vainqueur de Thymbrée et de Sardes. Cyrus prit Babylone en 538, et réunissant, par ce nouveau triomphe, les États de Nabonad à ceux de Crœsus, d'Astyage et de Cambyse, il devint maître d'une grande partie de l'Asie. Ces événements, qui suffiraient pour rendre le sixième siècle avant notre ère extrêmement mémorable, sont en eux-mêmes parfaitement attestés; mais il s'en faut qu'on puisse en bien éclaircir les circonstances et les effets. Ceux qui admettent un Cyaxare II, successeur d'Astyage en Médie et oncle de Cyrus, disent que Cyrus soumit Babylone à ce Cyaxare, autrement dit Darius le Mède. D'autres, et cette opinion me paraît beaucoup plus probable, confondent ce personnage avec Nabonad même, que Cyrus détrôna. Mais l'incertitude la plus pénible est celle qui concerne la mort de Cyrus. Dans Xénophon, il conserve jusqu'au dernier instant la vigueur de la jeunesse et la sage énergie de l'âge mûr : il expire paisiblement au milieu de ses enfants, qu'il exhorte à la vertu. Dans Hérodote et dans

Justin, il a porté la guerre chez les Scythes, il a fait prisonnier un jeune prince, dont la mère Tomyris se venge, en attirant le conquérant dans des embûches et en l'immolant sans pitié, lui et deux cent mille de ses soldats. Ce qui ne semble pas douteux, c'est que son fils Cambyse le remplaça en 530, et fit dans le cours des années suivantes la conquête de l'Égypte. Les désastres, les révoltes et l'asservissement des Égyptiens sont des faits malheureusement indubitables; le surplus est tellement mêlé de fables ou de merveilles, que j'ignore si l'on en peut rien faire entrer dans une analyse austère de l'histoire générale. Trop de doutes s'élèveraient sur chaque circonstance de la résistance des Éthiopiens, de la mort du véritable Smerdis, de l'usurpation du faux, de son renversement et de l'avénement de Darius, fils d'Hystaspe. Mais ce Darius monta en effet sur le trône en 521, réprima la rébellion des Babyloniens, fut moins heureux lorsqu'il attaqua les Scythes et ensuite les Grecs, qui, en 490, vainquirent à Marathon sa plus formidable armée. On a lieu de croire qu'il mourut en 484, l'année même de la naissance d'Hérodote.

Malgré l'intérêt que jettent dans les annales chinoises, depuis 600 jusqu'à 484, les dissensions des sectes philosophiques et religieuses, et les querelles plus sanglantes des roitelets qui se disputaient les provinces de ce grand empire, je ne veux rappeler ici que Confucius ou Confutzée, qui, né en 550, termina en 479 la plus honorable carrière. Au milieu des folles ambitions et des vastes calamités qui affligeaient les peuples, et qui retardaient partout les progrès de la civilisation, il est consolant de voir s'élever, à l'extrémité de la terre,

un homme de bien qui sait déjà puiser, dans l'étude de la nature et de l'histoire, des notions précises et des sentiments profonds de justice et d'humanité. Il eut à peu près pour contemporains Thalès, Pythagore et Solon chez les Grecs, Zoroastre chez les Perses, autres philosophes dont nous n'avons presque aucun écrit authentique, mais qui, à cette époque, ont contribué à répandre quelques lumières au sein des sociétés.

Si nous pouvions compter sur la chronologie romaine, nous verrions le règne de Tarquin l'Ancien se prolonger après 600, et s'illustrer par des victoires sur les Sabins, et même sur les Étrusques, compatriotes de ce monarque. Il fut assassiné en 578. Le trait le plus remarquable du règne de son successeur Servius Tullius, est la division des citoyens romains en six classes et en cent quatre-vingt-treize centuries : il reste des incertitudes sur certains détails de ce système, mais il est trop sûr que la partie la plus riche et la moins nombreuse de la population formait à elle seule quatre-vingt-dix-huit centuries; les classes intermédiaires en composaient quatre-vingt-quatorze, et l'on ne comptait que pour une seule tout le surplus, c'est-à-dire la classe la moins riche, quoiqu'elle surpassât en nombre toutes les autres prises ensemble. L'ancienne division en trente curies, dont chacune était indifféremment composée de nobles et de plébéiens, quelle que fût leur fortune, ne se maintint que pour l'élection des flamines et de quelques magistrats subalternes. En tout autre genre d'élections et de résolutions publiques, les suffrages se prenaient par centuries, en sorte que la classe éminente y contribuait au moins pour la moitié; la

classe inférieure, au plus pour un cent quatre-vingt-treizième; et ce régime n'a été modifié, depuis, que lorsque le peuple obtenait la faculté de délibérer par tribus. Vertot dit que par l'institution des centuries Servius transporta *adroitement* dans le premier corps de l'État, composé des grands de Rome, toute l'autorité du gouvernement, et que, sans priver ouvertement les plébéiens du droit de suffrage, il sut le rendre inutile. Il y avait, ce me semble, dans cet artifice, comme dans tous ceux qu'on a imaginés pour atteindre le même but, beaucoup plus d'iniquité que d'adresse, plus d'effronterie que d'habileté. On ne saurait prendre une bien haute idée des progrès d'un peuple qui se laissait tromper si grossièrement. Tarquin le Superbe, gendre de Servius, le fit assassiner en 534, et régna tyranniquement jusqu'en 509. C'est la date qu'il convient le mieux d'assigner à l'abolition de la royauté, au consulat de Brutus et de Collatin, au commencement de la guerre contre le roi d'Étrurie Porsenna, chez qui s'était réfugié Tarquin, et à plusieurs actions héroïques, traditionnellement racontées. La première dictature est de l'an 497 : on crut avoir besoin d'investir Lartius de ce pouvoir extraordinaire, pour obliger le peuple à s'armer contre les Latins, qui menaçaient Rome. Cette redoutable magistrature fut limitée à six mois, et Lartius donna l'exemple de l'abdiquer avant ce terme. Posthumius Albus en usa de même en 495, et Valérius Maximus en 493. C'était recourir bien fréquemment à un expédient périlleux, qui en général accuse l'imperfection des systèmes politiques, bien plus qu'il n'y remédie. Le peuple, déjà fort mécontent, se retira sur le mont Sacré. Ménénius le ramena, mais sous la condition qu'on

instituerait des tribuns, qui furent en effet nommés et installés au commencement de 492. Les nouveaux magistrats accusèrent et firent exiler Coriolan, qui se mit contre sa patrie à la tête de l'armée des Volsques. On dit qu'il les abandonna en 488, vaincu par les supplications de Véturie, sa mère; et l'on raconte si diversement les circonstances de sa mort, que nous pouvons les réputer ignorées.

C'est au sixième siècle avant notre ère que commence l'histoire des Gaules. Marseille est fondée par des Phocéens. Ambigat est roi des Celtes : ses neveux, Sigovèse et Bellovèse, entreprennent des expéditions : le premier va s'établir près de la forêt Hercynie; l'autre conduit en Italie les Bituriges, les Éduens, les Carnutes : c'était peut-être la première fois qu'on traversait les Alpes. Mais les annales de cet âge n'offrent un grand intérêt politique que chez les Grecs, ou plutôt même que chez les Athéniens; car, à Lacédémone, elles se réduisent à peu près à des successions de rois et d'éphores; et dans Corinthe, aux dernières années de la tyrannie de Périandre, remplacée vers 582 par une oligarchie encore plus oppressive. Mais les lois politiques, civiles et pénales de Solon suffisent à la gloire d'un pays et d'un siècle. Élu premier archonte en 594, il se montra plus sage que ses concitoyens, dont la confiance imprudente lui déférait un pouvoir sans bornes, et même le titre de roi. Il comprit, par leur empressement à s'imposer un maître, qu'ils seraient bientôt tout aussi impatients de n'en plus avoir, et qu'ils avaient besoin de lois. Nous ne connaissons celles qu'il leur donna que par les citations qu'en ont faites les orateurs, les historiens, les philosophes, surtout

Aristote et Plutarque. Il paraît qu'elles embrassaient tout le système social. Les branches que nous désignons par les noms de législation civile et de législation criminelle, étaient les plus étendues, et portaient, si nous en jugeons par plusieurs détails, de profonds caractères de justice et d'humanité. On y pouvait admirer une sagacité dont il n'existait pas encore d'exemple, une grande connaissance des éléments personnels et matériels de la société : aucun des législateurs précédents n'avait acquis des idées si justes de l'agriculture, de la fabrication et du négoce : la science de l'économie publique nous apparaît, pour la première fois, dans les débris des codes de Solon. Ses regards s'étaient dirigés sur toutes les personnes et sur toutes les choses, sur les professions et les industries, sur les propriétaires et les cultivateurs, sur les commerçants et les artistes, sur les territoires, sur les troupeaux et jusque sur les abeilles du mont Hymette. Il ne néglige rien de ce qui tend à la félicité commune, à l'entretien, c'est-à-dire au progrès de la richesse nationale. Il pourvoit à la conservation des familles, et cependant à une telle division des propriétés, que presque tous les citoyens aient des intérêts domestiques qui puissent les distraire des intérêts de faction, et les éclairer sur les vrais intérêts de la cité. Entraîné par ces idées et ces sentiments, Solon organise un gouvernement véritablement national; et comme alors le système représentatif demeurait presque également inconnu et en de trop vastes monarchies, et en de trop petites républiques, c'est réellement une démocratie que le législateur athénien s'efforce de constituer. La nation, réunie en assemblée générale, fait immédiatement ses

lois et nomme ses magistrats : elle statue sur les guerres, les traités, les droits, les devoirs, les impôts et les dépenses. Seulement cette puissance suprême est limitée, d'un côté, par l'initiative qu'exerce exclusivement un conseil de quatre cents ou cinq cents citoyens, de l'autre, par les conditions d'éligibilité qui resserrent tous les choix du peuple dans un certain nombre d'hommes, et par l'intervention du sort dans la désignation de quelques fonctionnaires publics. En attribuant à tous les membres de la cité une égale part aux délibérations communes, Solon ne crut pas devoir les admettre tous à discuter publiquement les questions que leurs votes ou suffrages devaient décider. Il craignit, un peu trop peut-être, l'influence des orateurs, et la voulut réserver à des hommes dont les lumières et la probité sembleraient suffisamment garanties ou par leur âge, ou par leur rang, ou par leurs études, ou enfin par les épreuves qu'ils auraient subies honorablement. Le surplus de la constitution athénienne établie par Solon réglait les pouvoirs des archontes, ceux de quelques autres administrations ou tribunaux, ceux enfin de l'aréopage. Il reste ici, en plusieurs détails, des obscurités que les recherches savantes n'ont aucunement éclaircies. On a lieu de craindre que Solon n'ait connu que très-imparfaitement la distinction des fonctions exécutives ou administratives et des fonctions judiciaires. Sur ce point, il le faut avouer, les anciens n'ont rien institué ni même rien écrit de fort précis : Aristote lui-même n'énonce ou n'indique cette distinction que d'une manière générale. Quant à l'aréopage, nous dirions bien que c'était un sénat, une cour suprême qui s'attirait la

confiance et le respect des peuples par sa sagesse et son intégrité; que Solon le chargea de veiller au maintien des lois et des mœurs; qu'il l'érigea en une sorte de puissance supérieure qui devait ramener le peuple aux principes de la constitution, contenir tous les hommes privés et publics sous l'empire de la morale universelle. Nous savons que les archontes, en sortant de place, devenaient, après un sévère examen, membres de l'aréopage; mais il s'en faut que nous soyons à portée de déterminer les attributions, les compétences de cet éminent tribunal, les formes de ses délibérations, les modes de son organisation particulière. Toujours voyons-nous, aux deux extrémités du système politique de Solon, deux corps imposants, dont l'un, composé de quatre ou cinq cents membres, prépare avec maturité toutes les délibérations nationales; et l'autre, conservant son antique nom d'aréopage, réprime les désordres et les entreprises ambitieuses. Le premier imprime tous les mouvements, après les avoir calculés et combinés; le second censure et réforme tout ce qui a pu, dans l'intervalle, à travers tous les établissements intermédiaires, s'introduire d'aberrations et de déréglements. Je crois que les lois de Solon sont jusqu'ici, après l'*Iliade* et l'*Odyssée*, ce que nous avons encore trouvé de plus recommandable entre tous les produits de la pensée humaine et de la civilisation.

Mais le cinquième siècle avant l'ère vulgaire va se remplir d'actions héroïques et d'hommes mémorables. A Rome, les dissensions entre le peuple et les patriciens, la tyrannie même et la chute des décemvirs seront d'imposants spectacles, où les passions politiques ne dégraderont pas ceux qu'elles auront égarés. Chez les

Perses, l'ambition des Darius et des Xercès, si elle n'a rien de grand, se montrera du moins gigantesque : en menaçant la Grèce, elle y va susciter, après Miltiade, un Thémistocle, un Aristide, un Périclès, un Alcibiade, un Xénophon, Athéniens immortels, tous pourtant surpassés par un seul Spartiate, par Léonidas. Heureux les Grecs, s'ils n'avaient combattu que pour se défendre contre les rois de l'Asie, et si leurs annales militaires n'offraient, durant ce siècle, que les journées de Marathon, des Thermopyles, de Platée, de Mycale, et cette retraite des Dix-mille, dont la gloire parut égaler celle d'un triomphe. Mais de tristes rivalités allument, entre Athènes et Lacédémone, cette guerre du Péloponèse, où, pendant vingt-huit années, la bravoure et le talent, les sacrifices et les victoires ne pouvaient qu'affaiblir les deux républiques et accélérer leur décadence. Cependant, au bruit de tant de combats, les Athéniens cultivaient, agrandissaient les sciences et les arts. La discussion des affaires publiques formait des orateurs habiles; le sentiment de la gloire nationale éveillait, dans Hérodote, dans Thucydide, la féconde muse de l'histoire; les chants lyriques de Pindare animaient les athlètes et les guerriers. Phidias et Polyclète créaient ou perfectionnaient la sculpture; Hippocrate, la médecine; Eschyle, Sophocle, Euripide, l'art sublime de la tragédie. Aristophane abusait déjà des libertés de la scène comique; il outrageait, dans Socrate, la philosophie, la vertu et la vieillesse, et préparait par des sarcasmes un abominable attentat. Ce Socrate, le précepteur de presque tous ses contemporains et particulièrement de Platon, la superstition eut la puissance de le proscrire en un siècle de lumiere, chez un peu-

ple poli et léger, au sein duquel l'esprit et les grâces de la courtisane Aspasie avaient de la célébrité et de l'influence. Philosophe religieux, il fut condamné comme impie. Il se peut que des démagogues, redoutant sa probité, aient été les secrets instigateurs de sa proscription. C'est l'opinion, un peu hasardée, de Fréret; dans tous les cas, cette affreuse sentence est l'un des grands crimes de l'hypocrisie.

Les annales judaïques n'offrent pas, durant ce siècle, de personnages plus remarquables que Néhémie et Esdras, qui s'occupaient, avec le plus saint zèle, du rétablissement de la ville de Jérusalem, de la révision des livres sacrés, de la recherche des traditions et du renouvellement des anciens usages. Ils ont ajouté aux livres qu'ils avaient recueillis, ceux dont ils sont eux-mêmes les auteurs, savoir les chroniques ou *Paralipomènes*, dont ils trouvaient les matériaux en des mémoires particuliers, et l'histoire de leurs propres temps. Pour l'Égypte, elle est asservie aux Perses; la Chine demeure en proie à l'anarchie féodale, et la dynastie Tchéou s'y prolonge sans gloire et presque sans puissance. Les rois de Macédoine sont encore faibles et obscurs. Il n'y a d'éclat et d'histoire proprement dite qu'à Rome, en Perse et en Grèce.

C'est même trop dire par rapport à Rome; car, jusqu'au delà de l'an 400, aucun fait n'y sera établi sur des témoignages ou des monuments contemporains, et il faudra se contenter de simples traditions; mais les faits du moins seront nombreux, et il y en aura pour chaque année, si l'on s'en tient à une chronologie convenue. Les guerres contre les Volsques et les Èques et les Véiens ont été l'objet de très-longs récits. On dit

par exemple, que trois cent six patriciens, tous de la famille des Fabius, partirent avec quatre mille de leurs clients, bâtirent une forteresse sur les bords de la Crémère, et continrent le peuple véien dans son territoire; mais qu'aux ides de février 477, les trois cent six Fabiens furent défaits, et tous, hors un seul, taillés en pièces. On place en 458 une quatrième dictature, qui fut déférée à Quintius Cincinnatus, à l'occasion des entreprises et des progrès des Éques. Le dictateur les repoussa, triompha et abdiqua le seizième jour après sa nomination. En 451, les décemvirs sont institués pour rédiger des lois, et investis d'un pouvoir suprême : le consulat, le tribunat, toutes les magistratures cessent, et la pure tyrannie s'établit. Les douze tables de lois sont achevées, et le décemvirat se perpétue lui-même, de sa propre autorité. Seulement, Appius, qui en est le chef, se fait donner de nouveaux collègues. Cette tyrannie est renversée par Virginius en 449. Peu après, un tribun réclama pour les plébéiens le droit de s'allier aux familles patriciennes, et l'éligibilité au consulat. Le premier point fut accordé; et pour satisfaire en partie à la seconde demande, on créa, en 444, six tribuns militaires, dont trois pouvaient être plébéiens; mais le peuple n'élut en effet que trois de ces tribuns, tous trois patriciens, qui abdiquèrent peu de mois après. Aux magistratures déjà nombreuses, on ajouta, en 442, celle des censeurs. Toutefois la constitution politique était si imparfaite qu'en treize ans, savoir de 436 à 423, il y eut six dictatures. Une autre, en 416, ne dura que huit jours. Celle de Cornélius Rutilus Cossus, en 406, est la douzième à partir de celle de Lartius en 497. Déjà Rome, si nous en croyons ses

annales, existe depuis trois siècles et demi, et sa puissance ne s'étend presque point encore au delà de son premier territoire : elle emploie toutes ses forces contre les peuplades voisines, qu'elle attaque ou dont elle repousse les agressions. Mais elle a plusieurs fois modifié la nature et les formes de son gouvernement. Une guerre éternelle s'est allumée dans son sein entre les nobles et les plébéiens, guerre qui ne s'éteindra sans doute que par l'asservissement des uns et des autres au pouvoir absolu d'un seul maître, mais qui, en attendant, doit contribuer à entretenir l'activité, à exalter le patriotisme, à imprimer un caractère énergique à tous les ordres de l'État.

Le grand empire de ce temps-là était celui des Perses : ce titre de grand lui convenait alors beaucoup mieux qu'il n'avait jamais convenu ni au premier ni au second empire des Assyriens. Le trône d'Assyrie n'avait eu d'éclat que sous Ninus et Sémiramis : les autres rois de Ninive et de Babylone n'ont guère étendu leurs conquêtes au delà de quelques pays voisins ; ils n'ont soumis que d'assez faibles peuples ; leur puissance n'est représentée comme extrêmement formidable que dans les annales des Juifs ; et l'obscurité même, la confusion de leur chronologie suffirait pour montrer combien on a exagéré l'importance de cet empire dans les compilations du moyen âge et des temps modernes. Mais les rois des Perses sont devenus en effet, par les conquêtes de Cyrus et de son fils Cambyse, des monarques très-puissants. Au siècle que nous envisageons, ils règnent sur la Perse, la Médie, l'Assyrie, l'Égypte, et tentent de subjuguer la Grèce. Darius est vaincu par Miltiade, à Marathon, en 490. Xercès, après avoir

réduit les Égyptiens révoltés, passe l'Hellespont en 480; ses armées de terre et de mer s'élèvent, s'il faut en croire Hérodote, à deux millions six cent quarante et un mille six cent dix combattants, accompagnés et suivis d'un égal nombre de personnes, femmes, valets, vivandiers, administrateurs : en rabaissant ce calcul, il resterait toujours des forces immenses. Selon l'inscription qui se lisait aux Thermopyles, ce défilé fut disputé à trois millions de Perses par quatre mille Grecs, au nombre desquels étaient les trois cents Spartiates qui moururent en ce lieu pour obéir aux lois de leur patrie. Xercès prit et brûla la ville et la citadelle d'Athènes; mais les défaites qu'il essuyait ailleurs, à Salamine dès 480, à Platée et à Mycale en 479, le déterminèrent à repasser précipitamment en Asie. Méprisé de ses sujets, il fut tué par Artaban, qui, aspirant lui-même au trône, crut à propos d'y installer provisoirement le troisième fils de Xercès, Artaxerce-Longue-Main : la date de ce fait est controversée; les uns disent 475 ou 473, et les autres, avec plus de probabilité, 465. Dans cette seconde hypothèse, Artaxerce régna encore quarante ans. D'abord il se défait d'Artaban, qui se préparait à le détrôner, et triomphe du parti de son propre frère Hystaspe, que le droit d'aînesse appelait à la couronne. Il réprime les Égyptiens, toujours mal soumis, et dont la rébellion est cette fois soutenue par les Grecs. Ceux-ci, plus heureux pour leur compte, forcent enfin le grand roi à reconnaître et à respecter leur indépendance. Xercès II succède en 425 à Artaxerce, et tombe au bout de deux mois sous le fer de Sogdien son frère. Sogdien, à son tour, est immolé, sept mois après, par Darius Ochus ou Nothus, autre fils d'Ar-

taxerce. La puissance des rois de Perse s'affaiblissait de plus en plus : Darius parvint pourtant à retenir sous le joug l'Égypte et les Mèdes. Il mourut en 405, et laissa le trône à son fils Arsame, qui prit le nom d'Artaxerce, et fut surnommé Mnémon à cause de l'étendue de sa mémoire. Son frère Cyrus le Jeune, qui gouvernait Sardes, leva des troupes, et, secondé par treize mille Grecs, entreprit de conquérir le pouvoir suprême : il périt à Cunaxa, en 401 ; et les Grecs exécutèrent, au nombre de dix mille, cette laborieuse et difficile retraite qui est restée si célèbre.

Aucune partie de l'histoire ne manifeste avec plus d'éclat la toute-puissance de la liberté, la faiblesse et l'ineptie du despotisme. Les forces de l'Asie presque entière sont vaincues par quelques cités grecques, divisées entre elles, mais qui, dans le péril commun, rivalisent d'activité, de talents guerriers et d'héroïsme. Après que le roi de Sparte Léonidas et les trois cents citoyens qu'il commande ont porté le dévouement et l'intrépidité à un degré que rien ne peut plus surpasser ni même atteindre, les journées d'Artémisium, de Salamine, de Platée, de Mycale, commandent encore une admiration profonde. En vain la Grèce est trahie par Pausanias, par Thémistocle lui-même : il lui reste des Aristide, des Cimon, des défenseurs dont le zèle est infatigable et la bravoure invincible. En un seul jour, Cimon remporte près de l'embouchure de l'Eurymédon deux victoires, l'une sur terre et l'autre sur mer, qui terminent en 470 la guerre des Perses. De là jusqu'à 431, de plus malheureuses guerres s'allument entre les Doriens et les Phocéens, entre les Messéniens et les Spartiates, les Spartiates et les Athéniens, Mégare et

Corinthe, Corinthe et Corcyre. Je vous ai parlé, dans la dernière séance, des deux premières guerres messéniennes, qui appartiennent l'une au huitième siècle avant notre ère, l'autre au septième. La troisième éclata au cinquième, en 464. Un tremblement de terre ayant ébranlé Lacédémone, les ilotes profitèrent de la désolation générale pour s'affranchir, et furent secondés par les Messéniens : cette entreprise effraya tellement les Spartiates qu'ils implorèrent le secours d'Athènes; Cimon persuada aux Athéniens qu'il serait digne de leur générosité de satisfaire à cette demande d'une ville rivale, et marcha lui-même à la tête de quatre mille hommes contre les ilotes et les Messéniens, qu'il dissipa. Cimon, pour sa récompense, se vit soupçonné de trahison par les Spartiates; il reprit le chemin d'Athènes, laissant les Messéniens à la merci de leurs vainqueurs, qui les chassèrent d'Ithome et les dispersèrent. En 431, un an après que Méton eut expliqué son cycle décemnovennaire, commença la guerre du Péloponèse. Elle remplit vingt-huit années, où les détails les plus mémorables sont les revers des Athéniens pendant la peste qui ravage leur territoire en 430; leur défaite à Délium en 424, à Amphipolis en 422 ; la trêve conclue en 421 pour cinquante ans, et qui en dure à peine sept; la prise de Décélie par le roi de Sparte Agis; l'expédition malheureuse des Athéniens en Sicile, leur injustice envers Nicias, guerrier brave et fidèle au sein des adversités; le bannissement d'Hyperbolus et l'abolition de l'ostracisme en 411; la victoire du Lacédémonien Lysandre à Ægos-Potamos en 405; bientôt après, la prise d'Athènes et la démolition de ses murs. Deux personnages, Périclès et Alcibiade, méritent ici

une attention particulière : Périclès orateur éloquent, administrateur éclairé, dont les mœurs, plus élégantes qu'austères, conservaient de la dignité, et qui pourrait passer pour le fondateur de l'urbanité attique : Alcibiade, bien plus dangereux modèle, à qui rien ne manquait de ce qui pouvait plaire et séduire, chez qui le talent, la grâce et la force conspiraient avec le vice pour affaiblir la puissance des lois par la mollesse et la licence des mœurs. Le premier fut victime de la peste de 429; il l'eût été plus tard de l'envie qu'excitaient son crédit et son mérite éminent. Le second prolongea sa brillante et orageuse carrière jusqu'en 404. Il avait conseillé l'expédition de Sicile : les Athéniens lui en imputaient les malheurs. Il se réfugia chez les Spartiates, y devint suspect, se réconcilia avec Athènes et y rentra comme en triomphe. Ayant encouru de nouveau la haine publique, il s'enfuit et se retira auprès de Pharnabaze, satrape du roi de Perse; et trahi bientôt par un hôte si imprudemment choisi, il périt à quarante ans, après avoir excellé à prendre les mœurs de tous les peuples, et les habitudes diverses de la bonne et de la mauvaise fortune.

La guerre du Péloponèse fut fatale aux Athéniens; mais leur plus grand malheur, à cette époque, était de se laisser entraîner à des innovations qui altéraient essentiellement leur constitution politique. L'oligarchie s'établit : quatre cents hommes s'investirent de l'autorité souveraine du peuple. Cette tyrannie, de toutes la plus odieuse et la plus cruelle, ne subsista guère qu'une seule année; mais sa chute en 410 n'amena que l'anarchie. Le pouvoir se déplaçait sans cesse; il appartenait tour à tour aux soldats, aux orateurs, aux fac-

tions, à leurs chefs, à la multitude. Alcibiade, qu'on venait de rappeler, et dont les passions mobiles s'accommodaient indifféremment de l'aristocratie et de la démocratie, exerça durant quelques mois une influence qui ne fut pas toujours malheureuse, mais que des circonstances, plus variables encore qu'il ne l'était lui-même, devaient bientôt lui ravir. Peu s'en fallut que ces révolutions et les derniers revers des Athéniens, en 404, n'abolissent pour jamais chez eux la liberté publique. Lysandre, leur vainqueur, leur imposa trente magistrats suprêmes, à qui l'histoire a donné le nom des Trente tyrans, et qui l'ont mérité par des emprisonnements, des proscriptions, des assassinats; excès inévitables au pouvoir discrétionnaire, surtout quand il est collectif, c'est-à-dire exercé à la fois par plusieurs hommes. Ils firent mourir, dit Xénophon, plus de gens de bien en huit mois de paix, que les ennemis n'avaient tué de soldats en vingt-huit ans de guerre. Quand ils eurent immolé aussi leur propre collègue Théramène, tout ce qui restait dans Athènes de citoyens recommandables s'empressa de sortir d'une ville condamnée à une servitude si honteuse, et de chercher ailleurs un asile; Thrasybule était à leur tête. Les implacables Spartiates persécutèrent ces fugitifs, ordonnèrent à toutes les cités grecques de les livrer aux trente tyrans : Thèbes repondit à cette ordonnance par un décret qui commandait de prêter main forte aux proscrits. Thrasybule obtint rapidement les succès que lui souhaitait la Grèce presque entière : il s'empara d'abord de la forteresse de Phylé, puis du Pirée, et enfin d'Athènes, après avoir vaincu la troupe servile que les Trente avaient armée. Il détrôna ces lâches tyrans, qui se réfugièrent

à Éleusis; mais, au lieu de rétablir un gouvernement régulier, il eut l'imprudence de les remplacer par dix magistrats extraordinaires, et la douleur de voir que ces nouveaux chefs ne se conduisaient pas beaucoup mieux que n'avaient fait les Trente et les Quatre cents: tant il est certain que jamais l'autorité arbitraire ne peut garantir la liberté, que toute oligarchie est un fléau, et qu'une sage division des pouvoirs est l'unique gage du maintien de tous les droits! Thrasybule ne tarda point à s'en convaincre; après avoir proposé une amnistie célèbre, qui enchaînait tous les ressentiments jusqu'à ce que le temps pût les éteindre, et qui ne laissait aucune réserve à la vengeance ni, par conséquent, aucun germe de révolution nouvelle, il remit en vigueur les lois anciennes, et fit nommer des magistrats dans les formes et avec les attributions déterminées par la constitution de l'État. Peut-être, si la liberté des Athéniens a survécu à tant d'orages, ont-ils dû ce bonheur aux progrès qu'ils avaient faits dans les arts, les lettres et les sciences. Ce n'est pas que le despotisme et l'oligarchie ne puissent corrompre et asservir aussi les talents. Mais le premier essor du génie et le premier éclat des lumières tendent toujours à la liberté, et menacent la tyrannie.

Beaucoup de talents nés dans le siècle de Périclès se développèrent dans celui d'Alexandre. Il suffirait de nommer, parmi les orateurs, Eschine et Démosthène; parmi les historiens, Xénophon, habile guerrier dans l'autre siècle, écrivain distingué dans celui-ci; parmi les philosophes, Cébès, Platon, Théophraste, surtout Aristote, vaste génie dont les analyses profondes méritaient d'être mieux écrites, et dont les livres obscurs,

plus obscurément commentés, recélaient d'utiles doctrines, que, dans nos temps modernes, Bacon, Locke et Montesquieu ont agrandies. Il faut nommer aussi l'auteur d'une cosmogonie fameuse, Épicure, dont la morale, plus rigoureuse qu'on ne l'a cru, ne dispensait en effet d'aucun des devoirs que la nature et la société prescrivent. On peut remarquer encore et le sceptique Pyrrhon, et Zénon, le chef des stoïciens, et jusqu'à Diogène : car l'aveugle sort, qui distribue les réputations, en a fait une aussi à ce cynique, qui n'est pourtant connu que par quelques saillies, presque toutes grossières. Dans la carrière politique, Agésilas soutient les mœurs et l'honneur de Sparte; Thrasybule, qui a relevé la liberté athénienne, remporte des victoires dans la Thrace; et les Lacédémoniens, qu'il a vaincus, ne respirent que lorsqu'il tombe en Pamphylie sous le fer de leurs partisans. Mais un Thébain, le héros de Leuctres et de Mantinée, le vertueux Épaminondas, est le plus grand des hommes publics de cette époque. Sa haute et solide gloire domine toutes les gloires contemporaines, sans en excepter assurément celle du Macédonien Philippe, ni celle de son fils Alexandre. Qu'il soit fameux, cet Alexandre, par l'immensité de ses inutiles conquêtes; qu'il soit vanté pour quelques traits généreux, pour de fastueuses consolations offertes à quelques infortunes royales, au milieu des calamités du genre humain : celui qui brûla Tyr, qui tua Clitus, qui ne conçut l'idée d'aucune institution bienfaisante, qui s'offensa de la publicité des écrits de son précepteur Aristote, qui ne sut régner enfin que par la terreur des armes, par les mensonges des prêtres et par l'ignorance des peuples; celui qui ne légua au

monde ravagé que les sanglantes discordes de ses successeurs, ne peut mériter le nom de grand que par l'excès des maux qu'il a faits en si peu d'années. Ces deux Denys qu'abhorra Syracuse étaient de plus tolérables fléaux; et leur mémoire, justement déshonorée, ne sert pas du moins à recommander le despotisme. Cependant Rome offrait aux peuples libres d'honorables exemples : la prise de la ville par Brennus, ou le chef des Gaulois, et une guerre de quarante-neuf ans contre les Samnites, interrompaient les dissensions intestines, et donnaient de l'exercice à des vertus héroïques, auxquelles était réservé et peut-être dû l'empire de la terre. Souvent réduite à ces extrémités qui conseillent l'établissement si périlleux d'un pouvoir presque sans bornes, la république romaine trouvait, choisissait des Fabius et des Camille, qui, en de courtes dictatures, rendaient des services immortels, et n'en recherchaient d'autres récompenses qu'une prompte et tranquille retraite au sein de leurs agrestes foyers.

La prise de Véies par Camille, en 395, est l'un des premiers succès qui préparèrent la domination des Romains sur l'Italie entière. C'était la plus forte place de l'Étrurie; on prétend que le siége en avait duré dix ans. Bientôt Faléries ouvrit ses portes, et se racheta par des tributs. Mais une armée gauloise, victorieuse en 389 aux bords de l'Allia, entre dans Rome, l'inonde de sang, détruit ses édifices et les monuments de son histoire. Camille est de nouveau nommé dictateur, et les Gaulois sont repoussés. Défions-nous pourtant des récits de ces catastrophes; car on ne s'accorde pas même sur les circonstances merveilleuses. Manlius, qui avait sauvé le Capitole et obtenu le nom de Capitolinus,

fut accusé d'aspirer à la royauté, et précipité de la roche Tarpéienne en 382. L'état intérieur de Rome ne présente encore que des alternatives d'anarchie et de dictature. Pour sa part, Camille avait été revêtu cinq fois de ce pouvoir suprême, quand il mourut plus qu'octogénaire en 365. La guerre contre les Samnites commence en 343 pour s'étendre au delà de 323, terme que nous ne devons pas dépasser aujourd'hui. C'est l'époque de la dictature de Cornélius Cossus Arvina, la quarante-cinquième depuis l'an 498. Ainsi, en cent soixante-quinze ans, on avait usé quarante-cinq fois de ce remède : c'est une fois par olympiade.

Nous n'aurions à recueillir ici aucun fait assez mémorable en l'aride histoire de la Chine, ni même chez les Juifs, restés faibles, énervés et dépendants : le schisme des Samaritains faisait des progrès; un temple s'éleva, peu après 350, sur le mont Garizim, et sembla rival de celui de Jérusalem; les deux sectes invoquaient la protection des rois de Perse. C'est surtout par la série de ces rois qu'on peut diviser la durée de ce siècle. Le règne d'Artaxerce-Mnémon se prolonge jusqu'en 362, un peu au delà de la révolte des satrapes égyptiens et de l'installation de Tachos en qualité de roi d'Égypte; les Grecs avaient favorisé cette rébellion. Plusieurs États ou provinces de l'Asie s'agitaient en même temps pour secouer le joug des Perses. La cour même d'Artaxerce était un foyer de conspirations et de troubles; échappé à de grands périls, le monarque, affaibli par l'âge, mourut accablé de chagrins et dévoré d'inquiétudes. Ochus, qui lui succéda jusqu'à 340, plus cruel et plus dissolu qu'aucun de ses devanciers, accéléra la décadence de cet empire. Toutefois il réussit à

comprimer les mouvements de la Phénicie et de l'Égypte. Nectanébus, qui se disait roi de cette dernière contrée, s'enfuit avec les trésors qu'il put ramasser, et se confina dans l'Éthiopie, d'où il ne revint jamais. Ochus, se croyant partout affermi, s'abandonnait à la mollesse et aux voluptés : l'eunuque Bagoas, l'un de ses ministres, l'empoisonna, et ne laissa vivre aucun de ses fils, à l'exception du plus jeune, nommé Arsès, qu'il mit sur le trône, et dont il se défit en 336, date de l'avénement de Darius Codoman. Celui-ci fut vaincu, détrôné par Alexandre et tué par Bessus en 330. Là finit l'empire des Perses, et dès lors, jusqu'en 323, ce pays est du nombre de ceux qu'Alexandre possède et opprime.

Après une longue suite de règnes obscurs, la Macédoine avait pris enfin place dans l'histoire, en 359, par l'avénement de Philippe, qui, dès cette année même, remporta sur les Athéniens une victoire éclatante. Les Grecs s'affaiblissaient par leurs discordes : Philippe sut profiter de cet égarement; il étendait ses États, il poursuivait dans la Thrace le cours de ses conquêtes. Les Athéniens et les Spartiates s'étaient déclarés contre la Phocide; le roi de Macédoine tourne aussi ses armes contre elle : attiré par les Thébains, il passe les Thermopyles, attaque les Phocéens, les force à s'enfuir dans le Péloponèse. Les Athéniens, et surtout leur orateur Démosthène, avaient déjà senti le péril qui menaçait leur liberté et la Grèce entière. Les succès de Philippe depuis l'Illyrie jusqu'au delà de la Phocide inquiétaient la Perse elle-même : il envahit la Laconie, et vainqueur enfin de tous les Grecs, il se fait déclarer généralissime de leurs armées contre les Perses. Il cé-

lébrait les noces de sa fille, quand un jeune courtisan, nommé Pausanias, qu'il avait mécontenté, le frappa d'un coup mortel. Ce monarque « également habile et « vaillant, dit Bossuet, ménagea si bien les avantages « que lui donnait, contre tant de villes et de républiques « divisées, un royaume, petit à la vérité, mais uni, et « où la puissance royale était absolue, qu'à la fin, « moitié par adresse et moitié par force, il se rendit « le plus puissant de la Grèce, et obligea tous les « Grecs à marcher sous ses étendards contre l'ennemi « commun. » En 336, il est remplacé par son fils Alexandre, alors âgé de vingt ans, et dont le règne trop mémorable occupe les treize dernières années de la période que nous considérons en ce moment. Destruction de Thèbes, invasion de la Perse, batailles du Granique et de l'Issus, ruine de Tyr, prise de Gaza, conquête de l'Égypte, fondation d'Alexandrie, victoire d'Arbelles, incendie de Persépolis, fuite et trépas de Darius, expédition en Scythie, ravages dans l'Inde, bataille de l'Hydaspe et défaite de Porus, retour du conquérant en Perse et sa mort à Babylone, tels sont les faits dont l'affreux éclat doit rester à jamais imprimé sur un si court intervalle. Jamais l'atroce ambition n'avait encore répandu tant de sang, prodigué tant de trésors, semé tant de discordes, forgé tant de chaînes : le cours de plus en plus rapide des progrès que la civilisation faisait dans la Grèce depuis Lycurgue, depuis Solon, depuis Périclès, a été pour bien longtemps arrêté par l'orgueil et la démence d'Alexandre.

Si nous suivons de l'an 400 à 323 le fil de l'histoire générale des cités grecques, nous apercevrons d'abord les exploits du roi de Sparte Agésilas. En 396, il

vainquit Tissapherne, général des Perses. Son triomphe sur les Thébains et les Argiens, à Coronée, est encore plus célèbre, mais bien moins heureux pour la Grèce. Plus que jamais, les peuples de cette contrée avaient besoin de réunir leurs forces contre leur ennemi commun : ils conspiraient contre eux-mêmes, en s'affaiblissant tous par les victoires qu'ils remportaient les uns sur les autres. Agésilas, que Xénophon a beaucoup loué, et dont les vertus publiques méritent en effet des hommages, n'a point assez compris que les intérêts de Lacédémone étaient liés à ceux des autres républiques, et que la Grèce entière était la patrie de tous les Grecs. Il est triste aussi que le dévouement, la bravoure et les talents de l'Athénien Conon n'aient été presque jamais employés que contre les Spartiates. Il gagna sur eux la bataille navale de Cnide en 394, où ils perdirent cinquante galères, des milliers de soldats, et leur amiral Lysandre. Ils s'en vengèrent en accusant Conon auprès d'Artaxerce, qui le fit périr, si nous en croyons Cornélius Népos, ou le livre attribué à cet auteur. Ces déplorables rivalités entre les villes grecques peuvent seules nous expliquer comment, après tant d'efforts et de succès, après une résistance si glorieuse aux entreprises des rois de Perse, la Grèce souscrivit en 387 au traité honteux que le Lacédémonien Antalcidas conclut avec Artaxerce. Elle consentait à resserrer ses limites, renonçait à ses établissements dans l'Asie Mineure, et abandonnait lâchement, livrait à l'esclavage les citoyens qui vivaient dans ces riches provinces. Dès l'année suivante, les Perses attaquèrent l'île de Chypre, ne laissèrent au roi Évagoras que la ville de Salamine, et le forcèrent à se déclarer leur tributaire et leur

vassal. Les Spartiates seuls avaient tiré quelque profit de la paix d'Antalcidas; ils jouissaient, non d'aucun avantage réellement acquis par eux en vertu de ce traité, mais des pertes qu'il faisait essuyer à leurs rivaux. L'injustice des Lacédémoniens ne tarda point à soulever contre eux l'Attique et la Béotie : ils s'étaient emparés de la citadelle de Thèbes; Pélopidas et d'autres Thébains, réfugiés chez les Athéniens, parvinrent à la reconquérir en 378. Les années suivantes sont marquées par les succès des Athéniens, qui, sous la conduite de Chabrias et de Timothée, vainquirent les Spartiates à Naxos en 377, à Leucade en 375, et se rendirent maîtres de Corcyre ou Corfou. Les Spartiates, qui s'étaient créé des intérêts particuliers et chez qui l'ambition avait éteint l'orgueil même, ne rougissaient plus de recourir à la protection du grand roi : ils intriguaient à la cour de Perse contre Athènes et contre les Thébains. Mais ceux-ci commençaient à se faire distinguer par l'énergie qu'inspirent le sentiment de la dignité nationale et le besoin de l'indépendance. C'est l'époque la plus glorieuse de leurs annales : un grand homme s'était élevé parmi eux. Durant dix ans, Épaminondas fit de Thèbes la première puissance de la Grèce. Intrépide dans les combats, habile et sage dans les conseils, éloquent dans les assemblées, il ne manqua d'aucune des grandes qualités de l'homme public. Ses mœurs privées offraient le mérite de vertus peut-être plus rares encore, d'un calme inaltérable, d'une intégrité parfaite, d'une bonté franche et active, d'une patience à toute épreuve, et de cette sagesse profonde qui cherche partout la vérité, qui recueille avidement les lumières de toutes les sciences et les

bienfaits de tous les arts. Cicéron ne craint pas de l'élever au niveau des plus célèbres orateurs d'Athènes; et l'histoire nous fait retrouver en lui seul la bravoure de Miltiade, les talents de Thémistocle, la justice d'Aristide, et le dévouement sublime de Léonidas. Tel fut le héros que la victoire couronna dans la journée de Leuctres en 371 : Cléombrote, général des Lacédémoniens et de leurs alliés, y périt avec une grande partie de son armée. Épaminondas tomba lui-même au milieu de la bataille de Mantinée, qu'il gagna en 362. Cette fois les Athéniens s'étaient alliés aux Spartiates; ils partagèrent leur défaite. Cet événement suspendit le cours des guerres intestines de la Grèce; mais la discorde y avait jeté des racines profondes. Une guerre appelée Sociale s'alluma, en 358, entre Athènes et ses alliés, et entraîna, pour les Athéniens, la perte de plusieurs établissements maritimes. Une autre guerre, à laquelle on a donné le nom de Sacrée, fut, en 356, déclarée par les Thébains aux Phocéens, qu'on accusait de sacrilége, parce qu'ils avaient labouré une pièce de terre dépendante du temple de Delphes. Ces dissensions ont fondé la puissance de l'astucieux Philippe, et la Grèce, qui depuis un siècle et demi avait résisté aux rois de Perse, succomba, en trente-six ans, comme la Perse elle-même, sous deux rois de Macédoine. Les intrigues et l'or de Philippe corrompirent les orateurs et les oracles. Démosthène restait pourtant aux Athéniens, et il eût raffermi chez eux la liberté, s'il était donné à l'éloquence de sauver les républiques. Les vertus même et la raison sévère de Phocion n'y pouvaient suffire : elles étaient impopulaires; il s'en fallait que tout le monde lui sût gré dans Athènes, d'avoir arrêté les

progrès de Philippe et de l'avoir chassé de l'Hellespont. Cette cité se maintiendra quelque temps encore par l'éclat des arts, des lettres et des sciences : mais désormais les vices seuls feront des progrès dans son sein; le caractère national se flétrira de plus en plus, et la liberté paraîtra bientôt incommode.

Les annales de la Sicile offrent, durant le quatrième siècle avant l'ère vulgaire, le tableau de deux tyrannies consécutives. Denys régnait à Syracuse depuis 405. D'une condition fort obscure, selon quelques historiens, il s'était élevé au pouvoir suprême, à la faveur des troubles civils et des périls dont les Siciliens se voyaient menacés par les entreprises des Carthaginois. Les Lacédémoniens protégèrent son usurpation, qu'il sembla d'abord justifier par ses succès contre Carthage. Le mérite éminent de son beau-frère Dion contribuait aussi à lui concilier la confiance publique, et le séjour même de Platon à Syracuse, en 389, put sembler un hommage de plus à la puissance de Denys. Les usurpateurs anciens et modernes n'ont jamais manqué d'être aidés par des circonstances de cette espèce; la fortune se fait leur complice, et quand elle les abandonne, c'est souvent pour sacrifier, avec eux, les malheureux peuples qu'ils ont opprimés. Elle épargna Denys l'Ancien : il régna trente-huit ans, toujours inquiet et mal assuré, mais composant néanmoins, comme depuis a fait Richelieu, d'insipides poésies, que les courtisans devaient admirer, sous peine d'être conduits aux carrières. L'amitié de Damon et de Pythias, l'épée de Damoclès servent d'ornements à l'histoire de cet odieux règne. Celui de Denys le Jeune s'ouvre en 368 ou 367; et Platon, attiré par Dion, revient à Syracuse, au

sein d'une cour, dans l'espoir d'instruire et d'adoucir un jeune despote. A peine est-il parti, que Dion perd tout ascendant sur l'esprit du roi, qui enfin l'exile. Un troisième voyage de Platon eut pour but de les réconcilier : après un séjour inutile de douze à quinze mois en Sicile, le philosophe revint en Grèce; et trouvant Dion aux jeux Olympiques, il l'informa du mauvais succès de sa négociation. Ces jeux doivent être ceux de l'année 360 : on le conclut d'une éclipse de soleil dont Plutarque fait mention; et par conséquent, c'était en 361 que Platon avait habité pour la troisième fois Syracuse. Dion entreprit une expédition hardie, et la conduisit si bien qu'il eut le bonheur de détrôner Denys le Jeune; mais les Syracusains, ingrats, selon l'usage, envers leur libérateur, apportèrent autant d'obstacles qu'il leur fut possible au bien qu'il leur voulait faire, aux réformes qu'il essayait d'introduire dans leur gouvernement. Cette époque est, dans l'antiquité, l'une de celles où les philosophes et les hommes d'État ont réuni leurs efforts pour améliorer sérieusement la société, et où les oppresseurs de tout grade se sont ligués avec les esclaves pour perpétuer les erreurs, les désordres et les fléaux. Dion périt assassiné en 353, et la multitude qui l'avait accablé d'outrages, le pleura dès qu'il eut cessé de vivre; elle rendit des honneurs à ses cendres. Cependant cette disposition plus sage des esprits n'empêcha point Denys le Jeune de remonter sur le trône; il y réussit en unissant ses intérêts à ceux de quelques factions obscures. L'unique effet des revers sur un usurpateur est de le rendre tout à fait incorrigible. Il revient irrité de ses disgrâces, enivré du succès qui le ramène, avide de pouvoirs nouveaux,

et s'efforçant de rajeunir, de raffermir sa tyrannie par des ressorts additionnels. Syracuse, quoique énervée et corrompue, ne supporta que deux ans le second règne de ce Denys. Les meilleurs citoyens implorèrent le secours des Corinthiens, qui leur envoyèrent Timoléon. Hicétas avait déjà renversé Denys; du moins, il le tenait assiégé dans la citadelle. Timoléon n'eut à combattre qu'Hicétas même, chef de l'une des factions ennemies de la liberté publique. Denys, relégué à Corinthe, n'y sut imprimer aucune dignité à son infortune. Il préféra l'avilissement à l'obscurité; et voulut être méprisé, de peur d'être craint. Il finit par s'enrôler dans une troupe de prêtres de Cybèle qui parcouraient les villes et les bourgs, semaient les superstitions et recueillaient quelques offrandes. Ces ignobles pèlerinages de Denys le Jeune coïncident à peu près avec les conquêtes d'Alexandre; en sorte qu'on pouvait contempler à la fois la tyrannie dans toute sa splendeur et dans tout son opprobre.

Les empires des Égyptiens, des Assyriens et des Mèdes, qui se sont fondus dans celui des Perses, Alexandre les possède ou les domine en 323. Ils vont se diviser de nouveau, se morceler entre les mains de ses successeurs, dont le nombre et la faiblesse surchargeront de détails confus cette partie de l'histoire. Tous ces petits États, ainsi que les restes des cités grecques et les deux Siciles, et la république carthaginoise, et les contrées européennes à peine civilisées et presque ignorées encore en 323, vont subir successivement le joug des Romains, qui, en détruisant l'indépendance de tant de peuples, ruineront leur propre liberté, et finiront par devenir les premiers et les plus vils escla-

ves des maîtres qu'ils auront imposés à la terre. Vous continuerez de distinguer, dans tout le cours de ces trois anciens siècles, deux puissances malheureusement inégales, celle des armes et celle de la pensée : l'une, presque toujours soudoyée et dirigée par les ambitions antisociales; établissant, maintenant ou relevant le despotisme ou l'oligarchie; captivant les rois, enchaînant les peuples, éternisant le cours des rivalités, des représailles et des catastrophes; l'autre, créant les arts et les sciences et les lois, fécondant la nature par l'industrie, et s'obstinant, au sein des contradictions et des périls, à perfectionner la société par la garantie des droits, par l'équilibre des pouvoirs, par l'activité des talents et par la sagesse des mœurs. Vous rendrez hommage aux efforts de la seconde de ces puissances, mais vous aurez plus souvent à gémir des succès de la première; et l'état du genre humain, au commencement de l'ère vulgaire, ne vous présagera, pour les premiers siècles de cette ère elle-même, que l'extinction progressive des lumières antiques, que la décadence de toutes les vertus sociales, qu'un long enchaînement d'erreurs, de déréglements et de calamités.

TROISIÈME LEÇON.

LES TROIS DERNIERS SIÈCLES AVANT L'ÈRE VULGAIRE.

Messieurs, c'est la partie la plus animée et la plus instructive de l'histoire ancienne, et peut-être même de toute l'histoire, qui s'est offerte à nous dans le sixième, le cinquième et le quatrième siècle avant l'ère vulgaire. Car ils ont embrassé, d'abord, les lois de Solon, les usurpations de Pisistrate et de ses fils, la fondation de la république romaine, le règne de Cyrus en Asie, la conquête de l'Égypte par Cambyse, les leçons de Confucius à la Chine, la philosophie de Pythagore, les essais dramatiques de Thespis et les poésies lyriques d'Anacréon; ensuite, les dissensions des plébéiens et des patriciens de Rome, la tyrannie et la chute des décemvirs, les entreprises des rois de Perse contre la Grèce déconcertées par la bravoure de Miltiade, par le dévouement de Léonidas, par les talents de Thémistocle et les vertus d'Aristide; les journées de Marathon, des Thermopyles, de Salamine, de Platée et de Mycale; la guerre du Péloponèse entre Athènes et Lacédémone, l'administration de Périclès, l'éclat et les vices d'Alcibiade, le renversement des Trente tyrans par Thrasybule, l'expédition de Cyrus le Jeune, et la retraite des dix mille Grecs sous la conduite de Xénophon; en même temps, les chefs-d'œuvre historiques d'Hérodote et de Thucydide, la science médicale créée par Hippocrate, les chants lyriques de Pindare, les tragédies d'Eschyle, de Sophocle et d'Eu-

ripide, les comédies d'Aristophane et la mort de Socrate; dans un troisième et dernier âge, les écrits de Xénophon, l'éloquence d'Eschine et de Démosthène, les méditations de Platon, les profondes recherches d'Aristote, les sectes de Zénon, de Pyrrhon et d'Épicure; de nouvelles guerres entre les cités grecques, les services rendus à Sparte par Agésilas, aux Athéniens par Conon, Chabrias et Timothée, aux Thébains par Pélopidas et surtout par Épaminondas, vainqueur à Leuctres et à Mantinée; les règnes des deux Denys à Syracuse et les victoires de Timoléon; la puissance macédonienne fondée par la politique de Philippe, agrandie sans mesure et sans fruit par l'ambition, la démence et la fortune d'Alexandre; la destruction de l'empire des Perses, la décadence de la liberté et du génie des Grecs; chez les Romains, la prise de leur ville par les Gaulois, leurs guerres contre leurs voisins et surtout contre les Samnites; les dictatures de Camille, le progrès simultané des dissensions intérieures, des habitudes guerrières et des vertus publiques. De si grands événements, et ceux que je ne puis rappeler, ne laissent, dans tout le cours de ces trois siècles, presque pas une seule année qui soit vide d'entreprises, de révolutions et de gloire. Leur histoire, quoique authentique et fidèle dans la plupart de ses récits, a plus de mouvement et de couleurs que la fiction même n'en a su donner au tableau des âges précédents; elle surpasse en fécondité, en variété, en intérêt, toutes les narrations romanesques. Mais le spectacle sur lequel nous allons aujourd'hui jeter les yeux sera beaucoup moins honorable à l'humanité. Nous n'y verrons, presque partout, que dégénération, dépravation, décadence, sans

en excepter même les Romains, qui, tout à la fois, s'élèveront au faîte de la toute-puissance, et descendront dans l'abîme des vices et de la servitude.

Rome, au troisième siècle avant l'ère vulgaire, résiste à deux ennemis formidables : à Pyrrhus, roi d'Épire, et surtout à Carthage, ville opulente et pourtant belliqueuse, souvent victorieuse de cette Rome encore désintéressée, pauvre et austère. La première des guerres puniques est un long et sanglant prélude, un apprentissage durant lequel les Carthaginois s'accoutument aux armes et les Romains à la mer. Le trait le plus héroïque, mais le plus fabuleux de cette époque, est le dévouement de Régulus, martyr, dit-on, du patriotisme le plus généreux et de la probité la plus sublime. Dans la seconde guerre, Annibal traversant l'Espagne et la Gaule, les Pyrénées et les Alpes, opère, accumule des prodiges, qu'on a surchargés de fictions superflues. Vainqueur au Tésin, à la Trébie, à Trasymène, à Cannes, il s'avance et s'arrête devant Rome consternée. Il laisse au temporiseur Fabius et à l'ardent Scipion les moyens de rétablir les forces romaines par la patience, par l'espérance et enfin par la victoire de Zama. Voilà les grandes scènes de ce siècle ; car il n'y a plus de Sparte ni d'Athènes : Alexandre, de son souffle brûlant, a desséché le sol de la Grèce; et dans les autres contrées, on ne suit qu'avec dégoût la terne et confuse histoire des successeurs de ce conquérant. Je n'excepte que les Ptolémées, qui s'efforcèrent de recueillir les débris de la littérature et des arts d'Athènes. Par eux, les sciences retrouvèrent un asile dans cette Égypte, jadis leur berceau. Ptolémée, chef de la dynastie des Lagides, était né de la courtisane Arsinoé,

que Philippe, roi de Macédoine, avait donnée pour épouse à Lagus. Ce premier Ptolémée écrivit une vie d'Alexandre, que nous avons perdue, et créa, dans Alexandrie, une académie laborieuse, à côté d'une riche bibliothèque. Cet illustre établissement s'accrut sous le second Ptolémée, qu'on appela Philadelphe, c'est-à-dire *ami de ses frères,* et qui en avait tué deux. Son successeur, Ptolémée, dit Évergète ou le Bienfaisant, le fut en effet; il fit fleurir les sciences, et mourut empoisonné, dit-on, par son fils, qu'on surnomma dérisoirement Philopator. L'histoire de ce quatrième Ptolémée ne tient plus à celle des beaux-arts; mais la littérature grecque doit aux trois premiers d'avoir survécu à la liberté athénienne. Euclide, Ératosthène, Apollonius de Perga illustrèrent l'école d'Alexandrie. On ne sait pas si un autre mathématicien célèbre, Aristarque de Samos, appartient à cette même école; Syracuse revendique Archimède, qui les a tous surpassés. La gloire des poëtes du même âge est moins éclatante; on sent trop que ce n'est plus le ciel et le génie d'Athènes qui les inspirent. L'obscur roman du Chalcidien Lycophron, les longs récits du Rhodien Apollonius signalent la décadence d'une littérature que les hymnes de Callimaque et les idylles de Théocrite ne parviennent point à ranimer. Cependant Ennius et Plaute commencent à Rome une littérature nouvelle : Ennius, dont nous ne pouvons apprécier la rudesse et l'énergie que par un petit nombre de fragments; Plaute, auquel il ne manqua peut-être, pour devenir le premier comique de l'antiquité, qu'un goût délicat et pur, trop incompatible avec les mœurs et le langage des Romains de son temps. Mais à cette idée générale de tout un

siècle, à ces principaux traits qui le peuvent caractériser, vous voudrez joindre des notions plus distinctes sur la division, la situation et les vicissitudes des grands et des petits États.

A l'entrée de l'âge que nous envisageons, le partage des conquêtes d'Alexandre est le premier point qu'il importe de bien saisir. Philippe Aridée, frère d'Alexandre, fut déclaré son successeur par une partie de l'armée. Son inaptitude réunissait les suffrages en sa faveur; on espérait qu'il ne conserverait pas longtemps le pouvoir. En même temps on convenait que si Roxane, la veuve du conquérant, et qui restait enceinte, donnait le jour à un fils, ce prince partagerait la couronne avec Aridée, et aurait pour tuteur Perdiccas, à qui Alexandre avait laissé son anneau. Perdiccas devint ainsi régent du royaume. Roxane, en effet, mit au monde un Alexandre II : on reconnut deux rois, mais qui ne jouissaient que d'un vain titre. Le pouvoir réel appartenait aux généraux qui s'étaient distribué les provinces. La Macédoine, l'Épire et la Grèce échurent à Antipater; la Thrace et les régions voisines, à Lysimaque; la Lycie, la Pamphylie et la grande Phrygie, à Antigonus; la Carie, à Cassandre; la Cappadoce et la Paphlagonie, à Eumène; la Syrie et la Phénicie, à Laomédon; l'Égypte, à Ptolémée. D'autres gouverneurs occupaient divers cantons de l'Asie Mineure, de l'Asie Moyenne et de la Haute Asie. Des démêlés et des guerres dont les détails ne sauraient entrer dans un tableau général de l'histoire, amenèrent l'établissement de quatre principaux royaumes, savoir de ceux de Macédoine, de Thrace et Bithynie, de Syrie, d'Égypte. De plus petits États se maintinrent ou se formèrent, dont les

chefs prirent les noms de rois de Pergame, de Pont, de Cappadoce, d'Épire et d'Arménie. Un peuple de monarques va donc encombrer l'histoire.

En Macédoine, le vice-roi Antipater eut pour successeur son fils Cassandre, qui, vainqueur à Ipsus en 301, s'investit du pouvoir royal : il avait triomphé de ses rivaux; il avait éteint la postérité d'Alexandre. Mais il mourut dès 298, et ses fils, à leur tour, furent détrônés par Démétrius Poliorcète ou le Preneur de villes. Celui-ci ayant été chassé six ans après par Lysimaque, ce trône resta si glissant, jusqu'en l'année 201, que plus de douze princes s'y succédèrent. Je ne nommerai qu'Antigonus-Gonatas, Pyrrhus, Démétrius II, Antigonus-Doson, et Philippe. Antigonus-Gonatas, qui avait reconquis la Macédoine sur les Gaulois, en fut chassé lui-même par Pyrrhus, roi d'Épire, qui ne sut pas s'y maintenir. Antigonus s'y rétablit et ne s'y raffermit pas : Démétrius, son fils, régna un peu plus heureusement. Antigonus-Doson, frère de Gonatas, vainquit les Illyriens; et après lui, depuis 222 jusqu'en 178, espace de quarante-trois ans, Philippe, au sein des périls qu'aggravaient ses vices, occupa un trône toujours chancelant, toujours menacé par des rivaux et surtout par des alliés, la plus redoutable espèce d'ennemis.

Lysimaque, l'un des alliés de Cassandre, gouverna d'abord la Bithynie; il eut part à la victoire d'Ipsus, et, comme je viens de le dire, il régna quelque temps sur la Macédoine, après Démétrius Poliorcète. Ce Lysimaque, assassin de son propre fils, révolta ses sujets comme ses voisins par sa tyrannie sanguinaire; il périt dans un combat en 282. Alors Nicomède attirait les Gaulois sur les bords de l'Euxin : ils l'aidèrent à reconquérir

la Bithynie, que son père avait autrefois possédée ; il favorisa leur établissement dans la Galatie ou Gallo-Grèce, et mourut vers 250 : ses fils Tibite et Ziélas se disputèrent son héritage, que Prusias, né de Ziélas, eut à défendre contre les Gaulois et contre d'autres voisins.

Le premier partage des États d'Alexandre avait attribué le gouvernement de la Syrie à Laomédon, après lequel Séleucus, à qui le commandement de la cavalerie venait d'être confié par les généraux associés, conçut l'espoir de s'emparer de ce royaume. Nous avons vu qu'il ne le possédait point encore paisiblement en 312, quoique cette année soit prise pour l'ouverture de l'ère des Séleucides. Il ne se vit affermi sur le trône que par la bataille d'Ipsus, qui ruina la puissance d'Antigonus et ses prétentions à succéder presque seul au grand roi. Séleucus, surnommé Nicator ou le Victorieux, devint ainsi le chef d'une dynastie syrienne. Là commence une série de monarques qui, presque tous, ont porté le nom de Séleucus ou celui d'Antiochus. Quand Séleucus Nicator eut été assassiné par Ptolémée Céraunus en 282, Antiochus, fils aîné de Nicator, monta sur le trône de Syrie, ne vengea point son père, s'allia au contraire à Céraunus, et révolta par cette conduite plusieurs villes, qui secouèrent le joug, et qu'il fallut soumettre par les armes. Une victoire remportée sur les Gaulois, en 274, par Antiochus, lui valut le nom de Soter ou Sauveur. Son fils, Antiochus II, obtint un surnom bien plus magnifique : les Milésiens l'appelèrent Théos ou le Dieu, parce qu'il les avait délivrés de la tyrannie de Timarque. Le Dieu mourut en 246, empoisonné par son épouse Laodice. Il laissait la couronne à Séleucus II, dit Callinique ou l'Illustre vainqueur, bien qu'il

ait été le plus souvent malheureux dans les combats. Son successeur Séleucus III ne régna que deux ans, de 225 à 223; il périt aussi par le poison. Lui-même s'était surnommé Céraunus ou le Foudre, sans qu'il eût jamais mérité ce titre par aucune action éclatante. Le reste du siècle est occupé par le règne d'Antiochus III ou le Grand : avant l'année 200, il avait subjugué la Judée, la Phénicie et d'autres provinces; ses conquêtes étendaient le royaume de Syrie, et commençaient à le rendre formidable.

J'ai déjà parlé des rois lagides de l'Égypte : j'ai nommé les quatre premiers Ptolémées, que distinguent les surnoms de Soter, Philadelphe, Évergète et Philopator. Soter avait été affermi sur le trône par la victoire de ses trois alliés, Cassandre, Lysimaque et Séleucus, sur Antigonus dans la journée d'Ipsus.

Mais outre les quatre royaumes de Macédoine, de Bithynie, de Syrie et d'Égypte, il s'en était formé de moins considérables. Celui de Pergame n'a été qu'une principauté fort obscure jusqu'en 263, entre les mains de Philétère, dont on croit pourtant avoir conservé des monnaies. Eumène, son neveu et son successeur, la défendit contre Antiochus Ier, roi de Syrie, et l'accrut par une victoire remportée à Sardes. Attale, qui régna depuis 241 jusqu'en 198, refusa de payer des tributs aux Gaulois ou Galates, défit leurs armées, porta ses conquêtes en Asie, amassa des trésors, fonda la bibliothèque de Pergame, et composa, dit-on, des livres d'histoire. C'est l'un des princes les plus recommandables de cette époque. Il fit d'une province tributaire, d'un domaine précaire, un véritable royaume.

Le Pont ou la Cappadoce Pontique, quelquefois ap-

pelé Petite Cappadoce, avait eu, depuis environ deux siècles, des rois protégés par ceux de la Perse, et dont la suite chronologique n'est pas très-constante. Nous les avons négligés par cette raison, et parce qu'ils figurent assez peu dans l'histoire. Un Mithridate, le deuxième de ce nom, venait d'être, comme tant d'autres princes, subjugué par le conquérant macédonien, et s'était enfui en Paphlagonie. Il parvint, après la mort d'Alexandre, à reconquérir le Pont, s'y maintint malgré Antigonus, et sut le conserver indépendant des rois de Syrie. Trois autres Mithridates régnèrent successivement dans le cours du troisième siècle avant notre ère, et se soutinrent contre les Gaulois, par des alliances avec la ville d'Héraclée et avec d'autres États. La Cappadoce proprement dite était possédée par un Ariarathe second, lorsque les successeurs d'Alexandre se partageaient ou se disputaient entre eux la terre. Ariarathe, dont le royaume avait été adjugé à Eumène, fut attaqué, vaincu, et mis en croix par Perdiccas en 321. De là cependant jusqu'après l'an 200, on continue de trouver des rois de Cappadoce qui se défendent contre les Macédoniens et contre les Parthes.

L'Épire est une province de la Grèce, séparée de la Macédoine et de la Thessalie par le mont Pindus. Nous nous sommes abstenus de remonter à Æacus, aïeul d'Achille, et aux anciens rois æacides, antérieurs à celui qui régnait en 323. Celui-là portait le nom même d'Æacide; attaqué par les Macédoniens, chassé puis rappelé par ses sujets, il périt dans une bataille en 312. Son fils Pyrrhus II est, après l'antique Achille, le plus célèbre personnage de cette famille. A peine âgé de quinze ans, il s'était fait remarquer à la bataille d'Ipsus.

Avide de renommée et de conquêtes, il pouvait devenir un autre Alexandre; mais ardent à concevoir de vastes desseins, il ne savait pas les accomplir avec cette persévérance opiniâtre qui peut seule enchaîner la fortune. Nous disions, il y a peu d'instants, qu'au temps d'Antigonus-Gonatas, Pyrrhus conquit et perdit la Macédoine. Vainqueur des Romains à Héraclée et à Asculum, il était le plus redoutable ennemi qu'ils eussent encore rencontré; mais, sans achever aucune entreprise, il passa si rapidement de Tarente en Sicile, de Syracuse en Afrique, d'Afrique en Italie, que ses succès toujours imparfaits épuisèrent ses moyens, et le laissèrent presque sans ressource, quand il eut perdu la bataille de Bénévent en 275. Il n'a survécu que trois ans à cette défaite. De retour en Épire, il forma, contre les Spartiates et les Argiens, des projets qui ne pouvaient plus réussir. Imprudemment engagé dans les murs d'Argos, il se pressait d'en sortir, lorsqu'il fut, dit-on, renversé par une tuile qu'une femme, placée sur un toit, lui jeta sur la tête; à l'instant, le fer d'un soldat ennemi lui ravit le jour. Après lui, régnèrent en Épire son fils Alexandre, puis Ptolémée, puis Pyrrhus III et la sœur de ce dernier, Laodamie, dont le nom termine, vers l'année 200, la dynastie des Pyrrhides ou Æacides.

Les Parthes, autrefois soumis aux Perses, avaient subi, comme eux, le joug d'Alexandre, et appartenaient, depuis la bataille d'Ipsus, aux Séleucides, rois de Syrie. Ils furent affranchis ou plutôt conquis en 256, par Arsace et Tiridate, deux frères, qui régnèrent l'un après l'autre, et dont le second, sous le nom d'Arsace II, parvint, malgré des revers, à fonder, pour plus de deux siècles, un royaume indépendant. Quant aux Juifs, il

ne leur restait aucun moyen d'échapper à une domination étrangère. Ils tombèrent successivement sous la puissance des rois de Macédoine, et des Lagides et des Séleucides, qui tous les possédèrent négligemment, et leur permirent, moyennant des tributs, d'obéir à des grands prêtres. Les cités grecques elles-mêmes, déchues de leurs droits et de leur gloire, se complaisaient aux vices de la servitude et ne savaient plus regretter la liberté. Ce n'est pas que les Athéniens n'eussent senti le bonheur d'être délivrés d'Alexandre; sa mort les avait enivrés de joie; Démosthène, quoique exilé, rassembla une flotte. Phocion conseillait d'attendre le moment où la discorde éclaterait entre les successeurs du conquérant : mais on était impatient de s'affranchir, et l'on crut avoir atteint ce but par une victoire que remporta Léosthène. On ne tarda point à être détrompé par les succès d'Antipater, qui exigea des tributs ou amendes, des réformes dans le gouvernement intérieur d'Athènes, et l'occupation du fort Munichia par une garnison macédonienne. Il voulut surtout qu'on lui livrât l'orateur Démosthène, qui n'échappa aux poursuites qu'en s'empoisonnant, le 16 pyanepsion, 10 novembre 322. C'est aussi l'année de la mort d'Aristote. On permit toutefois aux Athéniens de rétablir chez eux la démocratie, et ils n'usèrent de ces moments de liberté que pour condamner Phocion à la mort en 318. Démétrius de Phalère leur fut alors imposé pour magistrat suprême, et les gouverna durant dix années plus sagement qu'ils ne méritaient. Quand il eut été chassé en 307 par Démétrius Poliorcètes ce nouveau maître voulut aussi les rendre libres; ils se révoltèrent contre lui; et lorsqu'après avoir été proclamé le chef de la Grèce, il eut succombé

à Ipsus en 301, ils lui fermèrent les portes de leur cité, où il cherchait un asile. Tout finissait à Athènes; Ménandre y mourut en 292, et la littérature grecque se réfugia dans Alexandrie.

Menacées d'une oppression prochaine, quatre villes de l'Achaïe renouvelèrent leur ancienne association; et bientôt les Tégéens, les Cérynéens, et d'autres peuples du Péloponèse se joignirent à elles. C'est le commencement de la nouvelle confédération achéenne. Elle eut pour chef ou préteur unique (il y en avait eu deux autrefois, on n'en voulut plus qu'un seul); elle eut, dis-je, pour chef, Aratus, qui venait de délivrer Sicyone, sa patrie, de la tyrannie de Nicoclès. C'est, en un tel siècle, un étrange spectacle que celui d'un peuple, jusqu'alors assez obscur, qui prend les armes pour faire régner les lois et la vertu, qui vole au secours des villes asservies, qui prodigue ses biens et son sang pour les affranchir, qui n'exige rien d'elles, et se croit assez récompensé s'il les voit heureuses. Aucun prince n'avait eu tant d'ambition : Aratus, simple citoyen, osa prétendre à cette gloire. Ses talents militaires, il en faut convenir, n'égalaient point ses vertus civiques : les Spartiates et les Athéniens, qu'il n'effrayait point, trouvèrent mauvais qu'il les voulût empêcher de subir, tout à leur aise, le joug des rois de Macédoine. Un jour, les Athéniens se couronnèrent de fleurs sur le faux bruit de la mort d'Aratus. Agis IV, roi de Sparte, qui s'était associé aux Achéens, fut condamné à mort par son collègue, dont le fils, Cléomène III, déclara la guerre à l'Achaïe, et repoussa les troupes d'Aratus. Cependant le roi ou le régent de la Macédoine, Antigonus Doson, se trouvait dans une position critique : Aratus en profita

pour faire avec lui une alliance contre Lacédémone. Cléomène fut défait à Sélasie, et Sparte conquise; la race antique des Héraclides s'éteignit. Aratus mourut en 214; et après lui, Philopœmen, le dernier des Grecs, devint chef des Achéens.

Hormis donc les Achéens, l'histoire de tous les Grecs va se décolorant de plus en plus, de l'an 323 à 200; et durant ce même espace, la multitude des petits rois, successeurs d'Alexandre, fatigue l'attention; leur insignifiance éteint la curiosité, et la monotonie de leurs crimes lasse la patience. En vain les scènes se multiplient, en vain les catastrophes se pressent : à mesure que la liberté disparaît, l'intérêt des récits s'affaiblit; ils manquent de leurs premiers éléments, du principe qui peut seul les animer. Car telle est la disposition commune des lecteurs que ceux-là même qui ne supportent pas la liberté dans leur propre siècle, la veulent retrouver au moins dans le tableau des temps antiques; elle serait encore nécessaire à l'histoire, si elle n'était pas un besoin de la société : n'assister qu'à sa décadence a toujours été un triste spectacle dans les livres comme dans la vie. Elle est réellement la plus vive lumière qui puisse éclairer les fastes du monde : une fois qu'Alexandre l'a éteinte, ce qui reste d'événements et de vicissitudes en Asie, en Égypte, en Grèce, est un chaos qui ne se débrouille que pour laisser voir des forfaits. C'est parce qu'elle brille chez les Romains de ce siècle, que leurs annales se revêtent de si riches couleurs. Après une longue guerre contre les Samnites, ils sont attaqués par Pyrrhus. Ce prince, fier d'une première victoire remportée sur eux, leur députe Cinéas, qu'ils étonnent par leur désintéressement et leur fermeté. Fabricius,

pauvre et magnanime citoyen, va représenter Rome auprès du roi d'Épire. Une seconde défaite ne décourage pas les Romains, et leur constance rend inutiles tous les triomphes de leur aventureux ennemi. Les secours qu'ils envoient aux Mamertins contre les Carthaginois occasionnent, en 264, la première guerre punique, où déjà la marine romaine, si novice encore, lutte avec avantage contre des flottes aguerries. Durant quelques instants de paix, les beaux-arts s'introduisent à Rome; la langue commence à se polir, le théâtre à se régler. Mais bientôt l'on reprend les armes contre les Illyriens, contre les Gaulois; on triomphe des uns et des autres, et l'occupation de Sagonte par les Carthaginois allume, en 219, la seconde guerre punique. Les triomphes, les fautes, les revers d'Annibal donnent à cette partie de l'histoire le plus haut degré d'intérêt. Il entreprend une marche de quatre cents lieues, s'avance jusqu'au Rhône, dissipe des partis gaulois et romains, arrive au pied des Alpes; triomphe, pour les monter, pour les descendre, des plus redoutables obstacles; gagne les batailles que j'ai déjà nommées, et vient perdre à Capoue, en 215, le fruit de tant de travaux et de victoires. Quelques-uns pourtant attribuent ses malheurs au défaut de secours et de recrues. Son frère Asdrubal, vainqueur aussi, quoique moins rapidement, en Espagne, passait les monts pour se rejoindre à lui. Le consul Néron défit Asdrubal en 207 et rendit la position d'Annibal de plus en plus difficile. En même temps, le jeune Scipion, après avoir, chez les Espagnols, repoussé trois armées carthaginoises, s'alliait à Masinissa, prenait Carthagène, battait Syphax, passait en Afrique et s'élançait sur Annibal. Celui-ci se voit à la fois rappelé par Car-

thage et vaincu par les Romains, à Zama, en octobre 202. Scipion se dirige sur Carthage elle-même, qui lui demande la paix. Elle l'obtient en 201, à condition qu'elle se hâtera de restituer à Masinissa ce qu'il réclame; qu'elle livrera tout ce qu'elle possède de vaisseaux, d'éléphants, de moyens de puissance; qu'elle s'interdira toute guerre hors de l'Afrique et même en Afrique, à moins que le peuple romain n'y consente. Scipion fait brûler à la vue de Carthage les vaisseaux carthaginois, revient à Rome, y triomphe et prend le surnom d'Africain. Pour Annibal, il se réfugiait auprès d'Antiochus, roi de Syrie, puis chez les Crétois, enfin à la cour de Prusias, qui, en le trahissant, le réduisit à la nécessité de se donner la mort en 183.

Voilà les événements dont les détails sont à étudier dans l'histoire du troisième siècle avant J. C. Pour en compléter l'analyse, j'ajouterai que, chez les Chinois, la dynastie Tchéou s'éteignit par l'abdication de Tchéou-kun-kao-vang; que la dynastie Thsin, la quatrième à partir de celle des Hia, commença en 249, et fournit seulement quatre empereurs, sous l'un desquels fut construit le mur destiné à défendre la Chine de l'invasion des Tartares. Cet empereur s'appelait Thsin-chi-hoang-ti : on raconte qu'il fit enterrer vifs plusieurs lettrés et brûler la plus grande partie des livres qui existaient dans son empire, surtout ceux de morale et d'histoire. Il avouait que les moralistes donnaient aux peuples quelques leçons utiles, mais il jugeait par trop dangereuses celles qu'ils s'avisaient d'adresser aux monarques. C'est ce que nous apprend le P. Du Halde, jésuite, qui fait parler Thsin-chi-hoang-ti en ces termes : « Ces livres, disait-il, bons, à certains égards, pour le

« peuple, nuisent, dans le fond, au pouvoir du sou-
« verain. Ceux qui en font leur étude et qui s'adon-
« nent à ces sortes de spéculations, s'érigent d'ordi-
« naire en réformateurs de l'État; et si un prince dont
« les lumières ont quelque étendue, s'éloigne, en cer-
« tains cas, des règles communes, et fait plier la morale
« sous la politique, ces hommes ont la témérité de
« censurer sa conduite; et leurs discours séditieux et
« malins ne tendent qu'à souffler parmi le peuple l'es-
« prit de désobéissance et de révolte. » Ainsi s'exprime Thsin-chi-hoang-ti dans le P. Du Halde. Une cinquième dynastie, celle que distingue le nom de Han ou de Lieou-pang, son chef, s'établit en 207 ou 206, selon le père Gaubil. Alors les rois particuliers des provinces chinoises étaient moins nombreux et semblaient aussi moins puissants.

Le tableau qu'offre le siècle suivant est celui de Rome asservissant les nations, s'enrichissant de leurs dépouilles, apprenant leurs arts et leurs vices. D'innombrables guerres se succèdent sans interruption. Guerre de Macédoine, d'abord, de 200 à 197, contre Philippe, qui s'était allié aux Carthaginois durant les succès d'Annibal; puis contre son fils, que défit le second Paul Émile. Guerre de Syrie (192-189) contre Antiochus, dit le grand roi, qui avait empiété sur les possessions des Grecs, et qui en fut puni par Scipion l'Africain et par Lucius Scipion. C'est la dernière expédition de l'Africain. Accusé de malversations, il quitta Rome; on croit que, retiré à Literne, il mourut la même année qu'Annibal et Philopœmen, 183. Les Romains font aussi la guerre aux Achéens, aux Illyriens, aux Corses, à la Sardaigne, à Carthage. Rome ne

supportait plus de rivale ; le sage Caton lui-même l'excitait à s'en délivrer : on ne cherchait qu'un prétexte ; on feignit de venger Masinissa ; on se plaignit d'entreprises que les Carthaginois s'empressaient de désavouer, et qu'ils offraient de réparer. La troisième guerre punique, déclarée en 150, s'acheva en moins de quatre ans. Les forces n'étaient plus égales : il ne s'agissait pour les Romains que d'écraser un faible ennemi. Asdrubal fut battu et Carthage détruite par Scipion Émilien, en 146. En même temps tombait Corinthe ; et Numance eut le même sort en 134. Désormais plus de limite à l'ambition, plus de terme aux conquêtes : guerre contre les Thraces, contre les Cimbres, contre Jugurtha ; guerre à toutes les contrées alors connues et accessibles. D'antiques empires ne sont plus que des provinces gouvernées par des proconsuls. Maîtresse de l'Italie, de la Grèce, de l'Espagne et d'une partie des Gaules, Rome compte aussi des tributaires parmi les peuples asiatiques et africains. Mais, en même temps que les trésors s'entassent dans ses murs et que sa population s'accroît avec une rapidité que ses historiens exagèrent peut-être, les hommes qui lui ont soumis le monde menacent déjà sa liberté. Puissants par l'éclat des services et des triomphes, par des noms anciens et par une opulence nouvelle, par la gloire de leurs aïeux et même encore par l'imitation de quelques-unes de leurs vertus, ils s'élèvent avec splendeur, au milieu de la multitude des prolétaires et des esclaves ; et s'ils ne se hâtent point d'envahir l'autorité suprême, ils pourraient déjà se la disputer entre eux. Quand les fils de Cornélie, les deux Gracques, osent réclamer des garanties contre

l'oppression; quand ils s'effrayent des progrès de la corruption, ils paraissent des ennemis de la tranquillité publique : on les massacre impunément, sous les yeux du peuple, qu'ils défendent, l'un en 133, l'autre en 121. Tel devint bientôt le discrédit des opinions civiques, que Marius, tout vainqueur qu'il était de Jugurtha en 104, des Cimbres en 102 et 101, et malgré l'effroi qu'inspirait son caractère ambitieux et cruel, ne réussit qu'à flétrir la cause populaire et à se perdre lui-même en paraissant l'embrasser. Cependant les mœurs romaines, en s'affaiblissant, se polissaient du moins; les arts étaient cultivés, et pour mesurer le progrès du goût et de la langue, il suffirait de comparer aux comédies de Plaute, celles qu'écrivait Térence dans la société des Scipions. Moins élégant, mais plus austère, plus savant et plus laborieux, Caton l'Ancien, guerrier victorieux en Espagne et censeur incommode à Rome, avait aussi honoré ce siècle par un grand nombre d'écrits utiles, dont la plupart sont perdus. La littérature grecque ne pouvait plus prétendre à des succès : c'était beaucoup pour elle de ne pas s'éteindre. Les établissements littéraires d'Alexandrie se soutinrent sous Ptolémée Épiphane et sous Ptolémée Philométor : mais la tyrannie du septième Ptolémée, surnommé tantôt Évergète II, tantôt Physcon (ou le Ventru), effraya les savants, qui presque tous désertèrent l'Égypte, et transportèrent le goût des arts dans l'Asie Mineure et dans les îles voisines. Nicandre, Bion et Moschus sont les poëtes grecs de cet âge; on peut citer, entre les prosateurs, le mythologue Apollodore, le grammairien Aristarque, l'historien Polybe, et l'astronome Hipparque, dont le nom est peut-être,

de tous les noms que fournit ce siècle, le plus recommandable et le plus justement célèbre.

Si nous jetons les yeux sur l'état politique de la Grèce, nous y admirerons les derniers efforts de Philopœmen pour soutenir la ligue achéenne. La carrière de cet excellent citoyen s'est prolongée, comme je viens de le dire, jusqu'en 183. Ses victoires sur les Spartiates avaient fini par les entraîner dans la cause commune des Grecs; mais ces peuples, dégradés par trop de vices, n'avaient plus le sentiment de leurs véritables intérêts. Philopœmen tomba entre les mains des Messéniens, qui le firent périr par le poison. Presque tous les hommes qui se sont dévoués à servir leur pays en des temps difficiles ont eu de pareilles destinées; et ce qui honore le plus l'espèce humaine, c'est que jamais ces expériences n'aient pu éteindre la race des âmes généreuses. La bataille de Pydna, en 168, où succomba Persée, roi de Macédoine, acheva de rompre la confédération achéenne; et la ruine de Corinthe, en 146, consomma l'asservissement des Grecs, quoique les Romains, par un nouveau genre d'outrages, persistassent à les déclarer indépendants.

L'Égypte, durant ce second siècle avant l'ère vulgaire, continue de mériter une grande attention, bien moins à cause des révolutions de cour, des empoisonnements et détrônements de princes, qu'à raison des travaux scientifiques et littéraires de l'école d'Alexandrie. Quatre Ptolémées régnèrent; Épiphane, Philométor, Évergète II et Soter II. Les flatteries des courtisans et des prêtres ont étouffé dans le cœur du jeune Épiphane quelques germes de vertus, et l'ont rendu indigne des éloges de la postérité, même des

regrets de ses contemporains, quand il mourut, par le poison, à vingt-neuf ans, en 180. Philométor eut un rival dans son frère Évergète II, qui d'abord le détrôna, lui fut ensuite associé, et se vit enfin obligé de lui abandonner la pleine possession du trône. Philométor, en mourant, laissait un jeune fils : Évergète II s'en fit le tuteur, l'égorgea et fut roi. Tout son règne a été digne de cet avénement : il tua l'un de ses propres fils, répudia son épouse; et celle-ci lui suscita une guerre où il ne se montra ni habile ni courageux. Ses sujets lui ont rendu une parfaite justice en changeant la première syllabe de son surnom, c'est-à-dire en l'appelant Kakergète ou le Malfaisant. Soter II, qui lui succéda en 117, ne régnait plus à la fin de l'année 100; il avait été chassé par son frère Alexandre, et s'était réfugié dans l'île de Chypre.

L'histoire des autres rois du même siècle n'est pas beaucoup plus glorieuse. En Macédoine, Philippe trahissant Aratus, et les Romains, et Annibal; sacrifiant l'un de ses fils à la jalousie de l'autre; Persée, ce second fils, dernier roi des Macédoniens, se prosternant aux pieds de son vainqueur Paul Émile, et survivant dans les fers à son royaume subjugué : en Bithynie, Prusias, le plus docile esclave des Romains, leur livrant le héros de Carthage, et abandonnant, dès qu'ils l'ordonnent, les fruits de ses propres victoires; Nicomède, son fils et son assassin, plus habile dans l'art de la tyrannie, et résistant du moins à celle de Rome : en Syrie, Antiochus dit le Grand, fier des faciles conquêtes que les Romains lui ont laissé faire sur de petits États, et soudainement arrêté par eux dans le cours de ses entreprises; ses obscurs successeurs, tous

indignes d'être nommés, à l'exception peut-être d'Antiochus Épiphane, que l'excès de sa démence et de ses fureurs a rendu fameux : à Pergame, Attale III parvenant au trône par l'empoisonnement de son oncle Attale II; détruisant, en cinq années, tous les fruits de la sage administration de ses prédécesseurs, et léguant, en 133, à la république romaine les restes d'un royaume épuisé; Aristonic essayant de remonter sur ce trône, bravant quelques rois voisins qui trahissent leur propre cause pour épouser celle de Rome, bravant même le consul Crassus Mucianus et obtenant sur lui un triomphe, mais cédant enfin aux armes de Perpenna, et tombant entre les mains d'un sénat implacable, qui le fait étrangler dans un cachot : en Cappadoce, Ariarathe V, puni par les Romains pour avoir osé fournir contre eux quelques troupes à son beau-père Antiochus le Grand; Ariarathe VI profitant de cette leçon, et s'empressant d'aider les maîtres du monde à dépouiller Aristonic : dans le Pont, Pharnace tremblant aussi devant la puissance romaine, et n'attendant que de simples menaces pour se résigner à d'humiliants traités; Mithridate VI aspirant au titre d'ami de la république, s'alliant à elle contre Carthage et contre Pergame, trop heureux d'obtenir de Rome, soit en pur don, soit à prix d'argent, quelques minces portions de l'héritage d'Attale : en Arménie, Artaxe Ier, Artaxe II et Tigrane Ier ne régnant que par la même protection et sous la même dépendance : chez les Parthes, un Mithridate qui sait pourtant s'affranchir de ce joug commun, un Phraate II que sa faiblesse condamne à le subir, et un Mithridate II qui s'efforce de l'adoucir par des négocia-

tions : tels sont les principaux monarques du second siècle avant notre ère, et telle est l'idée générale des tristes détails dont se compose leur histoire.

Sur ce qui concerne les Juifs, nous aurons recours à Bossuet. « On voit paraître, dit-il, la résistance de « Mathatias sacrificateur, de la race de Phinées, et imi- « tateur de son zèle; les ordres qu'il donne en mourant « (167) pour le salut de son peuple, les victoires de « Judas le Machabée son fils, malgré le nombre infini « de ses ennemis; l'élévation de la famille des Asmo- « néens ou des Machabées; (en 165) la nouvelle « dédicace du temple que les gentils avaient profané; « le gouvernement de Judas et la gloire du sacerdoce « rétablie..... Mais un peu après (161), Judas, accablé « par la multitude, fut tué en combattant avec une va- « leur étonnante. Son frère Jonathas succède à sa « charge et soutient sa réputation : réduit à l'extrémité, « son courage ne l'abandonna pas. Les Romains, ravis « d'humilier les rois de Syrie, accordèrent aux Juifs « leur protection, et l'alliance que Judas avait envoyé « leur demander fut accordée, sans aucun secours tou- « tefois; mais la gloire du nom romain ne laissait pas « d'être un grand support au peuple affligé..... En ce « temps (150) Philométor jugea le fameux procès que « les Samaritains firent aux Juifs.... en soutenant que « leur temple de Garizim, consacré à Jupiter hospita- « lier, devait l'emporter sur celui de Jérusalem. Ces « parties contestèrent devant le roi (d'Égypte) et s'en- « gagèrent de part et d'autre, à peine de la vie, à jus- « tifier leurs prétentions par les termes de la loi de « Moïse. Les Juifs gagnèrent leur cause, et les Samari- « tains furent punis de mort, selon la convention. Le

« même roi permit à Onias, de la race sacerdotale, de « bâtir en Égypte le temple d'Héliopolis, sur le mo- « dèle de celui de Jérusalem : entreprise qui fut con- « damnée par tout le conseil des Juifs, et jugée contraire « à la loi...... Durant les troubles de Syrie, les Juifs se « fortifièrent : Jonathas se vit recherché des deux par- « tis.... Il sut profiter de la conjoncture et renouvela « l'alliance avec les Romains (143). Tout lui succédait, « quand Tryphon, par un manquement de parole, le « fit périr avec ses enfants. Son frère Simon, le plus « prudent et le plus heureux des Machabées, lui « succéda, et les Romains le favorisèrent comme ils « avaient fait ses prédécesseurs... Les Syriens furent « chassés (en 142) de la citadelle qu'ils tenaient dans « Jérusalem, et ensuite de toutes les places de la Judée. « Ainsi les Juifs, affranchis du joug des gentils par la « valeur de Simon, accordèrent les droits royaux à lui « et à sa famille.... Jean Hyrcan, fils de Simon, succéda « (vers 135) au pontificat de son père, et tout le peu- « ple se soumit à lui.... Hyrcan profita du temps : il « prit Sichem aux Samaritains (130), et renversa de « fond en comble le temple de Garizim, deux cents « ans après qu'il avait été bâti par Sanabalat. Sa ruine « n'empêcha pas les Samaritains de continuer leur « culte sur cette montagne, et les deux peuples de- « meurèrent irréconciliables. L'année d'après (129), « toute l'Idumée, unie, par les victoires d'Hyrcan, au « royaume de Judée, reçut la loi de Moïse avec la « circoncision. Les Romains continuèrent leur protec- « tion à Hyrcan, et lui firent rendre les villes que les « Syriens lui avaient ôtées.... La Syrie agitée ne fut « plus en état de troubler les Juifs. Jean Hyrcan prit

« Samarie (en 109), et ne put convertir les Samaritains. « Cinq ans après, il mourut : la Judée demeura pai« sible à ses deux enfants, Aristobule et Alexandre Jan« née, qui régnèrent l'un après l'autre sans être in« commodés des rois de Syrie. » Voilà ce que Bossuet extrait pour l'histoire sacrée de ce siècle, des livres dés *Machabées* et de l'historien Josèphe.

Ce siècle est remarquable dans l'histoire chinoise par la restauration de ces livres de morale et d'histoire qu'il avait plu à Thsin-chi-hoang-ti de livrer aux flammes. L'idée de brûler les livres est l'une de celles qui jadis se présentaient naturellement à l'esprit d'un despote; car les livres gênaient le pouvoir absolu quand ils n'étaient pas tels qu'il les aurait faits ou commandés. Depuis l'invention de l'imprimerie, qui les multiplie, les reproduit, les dissémine, on ne peut plus du tout espérer de les anéantir; mais, jusqu'au milieu du quinzième siècle, on a plus d'une fois conçu ce projet et commencé de l'exécuter. Toutefois, on n'y a jamais réussi complétement; et vous voyez qu'en Chine même, à l'époque reculée dont nous parlons, ce qui restait d'insubordination dans les gouverneurs ou chefs de quelques provinces, a suffi pour mettre obstacle au parfait accomplissement de cette volonté impériale de Thsin-chi-hoang-ti. Il se retrouva donc, çà et là, divers fragments d'anciens livres et surtout de ceux de Confucius, lorsqu'un nouvel empereur, soit Kao-tsou, soit Wou-ti, car on ne sait trop lequel des deux, s'avisa de regretter la perte des annales publiques, et en fit rechercher toutes les traces, rassembler tous les débris. La Chine se croit redevable à ce travail de ce qu'elle sait, bien ou mal, de ses antiquités, et de ce

qui s'est introduit d'ordre et d'enchaînement dans son histoire des âges postérieurs. C'est depuis ce temps qu'elle possède des livres historiques, ou classiques, ou sacrés, recueils assez confus et plus ou moins authentiques de toute espèce de souvenirs et de traditions. Je reviens à des annales plus connues.

Il ne reste plus que cent années jusqu'à l'ère vulgaire. Mais que d'hommes et d'événements se pressent dans ce court intervalle, et souvent dans l'enceinte d'une seule ville : car il n'est plus question que des Romains, chez qui les défaites du roi de Pont Mithridate achèvent de fixer la puissance, l'opulence, la corruption et la discorde; la liberté est devenue inconciliable avec le luxe et les vices des grands. Proscrit en 88, après six consulats, Marius erra, septuagénaire, seul, sans amis, sans secours, poursuivi par des assassins dans les marais, sur les rives des fleuves et jusque sous les débris de Carthage. Rappelé dans Rome, il n'y rapporte que la vengeance; il déshonore de plus en plus, par son ambition et par ses violences, le parti plébéien, auquel il feint de s'attacher. Il avait un auxiliaire dans Drusus, ancien ennemi des Gracques, mais qui maintenant reproduisait la loi Licinia et réclamait les droits de cité pour les divers habitants de l'Italie. Afin d'obtenir ce droit, les Marses et d'autres Italiens prennent les armes, et se font admettre au rang de citoyens romains; on excepte pourtant les Samnites et les Lucaniens, que Sylla combat et soumet. Marius meúrt en 86: son fils, héritier de ses fureurs, et, un instant, de son pouvoir, est abattu par le proscripteur Sylla, qui, tout couvert de sang, abdique impunément (en 79) une horrible dictature. Sertorius, au sein de l'Espagne,

tombait, en 73, sous le fer de son lieutenant Perpenna; Pompée, en 71, détruisait une armée d'esclaves révoltés et commandés par Spartacus. Crassus réclama la gloire de cette expédition, et obtint les honneurs du triomphe; mais Pompée, s'illustrant de plus en plus dans la carrière des armes, dissipa une flotte de pirates, vainquit Mithridate en 66, humilia Tigrane, étendit en Asie la domination des Romains. Flétrie par un long cours de discordes et de proscriptions, menacée même par la grandeur précoce de Pompée, la liberté romaine trouve encore dans Caton d'Utique et dans Cicéron des défenseurs dignes d'un meilleur siècle, et elle triomphe au moins, en 62, de l'audacieux et imprudent Catilina. La richesse, l'ambition et la gloire se liguent contre elle dans le triumvirat de Crassus, Jules César et Pompée : alliance éphémère et mal assortie, funeste même par sa rupture. César, le plus populaire des trois, redoutait Cicéron : il le fit accuser par Clodius, pour avoir exécuté contre Céthégus et d'autres complices de Catilina le décret des sénateurs, sans attendre que l'assemblée du peuple l'eût confirmé. On bannit Cicéron en 58; Crassus meurt, en 53, sous le fer des Parthes : la puissance se partage entre César, qui va conquérir l'Helvétie, la Gaule, la Grande-Bretagne; et Pompée, qui, établi consul unique en 52, devient le chef de tout ce qui subsiste encore de patriciens amis de la liberté ou des anciennes lois. La guerre civile éclate : César, vainqueur des Gaules, va l'être de Rome; c'est la république qu'il outrage en passant le Rubicon; c'est elle, autant que Pompée, qu'il défait à Pharsale en 48. Trop sûr de l'asservissement public, Caton s'en délivre en mourant : Brutus et Cassius ont conservé plus d'espoir.

En vain le dictateur gouverne avec sagesse, et les comble eux-mêmes de bienfaits: César règne, ils l'immolent. Inutile attentat : ils n'ont frappé qu'une victime digne encore de leurs regrets; un ambitieux est tombé aux ides de mars de l'an 44, et la tyrannie demeure. Antoine, qu'ils ont épargné, forme avec Lépide et le jeune Octave un sanguinaire triumvirat. De nouvelles proscriptions dévorent ce qui reste de Romains dans Rome. Hors de ses murs, le fer des assassins poursuit de toutes parts les talents et les vertus : dès 43, la tête de Cicéron tombe, et les derniers débris de la république, rassemblés en Macédoine par Brutus et Cassius, sont ensevelis en 42 dans les champs de Philippes. Tandis qu'Antoine, épris des charmes de Cléopâtre, s'endort en Égypte, au sein des voluptés, Octave reçoit à Rome les hommages du peuple et du sénat même. Quoique depuis longtemps rivaux et secrètement ennemis, les triumvirs se réunissent pour écraser Sextus, fils de Pompée : mais Lépide était méprisé; Octave l'exile, en achevant de le couvrir d'opprobre; et n'ayant plus d'autre concurrent qu'Antoine, il reprend les armes pour acquérir enfin, sans aucune ombre de partage, le pouvoir suprême. Vainqueur d'Antoine dans la journée d'Actium, au 2 septembre de l'an 31, Octave, seul maître du monde, prend ce magique nom d'Auguste qui, aujourd'hui encore, affaiblit ou même efface le souvenir de ses crimes, et ne rappelle que la gloire littéraire de son siècle. Pourtant, une vaste part de cette gloire appartient à l'un des derniers amis de la république, bienfaiteur et victime de cet Octave, à Cicéron, le précepteur et le modèle des grands écrivains, philosophe illustre, le premier des orateurs;

et qui, dans ses lettres à Quintus son frère, à Brutus et surtout à Atticus, nous a laissé les plus instructifs mémoires sur les événements de ce siècle.

L'éloquence, éteinte dans la Grèce asservie, avait dû renaître au sein de la république romaine. Cependant, au troisième siècle avant notre ère, à peine encore apercevons-nous dans Rome quelques orateurs exercés, quand déjà nous y distinguons des poëtes illustres, tels que Livius Andronicus, Ennius et Plaute. C'est un phénomène que reproduit en tout lieu l'histoire littéraire, et l'on dirait que la prose ne devient accessible que lorsqu'on s'est élevé au-dessus d'elle. Les plus anciens orateurs romains dont on ait conservé quelque souvenir, sont les deux Gracques, les Scipions, Caton le Censeur, qui ne précèdent que d'un siècle Antoine et Crassus, Sulpicius et Cotta, Brutus et César, Messala, Hortensius et Cicéron. Cicéron est le seul dont nous possédions les discours, et nous ne connaissons les autres que par le soin qu'il a pris de les caractériser. Mais seul il suffit à la gloire immortelle de l'éloquence romaine. Un écrivain moderne dit de Démosthène, c'est un orateur, et de Cicéron, c'est un avocat; et comme ce moderne se connaît en éloquence, parce que c'est Jean-Jacques Rousseau, on ne peut trop s'étonner de la légèreté d'un tel jugement. Cicéron, dans ses cinquante-six harangues, a traité des sujets fort divers, qui ne sauraient avoir tous le même intérêt; mais aucun ne reste aride entre ses mains, et il n'en est point de si imposant que son éloquence n'agrandisse. Il imprime à Verrès des flétrissures si profondes qu'elles ont atteint jusque dans notre âge les imitateurs de ce proconsul oppresseur. Quoi qu'ait

écrit Salluste sur Catilina, nous ne sentons les périls de Rome qu'en écoutant l'orateur qui les a détournés. Lisons-nous le discours pour Archias? jamais un plus digne hommage n'a été offert par l'éloquence à la poésie. Mais où trouver plus d'énergie et de méthode que dans la défense de Milon, plus d'urbanité et de grâces que dans le remerciement pour Marcellus, plus d'entraînement et de pathétique que dans l'oraison pour Ligarius? Ce n'est en effet qu'une prière; mais une de ces prières que la poésie a divinisées, qui sont filles de Jupiter et toutes-puissantes comme lui. Si quelques mouvements de Démosthène plus sublimes, il est vrai, que ceux de Cicéron, suffisaient pour compenser tout le reste, la prééminence de l'orateur athénien serait incontestable. Mais s'il convient d'envisager tous les caractères et tous les monuments de leurs génies, nous admirerons plus constamment, dans l'orateur de Rome, l'étendue des idées, la délicatesse de l'esprit, la plénitude et la majesté du style, le talent d'instruire et d'émouvoir, surtout l'accent de cette intacte probité, qu'on doit considérer comme une moitié de l'éloquence, s'il est vrai que l'orateur soit, ainsi que l'a dit Cicéron, un homme de bien habile dans l'art de parler. Ceux qui adopteront cette définition seront peu disposés à préférer Démosthène ou Eschine. Aucun Harpalus, aucun Philippe n'a corrompu Cicéron; et les juges sévères qui penseraient que son courage n'a pas toujours égalé ses périls, le compteraient du moins au nombre des derniers amis de la liberté romaine. Ils avoueraient que celui de tous les hommes qui a le plus vivement senti le besoin d'une renommée vaste et immortelle, a pourtant aimé sa patrie aussi passionné-

ment que la gloire. Jugeons-le comme l'ont jugé les triumvirs, quand ils l'ont trouvé digne de ne pas survivre à la liberté publique.

Des historiens célèbres qu'a produits le même siècle, César, Salluste, Varron, Trogue-Pompée, Tite-Live, il n'y a que les deux derniers qui aient écrit sous le règne d'Auguste. Avant ce règne aussi, la poésie latine s'était montrée pittoresque et précise dans les chants philosophiques de Lucrèce, souvent élégante et à la fois énergique dans les productions de Catulle, Tibulle et Properce. Mais sous Auguste enfin, il le faut avouer, Ovide la sut rendre plus féconde et plus flexible; Horace et Virgile, plus pure et plus puissante, plus riche d'harmonie, de pensées et d'images. Après de tels noms, je ne puis proférer ceux d'un Méléagre, d'un Scymnus, d'un Gabrias, seuls poëtes grecs de cette époque. Du moins la liste des prosateurs grecs serait ici plus nombreuse : elle comprendrait les romanciers Conon et Parthénius, les chroniqueurs Memnon et Nicolas de Damas, l'astronome Géminus, les grammairiens Denys de Thrace et Didyme d'Alexandrie; noms plus ou moins obscurs, auxquels on ne peut joindre que deux noms célèbres, ceux des historiens Denys d'Halicarnasse et Diodore de Sicile.

Sylla avait pris Athènes en 86 et l'avait livrée au pillage; la Grèce entière n'était plus, sous le nom d'Achaïe, qu'une province romaine. Et cependant les Romains les plus distingués allaient encore étudier chez les Athéniens la philosophie et la littérature, quoique transplantées depuis longtemps dans l'école d'Alexandrie. La Grèce dut aux arts qu'elle avait agrandis, et dont le culte n'était pas encore éteint au

milieu d'elle, quelques tempéraments aux malheurs de sa servitude. « Écrasée, dit Mably, sous le poids de « ses propres divisions et de la puissance romaine, la « Grèce conserva une sorte d'empire, mais bien hono-« rable, sur ses vainqueurs. Ses lumières et son goût « pour les lettres, la philosophie et les arts, la vengè-« rent, pour ainsi dire, de sa défaite, et lui soumirent « l'orgueil des Romains. Les vainqueurs devinrent les « disciples des vaincus, et apprirent une langue que les « Homère, les Pindare, les Thucydide, les Xénophon, « les Démosthène, les Platon, les Euripide, etc., avaient « embellie de toutes les grâces de leur esprit. Des ora-« teurs qui charmaient déjà Rome, allèrent puiser « chez les Grecs ce goût fin et délicat, peut-être le plus « rare des talents, et ces secrets de l'art qui donnent « au génie une force nouvelle (ils allèrent en un mot « se former au talent enchanteur de tout embellir). « Dans les écoles de philosophie, où les Romains les « plus distingués se dépouillaient de leurs préjugés, « ils apprenaient à respecter les Grecs; ils rapportaient « dans leur patrie la reconnaissance et l'admiration, et « Rome rendait son joug plus léger : elle craignait « d'abuser des droits de la victoire; et par ses bienfaits « distinguait la Grèce des autres provinces qu'elle « avait soumises. Quelle gloire pour les lettres, d'avoir « épargné au pays qui les a cultivées des maux dont « ses législateurs, ses magistrats et ses capitaines n'a-« vaient pu le garantir! elles sont vengées du mépris « que leur témoigne l'ignorance, et sûres d'être respec-« tées, quand il se trouvera d'aussi justes appréciateurs « du mérite que les Romains. »

Nous avons vu un nouveau temple des muses s'é-

lever en Égypte, sous les deux premiers Ptolémées. Mais la race de ces rois tombait en décadence. Déjà, dans le deuxième siècle avant J. C., leur histoire n'a été qu'un tissu de révolutions et de forfaits : en l'année 100, Soter II, détrôné par sa mère Cléopâtre, était relégué en Chypre, et son frère Alexandre I[er] régnait sur les Égyptiens avec elle. Cette ambitieuse princesse méditait la chute d'Alexandre, qui la prévint, et crut s'affermir en l'assassinant. Il paraît qu'on lui aurait pardonné ce crime : mais il enleva le cercueil d'or d'Alexandre le Grand, et cette profanation suscita contre lui la fureur du peuple. Il prend la fuite ; Soter II revient et remonte sur le trône, qu'occupent après lui sa fille Bérénice et Alexandre II, fils d'Alexandre I[er]. La couronne achève ensuite de se flétrir sur le front de Ptolémée Aulétès, qui ne se soutient qu'en mendiant ou en achetant la protection des Romains. Il mourut en 51 : sa fille Cléopâtre hérita de sa faible puissance, et la partagea successivement avec deux frères, dont le premier n'est connu que par son horrible attentat sur les jours de Pompée fugitif. Le deuxième mourut empoisonné par cette Cléopâtre elle-même, qui donna le titre de roi à Césarion, son fils, dont Jules César était cru le père. D'autres princesses égyptiennes avaient porté, comme je viens de le dire, ce même nom de Cléopâtre : c'est celle-ci qui l'a rendu célèbre, en y attachant les souvenirs de sa beauté, de ses intrigues, de son luxe et de son audacieux caractère. Pompée, Jules César, Antoine ont subi, l'un après l'autre, l'empire de ses charmes : quand la bataille d'Actium eut décidé du sort des princes et des peuples, Cléopâtre ne voulut pas tomber au pouvoir d'Octave ; elle se donna la mort

en l'an 30, et l'Égypte devint une province romaine.

Le royaume de Bithynie était réduit à cette dépendance depuis 75, époque de la mort de Nicomède III, qui, par son testament, avait légué ses États au peuple romain. La Syrie fut soumise en 65 par Pompée, qui en chassa le dernier roi, Antiochus XIII, déjà insulté par le proconsul Verrès, et dépossédé en partie par le roi d'Arménie, Tigrane II. Ce Tigrane est l'un des monarques qui se sont le plus illustrés durant ce siècle, en résistant à l'ambition et aux armes des Romains. Ils l'obligèrent cependant à rompre son honorable alliance avec le roi de Pont, Mithridate Eupator, le plus célèbre ennemi de Rome depuis Annibal. Durant quarante ans de guerre, Mithridate, intrépide dans les combats, indomptable dans les revers, actif après les victoires, envahit et perdit toutes les contrées de la Grèce et de l'Asie Mineure; il perdit et reconquit son propre royaume; jusqu'à ce que, vaincu par Pompée, il résolut en 63 de cesser de vivre, ne pouvant plus régner ni combattre. Son fils Pharnace fit de vaines tentatives pour se rétablir dans le Pont; Jules César y entra en vainqueur après la journée de Pharsale; et un prétendu roi, nommé Polémon, que les Romains y installèrent, n'y fut que leur lieutenant. En Cappadoce, Ariobarzane subissait la destinée des faibles au milieu des querelles des forts. Les Arméniens le dépossédaient; les Romains le replaçaient sur le trône; Mithridate l'en faisait descendre; il y remontait par la volonté de Sylla; renversé par Tigrane, il allait chercher un asile à Rome, et Pompée le ramenait en Cappadoce. Après lui, Archélaüs porte encore le titre de roi, sous le bon plaisir et les ordres des Romains. Chez les Parthes, après

treize années d'interrègne ou d'anarchie, dont les Arméniens profitèrent pour envahir et ravager plusieurs cantons, le trône se releva et parut même s'affermir. Une administration sage ou heureuse valut à Phraate le surnom de Dieu, mais ses fils l'assassinèrent; l'aîné, Mithridate III, fut installé, détrôné, entraîné dans une guerre civile. Sa mort y mit fin, et son rival Orode demeura seul en possession du pouvoir. Orode osa se mesurer avec les Romains : Crassus, attiré par l'espoir de ravir les trésors des Parthes, conduisit chez eux une armée que leur général Suréna tailla en pièces. La mort de Crassus fut vengée par la victoire que les Romains remportèrent sur Pacorus, fils d'Orode. Inconsolable de cette disgrâce, Orode, en 37, abdiqua le pouvoir suprême et en investit son fils Phraate, qui, pour en être plus sûr, étrangla l'infortuné vieillard auquel il devait la vie et le trône.

Les annales des Juifs présentent durant ce siècle les pontificats d'Aristobule, d'Alexandre Jannée, d'Hyrcan II, et le règne d'Hérode. Hyrcan II eut un rival dans Aristobule II, que soutenait en Judée une faction puissante. Pris pour juge entre l'un et l'autre, Pompée s'empara de Jérusalem en 63, et la Judée, plus que jamais dépendante des Romains, reçut d'eux des procurateurs ou gouverneurs, un tétrarque et enfin un roi dans la personne d'Hérode. Celui-ci était né à Ascalon : il dut son élévation à Antoine, dont il avait épousé la cause, et sut néanmoins, après la bataille d'Actium, gagner les bonnes grâces d'Octave. Hérode a fait périr le grand prêtre Hyrcan, puis sa propre épouse Mariamne, la mère de celle-ci, Alexandra, deux de ses propres fils et plusieurs autres personnages

de sa cour : il rebâtit le temple, l'an 19 avant J. C., et presque en même temps, il construisit un théâtre et un amphithéâtre, où se célébraient, dans Jérusalem, des fêtes en l'honneur d'Auguste. Il consacra même un temple et une ville à cet empereur; et obtint lui-même beaucoup d'hommages, par exemple, le surnom de Grand. Vous savez que sa mort aboutit à peu près à l'ouverture de l'ère chrétienne.

Les annales de la dynastie Han chez les Chinois, durant les cent dernières années avant notre ère, n'offrent aucune époque bien mémorable; il convient plutôt de faire mention d'Odin ou Siggé Odin, que certaines traditions attachent à ce siècle. C'était, dit-on, un Scythe qui, ayant pris le parti de Mithridate contre les Romains, et poursuivi par eux, s'enfuit dans la Scandinavie, y porta sa mythologie, fonda Odensée, et devint le législateur, le prophète du nord de l'Europe. Il a été plus d'une fois confondu avec le dieu Odin, bien plus antique (dont je vous ai déjà parlé). Vous savez que souvent un même nom a servi à désigner à la fois un personnage divin, dont on reculait l'histoire dans la plus profonde nuit des âges, et le prophète ou l'envoyé, instituteur du culte consacré à cette divinité et à celles dont on la supposait environnée.

Les résultats généraux des annales antérieures à l'ère vulgaire consistent dans les premiers progrès des sociétés, dans le développement des arts et des sciences, dans quelques institutions favorables à la liberté ou à ce qu'on prenait pour elle, dans la formation de plusieurs grands empires, et dans leur dissolution en petits États. Tout porte à croire que Sésostris, au quinzième siècle avant J. C., acquit un vaste pouvoir et que

l'Égypte dominait alors sur plusieurs contrées de l'Afrique, de l'Asie et même de l'Europe orientale. Bientôt cette énorme puissance se décompose; et deux cents ans après, il s'en forme une semblable en Assyrie, sous Ninus. Mais cette puissance s'écroule à son tour, et jusqu'au sixième siècle, on voit naître en diverses parties de l'Asie, dans la Grèce, en Italie, un grand nombre de cités, de républiques, de monarchies, dont chacune est contenue en d'assez étroites limites. Cyrus paraît : il réunit à la Perse, la Médie, la Lydie, l'Assyrie et d'autres États; et lorsque son fils Cambyse y a joint aussi l'Égypte, la Perse maîtrise une immense partie de la terre alors connue. Deux siècles et la courageuse activité des Grecs suffisent pour dissoudre cet empire, jusqu'à ce que le roi de Macédoine, Alexandre, vienne enchaîner sous un joug commun la plupart des peuples. Nous avons vu comment, aussitôt après la mort de cet ennemi du monde, ses conquêtes, encore mal rassemblées, se sont partagées entre ses nombreux et faibles successeurs, et par quels degrés les Romains sont parvenus à les recueillir presque toutes l'une après l'autre, pour les soumettre au despotisme que leurs discordes et leurs vices, fruits de leur gigantesque puissance, leur imposaient à eux-mêmes. Ces alternatives politiques d'agrandissements et de morcellements, effets nécessaires de l'état permanent de guerre auquel le genre humain semblait s'être condamné, imitaient en quelque sorte les mouvements et les révolutions de la nature même, qui, tour à tour, forment et dissolvent des agglomérations diverses. Si ces vicissitudes de conquêtes et de déchirements doivent se renouveler sans cesse, on ne peut trop plaindre la destinée de l'espèce

humaine, qui paye toujours si cher la formation, la décadence et la ruine des grands empires. Il n'y a pourtant d'obstacles ou de remèdes à ces calamités que dans le développement des facultés intellectuelles, dans l'instruction des rois et des peuples, dans les progrès des arts, des lettres et des sciences, dans la justice et l'efficacité des lois civiles et surtout des lois politiques. Tout ce que nous avons pu saisir d'intervalles heureux ou lucides dans ce long cours d'égarements, de malheurs et de crimes, n'est dû qu'à la puissance de la pensée, aux chefs-d'œuvre des beaux-arts, surtout de l'art d'écrire, et au très-petit nombre de principes vrais, de dispositions sages qui se peuvent rencontrer dans certaines législations antiques, par exemple dans celles de Lycurgue, de Solon et des Romains.

Si, avant d'entamer l'ère vulgaire, il fallait rappeler les dix siècles qui la précèdent en les désignant chacun par le nom dont la gloire est la plus pure et se rattache le mieux aux progrès de l'esprit humain, je vous proposerais, pour les trois premiers de ces siècles, les noms d'Homère, de Lycurgue et de Numa; pour les quatre siècles suivants, les noms de Thalès, de Solon, de Socrate et d'Aristote; pour les trois derniers, les noms d'Archimède, d'Hipparque et de Cicéron. L'un de ces dix noms, celui de Numa, est, je l'avoue, très-hasardé; c'est un personnage que nous ne pouvons guère connaître ni apprécier; mais le huitième siècle n'en offrirait aucun qui dût être préféré. Thalès appartient au sixième siècle autant qu'au septième; il a vécu dans l'un et dans l'autre : j'applique son nom au septième, qui ne nous en fournirait aucun autre d'aussi justement célèbre. Au surplus, cette nomenclature ne

serait destinée qu'à aider la mémoire, et qu'à donner des titres généraux aux faits historiques dont nous avons composé le tableau de ces dix siècles.

Le nom d'histoire ancienne, qui convient à tout ce qui nous a jusqu'ici passé sous les yeux, peut s'étendre à quelques-uns des siècles suivants; toutefois une ligne de démarcation se trouve ici tracée par l'ère chrétienne, qui, à la vérité, ne s'est introduite et n'a été usitée que beaucoup plus tard, ainsi que je vous l'ai exposé, mais que l'on fait partir de l'époque à laquelle on a rapporté l'origine du christianisme. Les cinq premiers siècles de cette ère sont une sorte de prolongement de l'histoire ancienne : ils embrassent les destinées, la décomposition de l'empire romain, sa division en empire d'Orient et d'Occident, et la chute de celui d'Occident sous Augustule, en 476. A partir de ce terme ou bien de l'an 500, nous avons déjà appliqué le nom de moyen âge aux neuf cents années qui se terminent avec le quatorzième siècle, et intitulé modernes, les quatre derniers, savoir le quinzième, le seizième, le dix-septième et le dix-huitième. Voilà donc trois parties de l'ère vulgaire : la première, savoir celle qui se compose des cinq premiers siècles et qui complète l'histoire ancienne, nous occupera dans la prochaine séance.

QUATRIÈME LEÇON.

LES CINQ PREMIERS SIÈCLES DE L'ÈRE VULGAIRE.

Messieurs, la plupart des peuples sous le joug des Romains, et les Romains sous celui d'Octave : tel est l'état du monde politique au commencement de l'ère vulgaire. Rome avait permis aux nations ses tributaires et ses esclaves de conserver leurs institutions civiles et religieuses, qui, en général, ne consistaient, comme les siennes, qu'en traditions vagues, en usages variables. La religion populaire n'était qu'un amas d'idées poétiques, qu'une mythologie indéfinie de sa nature, qui admettait tous les genres de fictions et de superstitions. Quoique l'astronomie et les souvenirs historiques en eussent fourni les principaux éléments, il restait tant de mobilité dans les détails, que l'étude nous en est aujourd'hui difficile, et qu'à vrai dire, nous ne venons pas à bout d'en composer un système. Ni les Grecs, ni les Romains n'ont eu de code religieux, de corps de doctrine théologique : le reproche d'impiété ne s'est appliqué chez eux qu'au pur athéisme, ou bien à des outrages par trop directs soit aux opinions populaires, soit aux intérêts des gouvernements. Nous voyons qu'on pouvait impunément parler des anciens dieux et même des nouveaux avec une extrême familiarité; amplifier, restreindre et modifier librement les légendes des uns et des autres. Il s'était élevé quelquefois des persécutions et même des guerres religieuses : mais l'indétermination des doctrines et leur ca-

ractère poétique limitaient ce genre de dissensions et en modéraient la violence. Depuis Aristote jusqu'à Cicéron, les progrès de la philosophie et des sciences exactes avaient détruit presque tous les germes d'intolérance, et en même temps diminué l'empire des idées et des pratiques superstitieuses. Les cinq premiers siècles de l'ère vulgaire vont amener la décadence et l'abolition des mensongères religions de l'antiquité; mais le pouvoir absolu d'Auguste n'en deviendra pas moins, entre les mains de ses successeurs, une tyrannie effrénée, qui ne s'affaiblira que par ses excès. Peu à peu, les Romains et leurs maîtres perdront les moyens de retenir sous leur joug une si vaste partie de la terre: l'empire se divisera; celui d'Occident se dissoudra; les peuples s'affranchiront par degrés; des hordes barbares, des bandes errantes viendront fonder de nouveaux États; les anciennes croyances se flétriront et tomberont de vétusté : un autre système politique et religieux s'établira sur la terre, ou du moins en Europe, dans l'Asie occidentale et dans le nord de l'Afrique.

Auguste régnait depuis trente ans; j'ai déjà dit que les chefs-d'œuvre de la poésie latine ont à jamais illustré ce règne, et jeté un voile sur les proscriptions par lesquelles s'était annoncé cet empereur. Il eut quatre femmes, Servilia, Clodia, Scribonia et Livie. Les deux premières furent répudiées; la troisième le fit père de Julie. Il mourut, l'an 14 de notre ère, empoisonné peut-être par la quatrième. Il avait associé à l'empire Tibère, fils de cette même Livie et de Claude Néron, et lui avait fait épouser Julie. Le sombre Tibère, vindicatif sur le trône, et vieillard dissolu, est célèbre par sa dissimulation profonde et cruelle, par

ses crimes et par ceux de ses courtisans, par de honteuses débauches, que sa retraite à Caprée ne cachait point, et qui, du fond d'une solitude, scandalisaient l'univers. Il a sacrifié à sa politique et à ses défiances d'illustres victimes, comme Germanicus, et d'ignobles, comme Séjan. L'an 37, Caligula, indigne fils de Germanicus et de la première Agrippine, et plus digne élève de Tibère, parvient au trône; il y porte les vices et non les talents de son prédécesseur; il épuise dans un règne de quatre années tous les délires d'une tyrannie sanguinaire, d'un sot orgueil et d'un vil libertinage; et l'on ne peut dire à quels excès l'eussent entraîné sa barbarie et sa démence, si Chéréas, l'un de ses gardes, ne se fût hâté de l'assassiner le 24 janvier de l'an 41. Claude, oncle de Caligula, continue d'avilir la puissance et de désoler la terre : proscripteur par faiblesse et débauché par ostentation, il tombe dans l'extrême stupidité. La seconde Agrippine, sa cinquième femme, l'empoisonna; la quatrième l'avait couvert d'opprobre, c'était Messaline. Mais il était réservé à Néron de surpasser en férocité, en ignominie, les tyrans qui l'avaient précédé et ceux qui devaient le suivre. Assassin de son frère Britannicus, de sa mère Agrippine, de sa tante Domitia, de sa femme Octavie, de sa maîtresse Poppée, de son précepteur Sénèque, de son ministre Burrhus, de Corbulon, le général de ses armées, il incendie les trois quarts de la ville de Rome, et inonde de sang ce qu'il n'a pas couvert de cendres. Il se montre jaloux non-seulement d'être le plus vicieux des hommes, mais encore de le paraître, et n'est content de ses débauches et de ses crimes que lorsqu'il a pu leur donner une écla-

tante publicité. Pendant quatorze ans, de 54 à 68, on conspire en vain contre lui presque chaque jour: à la fin pourtant le sénat, qui s'est prosterné devant Néron, qui a divinisé tous ses caprices, le proscrit avec la même lâcheté. Galba est proclamé auguste et arrive d'Espagne à Rome, tandis que Julius Vindex se dit empereur dans les Gaules, Macer en Afrique, Fontéius Capito en Germanie. Après que les courtisans ont, durant sept mois, gouverné et dépravé le vieux et avare Galba, les prétoriens l'assassinent et défèrent l'empire à l'ardent et prodigue Othon, qui, trois mois après, se donne la mort, quand il se voit vaincu par Vitellius. Celui-ci encore n'achève pas la première année de son règne; sa barbarie et ses scandales ont lassé en huit mois la patience d'un peuple accoutumé pourtant à supporter d'horribles maîtres. Vespasien, empereur enfin tolérable, rachète quelques vices domestiques par un gouvernement presque toujours juste et sage; depuis l'an 69 jusqu'en 79, il répare les malheurs de Rome, soumet la Judée, rétablit les lois, rend aux citoyens l'espoir de recouvrer leurs droits politiques. Mais il est père de ce Titus plus parfait modèle des bons rois, vainqueur des Juifs dès son jeune âge, vainqueur de ses propres passions sur le trône, estimable avant de régner, meilleur en régnant; prince ami des lettres, des mœurs et même de la liberté, consolant Rome des fléaux passés et des calamités présentes; remplissant de bienfaits vastes et innombrables, une carrière hélas! bien courte, abrégée peut-être par son frère Domitien. Ce Domitien, farouche et lubrique, nous est dénoncé comme l'empoisonneur de Titus; et il mérite au moins qu'on l'en soupçonne, par la conduite qu'il a te-

nue après lui avoir succédé. Il recommença Néron; pendant quinze ans (81 à 96), il persécuta, dans toutes les sectes, les talents et les lumières. Après lui, le doux et faible Nerva pratique quelques vertus privées, et ne réprime ni dans sa cour, ni dans ses États, aucun désordre public. Trajan ne monta sur le trône qu'en 98; la plus grande partie de son règne est réservée au second siècle.

Vous voyez quel a été le premier : d'une part, trente années paisibles ou tolérables, dont quatorze appartiennent au règne pompeux d'Auguste, dix à Vespasien, deux à Titus, deux à Nerva, deux à Trajan; et de l'autre, soixante-dix ans de forfaits et de désastres, où se flétrissent les caractères, où se corrompent dans le peuple et dans les grands les affections naturelles et les habitudes sociales; où surtout le sénat romain, se distinguant au milieu de l'abjection universelle par une ignominie plus profonde, sanctionne toutes les iniquités, rend grâces de tous les attentats, de tous les fléaux et jusque des outrages qu'il reçoit lui-même, vil sous les tyrans affermis, plus vil encore lorsque, bien assuré de leur chute ou prochaine ou consommée, il proscrit avec une fureur solennelle les objets de ses longues adorations. On ne peut trop admirer, en des temps si déplorables, l'activité et surtout le caractère de la littérature latine. Moins pure et moins belle, il est vrai, que dans l'âge précédent, elle est plus vaste, plus riche de connaissances positives et d'observations morales. S'il y a dans les vers de Perse moins de profondeur que d'obscurité, si Martial est trop loin de Catulle, si rien ne compense assez dans Pétrone l'extrême licence des idées et des images;

si les productions de Silius Italicus, de Valérius Flaccus et de Stace sont trop peu dignes de l'épopée, on doit au moins des éloges à l'énergique véhémence des satires de Juvénal, et il est difficile de ne pas reconnaître dans Lucain, non certes! la perfection du style et du goût de Virgile, mais la pensée et l'âme d'un grand poëte. Toutefois c'est à la prose latine que ce siècle doit sa gloire littéraire : cette prose embrasse presque tous les genres, la géographie dans Pomponius Méla, l'art militaire dans Frontin, la médecine dans Celsus, l'agriculture dans Columelle, la grammaire et la critique dans Asconius Pédianus, la rhétorique dans Quintilien, la morale entière dans Sénèque; toute la nature alors connue et tous les arts alors cultivés, dans Pline l'Ancien. Pline périt en 79, victime d'une éruption du Vésuve. Les détails de sa mort sont racontés par son neveu Pline le Jeune, qui tient, au-dessous de Cicéron, l'un des premiers rangs parmi les auteurs épistolaires, qui a composé aussi un panégyrique de Trajan, et qui s'est montré, dans cet art de l'adulation directe et verbeuse, plus habile et plus élégant qu'il ne convient à la probité et à la dignité d'un homme de lettres. C'était pourtant un citoyen encore estimable que ce Pline le Jeune, puisqu'il fut l'ami de Tacite, celui des historiens de l'antiquité qui a su le mieux juger et peindre les tyrans.

Avant Tacite, Tite-Live, qui mourut vers l'an 18, et Velléius Paterculus, enveloppé en 31 par Tibère dans la disgrâce et la condamnation de Séjan, s'étaient livrés à des travaux historiques. Le premier a laissé un magnifique corps d'annales romaines, et le second une simple esquisse, qui mériterait aussi des éloges, si

la tyrannie, dont il devait être la victime, n'y était lâchement encensée. Après Tacite, et peut-être avant la fin du premier siècle, Suétone a écrit les vies des douze Césars, c'est-à-dire de Jules, d'Auguste et de leurs successeurs jusqu'à Domitien inclusivement; recueil assez peu estimable d'anecdotes scandaleuses, mais sans lequel nous ne saurions pas à quel degré d'opprobre le pouvoir absolu peut descendre.

A côté d'une littérature latine si féconde, il existait une littérature grecque moins brillante, et dans laquelle toutefois on distingue encore le moraliste Épictète, l'orateur Dion, les médecins Dioscoride et Arétée, le géographe Strabon, Josèphe, l'historien des Juifs; Plutarque, l'historien des grands hommes, Plutarque dont la carrière s'est prolongée dans le second siècle, mais dont les livres, composés en partie dans le premier, en terminent honorablement l'histoire littéraire.

Voilà quel était, durant les cent premières années de l'ère vulgaire, l'état de la politique et des lettres. Tout se rattache aux empereurs romains; la plupart des peuples n'ont plus d'histoire qui leur soit propre; et les faits qu'on pourrait recueillir encore dans leurs fastes ne sont à peu près d'aucun intérêt. Mais nous avons à observer ici l'origine du christianisme. C'est en ce siècle qu'ont été composés les quatre Évangiles dont l'autorité a été consacrée par l'Église, et quelques-uns de ceux qu'elle a rejetés comme apocryphes. On croit que l'un des quatre Évangiles authentiques était primitivement écrit en hébreu; les autres l'ont été en grec, ainsi que les Actes et les Épîtres apostoliques, qui les suivent, et l'Apocalypse, qui complète le

recueil des livres sacrés. Le surplus de l'histoire des chrétiens primitifs s'est conservé traditionnellement jusqu'aux temps de Jules Africain et d'Eusèbe. Au premier siècle, le christianisme n'avait point fait assez de progrès pour être bien connu des historiens et des autres écrivains profanes. On cite néanmoins des textes de Tacite et de Pline le Jeune qui attestent son existence : je ne parle pas d'un passage de Josèphe, qui est écarté par la saine critique, comme interpolé. On a élevé même quelques doutes sur l'authenticité de ces deux lignes de Tacite : *Auctor nominis ejus Christus, Tiberio imperitante, per procuratorem Pontium Pilatum supplicio affectus erat;* elles se lisent à la suite du récit de l'incendie de Rome par Néron. Cet empereur, pour dissiper les bruits publics qui lui imputaient ce crime, en accusa les chrétiens, odieux, dit l'historien, à cause de leurs mauvaises actions, *per flagitia invisos*. Cette remarque et les autres reproches que Tacite adresse ici aux chrétiens prouvent qu'il les connaissait fort mal; mais il résulte toujours de son récit que cette religion nouvelle, née dans la Judée, avait dès l'année 64 des sectateurs au sein de la ville de Rome. Leur nombre s'était fort accru dans les diverses parties de l'empire, sous Domitien, qui publia contre eux d'iniques et cruels édits, dont l'exécution s'est prolongée sous ses successeurs. Pline le Jeune, proconsul en Bithynie, écrit à Trajan que n'ayant jamais assisté à l'instruction et au jugement des procès contre les chrétiens, il ne sait comment se conduire en ce genre d'affaires: « Convient-il d'avoir égard à la diffé-
« rence des âges? Doit-on pardonner à ceux qui se re-
« pentent? Est-ce le nom seul que l'on punit en eux; ou

« ne faut-il rechercher que les crimes? Leur faute ou « leur erreur, continue Pline, est de s'assembler à un « jour marqué, avant le lever du soleil, de chanter des « hymnes en l'honneur du Christ, qu'ils regardent comme « Dieu; ils s'engagent par serment, non à des actions « criminelles, mais au contraire à ne commettre ni vol « ni adultère, ni aucune infidélité; ils mangent en com« mun des mets innocents. » On voit que Pline regrette de se voir obligé à user de sévérité contre des hommes si estimables, et il avertit son maître qu'ils deviennent de jour en jour plus nombreux : *multi omnis ordinis, omnis ætatis, utriusque sexus.* On a la réponse de Trajan, qui applaudit à la prudence et à la tolérance du proconsul; l'empereur ne veut pas d'inquisition; il défend de recevoir des dénonciations anonymes : Cela, dit-il, est d'un pernicieux exemple, et indigne de notre siècle; *et pessimi exempli nec nostri seculi est.* Il eût été bien digne d'un prince et d'un magistrat si doux et si éclairés de comprendre plus nettement qu'ils n'avaient aucun droit d'interdire ni d'entraver une croyance religieuse honorée par tant de vertus. Combien donc faudra-t-il de siècles pour que toutes les maximes intolérantes soient enfin abjurées, et pour que les chrétiens, qu'elles ont proscrits, y renoncent eux-mêmes! Ces lettres de Pline et de Trajan semblent se rapporter à l'année 102.

Trajan vécut jusqu'en 117; administrateur habile, qui l'aurait été bien davantage, si ses mœurs privées eussent été moins déréglées. Il s'est distingué par sa valeur et par sa clémence dans ses deux guerres contre les Daces, et dans celles qu'il fit aux Parthes et aux Persans. Il eut pour successeur son fils adoptif, Adrien

vainqueur aussi des Parthes, et qui, cher au peuple et craint des grands, étendit sur tous les points d'un vaste État les soins d'une administration vigilante. Il sentit la nécessité de connaître les détails de son empire; il en parcourut les provinces : aucun monarque n'a plus voyagé dans l'intérieur de son royaume. On regrette que son nom rappelle celui d'Antinoüs; on voudrait que la gloire des bons princes, qui sont si rares, fût sans tache; mais on lui doit Antonin, auquel il légua l'empire: Adrien mourut en 138 dans la vingt et unième année de son règne. Antonin, qui porta la couronne impériale jusqu'en 161, fit profession de préférer le salut d'un seul citoyen à la mort de mille ennemis : il évita la guerre, bannit les délateurs, diminua les impôts et adopta Marc-Aurèle. Avec ce dernier, la philosophie monta sur le trône, et fit pendant dix-neuf ans le bonheur des humains : elle consola les vaincus, contint les sectaires inquiets et propagea les lumières; elle s'efforça même de rendre aux délibérations du sénat leur indépendance et leur dignité antique, afin de ramener dans Rome la liberté par les bonnes mœurs. Toutefois Marc-Aurèle se vit engagé à combattre les Parthes, les Germains, les Quades, les Marcomans; il joignit quelques lauriers sanglants aux palmes du génie et de la sagesse. Il tient un rang distingué parmi les écrivains de son siècle, et le premier, après Titus, parmi les bons empereurs. Ses vertus, que rehaussaient les vices de son collègue Lucius Vérus, auraient brillé sans ce contraste. Les Antonins (on réunit sous ce nom Marc-Aurèle et son prédécesseur) ont honoré la secte stoïcienne, déjà digne de beaucoup d'hommages, non pour ses spéculations,

mais pour la noble austérité de sa morale pratique. La suite de ces louables règnes fut interrompue depuis l'an 180 jusqu'en 192 par Commode, qui, né de Marc-Aurèle, ne ressembla qu'à Vérus et à Domitien. Après avoir échappé à plusieurs conspirations, et s'en être cruellement vengé, il fut victime de celle que formèrent des officiers de son palais avec sa maîtresse Martia. Les prétoriens couronnent, en 193, Pertinax, administrateur éclairé, le plus illustre guerrier de son temps; et trois mois après qu'ils l'ont élevé au trône, quand ils voient qu'il ne veut être ni l'esclave ni l'instrument de leur tyrannie, quand il réprime leur insolence, ils l'assassinent et mettent l'empire à l'encan. Quatre enchérisseurs se présentent : Didius Julianus, qu'un équitable arrêt du sénat condamne à mort; Pescenninus Niger et Claude Albin, qui sont vaincus par Septime-Sévère, le plus heureux des quatre et peut-être le pire. Sévère régna depuis 193 jusqu'en 211, despote odieux et guerrier célèbre, qui défit les Parthes et conquit l'Angleterre. Durant les quatre-vingts premières années du second siècle, les lettres ont été honorablement cultivées sous de bons princes, Trajan, Adrien, Antonin et Marc-Aurèle : mais le penchant de ce dernier pour la métaphysique de Platon et son goût pour la littérature grecque eurent une influence funeste au moins aux lettres latines. A l'exception du roman d'Apulée, du recueil très-utile d'Aulu-Gelle, des abrégés de Florus et de Justin, et peut-être de la vie d'Alexandre par Quinte-Curce, ce siècle ne nous a laissé que des livres grecs: par exemple, les poëmes d'Oppien, les vocabulaires de Mœris, de Phrynichus et de Jules Pollux, la *Rhétorique* d'Hermogène, les harangues

d'Hérode-Atticus et d'Ælius-Aristide, les écrits philosophiques de Marc-Aurèle, d'Alcinoüs, d'Albin, de Maxime de Tyr, de Sextus Empiricus, le traité des songes d'Artémidore, les traités de tactique de Polyen et d'Arrien, les ouvrages historiques du même Arrien, ceux d'Appien, le voyage de Pausanias en Grèce, la géographie et l'astronomie de Claude Ptolémée, la médecine de Galien, le recueil indigeste, mais souvent instructif, d'Athénée; les *Dialogues* de Lucien et ses productions diverses; Lucien de Samosate, d'abord sculpteur, puis avocat, puis rhéteur, puis greffier ou préfet en Égypte, a fini par être le meilleur écrivain et l'un des hommes les plus éclairés de son siècle. Chez lui, une philosophie ingénieuse offre un heureux mélange de science et de scepticisme, d'épicuréisme et de malice. Il eut ce qu'il faut de raison et d'esprit pour avoir le droit d'être satirique, et il employa ce périlleux talent contre les travers des nouveaux philosophes, et contre les anciens dieux eux-mêmes. Il a peu ajouté aux idées de ses contemporains, mais il en a beaucoup retranché, et c'eût été un grand progrès, si le cours général des événements n'y eût mis obstacle. Au surplus, il faut avouer que si l'on compare la littérature du second siècle à celle du premier, la décadence de l'art d'écrire est sensible. Il ne s'élève aucun rival, aucun successeur ni de Juvénal et de Lucain, ni de Sénèque et de Tacite; le platonisme renaît plus vague et plus extatique; la philosophie rationnelle s'éloigne de plus en plus des routes de l'expérience; mais on remarque pourtant certains genres de connaissances positives, l'astronomie, la géographie, la médecine, qui veulent s'étendre et acquérir de la précision.

Quoiqu'il subsistât quelques débris des sectes d'Épicure et de Pyrrhon, la philosophie dominante était un mélange de la métaphysique et de la morale de Pythagore, de Zénon et de Platon; elle devenait une sorte de religion, de superstition même; car la divination, la magie, l'astrologie, toutes les sciences occultes commençaient à s'y allier, entraînaient les imaginations vives, et séduisaient quelques-uns des meilleurs esprits. Cette philosophie, embrassée et secondée par les Antonins, modifiait à certains égards la religion populaire ou l'ancien paganisme, abolissait les sacrifices humains, et ce qui semblait trop licencieux ou trop immoral dans le culte de quelques divinités. Les Juifs, opprimés par les Romains, et soutenus par l'espoir d'un libérateur, se dispersaient dans toutes les provinces de l'empire, se révoltaient contre l'autorité publique, et laissaient éclater contre les peuples cette haine universelle et implacable dont on accusait fort injustement les chrétiens, que l'on confondait souvent avec eux. Combattu par les philosophes, par les prêtres païens, par les Juifs, et quelquefois persécuté par le pouvoir, le christianisme se répandait dans l'Asie Mineure, en Grèce, à Alexandrie, à Rome, dans les Gaules, s'introduisait dans toutes les classes de la société, et jusqu'au sein des écoles et des sectes philosophiques. Celles-ci avaient contribué à décréditer le paganisme, qui touchait à la décrépitude et qu'on s'efforçait vainement de rajeunir. Les chrétiens n'ont pas encore d'historiens au second siècle, mais ils ont déjà des écrivains et des apologistes, Athénagore, Justin, Tatien, saint Irénée, et même saint Clément d'Alexandrie, qui avant l'année 200 avait commencé sa laborieuse et honorable carrière. Déjà

aussi des hérésies divisaient les églises chrétiennes. Telle était celle des quarto-décimans, dont j'ai eu occasion de vous entretenir, lorsqu'en étudiant la chronologie technique, nous avons recherché comment on a déterminé, dans le calendrier ecclésiastique, le lieu de la solennité pascale, qui règle celui de toutes les autres fêtes mobiles. Mais les sectes gnostiques tiennent plus étroitement à l'histoire de l'esprit humain. En raisonnant sur les génies et sur leurs émanations, Saturnin, Basilide, Marcion, Valentin aboutissaient au système des deux principes, et imaginaient différentes manières de les expliquer. Selon les ophites, la sagesse éternelle s'était manifestée aux humains sous la forme d'un serpent. Nous ne savons trop si le nom de gnostiques fut commun à toutes ces sectes, ou s'il désignait singulièrement celle qui avait inventé la théogonie la plus compliquée et la plus transcendante; où le *Nous*, le *Logos*, la *Phronèse*, la *Sophie* ou *sagesse* et la *Dynamis* ou *puissance*, composaient le *Pléroma*, l'*université des Éons*, la *divinité plénière*. En même temps, on distinguait dans l'homme, non pas seulement deux principes, mais trois, la matière, l'âme et l'esprit, ὕλη, ψυχὴ, πνεῦμα; et selon la prédominance du premier, du second, ou du troisième, on divisait les hommes en trois classes, les *hyliques* ou *matériels*, les *psychiques* ou *animaux*, et les *pneumatiques* ou *spirituels*. La témérité des gnostiques consistait à vouloir allier ces rêveries aux dogmes de la religion chrétienne et à l'interprétation des livres sacrés. Le platonisme a été l'égarement le plus général de ce siècle; il y a modifié l'influence de quatre empereurs que leurs penchants naturels entraînaient à rétablir

l'ordre et à seconder les progrès des sociétés. La puissance de ces princes était affermie : Trajan avait conquis l'Arménie, l'Arabie, l'Assyrie ; et malgré les fréquentes révoltes des Arabes, des Égyptiens et des Libyens, malgré les incursions des Marcomans, des Sarmates et des Maures, qui pénétraient dans l'empire, pillaient des villes et des provinces, rien encore, avant le règne de Commode, n'annonçait la décomposition prochaine de l'empire romain. Les Parthes se distinguaient par une résistance opiniâtre : leur roi Chosroès, déposé par Trajan, remonta sur le trône du consentement d'Adrien. Après Chosroès, deux Vologèses, comme lui de la race des Arsacides, essuyèrent des défaites et des pertes qui ne détruisirent pas ce royaume.

C'est le troisième siècle qui va se remplir de catastrophes. On y compterait plus de soixante personnages qui ont diversement obtenu, conquis, usurpé, porté enfin, soit successivement, soit simultanément, le nom d'empereurs romains : les trois premiers sont Septime-Sévère et ses fils Géta et Caracalla, auxquels il laissa l'empire, et qui ne demeurèrent pas longtemps unis. Caracalla assassine Géta, et tombe lui-même sous les coups de Macrin. Celui-ci, vaincu par Héliogabale, est tué en 218. Héliogabale a le même sort : il l'avait mieux mérité. Alexandre-Sévère n'y peut échapper, malgré ses victoires, et après treize années de puissance et de sagesse. Il avait triomphé d'Artaxerce, qui, ayant détrôné le Parthe Artaban, dernier rejeton de la dynastie des Arsacides, envahissait les possessions asiatiques des Romains. Des soldats séditieux égorgèrent Alexandre-Sévère près de Mayence, en 235. Maximin, Goth

de naissance, vaillant et féroce, fut pareillement massacré en 238 devant Aquilée. Gordien le Vieux, et son fils, associé par lui à l'empire, subissent la même destinée. Les prétoriens immolent Maxime et Balbin, élus empereurs par le sénat, qui s'empresse de leur donner pour successeur un petit-fils de Gordien le Vieux; l'histoire distingue ce nouveau prince par le nom de Gordien le Jeune : il périt en 244, vers l'Euphrate, par les manœuvres de Philippe, préfet du prétoire. Ce Philippe est le premier empereur qui ait professé le christianisme. Il fut à son tour vaincu et tué en 249 par Dèce, qui, en 251, perdit la vie dans une bataille contre les Goths. Gallus et Volusien tombent deux ans après sous les poignards des soldats. Un attentat semblable termine le règne bien plus court encore d'Æmilianus. Valérien et Gallien, son fils et son collègue, ont duré plus longtemps. Cependant Valérien fut pris en 260 par Sapor, roi des Perses; et Gallien, tout joyeux de ne plus partager avec son père la puissance souveraine, ne tarda point à n'en plus sentir que le poids : il vit fourmiller un si grand nombre d'usurpateurs que je n'entreprends pas de les nommer; idoles éphémères, que la populace des villes et des camps n'élevait que pour les abattre. Gallien, plongé dans la débauche, s'était associé Odénat, prince de Palmyre, qui gouvernait l'Orient comme il pouvait. Ce régime dura jusqu'en 268, date de la mort violente de Gallien et de l'avénement de Claude II. Pour celui-ci, il mourut de la peste, en 270, et les Romains le regrettèrent; il avait repoussé les Goths. Quintille, son frère et son successeur, se tua lui-même le vingtième jour de son règne. Aurélien retint cinq ans la puissance, qui

lui fut arrachée avec la vie en 275; guerrier victorieux et inhumain, il a réduit en captivité Zénobie, reine de Palmyre, et fait mourir les officiers et conseillers de cette princesse, entre autres le rhéteur Longin. Après Aurélien, l'empereur Tacite, qui se vantait d'être issu de l'historien de ce nom, fut encore en 276 une victime de la fureur des soldats; son frère Florien s'ouvrit les veines pour ne pas tomber entre leurs mains. Probus, durant six ans (276 à 282), gagne des batailles, et vient à bout d'écraser trois rivaux de son pouvoir; le fer des séditieux ne l'en atteignit pas moins. Son successeur Carus subjugua la Perse; il paraît que sa mort, à la fin de l'année 283, fut naturelle; les Romains le mirent au rang des dieux. Suivent Carin et Numérien, son frère, tous deux massacrés en 284 : alors l'empire se partage entre Dioclétien et Maximien-Herculius, dénommés augustes, et les césars Constance-Chlore et Galérius. Dioclétien, qui abdiqua la puissance en 305, en avait usé presque toujours avec ce qu'elle exigeait de sagesse, d'activité et de courage en des temps si orageux. Les règnes de ses associés se sont un peu plus prolongés dans le quatrième siècle. Vous voyez combien, au troisième, l'histoire des empereurs est compliquée : il me resterait pourtant à indiquer sept autres usurpateurs, qui depuis 284 ont inquiété les deux augustes et les deux césars. Je ne nommerai, en ce moment, que Carausius, qui se revêtit de la pourpre impériale à Gésoriac, aujourd'hui Boulogne sur mer, passa en Angleterre et s'y maintint huit ans. Allectus, l'un de ses officiers, l'assassina en 294 et tenta de lui succéder. Ainsi, durant tout ce siècle, depuis Septime-Sévère jusque sous Dioclétien, une

suite déplorable d'intrigues obscures, d'ambitions viles, d'émeutes populaires, de tumultes militaires, désole Rome, affaiblit l'empire, embarrasse l'histoire, et n'est guère interrompue que par le règne du jeune et courageux Alexandre-Sévère, de 222 à 235.

L'une des plus grandes révolutions de cet âge est celle qui mit fin en 233 à la dynastie des rois parthes ou arsacides, et qui rétablit l'empire des Perses. Artaxare, autrement appelé Artaxerce ou Ardechyr, fut le chef de la longue dynastie des Sassanides. Sapor, son fils, humilia les Romains, mécontenta ses propres sujets, et fut assassiné en 271. Cinq autres princes sassanides ont successivement gouverné la Perse jusqu'en 303; ils l'ont défendue, agrandie et tyrannisée. Il y eut aussi en Chine deux catastrophes; l'une en 220, quand Hien-ti, vingt-cinquième et dernier roi de la famille Han, fut renversé et remplacé par Tchao-lie-wang; la seconde, lorsque la dynastie nouvelle, qui portait ce dernier nom, s'éteignit en 264 ou 265 par la défaite et le détrônement de Han-heou-tchu. A cette race, qui n'a fourni que deux empereurs, succéda celle des Tçin, commencée par Chi-tsou-wou-ti, qui parvint à comprimer les rébellions et à maîtriser la Chine entière, mais qui, en s'abandonnant ensuite au repos et à la mollesse, prépara les troubles des règnes suivants.

Au sein des désordres qui affligeaient l'empire romain, on s'avisait de cultiver une science qui devrait servir à les réprimer, et qui trop souvent les dissimule et les éternise, la jurisprudence. Jules Paul, Modestin, Papien, Ulpien recherchaient les principes des lois anciennes, et amassaient les matériaux des législations modernes. Les autres études, celles qui, en des âges

plus heureux ou plus brillants, avaient tant illustré la Grèce et l'Italie, devenaient de plus en plus languissantes. La littérature grecque, quoique la plus active, ne se continue que par les médiocres ouvrages d'Élien et des deux Philostrates, par la métaphysique d'Alexandre d'Aphrodisée, de l'obscur Plotin et du pythagoricien Porphyre, par les notices de Diogène de Laërte sur les anciens philosophes, par les élégantes mais peu judicieuses histoires d'Hérodien, par les annales du crédule et partial Dion Cassius. Le traité de Longin sur le sublime peut sembler le plus précieux monument de cet âge. En latin, nous rencontrons ici les églogues de Calpurnius et de Némésien, les froids panégyriques qu'à l'exemple de Pline le Jeune, composèrent Mamertin et Eumène, quelques vies d'empereurs romains par Lampride ou Spartien; car il se pourrait que ces noms n'indiquassent qu'un même auteur; certains manuscrits les confondent. Il s'en faut que ces vies soient habilement écrites; mais vous trouveriez, à la fin de celle de Commode, un morceau remarquable comme monument des acclamations populaires. Ce sont des imprécations contre ce tyran, et des vœux pour Pertinax, son successeur. L'énergie des expressions, la vivacité des tours y peignent le mouvement des esprits et la chaleur des sentiments. Le caractère de ces clameurs est presque lyrique, et les répétitions y ressemblent à celles qu'on a introduites dans les chœurs des tragédies. Une production singulière de cet âge est un traité de l'art de la cuisine par Apicius. Je dois vous rappeler enfin deux opuscules dont je vous ai autrefois entretenus: celui de Solin sur la géographie; et celui de Censorin, duquel j'ai extrait presque tout ce qu'il contient de notions de chronologie technique.

Cependant il se formait un nouveau genre de littérature qui bientôt devait absorber tous les autres. Saint Clément d'Alexandrie et Origène, en grec; Tertullien, saint Cyprien et Arnobe, en latin d'Afrique, défendaient ou commentaient les dogmes de l'Évangile, les opposaient à la philosophie d'Athènes, ou s'appliquaient à les concilier avec elle. Saint Clément, que je vous ai déjà fait remarquer à la fin du second siècle, était né à Athènes; mais il demeura et enseigna si longtemps à Alexandrie que le nom d'Alexandrin lui en est resté. C'était un philosophe chrétien, philosophe éclectique ou indépendant, quoique avec une forte inclination au platonisme; chrétien orthodoxe, malgré certaines opinions qui lui sont restées propres et ne se sont pas accréditées dans l'Église. Ses ouvrages, et surtout le recueil qui porte le titre de *Stromates* ou *Tapisseries*, sont instructifs : l'histoire des sciences et des traditions de l'antiquité s'y entremêle à celle des premières hérésies. Origène, le plus célèbre disciple de saint Clément d'Alexandrie, a travaillé utilement à l'interprétation des livres sacrés. Il a répondu avec beaucoup d'érudition et de véhémence au livre de Celsus contre la religion chrétienne; toutefois il est difficile de bien apprécier une réfutation quand on a perdu l'ouvrage réfuté. La doctrine d'Origène, dans ses quatre livres sur les *principes*, a paru peu orthodoxe : selon lui, Dieu le Père est plus grand que le Fils, le Fils plus grand que le Saint-Esprit, et le Saint-Esprit plus grand que les autres esprits : les autres esprits avaient été créés égaux; mais les uns sont restés angéliques, les autres ont failli et sont devenus ou des démons, ou des âmes humaines; il y en a qui ont animé l'espèce astrale, c'est-à-dire le soleil, la lune,

les étoiles et les eaux qui sont au-dessus du firmament; l'Église a rejeté ces erreurs. Tertullien n'a pas évité non plus le reproche d'hérésie : après avoir étudié la littérature et la philosophie des Grecs, il se fit chrétien, et après avoir défendu les vérités évangéliques, il adopta les dogmes de Montan, qui s'était dit inspiré par le Paraclet, distinct du Saint-Esprit. Du reste, Tertullien n'est point un écrivain sans caractère; son style dur et emphatique a de l'énergie; son inquiète imagination s'allume et son âme austère se passionne. Il a un penchant si décidé pour les opinions rigides qu'il va jusqu'à dire qu'on ne saurait être à la fois chrétien et empereur. Fénelon se demande si saint Cyprien n'est pas aussi bien enflé, et voici ce qu'il répond : « Il est enflé sans doute; on ne pouvait guère être au-« trement dans son siècle et dans son pays. Mais, quoi-« que son style et sa diction sentent l'enflure de son « temps et la dureté africaine, il a pourtant beaucoup « de force et d'éloquence. Dans les endroits où il « s'anime fortement, il prend un tour véhément et su-« blime. » Quant à sa doctrine, elle est demeurée irréprochable, quoiqu'il ait énergiquement résisté à l'évêque de Rome. Saint Cyprien soutenait que le baptême administré par les hérétiques n'avait point d'efficacité : c'était une erreur qui a été condamnée depuis, mais la controverse restait encore ouverte sur ce point et sur beaucoup d'autres. On réprouva toutefois, dès le troisième siècle, les opinions de Novat et de Novatien, qui, devenus hérétiques par trop de zèle contre l'hérésie, fermaient l'entrée de l'Église à ceux qui, abjurant les erreurs, demandaient à rentrer dans son sein. On continuait d'agiter des questions délicates : Praxéas en-

seignait que Dieu le Fils n'était pas distinct de Dieu le Père. Sabellius ne voyait dans les trois personnes que trois attributs de la divinité. Bérylle et Paul de Samosate employaient, en parlant de la Trinité et de l'Incarnation, des expressions qui semblaient dangereusement inexactes. Enfin le vieux système des deux principes s'introduisait dans plusieurs églises, rajeuni et développé par Manès, de qui les manichéens tiennent leur nom. Au milieu de tant de sectes, de partis et de factions même, le christianisme se propageait cependant, tantôt favorisé ou toléré, tantôt persécuté par les empereurs, qui se succédaient rapidement et qui, toujours mal affermis, ne pouvaient avoir ni en matière religieuse, ni presque en aucune autre, une politique constante et une conduite uniforme. Vous vous souvenez qu'en étudiant les ères, nous avons distingué celle de Dioclétien, qui s'ouvrit avec le règne de ce prince en 284, et à laquelle les chrétiens ont donné le nom d'ère des martyrs, à cause des persécutions qu'il eut le malheur de laisser exercer contre eux, peu avant d'abdiquer le trône. Les Juifs, depuis l'an 200, avaient obtenu de la tolérance et presque des faveurs; ils se dispersaient et se multipliaient en pleine liberté; ils cultivèrent les sciences, entretinrent des controverses, établirent des écoles, dont quelques-unes, par exemple, celles de Tibériade et de Babylone, ont été assez longtemps fameuses. Ils étaient alors, de tous les ennemis des chrétiens, les seuls qui fussent tout à fait irréconciliables. L'ancien paganisme ne pouvait plus se relever de son discrédit; les philosophes cherchaient d'autres dogmes, et déjà ils s'attachaient moins à contredire ceux du christianisme qu'à les modifier, à les expliquer, et à les concilier avec

les doctrines de Pythagore et de Platon. La secte philosophique qui commençait à prévaloir, était celle qu'on a nommée éclectique ou *choisissante*. A s'en tenir à la valeur du mot, l'éclectisme consisterait à ne pas reconnaître l'autorité d'un seul et même maître, à ne s'inscrire dans aucune école, à choisir librement de toutes parts les principes, les dogmes, les méthodes les plus raisonnables, et à les assortir le mieux possible. Mais, dans le fait, on se permettait seulement de tempérer ou d'étendre la doctrine de Platon, par quelques opinions empruntées des autres sectes, et par quelques formules puisées dans les écrits mal expliqués d'Aristote. La philosophie pythagorico-platonicienne composait le fond des croyances de ces prétendus éclectiques, un peu moins improprement nommés syncrétistes ou *mélangeurs*. Ils alliaient à la philosophie grecque et quelquefois à la théologie chrétienne, certaines traditions égyptiennes et une ontologie pointilleuse, qui leur tenait lieu de logique, à peu près comme la superstition a souvent tenu lieu de morale. Loin d'être indépendants, ils étaient enthousiastes, et leur savoir obscur se voilait encore sous un langage mystérieux. Plotin et Porphyre, saint Clément d'Alexandrie et Origène ont embrassé l'éclectisme, ou, comme on disait quelquefois, la philosophie alexandrine. Ainsi, quoiqu'il y eût dans cette secte des hommes qui se faisaient remarquer par leur aversion pour le christianisme, et par des efforts pour maintenir la mythologie et la liturgie païenne, il n'y avait point d'antipathie naturelle et générale entre la philosophie syncrétique et la religion chrétienne. L'une et l'autre avaient un point de ralliement dans le platonisme.

Dioclétien descendit du trône, comme je l'ai dit, en 305. Deux fois, Herculius son collègue perdit et reprit la couronne; il fut enfin détrôné en 309; on ne lui laissa que le choix d'un genre de mort; il se pendit en 310. La double abdication de Dioclétien et d'Herculius en 305 avait transporté dans les mains de Constance-Chlore une très-grande autorité, dont les chrétiens profitèrent. Le césar Galérius, leur ennemi, finit ses jours en 311. Cependant Hélène, épouse de Constance et mère de Constantin, avait été répudiée dès l'an 292, et remplacée par Théodora. Un fils d'Herculius, Maxence, s'était fait proclamer auguste en Italie (306), et aspirait au pouvoir suprême. Mais, vaincu par Constantin, il se noya dans le Tibre en 312. Les règnes de Sévère II, de Maximin, de Licinius et de Constantin sont à suivre concurremment. Sévère II, créé césar par Herculius et auguste par Galérius, ne méritait ni ces faveurs, ni la proscription dont il fut victime dès 307. Maximin Daza, revêtu des mêmes titres, se montra peu favorable aux chrétiens : battu par Licinius, il succombe vers 318 à une maladie que les historiens de l'Église dépeignent comme miraculeuse. Licinius se ligua, se brouilla, se réconcilia et rompit avec Constantin, qui, ayant gagné sur lui quelques batailles, le relégua à Thessalonique et, pour plus de sûreté, le fit étrangler en 324. Constantin, quand le supplice de Licinius l'eut laissé seul maître de l'empire, en transféra le siége à Constantinople, favorisa le christianisme, persécuta les ennemis de cette religion nouvelle, immola son fils Crispus, calomnié par Fausta, et pour venger Crispus, étouffa cette Fausta elle-même. En bâtissant Constantinople, il a préparé la division de l'empire; et, en

embrassant le christianisme, il a changé le système politique du monde. Beaucoup de rois ont été plus mémorables que lui par le caractère de leurs vertus ou de leurs vices : aucun n'a eu une plus vaste et plus longue influence sur les destinées des peuples. Il mourut en 337, ayant partagé l'empire entre ses trois fils Constantin le Jeune, Constance II et Constant. Le premier prend les armes contre le troisième, et périt près d'Aquilée, en 340, dans une embuscade dressée par les généraux de son frère. Celui-ci, c'est-à-dire Constant, reste maître de tout l'Occident jusqu'en 350, époque où la faction de Magnence le fait mourir à Elne dans les Pyrénées. Quant à Constance II, saint Athanase lui reproche le massacre de plusieurs princes de la famille impériale : la critique historique observe ici que Constance était arien, et Athanase antiarien; mais il est sûr que Constance II fit décapiter le césar Gallus pour des forfaits commis en Syrie. La vie et le règne de Constance se terminent en 361, et Julien, petit-neveu de Constantin I[er], advient au trône : c'est le Julien qui est surnommé l'Apostat. L'abbé de la Bléterie, en déplorant ses erreurs, a rendu hommage à ses vertus éminentes. Peut-être a-t-on beaucoup trop exalté ses lumières; car ses actions et ses écrits portent l'empreinte des plus grossières superstitions; mais il n'a jamais cessé d'être sincère, humain, laborieux, juste et brave, sage dans sa conduite publique et privée, quoiqu'il eût des opinions fort bizarres et d'inexcusables préventions contre le christianisme. Après avoir supprimé un cinquième des impôts, il s'efforça vainement de rendre aux Romains les mœurs et les institutions de leurs ancêtres : il mourut à trente-deux

ans, aux bords du Tigre, d'une blessure qu'il reçut dans un combat contre les Perses, redoutables ennemis de l'empire : ses compagnons d'armes l'ont proclamé vaillant guerrier, excellent prince. La postérité n'a pas pleinement confirmé cet éloge, et n'a rien du tout recueilli des bienfaits qui pouvaient l'avoir mérité. Jovien, installé sur le trône impérial en 363, signe un traité de paix avec les Perses, et déclare la guerre à ceux de ses sujets que la foi chrétienne n'a pas encore éclairés. Voilà l'intolérance qui renaît pour se diriger en un sens contraire, et qui vient retarder les progrès auxquels une religion sainte devait entraîner les mœurs, les lumières et la société. En 364, l'Occident a pour empereur Valentinien, et l'Orient Valens. Valentinien pacifia l'Afrique : il ravageait l'Allemagne, lorsqu'un accès de colère l'étouffa. L'arien Valens perdit la bataille d'Andrinople en 378, et les Goths, ses vainqueurs, le brûlèrent vif. A Valentinien succèdent en 375 Gratien, en 383 Valentinien II; et à Valens, en 379, Théodose. L'usurpateur Maxime bat Gratien, le fait prisonnier et le met à mort dans la ville de Lyon. Valentinien II, frère de Gratien, fut dépouillé de ses États par ce même Maxime, puis rétabli par Théodose, enfin étranglé en 392 par Arbogaste, comte gaulois, et l'un des premiers qui paraissent dans l'histoire avec ce titre de comte. Théodose décapita Maxime en 388, et massacra en 390 les habitants de Thessalonique, chez lesquels une sédition avait éclaté. C'était une vengeance un peu forte; saint Ambroise osa la condamner avec un courage digne d'éloges, mais il dut la pardonner, la trouvant assez expiée par une pénitence solennelle et presque fastueuse : l'histoire n'a pas le droit d'être

si indulgente, et ce n'est point à elle qu'il est réservé d'absoudre de tels forfaits. Les ecclésiastiques avaient un puissant protecteur dans ce Théodose, auquel ils ont décerné le nom de Grand; prince en effet célèbre par ses talents militaires, et même recommandable par la sagesse habituelle de son administration, malgré cet inutile et horrible massacre de Thessalonique. Après la mort de Valentinien II, Théodose régnait à la fois sur l'Occident et sur l'Orient : il est le dernier monarque qui ait réuni ces deux parties de l'empire : ses deux fils, Honorius et Arcadius, s'établirent en 395, le premier à Rome, le second à Constantinople. Peu après, on voit Honorius, pupille de Stilicon, se réfugier à Ravenne, où il languit oisif et déshonoré, tandis que des hordes barbares dévastent ses tristes États. Non moins faible, quoique plus vicieux, Arcadius est gouverné par sa femme Eudoxie, par l'eunuque Eutrope, par l'ambitieux Rufin; et l'empire d'Orient commence sous les auspices de tous les désordres d'une cour corrompue. Les Huns pénétraient en divers pays; les querelles religieuses s'envenimaient de jour en jour; tous les genres de fléaux menaçaient la terre.

Adopté par Constantin, affermi par Théodose, le christianisme occupe, au quatrième siècle, un grand espace dans l'histoire. Déjà d'innombrables sectes le divisent : Apollinaire veut que J. C. ne soit qu'un Dieu; Arius, qu'il ne soit qu'un homme. Macédonius conteste la divinité du Saint-Esprit; les Pélagiens nient la nécessité de la grâce; les Donatistes soutiennent que l'efficacité des sacrements dépend de la foi de ceux qui les administrent. Les disciples de Priscillien mêlent

au manichéisme quelques rêveries des astrologues et des gnostiques. Deux conciles, les premiers de ceux qu'on nomme œcuméniques ou généraux, se tiennent, l'un à Nicée en 325, contre les ariens; l'autre à Constantinople en 381, contre Macédonius et Apollinaire. Pour préparer, soutenir ou contredire les décrets de ces assemblées, on écrit en grec, en latin, des gloses, des sermons, des vers, des invectives, des histoires. Mais nous devons distinguer, entre les théologiens latins de ce siècle, Lactance, Optat, saint Hilaire de Poitiers, saint Ambroise, Rufin, saint Jérôme, saint Augustin, et deux poëtes, Juvencus et Prudence; entre les Grecs, Eusèbe, saint Athanase, saint Cyrille de Jérusalem, saint Basile, saint Grégoire de Nazianze, saint Grégoire de Nysse, saint Épiphane, et saint Chrysostome : c'est le grand siècle de la littérature ecclésiastique. Lactance, Africain selon Baronius, né, selon d'autres à Fermo, dans la Marche d'Ancône, est recommandable par une latinité pure et souvent élégante. Entre autres ouvrages, saint Ambroise a laissé trois livres sur les devoirs ou offices, dans lesquels il s'est proposé d'imiter ceux de Cicéron sur la même matière; c'est le premier traité de morale universelle qui ait paru dans l'Église. Saint Jérôme a traduit et commenté la Bible, recueilli des histoires, écrit un grand nombre d'épîtres, et réfuté les opinions théologiques de Vigilance, d'Helvidius, de Jovinien, des lucifériens, des pélagiens, de Rufin, de saint Augustin lui-même. Peut-être ne devons-nous pas admirer sans réserve la franchise et la crudité des invectives que saint Jérôme adresse à ses adversaires; louons-le d'avoir abjuré l'origénisme, plutôt que d'avoir sollicité la proscription

des origénistes persévérants. Mais son érudition, ses études laborieuses ont obtenu de justes hommages. La prééminence de saint Augustin entre les Pères de l'Église latine est fondée sur l'étendue de ses travaux, sur leur importance, sur le talent qui embellit plusieurs de ses livres, et sur la science qui les enrichit presque tous. Sa *Cité de Dieu* est le plus grand monument littéraire de cet âge, et la compilation la plus originale qu'on ait jamais faite. On regrette qu'il ait prétendu établir théoriquement la justice des persécutions religieuses, maxime dont les chrétiens avaient été si longtemps les victimes, et qui d'ailleurs s'accordait si peu avec la douceur du caractère de saint Augustin, avec ses mœurs paisibles, avec la modération qu'il a toujours conservée dans sa conduite et jusque dans ses écrits polémiques. Né en 354, il est mort en 430. Les théologiens grecs du même temps remplissent aussi des places honorables dans les annales de l'esprit humain. Je vous ai parlé de la *Chronique* d'Eusèbe comme de l'une des sources de la chronologie, et je n'ai pu vous inspirer une très-haute idée de la critique de cet auteur; ses autres productions annoncent aussi plus d'études que de lumières, plus d'érudition que de talent et de véritable science. Eusèbe est d'ailleurs suspect d'arianisme; il s'est servi de son crédit à la cour de Constantin pour les ariens et contre saint Athanase. Celui-ci a mené une vie fort agitée; tour à tour condamné et absous par des conciles, exilé et rappelé par les empereurs. On l'accusait d'avoir tué l'évêque Arsène et d'avoir gardé la main droite de ce prélat pour s'en servir à des opérations de magie. Son style au moins n'a rien de magique : il n'a composé aucun grand ouvrage; ses

ennemis ne lui en ont pas laissé le temps. Une amitié honorable entre saint Grégoire de Nazianze et saint Basile commença dès leur jeunesse, lorsqu'ils achevaient leurs études à Athènes. Tous deux avaient de l'esprit, de l'instruction, de la bonté, des sentiments nobles et des mœurs pures. Les écrits de Grégoire, plus travaillés et plus ingénieux que ceux de Basile, ont acquis une réputation plus brillante. Érasme, trop sévère envers le premier, lui reproche son goût pour l'antithèse, pour les allusions, pour les jeux de mots; et il estime dans le second un écrivain correct, élégant, éloquent même. Basile était frère de Grégoire de Nysse, qui professa la rhétorique, étudia la philosophie grecque, et en mêla les spéculations aux doctrines de la théologie chrétienne. Saint Épiphane combattit les hérétiques avec un zèle que saint Chrysostome essaya vainement de modérer. Nous devons à saint Épiphane de nous avoir fait connaître quatre-vingts sectes, et conservé plusieurs fragments d'anciens livres. Saint Jean, dit Chrysostome ou *Bouche d'or*, est le plus éloquent des saints Pères : on pourrait dire plus généralement qu'il tient, après Démosthène et Eschine, le troisième rang parmi les orateurs grecs. On est heureux de pouvoir encore louer en lui un pontife tolérant et courageux, qualités que ses pareils ont rarement possédées et plus rarement réunies : son patriotisme apostolique lui mérita les persécutions d'une cour détestée. Ceux qui ne mettent point de bornes aux ménagements que le génie et la vertu doivent à la puissance reprochent à ce prélat l'amertume de ses censures. Ils le jugent téméraire, parce qu'ils le voient intrépide et proscrit. Honorons sans réserve les citoyens sans fai-

blesse. Qui donc sera digne de nos hommages, si ce n'est pas l'homme éloquent et libre, victime auguste de la tyrannie?

Les peuples barbares ne cessaient d'attaquer l'empire, qui se maintenait cependant, parce qu'on avait étouffé l'une des causes intérieures des révolutions, en détruisant la puissance des préfets du prétoire; parce que les troupes romaines conservaient, par leur discipline et leur expérience, une grande supériorité sur les Barbares; enfin parce que ceux-ci, attirés seulement par l'espoir du butin, ne songeaient guère à faire des conquêtes et à former des établissements. Le principal résultat de l'histoire de ce quatrième siècle est le triomphe du christianisme. Les Juifs, toujours ennemis du genre humain, ou plutôt désignés comme tels, toujours entêtés du moins de l'espérance de conquérir et de subjuguer la terre, furent persécutés par Constantin et par ses successeurs; Théodose, plus équitable, défendit aux chrétiens de piller et d'abattre les synagogues, et déclara que les Israélites qui respecteraient les lois de l'État seraient protégés par elles. Le paganisme n'était pas éteint; mais l'autorité et l'exemple de Constantin et de Théodose, mais les talents éminents des écrivains chrétiens le décréditaient de plus en plus. A côté des imposants monuments de la littérature sacrée de ces écrivains, on aperçoit à peine les productions contemporaines de la littérature qu'ils ont appelée profane. Celle-ci toutefois nous présente encore, dans la langue latine, le poëte Ausone, le grammairien Donat, Servius commentateur de Virgile, les mélanges critiques de Macrobe, les lettres de Symmaque, la Tactique de Végèce; les continuateurs de Spartien,

Ammien Marcellin, historien moins inhabile, Aurélius Victor, auquel on attribue un aride abrégé d'histoire, Eutrope enfin, abréviateur plus exact et plus méthodique. La littérature grecque redevient féconde et variée : comme au second siècle, elle fait, pour se relever, de louables et impuissants efforts. Un genre presque nouveau s'annonce dans les lettres érotiques d'Aristénète, et dans les romans d'Achille Tatius, d'Héliodore, de Longus, romanciers dont Xénophon le Jeune et Chariton d'Aphrodisée, leurs émules, étaient peut-être contemporains. Harpocration, Aphthone et Théon cultivent la grammaire et la rhétorique; Thémiste, Libanius et l'empereur Julien veulent être des littérateurs philosophes. Diophante et Pappus se consacrent aux mathématiques, Oribase à la médecine, Jamblique à la recherche et à l'éclaircissement des doctrines mystérieuses, Eunape à l'histoire et surtout à celle des sciences. Plusieurs de ces écrivains ont habité Constantinople, qui devenait, après Athènes et Alexandrie, la troisième métropole de la littérature grecque. Mais quoique ces auteurs, à l'exception de deux ou trois peut-être, n'aient pas été chrétiens, il n'existait plus de philosophie profane qui dominât généralement les esprits. Le platonisme du second siècle, devenu éclectisme ou syncrétisme au troisième, se confondait le plus souvent, au quatrième, avec le christianisme.

Pour bien comprendre l'histoire du cinquième, distinguons d'abord les deux empires. Les empereurs d'Occident, après Honorius, sont Valentinien III, Maxime, Avitus, Majorien, Sévère III, Anthème, Olybrius, Glycérius, Julius-Népos et Augustule. De sa main impériale, Valentinien III poignarda en 454

le brave Aétius, général de ses armées, et le seul défenseur qui restât à l'empire romain. Maxime, en 455, assassina Valentinien, et fut mis en pièces par des mutins. Avitus monte au trône en cette même année 455, et dégradé par le sénat avant la fin de la suivante, il devient évêque de Plaisance. Majorien, surpris par Ricimer en 461, perd la couronne et la vie. Créature de Ricimer, Sévère III conserve durant quatre ans la puissance et après un interrègne de plusieurs mois, Anthème ne reçoit la couronne que pour tomber sous les coups de ce formidable Ricimer, qui fait et défait les empereurs sans daigner l'être lui-même. Ce ut à ce protecteur qu'Olybrius dut la pourpre en 472. Glycérius s'en revêtit de sa propre autorité l'année suivante, mais Népos lui coupa les cheveux, le fit évêque de Salone et se déclara césar. Renversé à son tour, Népos s'enfuit en Dalmatie, où Glycérius le rencontra et l'extermina. Augustule enfin, fils du patrice Oreste, qui avait dépossédé Népos, tomba en 476 dans les mains d'Odoacre, roi des Hérules, qui le relégua au château de Lucullane. Ainsi s'éteignit l'empire d'Occident, que Charlemagne ressuscitera trois cent vingt-quatre ans plus tard, mais dont la ville de Rome ne sera plus jamais le siége.

En Orient, Théodose II avait succédé en 408 à son père Arcade : les rênes du gouvernement, que les jeunes et faibles mains de ce Théodose ne soutenaient pas, étaient confiées à sa sœur Pulchérie. L'épouse de l'empereur, Eudoxie Athénaïs, avait aussi quelque mérite. Mais Théodose porta la guerre dans la Perse, et résista mal aux Barbares qui s'élançaient sur ses États. Prince lâche et dissolu, vacillant au milieu des

sectes religieuses, vaincu par le Vandale Genséric et tributaire d'Attila, on le vit chanceler longtemps sur un trône qu'on eut peine à raffermir après lui. Le roi des Huns l'avait contraint, en 449, à signer une paix honteuse. Théodose mourut l'année suivante, laissant la compilation de lois qui porte le nom de Code Théodosien. L'histoire appelée Byzantine pourrait sans doute remonter à Constantin; mais en général on suppose qu'elle s'ouvre en 450 avec le règne de Marcien. Ce brave et prudent empereur, époux de Pulchérie, régna pacifiquement jusqu'en 457. Après lui, Léon Ier, couronné par le patriarche Anatole, s'occupa de théologie, perdit une flotte qu'il avait envoyée contre les Vandales d'Afrique, et fit couler à grands flots le sang de ses ennemis. Le trône s'ébranle de nouveau sous ce monarque faible et pervers, qui vend les charges, accumule les impôts funestes, et qui, du sein des molles voluptés, prétend décider des questions dogmatiques. Il donna sa fille Ariadné à Zénon; de ce mariage naquit un prince qui, en 474, succéda bien jeune encore, sous le nom de Léon II, à son aïeul : Zénon n'était que régent; il aima mieux être empereur; il en prit le titre et le conserva dix-sept ans, malgré les entreprises de Basilisque et de quelques autres ambitieux. L'*Hénotique* de Zénon est un édit publié pour concilier les eutychiens avec leurs adversaires, et l'un des monuments qui prouvent que les sectes religieuses sont inconciliables. Anastase, élevé à l'empire en 491 par Ariadné, veuve de Zénon, fut un zélé partisan de la théologie d'Eutychès.

C'est du cinquième siècle que datent plusieurs établissements des nations barbares en Europe. Dans la

prochaine séance nous reviendrons sur les origines de ces divers peuples; aujourd'hui nous nous bornerons à quelques faits compris entre les années 400 et 500. Tout s'ébranle, tout s'émeut alors en Italie, en Espagne, dans les Gaules, dans les contrées germaniques, dans le nord de l'Europe et de l'Asie. En 410, le roi des Goths, Alaric l'Ancien, s'empara de Rome et mourut peu de jours après, avant d'avoir pris possession du royaume d'Espagne, qui échut à son frère Ataulphe. Mais Attila, le chef des Huns, passa le Rhin, s'avança dans l'intérieur des Gaules, prit Mayence, Trèves, Strasbourg, Toul, Metz, Besançon, Orléans et s'approcha de Paris. Pour arrêter tant de conquêtes et de ravages, Aétius, général romain, réunit ses forces à celles du roi des Wisigoths, et battit Attila dans les plaines de Méry-sur-Seine, près de Troyes; on dit que trois cent mille hommes périrent en cette journée. Attila, vaincu, se réfugie en Pannonie, aujourd'hui Hongrie, répare ses forces, fond sur l'Italie, pille Aquilée, Parme, Plaisance, Milan, Pavie et Vérone. Rome aurait eu le même sort, si l'empereur Valentinien ne se fût pressé de traiter avec le roi des Huns et de lui promettre un tribut. Après avoir regagné les bords du Danube, Attila préparait une nouvelle expédition dans les Gaules, lorsqu'il mourut en 454, victime de son intempérance. Les Vandales s'étaient transportés d'Espagne en Afrique. Genséric, leur chef, après avoir enlevé aux Romains quelques provinces africaines, vint piller Rome en 455 et infester les côtes de la Sicile et de la Grèce. L'empereur Zénon se vit forcé de céder aux Vandales tous ses droits sur l'Afrique. En 476, Augustule, empereur

d'Occident, fut, comme nous l'avons dit, détrôné par Odoacre, qui régna sur les Italiens jusqu'en 493, époque où Théodoric le renversa, et commença une dynastie ou suite de rois ostrogoths.

M. Daru fixe l'ouverture des annales vénitiennes à l'année 421, date d'un décret du sénat de Padoue, ordonnant la construction d'une ville à Rialto, pour y rassembler les habitants épars dans les îles environnantes. C'est à cette même année 421 ou 420 qu'on a coutume de rapporter la fondation du royaume de France. Il paraît que dès le commencement du cinquième siècle, les Bourguignons vinrent de la Germanie s'établir entre le Rhin et la Saône, tandis que les Wisigoths s'emparaient des provinces situées entre les Pyrénées et la Loire : il paraît aussi que vers le même temps, les peuples de l'Armorique, voisins de l'Océan, secouaient le joug des Romains, et se constituaient, comme ils pouvaient, en république. Le surplus, au nord de la Loire ou de la Seine, fut envahi successivement par un peuple qu'on peut supposer venu de la Franconie, si l'on en juge par le nom de *Franc* qu'il portait et qu'il a laissé à toute la France. Toutefois on a lieu de croire que sous leurs premiers chefs, appelés Pharamond, Clodion, Mérovée, Childéric, les Francs restèrent confinés au nord, dans les provinces que nous appelons Belgiques, et ne descendirent point jusqu'à Paris. Clovis eut le premier un royaume proprement dit, et fut le véritable chef d'une première dynastie française, à laquelle on a imposé le nom de Mérovingienne comme si elle partait de Mérovée. L'avénement de Clovis est de l'an 481; ce prince, en 486, vainquit à Soissons les Romains, fit décapiter

Syagrius leur général, et les chassa de cette partie des Gaules.

Il ne me reste point assez de temps pour vous parler de toutes les disputes religieuses qui agitèrent le cinquième siècle. Nestorius, qui refuse à Marie le titre de mère de Dieu, est condamné dans le concile général d'Éphèse en 431. Celui de Chalcédoine, en 451, censure Eutychès, qui ne reconnaît en J. C. qu'une seule nature. Vigilance se récrie contre le culte des saints, contre les reliques, contre le célibat. Les prédestinatiens méconnaissent dans l'homme le libre arbitre, auquel, au contraire, les disciples de Pélage et les semi-pélagiens accordent trop de puissance. Du sein de ces dissensions sacrées, s'élève un pouvoir jusqu'alors peu aperçu, celui des évêques romains, de ces papes qui seront des rois un jour, et qui, simples pontifes encore, menacent déjà les rois. Un Félix III déjà censure un édit impérial, un Symmaque excommunie les empereurs. Aucune littérature, pas même l'ecclésiastique, n'a pu prospérer en de pareils temps. Après les grands écrivains théologiens du quatrième siècle; on ose à peine nommer ceux du cinquième, rappeler les vers de saint Paulin, de Sidoine-Apollinaire, de Prosper, de Sédulius, ou la prose de Vincent de Lérins, de Marius Mercator, de Salvius, d'Hilaire d'Arles, et du pape saint Léon Ier. Fénelon dit que saint Léon est enflé, mais qu'il est grand; il en a du moins le surnom, et il est juste d'ajouter que ses vertus ont contribué à l'agrandissement de l'autorité papale. En joignant aux écrits des auteurs que je viens d'indiquer la dogmatique histoire du crédule Orose, on a presque toute la littérature latine de ce siècle. Il reste

pourtant, hors de cette liste, le poëte Claudien, le fabuliste Aviénus, Diomède et quelques autres grammairiens, Vibius Séquester et peut-être un autre géographe nommé Æthicus. En langue grecque, saint Cyrille d'Alexandrie et Théodoret sont les théologiens les plus fameux de ce même âge, à moins qu'on ne leur adjoigne des historiens ecclésiastiques tels que Philostorge, Socrate et Sozomène, et des poëtes sacrés ou demi-sacrés, comme Nonnus et l'impératrice Eudoxie Athénaïs, fille du sophiste Léonce et femme de Théodose le Jeune. Dans la même langue et dans les genres tout à fait profanes, on aperçoit ici les lexiques d'Hésychius et d'Étienne de Byzance, les extraits de Stobée, les commentaires d'Hiéroclès sur les vers dorés de Pythagore, et les nombreux écrits du platonicien Proclus, qui fut, comme l'historien Zosime, ennemi de la religion chrétienne. Des rivalités et des inimitiés personnelles avaient allumé déjà entre la philosophie et la théologie une véritable guerre. Dès le commencement du cinquième siècle, la fille du mathématicien Théon, la savante Hypatia, qui donnait des leçons publiques de géométrie, avait été massacrée par le clergé et les diocésains de saint Cyrille d'Alexandrie; et cette catastrophe, que Fleury reproche expressément à ce prélat, d'après l'historien contemporain Socrate, avait éteint l'éclectisme. Bientôt les ténèbres s'épaissirent; et l'on peut dater de cette époque le moyen âge de la philosophie.

Vous voyez que ce cinquième siècle a été plein de révolutions; il y en eut même à la Chine, où, vers l'an 420 ou 430, Liéou-yu, de cordonnier se fit soldat, devint général, monta sur le trône, et commença une

dynastie nouvelle : celle des Song. Elle n'a fourni que huit empereurs. Elle fut remplacée, vers 479, par celle des Tsi, dont le chef Kao-ti ou Siao-tao-ching s'était frayé le chemin du trône par l'assassinat des deux derniers rois de la race précédente. Le crime est partout, les lumières disparaissent; la nuit amène et enveloppe les malheurs du monde.

Pour distinguer par des noms propres les cinq premiers siècles de l'ère vulgaire, on pourrait appliquer au premier le nom de Tacite, qui l'a si bien peint, et au second celui de Marc-Aurèle, dont les vertus ont retardé la décadence des mœurs, des lois et du pouvoir. Faute d'un nom plus célèbre, celui d'Ossian indiquerait le troisième siècle comme l'époque où les Écossais, les Irlandais, les Islandais, les Scandinaves, font remonter les premiers monuments de la littérature septentrionale. Le nom de saint Augustin signalera le quatrième comme l'âge le plus illustre de la littérature ecclésiastique; et au cinquième, les annales de la latinité classique se fermeront par le nom de Claudien.

CINQUIÈME LEÇON.

SIXIÈME, SEPTIÈME ET HUITIÈME SIÈCLES DE L'ÈRE VULGAIRE.

Messieurs, la toute-puissance romaine s'est décomposée; elle s'est divisée en empire d'Orient et en empire d'Occident; et déjà, depuis 476, celui d'Occident a disparu. Il ne subsiste non plus que de faibles traces de l'ancien paganisme et de la philosophie grecque : le christianisme s'est propagé; il domine à Rome, à Constantinople, en plusieurs contrées de l'Europe, de l'Afrique et de l'Asie; les empereurs l'ont embrassé; il a pris place parmi les institutions publiques. Il va s'introduire jusqu'au sein des peuples errants et barbares qui dévastent les contrées de l'un et de l'autre empire, et qui commencent à former des établissements, à fonder de nouveaux États, au milieu et au midi de l'Europe. Quels étaient ces peuples? Quelles sont leurs origines? ce sont là des questions compliquées et arides, que nous ne pouvons néanmoins différer plus longtemps d'aborder.

Peuplée avant l'Europe, l'Asie a versé une partie de sa population dans nos contrées. Ces transmigrations remontent aux siècles les plus antiques. Mais c'est surtout depuis l'ouverture de l'ère vulgaire jusqu'en 1250 qu'on vit ces peuples se répandre ou se fixer en Occident, mot par lequel j'entends ici toute l'Europe actuelle, à l'exception de la Turquie. Recueillir dans les historiens de l'antiquité et dans les chroniques du

moyen âge tout ce qui concerne les transmigrations, les colonies, les incursions des barbares, distribuer de siècle en siècle tous les mouvements de cette nature dans l'ordre chronologique le plus exact, ce serait un travail extrêmement utile et qui jetterait beaucoup de lumières sur toutes les parties de l'histoire; mais il n'existe encore en ce genre que des essais partiels, ou que des systèmes assez mal établis. Nous devons nous borner aux résultats les plus probables.

Le nom de Huns s'applique à un très-ancien peuple de la Scythie, déjà formé, dit-on, plus de douze siècles avant Auguste, mais dont l'histoire ne commence à être un peu connue qu'au temps des Scipions. Les Huns subjuguaient alors les Tartares au nord de la Corée, s'étendaient à l'orient jusqu'à la mer Caspienne et occupaient la région que nous appelons Tartarie. Bientôt ils se divisèrent en plusieurs peuples, qui, sous différents noms, conquirent une grande partie de l'Asie. Au troisième siècle de notre ère, ceux qui avaient conservé le nom de Huns se répandirent autour du Palus Mœotis, du Tanaïs et du Danube; ils envahirent ou dévastèrent des provinces romaines. Nous avons vu quels furent, au quatrième siècle, les exploits de leur chef Attila. Aucun de ses enfants n'hérita de sa puissance; leurs sujets se désunirent; le nom de Huns s'effaça de l'histoire, ou n'y subsista du moins que dans le nom de Hongrie (*Hungaria*) substitué à celui de Pannonie.

Les Slaves ou Sclavons paraissent aussi fort anciens. Fréret soupçonnait que leur langue, vu ses conformités avec le grec, avait jadis été commune à toutes les peuplades réunies sous le nom de Pélasges. Procope dit que depuis les temps antiques (ἐκ παλαιοῦ), ils

avaient un gouvernement démocratique. On lit dans Moïse de Khoren, auteur arménien du cinquième siècle, qu'au premier, le nom des Slaves était bien connu en Europe. Tout ce que nous en pouvons savoir, c'est qu'ils sont à comprendre au nombre des peuples que l'antiquité appelait Scythes ou Sarmates. Mais le nom de Slaves est lui-même générique : il s'applique aux Antes, aux Bechmans ou Bohémiens, aux Poméraniens, aux Polonais et à bien d'autres ; et ce que Procope dit du régime démocratique des Slaves, ne convient réellement qu'à une partie d'entre eux. Au surplus, on ne rencontre guère, sauf la diversité des formes, que le pur despotisme ou la pure démocratie dans toutes ces hordes barbares. Ces deux gouvernements sont les plus simples de tous ; ils sont les ébauches les plus grossières de l'association politique. Presque partout, l'on part de l'un de ces deux points extrêmes, pour arriver à l'autre à travers un long cours de révolutions. Mais, asservis ou libres, tous les Slaves étaient superstitieux et sauvages. Nous ne savons point à quelle époque ils s'établirent entre l'Elbe et la Vistule : seulement Jornandès nous dit que les Vénèdes, peuplade slave, se répandirent, vers l'an 500, dans l'intérieur de la Germanie. La question la plus difficile est de savoir si l'on doit faire venir immédiatement de la Germanie proprement dite, ou bien de la Scandinavie, des bords de la mer Baltique, les Slaves qui au sixième siècle ravagèrent la Grèce, fondèrent le royaume de Pologne, passèrent le Danube, inondèrent l'Illyrie, et formèrent les établissements qui ont fait donner le nom d'Esclavonie à cette contrée ; ou s'ils venaient de l'Orient, ou si c'étaient différentes bandes parties de divers points.

Toujours est-il avoué qu'au sixième siècle, la langue esclavonne était répandue de l'Adriatique à la Baltique et de la Baltique à la mer Caspienne.

Les Vandales étaient-ils Slaves? étaient-ils Goths? c'est encore un problème après beaucoup de dissertations. *Vandelen*, en langue gothique et en allemand, veut dire *errer* : apparemment les Vandales ont été plus vagabonds que les Goths et les Slaves, qui l'étaient déjà beaucoup. Et en effet, avant le règne d'Auguste, ils occupaient ce que nous appelons aujourd'hui le Brandebourg et le Mecklembourg : sous le même empereur, ils s'étendirent jusqu'aux bords du Rhin ; Tibère les en chassa, et l'on dit qu'ils allèrent s'établir entre le Bosphore cimmérien et le Tanaïs, prenant ainsi le pays et le nom de Slaves. D'autres Vandales se répandaient sur les bords du Danube, dans les provinces aujourd'hui nommées Transylvanie, Moldavie, Valachie; ils s'étaient emparés de la Pannonie, d'où les expulsa Marc-Aurèle. Cent ans après, ils firent des irruptions dans les provinces romaines; mais Aurélien et Probus les repoussèrent. Au commencement du cinquième siècle, on les voit se réunir aux Suèves et aux Alains pour se rendre maîtres d'une partie de l'Espagne. Ensuite ils passent en Asie, et viennent piller Rome, sous la conduite de Genséric, ainsi que nous l'avons dit dans la dernière séance. Il fallut leur céder ce qui restait à l'empire d'Orient de droits sur l'Afrique, et ils en jouirent jusque vers l'an 550 : à cette époque, ils disparaissent à peu près de l'histoire; mais ils avaient contribué à peupler plusieurs États européens.

Les Goths, parmi lesquels on a quelquefois compris les Vandales, étaient, selon toute apparence, un de ces

vieux peuples du Nord qui, à différentes époques, se sont élancés sur le Midi. On peut supposer, si l'on veut, que l'île de Gothland fut leur berceau, pourvu que l'on reconnaisse qu'ils occupaient une partie de cette Scandinavie continentale dont les anciens faisaient une prétendue île Baltie ou Basilie. On les a aussi confondus avec les Gètes; c'est ce que pensait, au sixième siècle, leur historien Jornandès. Toutefois, si l'on ne veut s'en rapporter qu'à des témoignages, et non à de simples ressemblances de noms, on trouvera probable que les Gètes, qui disparurent en se mêlant aux Thraces, n'avaient rien de commun avec les Goths. Ceux-ci, ordinairement désignés comme un peuple scythe ou sarmate, ne passèrent le Danube que vers la fin du deuxième siècle. Ils s'avancèrent jusqu'à la Thrace, où il n'y avait plus de Gètes, et réunis à d'autres barbares, ils pénétrèrent, vers 256, en Illyrie. Peu d'années après, nous voyons des Goths chassés de l'Asie par des troupes romaines, des Goths réfugiés sur le mont Hæmus, où ils sont en proie à tous les fléaux, des Goths enfin qui se font chrétiens en 325. Reste à savoir si tous ces Goths sont un même peuple, s'il ne faut pas distinguer ceux qui formaient un corps de nation, de ceux qui allaient errants par bandes. Quand s'est établie la division des Ostrogots et des Visigoths, c'est-à-dire des Goths de l'Est et de l'Ouest? Quelle était originairement la limite entre les uns et les autres? voilà ce qu'il faut nous résoudre à ignorer; car aucun texte, aucun monument contemporain ne peut nous l'apprendre. Les Visigoths, de quelque lieu qu'ils vinssent, s'établirent dans l'Espagne, dans les Gaules et attaquèrent l'empire romain. Athanaric, un de leurs monarques, fut vaincu par Théodose

le Grand. Je vous ai parlé des ravages du premier Alaric, et de l'établissement de son frère Ataulphe en Espagne. Au commencement du sixième siècle, l'Espagne et la Gaule méridionale appartenaient à Alaric II, que Clovis vainquit à Vouillé, près de Poitiers, en 507. Affaiblis ainsi dans les Gaules, les Visigoths restèrent maîtres de l'Espagne jusqu'à l'invasion des Maures au huitième siècle. Quant aux Ostrogoths, leur plus célèbre prince est Théodoric, qui les conduisit de Thrace en Italie, et qui, vainqueur d'Odoacre, établit à Ravenne le siége d'une nouvelle monarchie italienne. Sa domination s'étendait sur la Sicile, sur la Dalmatie, sur la Pannonie, sur la Provence, le Languedoc et une partie de l'Espagne. On doit des éloges à la sagesse de son administration; mais il a fait périr Boèce en 526; et il mourut lui-même, peu de jours après, déchiré, dit-on, de remords. Théodoric eut pour successeurs sa veuve Amalazunte, qui gouverna au nom de leur jeune fils Athanaric; puis un Théodat, qui fit étrangler cette Amalazunte, sa bienfaitrice; un Vitigès, que Bélisaire désarma et emmena captif à Constantinople; un Totila, par qui Rome fut deux fois ravagée; un Théïa enfin, qui, vaincu par Narsès, expira dans un combat en 553. Là finit la domination des Ostrogoths sur l'Italie, qui rentre jusqu'en 568 sous la puissance des empereurs byzantins. Mais, outre les Ostrogoths et les Visigoths, d'autres Goths, qualifiés Scandinaves, restaient dans le nord de l'Europe, d'où nous les verrons successivement descendre en Angleterre, en Allemagne, en Russie, et sur divers points de la Gaule et de l'Italie.

Les Francs, les Saxons, les Lombards, les Bourguignons, sont des peuples germains, auxquels la dé-

nomination de gothiques ne s'étend pas d'ordinaire. Il est fort difficile de démêler leurs origines. Tacite nous apprend que les Lombards, quoique placés au milieu de diverses nations puissantes, entre l'Elbe et l'Oder, avaient su conserver leur indépendance. Au temps de Marc-Aurèle, ils quittèrent leurs foyers, s'avancèrent vers le Danube, le traversèrent, s'emparèrent d'une province d'où ils furent bientôt chassés par les généraux romains. Après quoi, deux siècles se passent, sans qu'il soit question d'eux dans l'histoire. Ils reparaissent vers l'an 487, aident Odoacre, roi des Hérules, à s'emparer de l'île de Rugen, où ils s'établissent eux-mêmes. Au sixième siècle, ils envahissent et subjuguent la Pannonie, se répandent en Italie au nombre de deux cent mille. Leur chef Alboin est proclamé roi en 568, et s'installe à Milan. Ici commence un nouveau royaume d'Italie, qui comprenait la Gaule Cisalpine, divisée en Cispadane et Transpadane, en deçà et au delà du Pô. L'Étrurie ou la Toscane en faisait partie, et les Vénitiens, que Narsès avait affranchis du joug des Ostrogoths, étaient à la fin du sixième siècle retombés sous le joug des Lombards. Alboin exerça partout de grands ravages : ses successeurs, rois ou ducs de Lombardie, se perpétuèrent jusqu'au temps de Charlemagne.

Les Bourguignons habitaient primitivement les bords de la Vistule; Fastida, roi des Gépides, les en ayant chassés vers le milieu du troisième siècle, ils se retirèrent en deçà de l'Elbe, un peu au-dessous des Thuringiens. Probus les contraignit d'abandonner ce séjour; mais ils y étaient rentrés, quand Valentinien les appela au secours des Romains contre Attila. Après cette expédition, ils retournèrent entre l'Elbe et le

Rhin, jusqu'à ce que, passant le second de ces fleuves, ils envahirent, au commencement du cinquième siècle, la partie des Gaules qui avoisine le Haut-Rhin, la Saône et la Loire : ils l'occupaient au sixième siècle, tandis que les Francs achevaient de s'établir dans les parties plus occidentales et plus septentrionales de la Gaule, contrées dont les plus anciens habitants avaient porté le nom de Celtes.

On donne aux Celtes une très-haute antiquité. S'il en fallait croire Ammien Marcellin, leur nom serait originairement celui de Celtus, l'un de leurs premiers rois, et dont la mère s'appelait Galatie. Le nom de Celtes viendrait, selon Appien, d'un Celtus fils du cyclope Polyphème, et conquérant de tous les pays nommés depuis Celtiques. Maintenant quels sont ces pays? c'est l'Europe entière, au dire de certains savants : mais la plupart réservent cette dénomination aux provinces de la Gaule qui sont comprises entre le golfe de Gênes, les Pyrénées, l'Océan, le Rhin et les Alpes. Schœpflin a défendu fort plausiblement ce second système. Nous avons remarqué les excursions des Celtes en Italie et en Germanie, sous la conduite de Bellovèse et de Sigovèse. Nous avons vu les Gaulois ou Celtes porter leurs armes victorieuses jusqu'aux bords du Pont-Euxin, occuper la Pannonie, la Thrace, la Grèce, l'Asie Mineure; s'établir dans la Galatie ou Gallo-Grèce. D'autres Celtes s'éloignèrent un peu moins de la Gaule : ils s'arrêtèrent dans la Lithuanie, la Livonie et la Prusse, sous le nom d'Estiens; dans l'Illyrie, sous le nom de Carnes; dans la Bohême, sous le nom de Boyens; enfin, sous celui d'Helvétiens, autour des Alpes et du Haut-Rhin. Nous retrouvons des colonies celtiques jusque dans la

Scythie, où ces nouveaux habitants prirent le nom de Celto-Scythes. Celui de Celtibères, fort ancien dans l'Espagne tarragonaise, donne lieu de penser que les Celtes y ont pénétré de bonne heure; on ignore à quelle époque. On ne sait pas mieux quand ils s'introduisirent en Angleterre. Ils avaient occupé, bien avant le siècle de Tacite, la partie méridionale de cette île. Ce qui restait alors, ce qui reste encore aujourd'hui de conformités sensibles dans le langage et dans les mœurs, entre ces provinces de la Grande-Bretagne et celles de la Gaule occidentale, semble annoncer quelque origine commune. Ainsi, l'on a lieu de supposer que resserrés primitivement dans la Gaule, en deçà des Pyrénées, des Alpes et du Rhin, les Celtes se sont assez répandus hors de ces limites pour qu'une partie de leur postérité se trouve éparse et dans l'Espagne septentrionale, et au midi de l'Angleterre, et dans toute la Germanie, et dans l'Italie sur l'une et l'autre rive du Pô. Ils occupaient ces contrées, quand elles subirent le joug des Romains; et une grande partie de la population y était celtique encore, lorsque l'empire d'Occident s'écroula et que les États modernes se formèrent.

On a besoin de ces notions sur les différentes races humaines, pour bien concevoir et démêler les annales du moyen âge. Nous venons d'apprendre ainsi quel devenait, au sixième siècle, l'état de l'Italie et de l'Espagne. Dans ce que nous appelons aujourd'hui France, outre l'ancien fonds de la population gauloise ou celtique, et quelques familles romaines, il y avait des Visigoths, des Ostrogoths, des Bourguignons et des Francs. Clovis, époux de Clotilde, fille du roi des Bourguignons, régna mémorablement jusqu'en 511. Il avait

triomphé des Romains, et des Allemands, et des Goths, reçu le baptême et les titres de patrice, de consul et d'auguste. Il versa des torrents de sang, et fut comblé de louanges. De toute la France actuelle, il ne lui manquait guère que la Provence, toujours soumise aux maîtres de Rome, le Languedoc, possédé par les Visigoths, et le royaume de Bourgogne, resté à Sigismond; en revanche, la domination de Clovis s'étendait au delà de nos limites présentes au nord-est et au nord. Mais il partagea ses États entre ses quatre fils; et dès lors l'histoire de France devient si confuse et présente un si affreux chaos de batailles et d'assassinats, qu'il faut, pour en suivre les détails, plus d'attention qu'ils n'en méritent. De 511 à 600, les deux noms les plus fameux dans cette histoire sont ceux de Frédégonde et de Brunehaut. Frédégonde fut la troisième femme de Chilpéric; elle avait fait répudier la première, et assassiner la seconde: on lui impute la mort de son époux; assez d'autres forfaits de cette princesse sont indubitables. Brunehaut, fille d'un roi visigoth, épousa Sigebert, roi d'Austrasie, l'un des descendants de Clovis, et gouverna ce royaume en qualité de régente. On croit lui devoir des chaussées dont les restes portent encore son nom. Lorsqu'elle eut abjuré l'arianisme, et offert à l'Église de Rome les tributs de la France orthodoxe, le pape saint Grégoire et plusieurs pieux écrivains, qui ne la connaissaient sous aucun autre aspect, la comblèrent d'éloges. On préconisa sa beauté, sa modestie, sa décence et même sa douceur. Il ne paraît point en effet qu'elle ait fait égorger, en toute sa vie, plus de dix rois ou fils de rois; et Frédégaire, auteur contemporain, après avoir raconté comment

Clotaire tortura Brunehaut, comment il la fit traîner à travers les cailloux et les ronces par un cheval indompté, ajoute que ce Clotaire était aussi le meilleur et le plus doux des humains. Le P. Daniel, en son *Histoire de France*, dit que « saint Grégoire, qui avait be« soin de l'autorité de Brunehaut pour seconder les « missionnaires d'Angleterre, et pour se conserver en « Provence le petit patrimoine de l'Église romaine, « lui faisait la cour, en louant ce qu'elle faisait de bien, « sans toucher à certaines actions particulières qu'il « ignorait ou qu'il jugeait à propos de dissimuler. » Cette réflexion du père Daniel est sans doute fort juste; seulement il n'est point exact de dire que l'Église romaine eût alors un patrimoine en Provence.

L'Angleterre était dévastée par les Saxons. Effrayés de leurs ravages, plusieurs Angles ou Anglais se réfugièrent en Armorique, c'est-à-dire dans la partie de la France que nous appelons Bretagne. La Grande-Bretagne se divisa en sept royaumes; Kent, Northumberland, Estanglie, Mercie, Essex, Sussex et Wessex. L'un des principaux faits de l'histoire de cette Heptarchie, au sixième siècle, est l'introduction du christianisme dans le royaume de Kent, sous le roi Éthelbert et la reine Berthe son épouse; l'apôtre fut le moine Austin ou Augustin, envoyé par le pape Grégoire le Grand. L'histoire des Polonais s'ouvre vers le milieu du sixième siècle par le règne d'un premier duc, nommé Leck, qui leur a, dit-on, imposé quelques lois; on ajoute qu'ils étaient, en 700, gouvernés par Cracus, qui avait ajouté on ne sait trop quels détails à leurs institutions. La Perse, depuis le troisième siècle, obéissait aux rois sassanides, successeurs d'Artaxare. Cette suite

de règnes n'a rien de très-mémorable jusqu'en 531, époque de l'avénement de Chosroës : ce prince illustre fortifia les Portes Caspiennes, et fit la guerre durant près de quarante ans. Les historiens byzantins, pour se venger de ses victoires, flétrissent, tant qu'ils peuvent, sa mémoire, que les Persans révèrent et bénissant. Chosroës eut deux rivaux de sa gloire militaire, dans l'eunuque Narsès et dans Bélisaire; Narsès, né Persan, et défenseur de la Grèce; Bélisaire, célèbre par ses disgrâces après l'avoir été par ses triomphes; tous deux généraux des armées de Constantinople et vainqueurs des Vandales, de Totila, de Chosroës même. C'est à ces deux guerriers qu'appartient la gloire du règne de Justinien, sous lequel en effet l'empire grec, seul reste de la puissance romaine, parut s'affermir et s'étendre. Avant Justinien, Justin Ier, empereur de fortune, qui avait été simple soldat et qui ne savait pas lire, s'était concilié la faveur des pontifes par son orthodoxie constante. Sous son règne, Bélisaire pénétra dans l'intérieur de la Perse. Justinien, neveu de Justin, assassina Vitalien et parvint au trône en 527 : il est devenu fameux par les codes qu'il fit rédiger et qui, durant plusieurs siècles, ont régi, sous son nom, les affaires civiles d'une partie de l'Occident. Bélisaire continua de vaincre les Perses et détruisit le royaume des Vandales en Afrique, tandis que Narsès chassait les Goths de l'Italie. Cependant l'empereur bâtissait des églises, raisonnait théologie et devenait hérétique. Les faiblesses et les vices de sa vieillesse, les impôts dont il accabla ses peuples et le déshonneur dont le couvrit Théodora son épouse, auraient suffi, en d'autres circonstances, pour renverser un empereur et

même un empire. Après lui, Justin II, installé en 565, perdit la raison, et laissa le soin de gouverner à son gendre Tibère, qui lui succéda en 578, prit le surnom de Constantin, et remporta sur les Perses d'éclatantes victoires. Maurice, qui s'était distingué dans cette guerre, en fut récompensé par la couronne impériale; mais son avarice et sa cruauté déplurent : Phocas l'égorgea en 602.

La plus violente des querelles théologiques du sixième siècle fut celle des *trois chapitres* : on appelait ainsi certains écrits de Théodore de Mopsueste, d'Ibas et de Théodoret, écrits censurés par Justinien, approuvés puis rejetés par le pape Vigile, préconisés puis réprouvés par le pape Gélase, condamnés enfin en 553 à Constantinople par le cinquième des conciles œcuméniques. Un pape plus célèbre que ceux que je viens de nommer fut Grégoire le Grand, le panégyriste de la reine Brunehaut. On affirme, sans le prouver, qu'il a détruit plusieurs monuments de l'ancienne littérature : on sait mieux qu'il a réformé l'office divin, fondé une école de chant ecclésiastique, et composé plusieurs ouvrages théologiques, dans lesquels il faisait profession de négliger par piété les mondains ornements du style et quelquefois les règles mêmes de la grammaire. Les autres théologiens de cet âge sont, en langue latine, Césaire d'Arles, Fulgence, Cassiodore; en grec, Jean Climax et l'historien Évagre. La théologie peut revendiquer aussi les poésies latines d'Avitus, d'Arator, de Fortunat, même la chronique de Victor et jusqu'aux écrits historiques de Grégoire de Tours et de Frédégaire. Les travaux les plus profanes sont, dans la langue grecque, les poëmes de

Coluthus, de Tryphiodore, de Cointus, la curieuse histoire de Procope, continuée par Agathias, les commentaires de Jean Philopon et de Simplicius sur Aristote, les traités de médecine d'Aétius d'Amida, d'Alexandre de Tralles et de Pallade d'Antioche; dans la langue latine, la grammaire de Priscien, les livres de Boëce, qui, en écrivant sur les adversités, se consola du moins des siennes, l'histoire des Goths par Jornandès et les collections qu'on doit aux jurisconsultes employés par Justinien. Ces légistes, dont Tribonien était le chef, rédigeaient le *Code*, le *Digeste*, les *Institutes* et les *Novelles*, tandis qu'une jurisprudence d'une autre espèce se formait dans les compilations canoniques de Ferrand et de Denys le Petit. En traitant de la chronologie technique, je vous ai fait connaître ce même Denys comme l'inventeur de l'ère chrétienne. Vous voyez qu'il restait encore aux lettres quelque activité, quoique plusieurs causes, et particulièrement les établissements monastiques multipliés par Sabas, saint Claude, saint Benoît, sainte Scholastique, sainte Radegonde, eussent affaibli le goût des études, même ecclésiastiques, qui devaient un jour s'y ranimer.

La vingt-deuxième année du septième siècle de l'ère vulgaire est la première de l'Hégire, ère nouvelle qui annonce une religion de plus, une révolution importante et un personnage célèbre, Mahomet : j'ai déjà aussi fixé vos regards sur cette époque. L'Arabie est une presqu'île séparée de la Perse par le golfe Persique; de l'Égypte par le golfe Arabique ou mer Rouge. On suppose que Joktan, fils d'Éber, fonda l'empire des Arabes peu après la confusion des langues, et l'on donne de très-longues listes de rois depuis ce Joktan

jusqu'à Mahomet. Il y aurait fort peu de profit à suivre ou à démêler les fils de ces dynasties : les faits qui s'attachent à cette nomenclature sont en petit nombre et d'un médiocre intérêt; plusieurs sont fabuleux, et la chronologie en est difficile à établir. Il importerait davantage de savoir comment les anciens Arabes se sont maintenus indépendants des Égyptiens; pourquoi ils ne craignirent point Alexandre et ne daignèrent pas lui envoyer d'ambassadeurs, lorsqu'il méditait leur ruine; quelle résistance ils opposèrent aux armées d'Antigonus et de Démétrius; quelles incursions ils firent en Syrie, même quand ce pays appartenait aux Romains; pourquoi Pompée, sans conquérir l'Arabie, se contenta d'exiger quelques tributs annuels; quels obstacles arrêtèrent l'expédition contre les Arabes ordonnée par Auguste; jusqu'à quel point les historiens de Rome ont exagéré les succès de Trajan et de Sévère dans cette contrée, et par quelles causes ces deux empereurs furent obligés d'en sortir; quelle est l'origine des Sarrasins; à quelle époque ils se mêlèrent aux Arabes; quels ravages ils exercèrent en Égypte, en Palestine, en Phénicie, avant le septième siècle de notre ère. Ce que nous savons, c'est qu'alors l'Arabie était l'une des plus libres et des plus paisibles contrées du globe; que les sectes juives et chrétiennes, persécutées ailleurs, s'y étaient réfugiées et s'y accordaient entre elles et avec des idolâtres : il était possible de les réunir, en formant une religion nouvelle des croyances qui leur restaient communes. En 569, était né à la Mecque un homme destiné à réussir dans ce dessein et à changer la face de l'Orient. Ignorant et ambitieux, de fanatique il devint imposteur : il eut des entretiens avec

l'ange Gabriel, fit des miracles et passa pour prophète. Il fut passionné, cruel et enthousiaste; tel, en un mot, qu'il convient d'être pour égarer et subjuguer les peuples. Il conquit donc l'Arabie, dévasta la Syrie alors soumise à l'empereur de Constantinople, fonda un puissant empire qui s'est éteint ou déplacé, et une religion absurde qui dure encore. A Mahomet succéda son beau-père Aboubekr, et non son gendre Ali, qui prétendait aussi à l'empire, et qui devint chez les musulmans le chef de la secte des Shiites. Aboubekr remporta des victoires dans la Palestine, et propagea les révélations de Mahomet. Les Shiites maudissent Aboubekr; les Sonnites le révèrent comme un héros et comme un saint. Quoique les Arabes fussent partagés entre ces deux sectes, l'éclat du règne d'Omar raffermit sa dignité de Calife ou vicaire du prophète. Les Grecs chassés de la Phénicie, la prise de Damas et de Jérusalem, la défaite des Persans, l'Égypte et la Libye enlevées aux Romains; tels sont les exploits d'Omar et de ses généraux. Il est célèbre parmi les brigands qui ont rapidement ravagé le monde. L'incendie de la bibliothèque d'Alexandrie, en 641, qui lui est généralement imputé, n'est pas le plus avéré de ses crimes. Assassiné dans toute sa gloire, en 644, la dixième année de son règne, il fut remplacé par Othman, qui, durant les douze années suivantes, montra beaucoup de zèle pour la propagation de la foi musulmane, et laissait à ses généraux le soin de continuer les désastres de l'Orient. On conspira contre Othman; il périt sous les coups des séditieux, l'an 35 de l'Hégire, 656 de notre ère. Cette fois, Ali fut proclamé calife, malgré Aïesha, veuve de Mahomet;

la mère des fidèles. Ali vainquit Zobéir et Talha, armés par cette femme, et l'ayant prise elle-même, il la fit conduire honorablement à Médine. Mais il avait dépouillé Moavias du gouvernement de Syrie, Amrou de celui d'Égypte : ils excitèrent un autre soulèvement, et, après plusieurs combats, ils parvinrent à faire poignarder le calife : son fils Hassan ne lui succéda que pour abdiquer au bout de six mois; et Moavias fut, en 661, le premier calife de la race des Ommiades.

La Perse, que nous venons de voir si puissante au sixième siècle sous Chosroës Ier, perd, au septième, son indépendance. Chosroës II est déposé en 628, après avoir, durant un long règne, conquis et perdu beaucoup de provinces, vaincu l'empereur byzantin Phocas, et succombé sous les armes d'Héraclius. Siroës, son fils et son assassin, lui succéda et ne garda que six mois une couronne si horriblement acquise : on prétend que les remords abrégèrent ses jours; et les auteurs chrétiens le comblent d'éloges, parce qu'il parut favoriser la propagation de la foi évangélique. La dynastie continua de languir sous Adézer, Sarbazar, Tourandokht, et s'éteignit enfin sous Isdegerde, dont le nom s'est attaché à une ère qui s'ouvre en 632, ainsi que je vous l'ai exposé il y a quelques mois. Isdegerde fut détrôné par les musulmans, et la Perse devint une portion de l'empire des califes.

A Constantinople, le cruel et déréglé Phocas, attaqué au dehors par les Perses, au dedans par des conjurés, fut enfin écrasé, en 610, par la faction d'Héraclius. Les campagnes de ce dernier contre Chosroës II et Siroës furent extrêmement glorieuses : mais les musul-

mans lui enlevèrent, comme je viens de le dire, la Syrie, la Palestine et l'Égypte. Il se fit théologien, et publia l'*Ecthèse*, édit favorable au *monothélisme*, c'est-à-dire à l'opinion qui n'attribue à J. C. qu'une volonté. Après les règnes éphémères d'Héraclius-Constantin et d'Héracléonas, Constant II promulgua en 648 le formulaire appelé *Type*, pour imposer aux monothélites et à leurs adversaires un silence que ni les uns ni les autres ne gardèrent. Les antimonothélites l'ont tué en 668, et leurs écrivains ont fort noirci sa mémoire : il mérite une partie de leurs reproches; il avait gouverné sans habileté et sans soin; les califes avaient conquis sur lui Rhodes, Chypre et des provinces africaines. Sous Constantin-Pogonat ou le Barbu, les musulmans assiégèrent Constantinople en 672. A ce barbare Pogonat, qui mutila ses frères, succéda en 685 son fils Justinien II, qui vainquit les Esclavons et qui allait massacrer en une nuit tout le peuple de Constantinople, si le patrice Léonce ne l'eût prévenu en le détrônant et en lui faisant couper le nez en 695 : il était trop juste que Léonce devînt empereur à son tour, et qu'il subît le même supplice. C'est ce qui arriva effectivement. Le nez de Léonce fut coupé par ordre d'Absimare-Tibère, qui monta sur le trône en 698, et en fut renversé en 705 par Justinien II encore vivant.

Tel était déjà le déplorable état du Bas-Empire, ou empire grec ou byzantin. En même temps qu'il se démembrait en Orient, les empereurs perdaient encore les possessions qui leur restaient en Italie. Elles leur étaient enlevées ou par les exarques mêmes auxquels ils en confiaient l'administration, ou par les Lombards;

dont les progrès n'étaient plus ralentis que par leurs propres discordes. Les rois de Lombardie, durant ce siècle, n'ont pas laissé de grands souvenirs; et le génie de Corneille n'a pu attacher de célébrité au nom de Pertharite, qui fut installé sur ce trône en 661, détrôné en 662, et rétabli en 671 pour l'occuper jusqu'en 688. Les Lombards s'étaient emparés de l'État vénitien; mais, dit M. Daru, l'industrie vénitienne tenait à quelques égards ces conquérants dans la dépendance de la république. Celle-ci changea la forme de son gouvernement en 697. Paul Luc Anafeste fut élu duc ou doge à vie: ce choix fut fait, dit-on, par douze principaux citoyens dont l'histoire a conservé les noms; quelques-uns de ces noms se sont perpétués avec gloire, Contarini, Tiépolo, Gradénigo, Dandolo, etc. La Ligurie ou la république de Gênes s'appartenait à elle-même jusqu'en 638; à cette époque, elle fut soumise par les rois de Lombardie, qui possédaient aussi la Toscane et la faisaient gouverner par des ducs amovibles. Les Visigoths occupaient toujours l'Espagne: on distingue parmi leurs rois, Wamba, prince valeureux, qui abdiqua la couronne peu avant l'année 700.

Une très-grande partie de la France se trouva réunie, vers 630, sous la puissance du roi Dagobert, monarque un peu moins barbare que ses aïeux et que ses descendants. Ceux-ci sont presque tous à comprendre sous la dénomination de rois fainéants. Sous eux, administraient, gouvernaient, s'élevaient des maires du palais, qui au huitième siècle ont fini par les détrôner. Une simple fonction dans l'intérieur du palais se transforma en ministère universel et en commandement général des armées. Déjà, auprès de Dagobert, on aper-

çoit le maire Pepin de Landen, dont le fils Grimoald fut plus entreprenant sous Sigebert II. Ensuite l'ambitieux Ébroïn opprime, bouleverse le royaume, jusqu'à ce qu'un seigneur l'assassine en 681. Ce fut sept ans après que Pepin d'Héristel, petit-fils de Pepin le Vieux ou de Landen, vainquit le roi Thierry III et s'empara de l'exercice du pouvoir suprême.

Le monothélisme fut la grande affaire ecclésiastique de ce siècle. Il s'agissait de savoir si Jésus, n'étant qu'une personne, mais ayant deux natures, l'une divine et l'autre humaine, il fallait reconnaître en lui une seule ou une double volonté. Un tel sujet occupa, durant cent années, les moines, les docteurs, les conciles, les papes et les rois. L'*Ecthèse* d'Héraclius et le *Type* de Constant furent condamnés par les papes. La dispute dura jusqu'après le sixième concile général, troisième de Constantinople, qui en 681 anathématisa le monothélisme. Cette décision indiquait et accroissait la puissance papale, qui dans le cours de ce siècle fut successivement exercée par vingt et un évêques de Rome, sans compter quelques antipapes. On remarque parmi ces prélats Boniface III, qui fait reconnaître sa primauté ecclésiastique par l'empereur Phocas; Honorius, qui se laisse un instant séduire par le monothélite Sergius; Théodose, qui le premier est expressément appelé souverain pontife; Martin, qui, malgré cette souveraineté, est emprisonné, destitué, exilé; Agathon enfin, qui abolit le tribut que chaque nouveau pape payait au chef de l'Empire. Nous sommes obligés de convenir qu'aucun de ces vingt et un pontifes n'encouragea les études: aussi les écrivains de ce temps sont-ils en petit nombre et en général fort ignorés.

Acron, commentateur d'Horace, est le plus profane; Isidore de Séville est le plus savant; Moschus, auteur du *Pré spirituel*, est sans contredit le plus singulier; et le moine Marculphe n'est pas le moins utile, puisque les formules d'actes ecclésiastiques et civils qu'il a recueillies, contribuent à nous faire connaître l'histoire, les lois, les mœurs et la langue de nos aïeux sous la dynastie mérovingienne. Quatre médecins grecs, Théophile Protospathare, Étienne, Moschion et Paul d'Égine appartiennent à ce siècle, qui revendique aussi les poésies historiques de Georges Pisidès et les annales de Théophylacte Simocatta, l'un des historiens byzantins. Voilà, jusqu'ici, quatre auteurs originaux pour cette branche d'histoire : Procope et Agathias, au sixième siècle; Georges Pisidès et Simocatta, au septième. Je vais maintenant indiquer les faits dont elle se compose de l'an 700 à 800, c'est-à-dire au huitième siècle.

Justinien II, rétabli en 705, fit mourir les deux personnages qui avaient usurpé son trône et interrompu son règne, Léonce et Absimare-Tibère : il tomba lui-même en 711 sous les coups de Philippicus. Celui-ci fut dix-huit mois après déposé comme monothélite. Les autres empereurs grecs du huitième siècle sont Anastase II, Théodose III, Léon III ou l'Isaurien, Constantin IV dit Copronyme, Léon IV et Constantin V. Anastase II déserta le trône en 716, et se confina dans un cloître. Théodose III, se sentant peu capable de tenir tête au général de ses propres armées, lui céda l'empire en 717. Ce général était Léon l'Isaurien, fils d'un cordonnier de Séleucie en Isaurie. Quand Léon eut mis à mort tous les compétiteurs qui enviaient son

élévation, on eut pour lui un très-grand respect, et les plus vénérables personnages se montraient fort disposés à le soutenir, tout usurpateur qu'il était, s'il ne se fût déclaré iconoclaste ou *brise-images*. On avait vu, dit Le Beau, beaucoup de princes hérétiques; Léon fut le premier empereur hérésiarque : il passe en effet pour l'inventeur de l'hérésie qui consiste à ne point honorer les représentations de Dieu et des saints. L'ordre qu'il avait donné de les abattre dans les lieux publics excita une sédition qu'il réprima, et dont il jugea convenable de se venger sur les hommes de lettres. Il incendia la bibliothèque de Constantinople, où ils étaient rassemblés : ils y périrent avec trente mille volumes, et un très-grand nombre de médailles et de tableaux. Son fils Constantin IV lui succéda en 741, et fut aussi iconoclaste : ses attentats ne se bornèrent point aux images : il fit crever les yeux à son beau-frère Artabaze et aux deux fils de ce seigneur : il osa bien davantage; il maltraita les cénobites et se montra de tout point si pervers, qu'on ne lui tint presque aucun compte de ses succès contre les Bulgares. Cependant il ne paraît pas qu'on ait essayé d'abréger, par les moyens alors trop usités, cet odieux règne, qui dura trente-quatre ans. Constantin ne mourut que de la peste. Héritier de son zèle contre les images, son fils Léon IV expira aussi couvert de charbons pestilentiels : on n'a pas manqué de considérer cette mort et celle de Constantin IV comme des punitions divines. Constantin V, installé en 780, régna fort peu durant les dix-sept ans qu'il porta la couronne : sa mère Irène, chargée de gouverner pour lui jusqu'à ce qu'il fût sorti de l'enfance, prétendit qu'il n'en sortait point, quoique

devenu majeur, et elle voulut conserver les fonctions de régente. Il la relègue dans un château; mais bientôt il s'aperçoit lui-même qu'il ne peut gouverner sans elle; il la rappelle, et trop docile au conseil qu'elle lui donne de répudier une première épouse, pour se marier à une fille suivante nommée Théodote, il mécontente les grands et le clergé. Irène profite de cette disposition des esprits, se range du parti des mécontents, emprisonne son fils, lui crève les yeux, le tue enfin, et règne seule jusqu'en 802. Comme elle n'était point iconoclaste, ni suspecte d'aucune autre hérésie, les historiens du moyen âge ne la censurent que le moins qu'ils peuvent. Vous avez remarqué sans doute qu'avant l'année 700 on coupait les nez; maintenant on crève les yeux : c'est, entre ces deux siècles, la principale différence dans les formes de gouvernement. Déchiré ainsi par les factions de la cour et du sacerdoce, l'empire grec restait en proie aux Sarrasins, aux Huns, aux Goths, aux Lombards; et l'on a peine à concevoir comment il pourra durer encore plus de six cents ans.

Cependant, depuis Canton jusqu'au sein de l'Espagne, vingt peuples asiatiques, africains, européens, plient sous les armes des Arabes ou Sarrasins, à qui l'on donnait aussi le nom de Maures, parce qu'ils étaient maîtres de la Mauritanie. Déjà leur empire avait acquis une telle vigueur qu'il fut à peine affaibli par la révolution sanglante qui, en 750, fit passer le califat de la famille des Ommiades à celle des Abassides. Parmi les derniers Ommiades je nommerai Walid, sous lequel les Arabes achevèrent la conquête de l'Afrique et subjuguèrent l'Inde en deçà du Gange, vers l'an 710; Soli-

man son frère, qui conduisit devant Constantinople une flotte de dix-huit cents voiles, et la vit en partie détruite par le feu grégeois; et après quelques autres califes, Merwan II, dont le règne, agité par des révoltes continuelles, termine cette dynastie. Aboul-Abbas commence celle des Abassides, qui se maintiendra jusqu'au milieu du treizième siècle et donnera trente-sept califes : d'abord, Aboul-Abbas lui-même, dont l'habileté triomphe de tous les efforts que font les Ommiades pour ressaisir la puissance; puis, son frère Abougiafar-Almanzor, qui fonde Bagdad, seconde les progrès des sciences, et se montre néanmoins avare, vindicatif, perfide et cruel; Mahadi, avide de conquêtes et prodigue des trésors de l'État devenus presque inépuisables; Musa-al-Hadi, empoisonné à vingt-cinq ans par sa mère, après avoir inhumainement exterminé une secte manichéenne; enfin, Haroun-al-Raschid, contemporain de Charlemagne et presque son émule, vainqueur des armées byzantines, protecteur éclairé des lettres, bienfaiteur de ses peuples, mais persécuteur aveugle de l'illustre famille des Barmécides, dont il avait reçu d'éminents services. Ce règne a imprimé une heureuse direction à la littérature des Arabes; elle commença par s'approprier, en des traductions, les richesses de celle des Grecs, et s'ouvrit bientôt à elle-même, par le développement de quelques sciences, des routes qui pouvaient sembler nouvelles. On croit que les Arabes ont inventé l'algèbre sous Haroun-al-Raschid, s'ils ne l'ont apprise des Indiens. Les chiffres qui portent le nom d'arabes et l'ingénieux système d'arithmétique qui en résulte, peuvent remonter à la même époque et à la même source. Car, si au quatrième siècle le

mathématicien grec Diophante était arrivé assez près de ces méthodes, on ne saurait dire qu'il les ait en effet connues.

L'Espagne vit tomber en 712 le trône des Visigoths, alors occupé par Rodrigue, successeur de Wamba. Les Sarrasins s'en rendirent maîtres, et les califes y maintinrent des gouverneurs ou vice-rois jusqu'en 748. Depuis lors, Abdérame commence une suite de rois indépendants établis à Cordoue, rois mahométans, issus de la famille des Ommiades. L'histoire nous offre, concurremment avec ces princes infidèles, des rois goths et chrétiens d'Oviédo, ou de Léon, ou des Asturies, ou de Navarre. Toute cette partie des annales espagnoles est, il le faut avouer, très-obscure. En Italie, les rois lombards les plus fameux sont Liutprand, Astolphe et Didier. Ils aspirèrent à soumettre à leurs lois certains cantons italiens où les empereurs grecs de Constantinople étaient encore obéis ou reconnus. Liutprand se fit redouter de ces empereurs grecs et même des pontifes romains; mais Astolphe fut vaincu et humilié par Pepin le Bref, et Charlemagne détrôna Didier en 774. Dès lors, Charlemagne règne en Italie, en s'abstenant de déterminer la nature et l'étendue de la puissance qu'il y exerce : les empereurs byzantins s'y laissent oublier; des ducs de Spolète, de Bénévent, de Frioul, régissent certains territoires, et les papes, comme nous le verrons bientôt, jettent les premiers fondements de leur pouvoir temporel. Le christianisme s'introduit en Danemark, vers la fin du huitième siècle, et n'y réforme point les habitudes de brigandages. On continue les incursions en Angleterre et ailleurs. C'est en France que se forme, sous les maires du palais,

puis sous les deux premiers rois carlovingiens, la principale puissance occidentale.

Pepin d'Héristel, véritable roi de France sous les noms de Clovis III et de Childebert III, transmit l'autorité suprême à Charles Martel, qui eut pourtant besoin de la conquérir; car on l'avait jeté au fond d'un cachot : il s'échappa, parut en Austrasie, défit Chilpéric II, et voulut bien se contenter du titre de maire. Bientôt on le vit repousser les Sarrasins, qui s'élançaient de l'Espagne sur la Gaule. Il en tua, dit-on, trois cent mille entre Poitiers et Tours; puis il dompta les Frisons et les convertit : c'était alors le complément de toute conquête. Il délivra l'Aquitaine, et réprima des révoltes en Provence. Le pape Grégoire III lui offrait le titre de consul de Rome, lorsqu'ils moururent l'un et l'autre en 741. Charles Martel laissait deux fils, Carloman et Pepin le Bref. Le premier se fit moine, et le second, s'ennuyant de n'être que maire, proposa au pape Zacharie un cas de conscience. Il lui demanda s'il était à propos qu'un jeune idiot conservât le titre de roi, lorsqu'il ne manquait plus que ce titre même à l'homme qui gouvernait dignement le royaume. De l'avis du pontife, Childéric III, le dernier des Mérovingiens, fut détrôné, rasé, enfermé au monastère de Sithiu, depuis Saint-Bertin, à Saint-Omer. Telle est du moins la tradition qui s'est perpétuée dans nos histoires : elle a été contestée au dix-septième siècle par Le Cointe, Dubois, Noël Alexandre, et en 1817 par M. Guillon; et l'on doit convenir qu'elle est du nombre de celles que les papes ont propagées et accréditées pour soutenir leurs prétentions ambitieuses. Mais, comme l'observait Montesquieu, elle semble au-

torisée par des témoignages assez voisins de l'événement. Une des raisons du P. Le Cointe contre ce récit, était que le pape Zacharie aurait commis une injustice. « Il est admirable, répond Montesquieu, de « voir un historien juger de ce que les hommes ont « fait par ce qu'ils auraient dû faire. Avec cette ma- « nière de raisonner, il n'y aurait plus d'histoire... « Quand Pepin fut couronné roi, ce ne fut qu'une cé- « rémonie de plus et un fantôme de moins. Il n'acquit « rien par là que les ornements royaux ; il n'y eut rien « de changé dans la nation. » Du reste, les observations de M. Guillon contre l'authenticité des monuments dont il s'agit sont fort savantes, et mériteraient au moins un examen dans lequel nous ne pouvons pas entrer. Sa dissertation est intitulée, *Preuve de la fidélité des Français à leurs rois légitimes lors du passage de la première à la seconde dynastie.* On a eu peine à saisir le rapport que ce titre pouvait avoir avec l'opinion historique que soutient l'auteur; car une décision pontificale, à laquelle les peuples ignorants de ce siècle devaient attacher quelque valeur, expliquerait l'abandon où ils ont laissé leur roi légitime Childéric III : si le pape n'y est point intervenu, ils sont, ce semble, un peu moins excusables, quoique, à vrai dire, l'état d'abjection où ils étaient réduits ne leur permît d'opposer aucune résistance efficace à cette révolution de cour; ils l'ont subie, et presque ignorée : aussi passifs que Childéric, ils ne lui ont été réellement ni fidèles ni infidèles.

Il serait plus utile de rechercher quel fut, sous la première race de nos rois, l'état des personnes, des lois et des pouvoirs; quelles étaient les lois fondamen-

tales du royaume; quels droits la nation s'était réservés, de quelle puissance elle avait investi le monarque; en quoi consistaient les dignités, les offices, les possessions, les fiefs, la noblesse. C'est un travail dans lequel l'érudition et la saine critique s'efforcent aujourd'hui de porter beaucoup d'exactitude et de lumières. Mais, si nous nous en tenons aux livres publiés sur cette matière dans les trois derniers siècles, nous verrons que, selon les divers raisonnements qu'on a bâtis sur différents textes, on a conclu que le gouvernement était essentiellement monarchique, ou originairement démocratique, ou bien aristocratique, ou enfin composé du mélange de ces trois formes; que l'institution de la noblesse remontait à Pharamond, ou qu'elle n'était devenue héréditaire que sous le règne de Clotaire II, vers 615; que la féodalité a été le fruit immédiat de la conquête des Gaules par les Francs, ou qu'elle date seulement de Charles Martel. Dans tous les cas, l'erreur la plus dangereuse serait de prendre les pratiques d'un âge si inculte et si barbare pour des lois immuables, imposées aux Français de tous les âges, et à jamais incorrigibles, quels que puissent être les progrès des lumières et de la civilisation. Il est trop vrai que la force, la guerre, les événements, les circonstances décidaient en tout sens les questions politiques, étendaient ou resserraient les pouvoirs, fondaient, abolissaient, rétablissaient les droits, les priviléges, les servitudes. Autant l'on distinguait dans la Gaule de nations ou races diverses, Bourguignons, Visigoths, Ostrogoths, Francs, Allemands, Saxons, Bretons, Romains, autant l'on comptait de législations particulières. Les premiers chefs n'étaient que des gé-

néraux d'armée et n'exerçaient qu'un commandement militaire. Tous leurs compagnons avaient des droits aux fruits des incursions et du pillage : longtemps Clovis même n'y put réclamer que sa part. Au mois de mars, on s'assemblait pour régler les affaires communes, décider la guerre, établir des règlements ou des lois. Tous les peuples modernes ont commencé à peu près ainsi; et les chefs militaires ne sont parvenus au despotisme que par degrés, en employant ce qu'ils obtenaient de pouvoir à l'agrandissement de ce pouvoir même, et en profitant, avec plus ou moins d'habileté ou d'audace, de l'ignorance ou des vices de leurs contemporains. Les guerriers qui avaient combattu sous leurs ordres, récompensés d'abord par de médiocres présents, tels qu'un cheval, un javelot, le furent bientôt plus libéralement par des concessions territoriales, extraites du domaine public; et quoique les bénéfices ne fussent encore que viagers et même amovibles, ils suffisaient pour détacher de l'intérêt commun les bénéficiers ou leudes, et pour les entraîner à soutenir tous les actes dont ils se promettaient de tirer quelque profit. Ce fut bien mieux lorsqu'on eut créé les justices seigneuriales, donné un ressort judiciaire à chaque bénéfice, et ajouté à ses fruits le produit des confiscations et des amendes. Les bénéfices ne tardèrent point à être déclarés héréditaires; et nous distinguons par le nom de fiefs ceux qu'on n'obtenait qu'en se reconnaissant pour vassal de la couronne et en s'obligeant à des services domestiques et militaires. Dès lors, se forma une caste qui ne pouvait manquer de devenir redoutable aux monarques faibles ou malheureux. Le clergé cependant, par des talents plus exer-

cés, par des mœurs plus régulières, par la nature même de ses fonctions, par l'ascendant qu'elles lui donnaient sur la multitude, acquérait une puissance plus solide et plus étendue, quoiqu'elle n'eût pas encore autant d'appareil et d'éclat. Tel est l'aspect général que présentent les faits de cet âge. Pour arriver à plus de précision, il faudrait des détails et des discussions que nous ne pourrions entreprendre sans nous écarter de notre plan.

Pepin le Bref régna dix-sept ans et mourut en 768, vainqueur des Saxons, des Esclavons, des Bavarois, des Lombards et du duc d'Aquitaine. Charlemagne, après avoir détrôné Didier, maîtrise l'Italie, subjugue les Saxons, les baptise ou les extermine, et reçoit en 800 la couronne impériale. La puissance de Charles s'étendait en effet sur presque tout l'Occident : il avait conquis et il gouvernait toutes les Gaules, une partie de la Germanie, l'Italie jusqu'à la Calabre, l'Espagne jusqu'à l'Èbre, la Pologne jusqu'à la Vistule. Ses contemporains ont admiré ses vastes conquêtes; la postérité peut lui savoir gré de quelques efforts pour le bonheur des peuples : il aspirait à les civiliser par les lois, par la religion, par les lumières; et si les écoles qu'il établissait propageaient des erreurs, ce n'était ni son intention ni sa faute. Loin de vouloir éteindre les connaissances acquises, il croyait de bien bonne foi les répandre et les multiplier. Fort peu de conquérants ont eu plus de respect que lui pour la liberté publique : il osa la rétablir. Deux fois par an, au mois de mai et sur la fin de l'automne, il convoquait les assemblées de la nation, et forçait le clergé et la noblesse d'y admettre, mais non par voie d'élection populaire,

douze hommes du peuple pour chaque comté. Afin de ne point gêner les délibérations, il s'abstenait d'y assister lui-même, à moins qu'il n'y fût appelé. Il ne publiait d'autres lois que les résolutions qu'on y avait prises et que jamais il n'avait despotiquement dictées. Ces lois, nommées Capitulaires, s'annonçaient comme des volontés nationales, et l'étaient réellement; aussi sont-elles souvent fort sages. Le royaume fut partagé en districts ou départements, et sous-divisé en comtés; on créa des assemblées provinciales dont l'autorité limitait celle des ducs et des comtes, et qui tendaient à l'amélioration de tout le système administratif. Pour réprimer les abus des justices seigneuriales, Charlemagne faisait reviser les jugements par des envoyés royaux, *missi dominici*, qui, quatre fois par an, allaient tenir des assises. Le droit de nommer les évêques fut rendu au peuple et au clergé de chaque église. Des règlements efficaces mirent les campagnes à l'abri des vexations militaires, et assujettirent les soldats et leurs chefs à une discipline rigoureuse. En un mot, ce règne offre le phénomène d'un gouvernement intérieur qui se perfectionne sous un monarque guerrier. Maître de la moitié de l'Europe, en un siècle d'ignorance et de superstition, il a fait presque tout le bien et seulement une partie du mal dont un grand pouvoir et une vaste ambition sont capables. On lui reproche un penchant auquel Henri IV n'a pas mieux résisté : « Mais, dit Montes-
« quieu, un prince qui gouverna toujours par lui-même
« et qui passa sa vie dans les travaux, peut bien méri-
« ter quelque excuse. Il mit une règle admirable dans
« sa dépense; il fit valoir ses domaines avec sagesse,
« avec attention, avec économie; un père de famille

« pourrait apprendre dans ses lois à gouverner sa mai-
« son. On voit, dans ses Capitulaires, la source pure et
« sacrée d'où il tira ses richesses. Je ne dirai plus
« qu'un mot, ajoute Montesquieu : il ordonnait qu'on
« vendît les œufs de ses basses-cours et les herbes inu-
« tiles de ses jardins; et il avait distribué à ses peuples
« toutes les richesses des Lombards, et les immenses
« trésors de ces Huns qui avaient dépouillé l'univers. »

L'un des articles qu'il importe le plus de démêler dans l'histoire du huitième siècle, c'est l'origine de la puissance temporelle des papes. Leur primauté spirituelle est un point dogmatique, décidé au sein de l'Église catholique; nous n'avons point à déterminer ici par les lois canoniques, par des discussions théologiques, ni même par l'histoire, l'étendue des prérogatives attachées à cette primauté. Nous ne parlons que du pouvoir politique des évêques de Rome, de leur transformation en princes ou souverains d'un État. Or cette révolution n'est certainement pas antérieure à l'année 700. Il ne serait plus permis aujourd'hui de s'arrêter à l'examen de la prétendue donation de Constantin; il y a déjà trois cents ans que l'Arioste en parlait en Italie avec tout le mépris qu'elle mérite. Toutes les annales attestent que, depuis 325 jusqu'en 476, les papes n'ont rempli à Rome que des fonctions apostoliques; ils n'étaient pas comptés au nombre des magistrats civils. Il en a été de même, après la chute d'Augustule, sous Odoacre, sous Théodoric et les autres rois goths, sous le gouvernement de Narsès au nom de Justinien et de Justin II, puis sous Alboin et les rois lombards. Les empereurs grecs entretenaient à Ravenne un gouverneur ou exarque, qui ratifiait l'é-

lection de chaque évêque de Rome. Les choses demeurèrent en cet état jusqu'après 727. Cependant toutes les institutions ecclésiastiques faisaient de très-grands progrès : plusieurs papes et d'autres prélats avaient mérité par leurs vertus et par leurs talents le respect des nations et l'estime des rois. L'instruction religieuse contribuait à civiliser les peuples barbares. De toutes parts s'élevaient et s'enrichissaient des églises et des monastères, dont les propriétés territoriales acquéraient peu à peu assez de surface pour se transformer insensiblement en principautés; métamorphose trop facile sous des gouvernements faibles, sous des législations obscures et vacillantes. Ajoutez la fréquence et la solennité des conciles, l'intérêt général qu'excitaient leurs décisions, le contact de leurs débats avec l'ordre ou le désordre des affaires publiques Observez qu'au commencement du huitième siècle, il n'existait en Europe d'autre grand empire que celui de Constantinople; et que pourtant la puissance des empereurs grecs, limitée en Asie par celle des califes, affaiblie au sein même de Byzance par des révolutions intérieures, représentée à Ravenne par des exarques inhabiles ou infidèles, se soutenait à peine en Italie contre les armes des Lombards, et avait quelquefois besoin d'être défendue par l'influence des pontifes romains. Considérez que les nouveaux trônes, élevés çà et là par des conquérants barbares, chancelaient déjà sous leurs successeurs, dont l'impéritie provoquait naturellement les entreprises du clergé; d'autant mieux que ce clergé, plus instruit que le vulgaire, ne l'était pourtant pas assez pour connaître les limites de ses propres fonctions et ne pas profiter aveuglément des moyens d'a-

grandir son pouvoir. Mais ce qui favorisait encore plus cette insensible révolution des papes, c'était le goût des empereurs grecs pour les controverses théologiques; car, par là, ces princes provoquaient des résistances apostoliques dont l'éclat et le succès rabaissaient, aux yeux des peuples, la dignité impériale. On voyait la doctrine du pontife triompher solennellement des édits du souverain; et le prélat qui, par les sentences pastorales, limitait ainsi l'autorité civile, devait paraître capable de l'exercer au moment où il ne la dédaignerait plus. Léon l'Isaurien eut l'imprudence de publier presque en même temps son édit contre les images et le projet d'une capitation nouvelle à payer par les peuples d'Italie. Des séditions éclatèrent que le pape Grégoire II se donna le mérite d'apaiser, tout en fulminant contre l'hérésie de l'empereur. Il est difficile de vérifier aujourd'hui si réellement l'empereur Léon a plusieurs fois essayé d'attenter, par le ministère de ses officiers, aux jours de Grégoire; mais personne n'en douta dans Rome et dans l'Italie entière; et ces complots avortés excitèrent au loin l'indignation, ou le mépris, plus dangereux qu'elle. Au contraire, quand le pouvoir temporel de Léon est attaqué, Grégoire est toujours en règle; et lorsque Liutprand, roi d'Italie, profite de ces troubles pour s'emparer de Ravenne et de quelques autres places, c'est encore Grégoire qui soutient les droits de Léon. Liutprand déclare qu'il veut bien abandonner ces villes, mais non les rendre aux officiers de l'empereur : il en fait présent à l'Église romaine, qui s'abstient également de les accepter et de les refuser. Grégoire II mourut en 731, après avoir ménagé, par une modération et une pru-

dence extrême, les triomphes prochains de ses successeurs. Grégoire III se crut dispensé d'une circonspection si rigoureuse : il excommunie les iconoclastes; il permet qu'il se forme une république des Romains, une association républicaine, un corps de l'armée romaine; *Respublica Romanorum, compages sanctæ reipublicæ, corpus Christo dilectum exercitus romani.* Ces expressions sont employées jusqu'en 741, durant les dix années du pontificat de Grégoire III, et même jusqu'en 800, dans les actes d'administration intérieure, dans les négociations avec les rois lombards, avec les maires du palais et les rois de France. On évitait néanmoins de se déclarer en termes exprès indépendant de l'empereur de Constantinople; on lui rendait même quelques hommages; mais on aimait à se présenter sous ce titre de république aux princes qui régnaient dans l'Europe occidentale; c'était une manière de se placer furtivement au nombre des États libres et distincts, et d'amincir de plus en plus le fil par lequel on tenait encore à l'empire byzantin. Pour l'ordinaire, le pape ne remplissait point la première magistrature de cette république romaine : il abandonnait les signes du pouvoir à un préfet, à un duc, à un patrice, sauf à substituer bientôt à ces formes indécises un gouvernement définitivement pontifical.

Les empereurs grecs n'entretenaient aucune garnison dans Rome; et cette ville, continuellement menacée par les Lombards, invoquait en vain, par la voix de ses ducs ou de ses pontifes, les soins de l'exarque ou la puissance de l'empereur. Délaissés par leurs maîtres, les Romains durent s'attacher à leurs évêques, alors presque toujours Romains, presque tous aussi recom-

mandables par leurs qualités personnelles. Les papes conciliaient ou divisaient les princes de la terre; et cette puissance temporelle qu'ils ne possédaient point encore, ils pouvaient à leur gré l'affermir ou l'affaiblir entre les mains d'autrui. Les choses étant ainsi disposées, il devait arriver pour eux des occasions de s'en constituer les arbitres et ensuite les dépositaires. Telle fut d'abord, selon la tradition commune, le recours de Pepin le Bref au pape Zacharie. Quelques années après, Astolphe tourne ses armes contre la république romaine; et le pape Étienne II, chargé par Constantin Copronyme de négocier avec Pepin, de le déterminer à venir au secours de Rome, pénètre en France; et là, ministre de l'empereur grec, il donne à Pepin et à ses fils le titre de patrice romain, titre que Charles Martel avait déjà porté, et reçoit en échange la donation des provinces qu'occupait Astolphe, et que réclamait ce même empereur au nom duquel négociait Étienne. Pepin passe les Alpes, et contraint Astolphe à promettre qu'il restituera l'exarchat et la Pentapole, non pas à l'empereur de Constantinople, mais à saint Pierre, à l'Église et à la république romaine. Cependant, à peine Pepin est-il rentré en France que le roi lombard oublie sa promesse et s'avance sur la ville de Rome. C'est alors, en 755, qu'Étienne adresse au monarque français des épîtres, dont l'une, écrite au nom de saint Pierre, fait connaître, dit Fleury, le génie de ce siècle, et jusqu'où les hommes les plus graves savaient pousser la fiction, quand ils la croyaient utile. Il est à remarquer que cette lettre ne fait aucune mention ni de la donation de Constantin, ni de celle qu'on suppose faite en 753 et renouvelée en 754 par Pepin. Les papes con-

tinuent de n'être que des évêques, de n'exercer aucun droit souverain, aucun pouvoir temporel, de dater leurs actes par les années du règne de l'empereur byzantin. En 774, Charlemagne, appelé par le pontife Adrien contre Didier, bloque Pavie, et renouvelle, dit-on encore, la donation de Pepin, en y ajoutant la Corse, la Sardaigne, la Ligurie, Venise, Bénévent, États que Charles ne possédait pas. Il n'existe de cette donation, non plus que de celle de Pepin, ni titre original, ni copie authentique; c'est le bibliothécaire Anastase qui vient, cent ans plus tard, nous en détailler les inconcevables dispositions. Du reste, après 774, les papes n'administrent ni Bénévent, ni Venise, ni la Corse, ni quoi que ce soit, pas même la ville de Rome. Charlemagne prend le titre de roi d'Italie, y exerce par ses délégués l'autorité souveraine, et reçoit les hommages des pontifes. En 789, Adrien lui écrit pour se plaindre de n'être encore, après tant de promesses, en possession de rien du tout. On montre pourtant une monnaie qui porte le nom de ce pape; mais d'autres préposés ou délégués jouissaient alors du même droit, avec le consentement de leurs souverains. Tout ce qu'on en pourrait conclure, c'est qu'Adrien, dans les dernières années de son pontificat, a été réellement préfet de Rome, commis par Charlemagne. Ce prince lui-même évita, jusqu'à l'an 800, de s'attribuer un pouvoir absolu sur cette ville; il ne contestait pas la souveraineté des empereurs grecs; et quoiqu'il ne prît pas leurs ordres, il laissait croire qu'il se considérait comme leur vicaire.

Le 25 décembre 800, Charlemagne est proclamé empereur par une assemblée du clergé, de la noblesse

et du peuple de Rome; et il est couronné, sacré par le pape Léon III. Baronius ajoute que la dépossession de l'empereur grec fut prononcée par le pontife; mais Bossuet a victorieusement réfuté ce mensonge. Il est seulement incontestable que, dans le cours des quarante dernières années du huitième siècle, il a été fabriqué plusieurs pièces qui tendaient à établir la suprématie politique des papes, et leur prétendue toute-puissance sur le temporel des rois; c'est l'époque où l'on a forgé et la donation de Constantin, et les fausses décrétales d'Isidore Mercator ou Peccator; pièces dont Fleury a exposé les funestes effets, et dont personne n'oserait plus aujourd'hui soutenir sérieusement l'authenticité. Je crois que les aperçus que je viens de vous offrir, vous suffiront pour conclure que, jusqu'en 800, les papes ont toujours reconnu des souverains, empereurs soit d'Occident, soit d'Orient, et même des gouverneurs particuliers sous les titres d'exarque, de patrice ou de roi. Mais, à partir de 800 ou même de 790, un pouvoir temporel très-positif, quoique subalterne, délégué ou emprunté, a été conféré aux évêques de Rome; et depuis ce temps, les guerres continuelles du sacerdoce contre l'empire n'ont eu d'autre but que d'affranchir et d'accroître ce pouvoir. Il a fallu d'abord le rendre indépendant, et, dès qu'il s'est vu ou prétendu tel, étendre ses attributions et le transformer en une monarchie universelle. Voilà la cause générale des anathèmes, des querelles, des guerres dont j'aurai à vous esquisser le tableau dans les séances suivantes.

Pour achever le tableau du huitième siècle, je dois ajouter que les sentences des papes contre les iconoclastes furent confirmées, en 787, par le deuxième con-

cile de Nicée, le septième des œcuméniques. Il me resterait aussi à vous parler de l'état des lettres : mais je vous ai souvent indiqué l'une des productions ou compilations de ce siècle, celle précisément qui a exercé le plus d'influence sur les études des âges postérieurs; je veux parler de la chronographie de Georges le Syncelle; vous avez vu combien elle a jeté d'erreurs et introduit de fausses méthodes dans la science des temps. Saint Jean Damascène, qui est à peu près le seul auteur grec contemporain du Syncelle, a été le défenseur de la foi orthodoxe et le fléau des hérésies; il a composé de plus un traité de dialectique; on lui attribue quelquefois un traité de physique, et une histoire romanesque de l'ermite Barlaam et de Josaphat, roi des Indes. Les principaux écrivains, en langue latine, durant ce même siècle, sont Paul Diacre, Alcuin et le vénérable Bède. Paul Diacre a fait des additions à l'abrégé historique d'Eutrope. Les Anglais doivent à Bède la première histoire ecclésiastique de leur pays; j'ai déjà eu occasion de vous désigner son livre sur les six âges du monde, comme le plus ancien où soit établie cette inexacte division; ses autres écrits embrassent presque toutes les connaissances, ou plutôt toutes les notions imparfaites qui existaient de son temps. Alcuin, autre Anglais, devint le chef d'une sorte d'académie instituée par Charlemagne : il a écrit en prose et en vers sur des matières très-diverses, mais toujours théologiquement. Un fait qu'il importe d'observer, dans les ouvrages d'Alcuin et de Bède, comme dans ceux d'Isidore de Séville au septième siècle, de Boèce et de Cassiodore au sixième, c'est qu'on rouvrait les livres d'Aristote, qu'on y cherchait des méthodes et qu'on y recueillait

des subtilités. Le platonisme avait beaucoup perdu de son influence.

Les trois siècles que nous venons de parcourir pourraient prendre les noms de Chosroës, de Mahomet et de Charlemagne, ou bien ceux de Boèce, d'Isidore de Séville et de Bède, comme les plus propres à rappeler ou les principaux événements politiques ou les travaux littéraires de chacun de ces siècles.

SIXIÈME LEÇON.

NEUVIÈME ET DIXIEME SIÈCLE DE L'ÈRE VULGAIRE.

Messieurs, les trois cent vingt-quatre ans compris entre 476 et 800, c'est-à-dire entre la chute d'Augustule et le rétablissement de l'empire d'Occident sous Charlemagne, nous ont offert un grand nombre de révolutions dont les effets se prolongeront à travers les âges suivants et même jusqu'au nôtre. Vous avez vu l'empire byzantin s'affaiblir de plus en plus par les intrigues de cour, par les crimes des factions, par les vices des princes et par les controverses théologiques. Mahomet a fondé en 622 un nouvel empire et une religion nouvelle. Les Perses, que les triomphes de Chosroës avaient élevés à un si haut degré de puissance, sont tombés dès 632 sous le joug des Musulmans, et la dynastie des Sassanides s'est éteinte dans Isdegerde. Des peuples barbares, les Huns, les Slaves, les Goths, les Vandales, les Lombards, les Bourguignons, les Francs, se sont répandus dans toutes les parties de l'Europe et y ont formé des établissements politiques. L'Angleterre s'est divisée en sept royaumes. L'Espagne, après avoir obéi à des rois suèves, à des rois visigoths, a été envahie, en 712, par les Sarrasins. La France, que le victorieux Clovis avait tenue presque entière sous sa domination, s'est morcelée et flétrie sous ses déplorables successeurs : les maires du palais ont gouverné, puis détrôné les rois fainéants : Pepin a commencé en 752 une seconde dynastie, et son fils Charlemagne, roi en 768, empereur en 800,

règne sur l'Europe occidentale. Son empire dans cette partie du monde pourrait, à quelques égards, se comparer à celui qu'ont possédé jadis Sésostris, Ninus, Cyrus, Alexandre en Orient, et Rome sur un plus grand nombre de peuples. L'Italie, successivement occupée par Odoacre, roi des Hérules, par l'Ostrogoth Théodoric et par ses descendants jusqu'en 553, par Alboin et d'autres princes lombards jusqu'en 774, appartient à Charlemagne. Les Vénitiens cependant se gouvernent par leurs propres lois; ils ont un chef électif et à vie sous le nom de duc ou de doge. A Rome, en l'absence des empereurs d'Orient, sous la faible et infidèle administration de leurs exarques de Ravenne, à la faveur des dissensions et des rivalités qui s'élèvent entre les princes occidentaux, par les progrès du christianisme, et même par les dissensions des sectes nées en son sein, les papes ont agrandi leur autorité pastorale, étendu les prérogatives de leur primauté ecclésiastique; et déjà même ils ont jeté, depuis 730, les premiers fondements de leur puissance temporelle; en 800, ils administrent le territoire romain comme délégués de l'empereur d'Occident. Tel est, Messieurs, l'état où, à la fin de notre dernière séance, nous avons laissé le monde. Les études profanes se sont réfugiées chez les Arabes : la littérature même ecclésiastique est en décadence à Constantinople, à Alexandrie, à Rome; et le zèle de Charlemagne ne la ranime que durant quelques instants en France.

Toutefois l'ignorance extrême qui caractérise les deux siècles que nous allons considérer aujourd'hui et ceux qui les suivront, ne consiste pas dans une iner-

tie absolue, dans un abandon général de tous les genres d'études. C'est au contraire une ignorance laborieuse, qui se nourrit assidûment de croyances obscures, d'inepties difficiles, d'épineuses controverses, et qui ne repousse que les lumières et le bon goût. Un clergé bien moins instruit, bien moins édifiant que celui des premiers siècles, dominera l'Europe entière, les monastères la couvriront, le régime féodal va de plus en plus la déchirer et la dégrader, jusqu'à ce que les croisades viennent l'épuiser, et lui rendre enfin, à force de secousses et de fléaux, quelque activité. En attendant, l'Église grecque se sépare, l'Église latine s'agite, l'intolérance et l'inquisition s'établissent. On voit naître les tournois, les épreuves judiciaires, les duels, la chevalerie, les armoiries, la scolastique, les thèses, la rime, les jargons ou langues modernes; toutes les institutions qui, plus ou moins développées ou affaiblies ou tempérées, devaient régir si longtemps la plus grande partie de l'Europe.

Nous comptons dans le cours du neuvième siècle environ vingt-cinq papes, au nombre desquels les protestants eux-mêmes ne comprennent plus la papesse Jeanne. C'est un roman que la saine critique a banni de l'histoire. Des controverses mystagogiques et la dispute sur le culte des images continuaient de tourmenter l'Église grecque, quand le patriarche de Constantinople Photius devint l'objet d'une dissension nouvelle. Il reprochait aux Latins l'usage du pain azyme dans l'eucharistie, et l'addition du mot *filioque* dans le symbole, addition qui faisait procéder le Saint-Esprit du Père et du Fils et non du Père par le Fils. Mais le premier tort de Photius était d'avoir pris la

place du patriarche Ignace, dont la déposition semblait injuste ou illégale. Protégé par l'empereur Michel, disgracié puis rétabli par Basile le Macédonien, bien vu du pape Jean VIII, mal des papes Martin III et Adrien III, condamné en 869 par le troisième concile de Constantinople, le huitième général, Photius fut enfin destitué et incarcéré par l'empereur Léon VI. Pourquoi fallut-il que Photius fût patriarche et théologien? il eût été l'homme de lettres le plus distingué de son temps. La collection qu'il a intitulée *Bibliothèque* est un riche dépôt d'extraits et d'analyses d'anciens livres. C'est de toutes les compilations du moyen âge, et même à partir d'Eusèbe, celle qui pourrait le mieux réparer la perte d'un si grand nombre de monuments et de productions originales. Sans les erreurs théologiques de Photius, que seraient, auprès de lui, Anastase, le bibliothécaire et l'historien complaisant des papes; Éginhart, l'annaliste des premiers rois carlovingiens; le crédule Usuard, rédacteur d'un martyrologe? Or voilà les plus fameux auteurs latins de cette triste époque; et, Photius excepté, la littérature grecque n'était pas plus brillante. Théophane continuait la Chronologie du Syncelle : saint Nicéphore, patriarche de Constantinople, en composait une autre presque exclusivement consacrée à l'histoire des Juifs et à celle de l'Église; il y joignait un abrégé un peu moins aride des annales byzantines du septième et du huitième siècle. On n'aperçoit de plus qu'une douzaine de copistes, employés par Basile le Macédonien et par Léon VI à compiler des volumes de lois. Mais, entre les auteurs purement ecclésiastiques, on distingue en Occident et dans la langue latine, Agobard, Paschase Ratbert, Raban Maure, Ratramne, Jean Scot Éri-

gène, Hincmar. Le premier de ces auteurs, Agobard, réfuta Félix d'Urgel, hérétique espagnol, qui avait enseigné que Jésus-Christ était Dieu par adoption et non par nature. Paschase et Ratramne composèrent des traités sur l'Eucharistie; personne encore n'avait mieux énoncé, mieux prouvé que Paschase le dogme de la présence réelle; on reproche à Ratramne et à Jean Scot Érigène de s'être exprimés sur ce point avec quelque ambiguïté. Puisque nous étudions la chronologie, nous devons remarquer dans les nombreux écrits de Raban Maure un traité du calendrier ecclésiastique : ce théologien a d'ailleurs combattu les erreurs de Gothescalc, qui avait élevé ou renouvelé des questions dangereuses sur la prédestination. Ce Gothescalc eut encore un adversaire dans Hincmar, religieux de Saint-Denys, puis évêque de Reims et l'un des plus anciens défenseurs des libertés de l'Église gallicane : on regrette de voir un prélat si recommandable s'occuper à rechercher dans les nombres 10, 30 et autres, des vertus secrètes et des vérités occultes. C'étaient l'esprit et le goût du siècle : Amalaire examina profondément, dit Pluquet, s'il fallait écrire *Jesus* avec ou sans aspiration, et si le mot *Cherubim* était neutre ou masculin. Un moine de Corbie, en commentant un traité de saint Augustin sur la *Quantité de l'âme, de Quantitate animæ,* trouva qu'il n'existait qu'une seule âme pour tous les hommes. Un prêtre de Mayence prétendit que Cicéron et Virgile étaient dans le Paradis; une femme annonça que la fin du monde arriverait en 848; nous avons déjà eu occasion d'observer que cette idée de la fin du monde s'est continuellement reproduite jusqu'à l'an 1000.

Laissons cette théologie et cette littérature de l'Oc-

cident, et jetons les yeux sur les Arabes, qui s'appliquaient à conserver et à enrichir le dépôt des sciences profanes. Chez eux, Almamoun fit fleurir les études; Almamoun, l'un des fils d'Aaroun-al-Raschid et le seul digne d'un tel père. Motassem, qui devint calife en 833, acheta dans le Turkestan des esclaves, depuis, les rivaux de leurs maîtres; réduisit en cendres Amorium et pilla d'autres villes, en représailles des cruautés exercées par l'empereur byzantin Théophile sur les Musulmans. Watek, fils de Motassem et plus aimé de ses sujets, cultiva la poésie, aima les arts, et proscrivit néanmoins une secte qui faisait profession de croire que le Coran était incréé. Le règne de Watek finit en 847. Son frère Mothavakel persécuta les chrétiens, les juifs et surtout les sectateurs d'Aly. Les mouvements de ces sectes et de quelques autres, les rébellions des milices turques, et des guerres au dehors, principalement contre les empereurs grecs, remplissent les règnes suivants, jusqu'en 900 et au delà; mais les sciences n'en étaient pas moins cultivées. Plus que jamais, les Arabes sentaient le prix des connaissances; tous les restes des travaux de l'antiquité leur semblaient dignes d'être soigneusement recueillis. Ce desir de s'instruire, qui s'était manifesté chez eux dès le temps de la dynastie des Ommiades, acquit plus d'activité sous les califes abassides, particulièrement durant le règne d'Almamoun. Ils se mirent donc à rassembler, à traduire, à commenter ce qu'ils purent trouver de livres grecs, et conçurent pour ceux d'Aristote une prédilection invariable. Le péripatéticisme, qui prévalait aussi en Europe depuis le sixième siècle, était au neuvième le fond de la philosophie orien-

tale. Alkendi se livra le premier à ces travaux peu après l'an 800 : il pourrait passer pour le Thalès ou le Pythagore des musulmans, s'il ne s'était rangé lui-même dans l'école aristotélicienne. En s'appliquant aux études mathématiques et physiques, il a donné un très-bon exemple. Mais son goût pour la dialectique ne pouvait pas être bien dirigé : on doit le plaindre, lui et son disciple Thabet, d'avoir perdu beaucoup de temps à paraphraser des traités obscurs et mal transcrits, dont ils n'avaient point la clef. Je ne saurais pourtant partager l'opinion de Condillac, qui prétend que les travaux des Arabes ont nui aux progrès de l'esprit humain. Sans donner une impulsion rapide, ni une direction sûre, les philosophes musulmans ont ranimé le goût des études, des méditations, des recherches; ils ont rouvert, hors du platonisme et de la théologie, la carrière des sciences. Il est difficile qu'en s'aventurant et en s'égarant en tout sens, on n'aboutisse point à quelque bon sentier; et dût-on n'y faire que deux ou trois pas, c'est toujours un progrès; ce sont les routines, les traditions, les autorités magistrales qui déroutent pour toujours. Les Arabes ont cultivé la géométrie, créé l'algèbre et même l'arithmétique, jeté dans la médecine et dans l'histoire naturelle beaucoup d'erreurs et un petit nombre de notions saines, fruits de l'observation et de l'expérience. Quant à la métaphysique, qu'en effet ils n'ont guère éclairée, elle ne pouvait l'être que lorsque l'analyse de l'entendement humain deviendrait une science expérimentale, distincte de la science plus élevée qui prouve l'existence et reconnaît les attributs des substances immatérielles. Si cette méthode n'a été suivie, connue

que depuis Locke, ce n'est pas plus la faute des Arabes que de tant d'autres écoles anciennes et modernes. Dès les premières années du neuvième siècle, Honain traduisit plusieurs traités d'Hippocrate et de Galien. Les Arabes ont eu plusieurs autres médecins célèbres, dont les Occidentaux ont extrêmement défiguré les noms et la chronologie. Il y a eu plusieurs Mésué ou Mésuach : je crois suivre l'opinion la plus vraisemblable, en attribuant les livres publiés sous ce nom, au Mésué qui mourut en 846 ou 865. A force d'expliquer, de commenter, de copier les médecins grecs, les Arabes sont devenus médecins eux-mêmes; et quoiqu'ils aient peu agrandi la théorie générale de cet art, peu perfectionné l'anatomie et la physiologie, qui en sont les plus sûrs fondements, ils ont laissé, dans certaines parties de la science médicale, des traces honorables; et leurs travaux en ce genre, comme en beaucoup d'autres, sont très-supérieurs à ceux des auteurs occidentaux du moyen âge.

Les progrès des sciences sont des faits au moins aussi mémorables que les guerres et les proscriptions. Ici d'ailleurs ils se lient au tableau des règnes d'Haroun-al-Raschid et d'Almamoun, son plus digne successeur. Pour Charlemagne, il mourut tout entier en 814. Après lui, l'histoire de la seconde race des rois de France devient aussi lamentable que celle de la première après Clovis. Le sceptre se dégrade, dès 819, entre les mains de Louis le Débonnaire, prince imbécile, cruel et superstitieux, qui ne sait ni modérer son pouvoir, ni le conserver, ni le reprendre; coupable par faiblesse, pénitent avec opprobre, victime à la fois de

l'ingratitude de ses enfants, des intrigues de sa femme Judith et des perfidies du pape Grégoire IV. Sous lui, sous Charles le Chauve, sous leurs descendants, toutes les institutions de Charlemagne se flétrissent et disparaissent. La féodalité, née au temps des Mérovingiens fainéants et des maires du palais, se développe par l'établissement des arrière-fiefs, couvre le territoire, asservit les personnes et finit par laisser les rois sans domaine. Les grands sont autant de petits monarques, dont les vassaux ont pour sujets les propriétaires roturiers ou vilains, transformés en serfs attachés à la maison ou à la glèbe. Il s'élève entre les seigneurs et les prélats de violents démêlés qui ne tournent point au profit de l'autorité royale; car les uns et les autres sont déjà plus puissants qu'elle. Le clergé, surtout, la menace, la maîtrise et l'humilie. L'ignorance, plus profonde que jamais, remplace par des épreuves insensées l'administration de la justice, et par des décrets ecclésiastiques, tantôt imaginaires, tantôt réels, toujours absurdes, les édits royaux, les lois publiques, les volontés nationales. L'histoire de France n'est plus que celle des invasions, des entreprises de la noblesse et du clergé sur l'autorité royale, et des invasions des Normands sur le territoire. Ces barbares se sont élancés du Nord sur les côtes de la Manche; ils exigent des tributs, ils ravagent des provinces, ils s'établissent dans celle qui a pris leur nom; ils tiennent Paris assiégé durant les années 885 et 886. Le royaume se démembre, il se divise entre les descendants de Charlemagne, et la couronne impériale passe de leur maison dans celle de Saxe. Une nouvelle

famille s'élève en France, la famille de Robert le Fort, qui lui-même, dès 861, est déjà un puissant et formidable personnage.

L'empire d'Occident, affaibli par des partages, se soutient à peine. Le roi de France, Charles le Chauve, et Louis, roi de Bavière ou de Germanie, tous deux fils du Débonnaire, se liguent en 842 contre leur frère, l'empereur Lothaire, qui travaillait à les déposséder; et réunis à Strasbourg, ils prononcent des serments dont les textes sont célèbres comme les plus anciens monuments de la langue romane ou latino-rustique, et de la langue tudesque, francique ou thioise. Ces deux princes déclarent que pour l'amour de Dieu, pour le salut du peuple chrétien et le leur, ils se défendront réciproquement, et ne concluront avec Lothaire aucun traité qui puisse être dommageable ou à Louis ou à Charles. Louis profère cette formule en roman, pour être entendu des sujets de Charles; et Charles en tudesque, afin que les sujets de Louis le comprennent. Les premiers mots du serment de Louis, *pro Deo amur et pro christian poblo et nostro commun salvament*, etc., suffisent pour montrer quelle altération avait déjà subie le latin: *pro Dei amore et pro christiani populi ac nostra communi salute*, etc. L'autre langage, *in Godes minna* (pour de Dieu l'amour, etc.), a une autre origine; il est teutonique: c'est celui qui s'est conservé, modifié, développé dans les langues des Allemands, des Anglais et de quelques autres peuples septentrionaux. Mais voilà, dès 842, ces deux langages bien établis, et déjà usités et vulgaires. Ces serments, qu'on avait mal transcrits, et mal traduits, et mal expliqués, l'ont été enfin avec beaucoup d'exactitude, l'un par

M. de Mourcin en 1815, l'autre par M. Gley en 1814.

Dans le nord de l'Europe, on voit le christianisme s'introduire en Suède, vers 830, par les soins de saint Anschaire; presque en même temps, la Pologne décerner la couronne à Piast, de simple paysan devenu prince et fondateur d'une dynastie nouvelle; en 861, Ruric, chef des Varègues, descendre des bords de la mer Baltique dans la Moscovie habitée par des Slaves. C'est le commencement de l'empire des Russes, dont le nom ne paraît qu'à cette époque. Car le rapprocher de celui des Roxolans, petit peuple dont quelques anciens auteurs ont fait mention, c'est une hypothèse qui n'a aucun fondement dans l'histoire, et que tous les monuments, toutes les traditions démentent. Ces Roxolans avaient jadis occupé des cantons voisins du Palus Mœotis : les Varègues conduits par Ruric se sont élancés de la Suède. En Angleterre, l'Heptarchie ou la division en sept royaumes a duré jusqu'en 827 : là s'ouvre une série de rois anglo-saxons, qui gouvernent toute la Grande-Bretagne. Le plus illustre de ces monarques est Alfred, qui régna durant les trente dernières années du neuvième siècle. Il porte le surnom de Grand et il en est digne. Les Anglais révèrent en lui le fondateur de leur puissance, de leur marine, de leur liberté, de leurs meilleures institutions. Il a repoussé les Danois, fortifié Londres, construit des vaisseaux, établi l'université d'Oxford, encouragé et cultivé les sciences et les arts, et, selon quelques auteurs, créé les jurés. Son règne coïncide à peu près avec celui d'Alphonse III en Espagne, c'est-à-dire dans les Asturies. Cet Alphonse, qui a été aussi surnommé le Grand, a vaincu les Maures, résisté avec moins de succès aux révoltes de ses

sujets, abdiqué la couronne et composé une chronique. En Italie, des ducs de Spolète, de Bénévent, de Frioul, régissaient les territoires que ces noms désignent. Un des plus fameux princes de cette époque est Bérenger. Né d'un duc de Frioul et d'une fille de Louis le Débonnaire, il se proclama roi d'Italie, défit Gui de Spolète, son concurrent, et fut battu par les Hongrois en 899. On se révolta contre lui. Bozon, roi d'Arles, et Rodolphe, roi de la Bourgogne Transjurane, tentèrent de le renverser; mais il n'a succombé que sous le poids de la haine publique. A la fin, il ne lui restait plus que Vérone, où il fut assassiné après 900. Les Vénitiens avaient à se défendre contre les Lombards; et leurs doges, contre des factions intestines. Peu après l'an 827, sous le doge Justinien Participatio, le corps de l'évangéliste saint Marc fut transféré d'Alexandrie à Venise : M. Daru a traduit un récit naïf et curieux de cette translation. Vers 900, une flotte vénitienne remportait une victoire signalée sur les Hongrois.

J'ai nommé, à propos de Photius et des disputes théologiques, quelques-uns des empereurs byzantins; il importe de retracer plus complétement leur succession depuis 800 jusqu'en 900. Irène fut mise en chartre privée par le patrice Nicéphore, que l'on proclama empereur en 802, tout iconoclaste et manichéen qu'il était. Bardane, autre patrice, lui disputa la couronne, et s'en empara pour quelques instants; mais il abdiqua et prit l'habit monastique : Nicéphore, pour plus de sûreté, lui fit crever les yeux; Staurace, fils de Nicéphore, ne régna que peu de mois; et Michel Curopalate parvint au trône en 811. Battu par les Bulgares, ce Michel se réfugia dans un monastère, laissant l'em-

pire à Léon l'Arménien, qui se rendit odieux par son obstination à renverser les images, et fut massacré dans le sanctuaire même par des conjurés, en 820. Advint Michel le Bègue, que Léon avait condamné à être brûlé vif : du cachot, Michel le Bègue est transporté au palais impérial, ayant encore les fers aux pieds. Mais on ne tarda point à le reconnaître pour un perfide iconoclaste : en punition de quoi, selon les historiens, Dieu permit aux Musulmans d'enlever aux Grecs la Crète et la Sicile. Le patrice Euphémius, qui avait pris le titre d'empereur, périt devant Syracuse; et ce fut Théophile, fils de Michel, qu'on installa en 829. C'est encore un brise-images que ce Théophile : aussi toutes ses expéditions militaires furent-elles malheureuses. Il est père de Michel III, dit l'Ivrogne, dont la mère Théodora gouverna, depuis 842, en qualité de régente. Elle convertit les Bulgares, et pour convertir aussi les Pauliciens, secte de manichéens, elle en extermina cent mille, et obligea les autres de se réfugier chez les Musulmans, qu'ils renforcèrent. Afin de mettre un terme à ces proscriptions, l'empereur confina sa mère dans un couvent; et n'étant point accoutumé à régner lui-même, il confia les soins du gouvernement à son oncle Bardas. Ce ministre chassa le patriarche Ignace et lui substitua Photius. En 866, Michel l'Ivrogne fit tuer Bardas par Basile le Macédonien, qui, pour éviter le même sort, poignarda Michel même et lui succéda en 867. Basile, né de pauvres parents dans un village de Macédoine, ne se montra point tout à fait indigne du trône. Après avoir disgracié Photius, il le rappela; il vainquit les Musulmans, et fit rédiger la compilation de lois connue

sous le nom de *Basiliques*. Léon VI, surnommé le Philosophe ou le Sage, quoique le plus déréglé des princes, parvint au trône en 886, gouverna sous l'influence du Sarrasin Samonas, maltraita Photius, et perdit une assez grande partie de ses États. Les Musulmans s'emparèrent de Samos; les Lombards, de l'Italie; les Bulgares, de plusieurs provinces. Léon VI appela les Turcs à la défense de l'empire grec, qu'ils devaient détruire un jour.

Vous venez de voir à quel degré de faiblesse descendaient les empereurs d'Orient; et en Occident, les successeurs de Charlemagne. Quand il restait si peu de puissance et de sagesse aux maîtres des deux grands empires européens, quand les autres royaumes étaient si nouveaux encore, vous ne pouvez être surpris de l'accroissement de l'autorité pontificale. Les papes Pascal Ier et Eugène II se dispensèrent d'obtenir de l'empereur d'Occident la confirmation de leur élection; et Grégoire IV, qui voulut bien rendre cet hommage au pouvoir civil, en devint le plus dangereux ennemi : les humiliations de Louis le Débonnaire ont eu lieu sous ce pontificat. Quelques prélats français eurent le courage d'annoncer que si Grégoire venait en France pour excommunier, il s'en retournerait excommunié lui-même. Grégoire n'en seconda pas moins la révolte des fils de Louis, et ce prince, forcé de se livrer à eux, fut détrôné *de l'avis du pape* : ce sont les termes de Fleury. Léon IV, l'un des plus dignes chefs qu'ait eus l'Église, n'exerça que le pouvoir de la vertu. Mais Nicolas Ier excommunia Lothaire, roi de Lorraine, et Valdrade, que ce prince voulait épouser. Adrien II, quoique beaucoup plus sage que Nicolas, enjoignit

à Charles le Chauve et à Louis de Germanie de renoncer au partage qu'ils avaient osé faire. Ce fut alors que l'archevêque de Reims, Hincmar, dans une lettre que Bossuet a citée avec éloge, répondit au nom de la nation entière qu'un évêque de Rome n'était pas le dispensateur des couronnes de l'Europe, qu'en révérant le ministère spirituel du pontife romain, on saurait lui résister efficacement, chaque fois qu'il voudrait être pape et roi tout ensemble. Hincmar avait un neveu, qui portait le même nom que lui, et qui occupait le siége épiscopal de Laon : le neveu ayant porté la témérité jusqu'à excommunier le roi, l'oncle, en sa qualité de métropolitain, annula cette censure, et l'évêque de Laon en appela au saint-siége. « Chose insolente, dit « Estienne Pasquier, et contraire aux anciens decrets, « qui ne veulent pas que les causes outrepassent les « limites des royaumes où elles ont esté encommen- « cées. » On fit signer à Charles le Chauve une épître vigoureuse où, pour conclusions, dit le même Pasquier, il exhortait le souverain pontife « qu'il eust, à l'advenir, « à se deporter de commandements d'une telle subs- « tance envers luy et ses prelats, afin qu'ils n'eussent « occasion de l'econduire. » Cependant, après la mort de Charles, en 877, la couronne impériale fut demandée au pape Jean VIII par plusieurs compétiteurs. Jean se contenta de la promettre, afin de la tenir à un plus haut prix : durant trois années, il n'y eut pas d'empereur d'Occident; aucun de ceux qui convoitaient ce titre n'était assez fort pour l'obtenir sans l'intervention de la cour de Rome. L'un des projets de ce pontife était d'exercer sur les affaires de France une influence plus immédiate et plus habituelle, par le

ministère d'un légat du saint-siége : déjà même il avait revêtu de ce titre Anségise, archevêque de Sens. Mais cette nouveauté déplut aux autres prélats; Hincmar de Reims la combattit vivement; il composa un traité pour montrer combien elle était pernicieuse; et ses confrères, instruits par ses leçons, encouragés par ses exemples, s'obstinèrent et réussirent à repousser cette entreprise. En 880, Jean VIII disposa de la couronne impériale en faveur de Charles le Gros, qui devint, de plus, roi de France en 884. Enfin le pape Étienne VI donna en 896 une scène étrange, que je ne rappellerais pas si elle n'était parfaitement avérée. Il fit exhumer et comparaître en justice, interroger et condamner, mutiler et jeter dans le Tibre le cadavre de Formose, l'un de ses prédécesseurs, dont le crime était d'avoir quitté l'évêché de Porto pour celui de Rome. J'écarte bien d'autres détails : il me suffit d'avoir fixé vos regards sur les premiers actes politiques de la cour de Rome, et sur l'origine de la doctrine des libertés de l'Église gallicane, si honorablement défendue dans les derniers siècles par Pithou, Bossuet et Fleury.

Sans doute vous aurez reconnu, dans le partage des vastes États de Charlemagne entre les fils de Louis le Débonnaire, et dans les sous-divisions ultérieures de ces mêmes États, la principale cause de l'avilissement du pouvoir civil, et de la métamorphose du ministère pontifical en une redoutable puissance. « De là, dit « Velly, ces entreprises des papes, qui, se regardant « comme les dispensateurs d'un empire dont ils n'étaient « que les premiers sujets, prétendirent, à l'ombre d'une « puissance purement spirituelle, disposer souveraine- « ment des États. De là, cette autorité des évêques,

« qui, après avoir détrôné le père à la sollicitation des « enfants, se crurent en droit d'élire, confirmer ou « déposer leurs maîtres; prélats ambitieux, plus guer-« riers qu'ecclésiastiques, sachant à peine lire, encore « moins écrire, redoutables cependant autant par le « foudre spirituel, dont, selon l'expression de Pasquier, « ils s'escrimaient indifféremment et trop librement, « que par la puissance temporelle qu'ils avaient usurpée « dans leurs villes et dans leurs diocèses. De là, continue « Velly, ces principautés presque indépendantes que les « moines se firent dans les pays où, quelques années « auparavant, ils défrichaient de leurs mains quelques « terres qu'une pieuse libéralité leur avait abandon-« nées. »

Quoiqu'il n'y eût encore aucun acte authentique qui érigeât le pape en souverain, et qui affranchît de la suprématie impériale l'autorité qu'il exerçait à Rome et autour de Rome, sa puissance devenait en effet indépendante; et puisqu'en sacrant les empereurs, il croyait déjà les faire, puisqu'il parlait de leur dignité comme d'un bienfait dont ils lui étaient redevables, il avait sans doute assez de force pour mettre des bornes à l'obéissance qu'ils voudraient exiger de lui. Tout va dépendre, dans le cours des siècles suivants, non-seulement du progrès de l'ignorance ou du retour des lumières, mais aussi de l'énergie personnelle de chacun des rois et des pontifes.

Au dixième siècle, même faiblesse et mêmes troubles à Constantinople qu'au précédent. Constantin VI ou Porphyrogénète, Romain, Nicéphore et Basile II sont les principaux empereurs grecs durant ces cent années. Mais ils ont eu des associés ou des concurrents. Alexan-

dre, frère de Basile le Macédonien, avait succédé en 911 à Léon VI, et n'avait régné que treize mois. Constantin Porphyrogénète régna seul dès 912. Il n'avait que sept ans; sa mère Zoé gouverna pour lui, non sans quelque habileté. Elle fut reléguée dans un couvent, quand l'empereur eut pris pour épouse Hélène et pour collègue Romain Lécapène, père de cette femme. Absorbé dans ses études, jaloux de devenir peintre, architecte et auteur, Constantin Porphyrogénète associa aussi à l'empire ses fils Christophe, Étienne et Constantin VII. Il y avait ainsi cinq empereurs : il en résulta des troubles dont Hélène profita pour s'emparer et abuser du pouvoir suprême. Le Porphyrogénète mourut en 959, empoisonné par Romain le jeune, son quatrième fils et son successeur. Tandis que ce parricide s'abandonnait, dans son palais impérial, à l'indolence et à la crapule, ses sujets remportaient des victoires sur les Russes et les Sarrasins. Ces succès étaient dus à deux généraux habiles, à Léon Phocas et à Nicéphore Phocas. Ce dernier, en 963, reçut de l'armée le titre d'empereur; sa propre épouse l'assassina six ans après. Jean Zimiscès, le complice de cette femme, s'était tellement distingué dans les guerres contre les Sarrasins, qu'il obtint la couronne, mais en s'associant Basile II et Constantin VIII; ces deux princes étaient frères, fils de Romain le jeune : lorsqu'un eunuque eut empoisonné Zimiscès, ils régnèrent ensemble près de cinquante ans; ou plutôt Basile II s'occupait seul des soins du trône, tandis que Constantin VIII n'en goûtait que les plaisirs. Toujours armé, toujours vainqueur, Basile força les Sarrasins à demander la paix et soumit la Bulgarie à l'empire; mais il

opprimait ses propres sujets, et traitait les prisonniers ennemis avec une horrible férocité.

Depuis bien des siècles, l'Orient n'avait pas vu à la fois tant de luxe et de turbulence, tant de mollesse et de séditions. Déjà l'empire des Musulmans en était lui-même ébranlé. Voltaire observe qu'au commencement du dixième siècle, ces Musulmans, craints à Rome et à Constantinople, maîtres de la Perse, de l'Arabie, de la Syrie, de toutes les côtes de l'Afrique jusqu'au mont Atlas, avaient acquis une puissance presque égale à celle des Romains sous Jules César et sous Auguste, mais avec cette différence que les Romains ne formaient qu'une seule nation, au lieu qu'en 900, les Musulmans étaient divisés en plusieurs peuples, en divers États presque indépendants l'un de l'autre, et qui n'avaient de lien commun que dans leur croyance religieuse. Ajoutons qu'en Arabie, la puissance, ou partagée ou disputée, ne réprimait plus les ambitions; les soldats déposaient et assassinaient les califes. A partir de l'an 909, il faut suivre concurremment l'histoire des califes d'Orient ou d'Arabie, et celle des Mahadis ou des califes fatimites d'Afrique et d'Égypte. Obéidollah, qui prétendait descendre d'Aly et de Fatime, fille de Mahomet, se fit proclamer souverain de l'Afrique, sous le titre de Mahadi ou directeur des fidèles. Il conquit en effet plusieurs contrées africaines, même l'Égypte, qu'il se vit néanmoins obligé d'abandonner, et qui ne fut subjuguée que par son arrière-petit-fils Moez, en 963. Leurs successeurs aspirèrent au califat universel, attaquèrent les Abassides, en renversèrent même quelques-uns, et, selon les vicissitudes des guerres et des séditions, occupèrent et perdirent la

Syrie et certaines contrées de l'Arabie. La partie la plus intéressante de l'histoire des Arabes, au dixième siècle, est celle qui concerne leur littérature. Ils continuaient de traduire et d'expliquer Aristote. Les commentaires sur ce philosophe composés en grec par Alexandre d'Aphrodisée au troisième siècle de l'ère vulgaire, servirent de modèle ou plutôt même de texte aux paraphrases d'Alfarabi, qui, depuis, ont été commentées elles-mêmes. Cette manie de commentaires pourrait sembler fort étrange, si on ne la retrouvait au même degré et chez les Grecs et chez les Latins. Alfarabi prétendit concilier Aristote et Platon, et les comprit assez peu pour les trouver d'accord. Les Arabes, tout en se persuadant qu'ils entendaient parfaitement la philosophie grecque, tout en s'efforçant de la rallier à la doctrine du Coran, se divisèrent en soixante-dix sectes. Mais des études plus positives étaient cultivées chez eux avec plus de succès : Albirouni rédigeait un traité de géographie, fruit de quarante ans d'observations et de voyages ; Ibn Batrick, que les Occidentaux ont appelé Eutychius, composait un corps d'annales orientales. Rhazès, pour ne rien dire des autres médecins arabes de la même époque, embrassait tout le système de la science médicale, anatomie, physiologie, hygiène, diététique, chirurgie, traitements des maladies externes et internes. Il est vrai que ses livres, peu méthodiques et fort prolixes, sont puisés en partie dans ceux d'Aétius d'Amida et de Paul d'Égine ; mais ce qu'ils renferment de relatif à la petite vérole a fixé l'attention de Mead et de Haller, qui en ont donné des traductions ou éditions particulières. Cette maladie est l'une de celles dont on doit les pre-

mières descriptions aux Arabes, soit que ces fléaux n'aient affligé l'humanité qu'après le huitième siècle de notre ère, soit que jusqu'alors la Grèce et l'Italie ne les eussent pas éprouvés, soit enfin qu'on eût négligé d'en étudier l'histoire et d'en rechercher les remèdes.

Puisque nous avons commencé de considérer l'état des lettres entre les années 900 et 1000, achevons d'en prendre une idée générale, en nous retraçant les principales productions de cet âge en langue grecque et en langue latine. Constantin Porphyrogénète a laissé son nom à une collection de lois ou *Novelles* : on fit aussi, par son ordre, des recueils d'histoire et de morale, d'art vétérinaire et d'agriculture. Une vie assez fabuleuse de Basile le Macédonien est désignée comme une production personnelle de ce Constantin : quatre autres ouvrages lui font plus d'honneur, s'il les a, comme on le croit, composés lui-même. Le premier est un traité plus historique que théorique sur l'administration de l'empire; le deuxième consiste en deux livres sur les usages et les cérémonies de la cour de Byzance; le troisième est une tactique terrestre et navale ; et le quatrième, un monument fort instructif de la géographie du moyen âge; il a pour objet la situation des provinces et des villes soumises aux empereurs grecs. Constantin Céphalas ne fut pas empereur, mais vraisemblablement contemporain de celui dont je viens de parler : on a, sous son nom, une *Anthologie*, ou un recueil d'épigrammes ou petites pièces de vers composées par d'anciens poëtes. La suite des historiens byzantins se continue, dans ce siècle, par une chronique de Jean d'Antioche, dit Malélas; par une relation de la prise de Thessalonique en 904, dont l'auteur est Jean Ca-

méniate; par les annales de Siméon Métaphraste, du moine Georges, de Léon de Byzance, de Joseph Génésius, de Léon le Grammairien et de Léon Diacre. Les dix livres de ce dernier n'étaient connus que par des extraits; ils viennent d'être publiés en 1819 par M. Hase : ils jettent quelque lumière sur les règnes de Romain le Jeune, de Nicéphore Phocas et de Zimiscès; règnes qui occupent un espace de seize ans, de 959 à 975.

Les plus remarquables auteurs latins de ce même siècle sont aussi des chroniqueurs : Réginon, Flodoard, Liutprand, Aimoin. Liutprand ou Luitprand mérite une attention particulière à cause des fonctions qu'il a remplies, et de la part qu'il a eue aux affaires publiques dont il a laissé une relation en six livres. Il avait fait deux voyages à Constantinople comme ambassadeur, d'abord du roi d'Italie, puis de l'empereur d'Occident; et la seconde fois, il s'était vu emprisonné, retenu, traité avec des rigueurs que le droit des gens réprouve. « Son ouvrage, dit M. Sismondi, est presque le seul « monument littéraire de l'Italie septentrionale, au « dixième siècle. On fouille péniblement dans les chro« niques de ses contemporains, pour y chercher des « faits historiques : on sent de l'attrait pour Liutprand, « et on ne le quitte qu'à regret... Quand on le compare « à son siècle, on est frappé de sa concision et de son « énergie, de la profondeur de quelques-unes de ses « pensées et surtout de l'agréable variété qu'il a su « mettre dans ses récits. Il manque d'ordre, il est « souvent partial, mais il amuse, son érudition n'est « point méprisable;... toutes les fois que son sujet l'a« nime, il passe de la prose à la poésie, et ses vers ne

« sont pas sans quelque agrément. » A ces observations de M. Sismondi nous pourrions ajouter que la latinité de Liutprand, quoique défigurée par des germanismes, doit sembler extrêmement pure, en comparaison de celle des autres écrivains de son temps. C'est l'époque où la langue des anciens Romains s'est le plus altérée. Le tudesque était l'idiome vulgaire d'une grande partie de l'Europe occidentale et septentrionale; on l'écrivait déjà en vers et en prose, et il en subsiste des monuments. Mais Muratori n'a pu en découvrir aucun du langage que parlaient les peuples de l'Italie au dixième siècle, et qui devait être l'ébauche de leur langue actuelle; apparemment ce n'était encore qu'un jargon qu'on ne jugeait pas digne d'être écrit. Du moins, ce siècle et le précédent fournissent des monuments de la langue romane alors employée dans la France méridionale; M. Raynouard en a rassemblé plusieurs en prose et en vers; on y distingue un poëme sur Boèce, dont l'abbé le Bœuf avait publié des fragments, et qui paraît avoir été composé entre les années 850 et 1000. Voilà quel était encore, chez les Arabes, chez les Grecs, chez les Latins, et dans les idiomes vulgaires, l'état de la littérature, à une époque justement regardée comme la plus déplorable.

Quant à la situation des affaires politiques au dixième siècle, nous n'avons encore jeté les yeux que sur les Musulmans et sur l'empire byzantin. La Chine était extrêmement agitée; les séditions se multipliaient; il y eut, dans le cours de ces cent années, jusqu'à six changements de dynasties; on en était, en l'an 1000, à la dix-neuvième à partir de celle des Hia. Mais les annales de cette vaste région, toujours concentrées

dans son sein, n'ont jusqu'ici aucun rapport avec l'histoire des autres peuples. Celle du nord de l'Europe demeure aussi peu variée et fort aride. Toutefois le règne d'Harald I[er] en Norwége, jusqu'en 933, est l'époque de l'établissement d'un régime féodal un peu plus restreint qu'ailleurs. On eut en Norwége et en Suède le bonheur d'éviter les principaux abus de ce système : les fiefs n'y furent jamais considérés comme héréditaires, et la servitude de la glèbe ne s'y est point introduite, sans doute parce qu'il était difficile de soumettre à un régime humiliant et oppressif, des hommes accoutumés à résister énergiquement aux rigueurs mêmes de la nature. Sous ce règne aussi, des armées barbares continuaient de s'élancer de la Scandinavie; elles offraient fort souvent un mélange de Danois, de Suédois et de Norwégiens. Néanmoins c'étaient principalement des Danois qui envahissaient des parties de la Grande-Bretagne et de l'Allemagne; les conquérants de la Russie étaient, comme nous l'avons dit, partis de la Suède, et la Norwége avait vu naître ceux qui se jetaient sur des provinces françaises. Le christianisme pénétrait de plus en plus dans les contrées septentrionales, mais sans y dominer encore. Il fut introduit chez les Polonais par leur roi Micislas, en 965; et vers le même temps, chez les Russes, sous Sviatoslaf. Olga, mère de ce prince, mourut en 968; elle avait été régente de l'empire. « La tradition, dit M. Karam-
« sin, lui a donné le nom d'artificieuse, l'Église celui
« de sainte, et l'histoire celui de sage. Elle sut main-
« tenir la tranquillité dans son pays, et conserver la
« paix avec les princes voisins jusqu'à la majorité de son
« fils : elle parvint, avec l'activité d'un grand homme, à

« rétablir l'ordre dans ses vastes États, d'origine encore « nouvelle. Peut-être ne donna-t-elle pas de code écrit; « mais elle s'appliqua à faire exécuter des lois simples, « et suffisantes pour des hommes encore dans l'enfance « de la civilisation. Jusqu'au règne d'Olga, les princes « russes ne s'étaient occupés que de la guerre: elle gou- « verna l'empire; et Sviatoslaf lui-même, convaincu « de toute la sagesse de sa mère, plein de confiance « en sa prudence, lui abandonna l'administration inté- « rieure de l'État, tandis que des guerres continuelles « l'éloignaient de la capitale. Enfin, par son zèle pour « le christianisme, Olga fut, selon l'expression de « l'historien Nestor, l'aurore et l'astre de salut de la « Russie. »

Saint Dunstan régnait en Angleterre : de moine il était devenu évêque de Worchester, puis de Londres, ensuite archevêque de Cantorbéry et légat du pape; il égarait, menaçait, humiliait les rois, et condamnait les reines à l'exil et à la mort. Alfred et Dunstan sont, en quelque sorte, dans l'histoire d'Angleterre, les deux principes du bien ou du mal : ils y déposent les germes, l'un, de la liberté, de l'industrie et des lois; l'autre, des persécutions et des proscriptions sanglantes. Entre les rois que domina Dunstan, on peut remarquer Edgar, Édouard le martyr, Ethelred. Le premier passe pour avoir exterminé de son île la race des loups; il est fameux aussi par son mariage avec la belle Elfrida, qu'un courtisan déloyal avait d'abord épousée en la faisant passer pour laide. Le pieux Édouard périt emprisonné et poignardé par les serviteurs de cette Elfrida, sa belle-mère : il fit place à Ethelred, son demi-frère, né de cette princesse homicide. Ethelred, rançonné

par les Danois, en fit massacrer une multitude: chassé par leurs vengeurs et rétabli par des traîtres, il déshonora la couronne jusqu'au delà de l'an 1000.

L'empire germanique ou d'Occident n'offre, jusqu'en 911, que le spectacle d'une ignoble et triste anarchie. Alors mourut Louis IV, dernier empereur de la race de Charlemagne. D'héréditaire, l'empire devint électif; tandis qu'au contraire, les dignités, qui n'avaient été que de simples commissions, devenaient héréditaires, précisément parce que l'empire avait cessé de l'être; car, ainsi que l'observe le président Hénaut, un prince élu subit les conditions qu'on lui impose. Au refus d'Othon, duc de Saxe, Conrad, duc de Franconie, et qui était aussi de la maison de Saxe, fut proclamé empereur; mais ni l'Italie ni la France ne voulurent le reconnaître. C'est au règne de Henri l'Oiseleur, fils du duc Othon, que le chaos de l'Allemagne commence à se débrouiller : les seigneurs, jusqu'alors si divisés, se réunissent; on s'affranchit, par une victoire sur les Hongrois, du tribut que l'on payait à ces terribles descendants des Huns. Henri fortifie les villes, institue des milices, et certains jeux militaires, espèce de tournois. Cependant la cour impériale semblait oublier l'Italie; et cette contrée se croyait déjà indépendante, lorsque Othon le Grand, fils de l'Oiseleur et plus entreprenant que lui, vainqueur des Danois, des Bavarois, des Bohémiens, bienfaiteur des papes et leur maître, détrôna Bérenger le jeune, et soutint par des triomphes ses droits ou ses prétentions à la souveraineté. Roi de Germanie dès 936, Othon Ier reçut à Rome la couronne impériale en 962 et mourut en 973. Son fils Othon II, retenu longtemps en Allemagne par

une guerre civile, négligea de nouveau l'Italie, et il lui fallut la dévaster pour la soumettre. Othon III prit aussi Rome, y vainquit le consul Crescence, saccagea la ville et en fut chassé par les citoyens révoltés. Selon les lois ou les usages de ce siècle, l'empereur disposait du saint-siége, ou du moins il ratifiait l'élection du souverain pontife, conférait les grands bénéfices et les fiefs vacants, régnait en Italie, percevait en Allemagne les revenus de l'empire, battait monnaie, convoquait les diètes. Celles-ci élisaient les rois des Romains, empereurs futurs, leur nommaient des tuteurs, faisaient les lois, autorisaient les aliénations de domaines publics, jugeaient les grands procès, décidaient la paix et la guerre. Chacun des États germaniques avait le droit de contracter des alliances, de bâtir des forteresses, d'assembler des diètes provinciales, d'y juger les vassaux. Mais posséder des mines d'or, battre monnaie, exiger des péages, étaient des priviléges qu'un État particulier ne tenait que de la grâce des empereurs.

L'Italie entière et chacune de ses cités ont fait, durant ces cent années, d'honorables efforts pour s'affranchir. Elles avaient à se défendre contre les Hongrois au nord, contre les Sarrasins au midi; et il leur était difficile de résister à ces deux peuples, sans obtenir des empereurs d'Allemagne une protection qui devait prendre aisément le caractère d'une domination absolue. Le règne du roi d'Italie Bérenger Ier ne se termine qu'en 924. C'est une des périodes les plus obscures des annales italiennes : les guerres tant étrangères que civiles, et la confusion des affaires intérieures en rendent l'étude fort difficile. Guido marquis de Tos-

cane, Adelbert marquis d'Ivrée, l'archevêque de Milan, et d'autres seigneurs, que Bérenger avait comblés de bienfaits, offrirent sa couronne à Rodolphe, roi de la Bourgogne transjurane; et après d'autres conspirations, ils le firent poignarder à Vérone. Le trône des Lombards, un instant occupé par Rodolphe, que les Italiens renversèrent, fut par eux décerné à Hugues de Provence, qui réduisit à la soumission la plus servile ces mêmes feudataires, rivaux si altiers de ses prédécesseurs. Hugues, méprisant des lois impuissantes, y substitua la tyrannie la plus effrontée; n'épargnant ni ses proches, ni ceux qui l'avaient fait roi, ni ses propres créatures, ni les évêques eux-mêmes.

En 945, le petit-fils de Bérenger I[er] fut accueilli par Othon le Grand, qui lui permit de rassembler des troupes. Hugues n'osa point marcher contre cette armée : Bérenger le jeune convoqua les états du royaume à Milan; Hugues fut déposé, et son fils Lothaire reconnu pour roi. Cet arrangement ne satisfaisait pas l'ambition de Bérenger, qui fit, si l'on en croit certaines chroniques, empoisonner le jeune roi, et s'empara de la couronne. Bérenger II ne tarda point à déplaire aux Lombards : les grands supplièrent Othon de délivrer l'Italie de ce même roi dont il avait favorisé l'entreprise. Othon entre en Italie en 951, et cette fois Bérenger parvient à le fléchir par des hommages; mais en 961, l'empereur revient en conquérant, ceint la couronne des Lombards, et se fait sacrer à Rome en qualité de chef de l'empire. Les Italiens durent à la politique du premier Othon, et à l'incurie du second et du troisième, leurs constitutions municipales, et quelques germes de liberté publique, qui, faute de lois sages, ne

furent le plus souvent que des germes de discorde et de révolution. Les troubles se perpétuaient même à Venise : on y voit plusieurs doges exilés, mutilés ou massacrés, ou forcés d'abdiquer pour embrasser la vie religieuse. C'était pourtant, de toute l'Italie, l'État qui laissait le moins attenter à son indépendance : il se défendit surtout contre Othon II, qui assiégeait Venise en 983, et l'aurait peut-être occupée, si la mort ne l'eût surpris. Mais, pour achever le tableau de la situation de l'Italie en ce siècle, il importe d'y observer la cour de Rome.

Le nombre des papes ou antipapes est ici d'environ vingt-cinq, comme au siècle précédent : je n'en nommerai que trois ou quatre, parce que Fleury dépeint presque tous les autres comme livrés à la mollesse et aux plaisirs, et comme ayant eu moins de part à leurs propres affaires que deux courtisanes ambitieuses, Théodora et Marosie. Ces deux femmes ont successivement placé la tiare sur la tête de leurs amants et de leurs fils : elles ont élevé, détrôné, rétabli des souverains pontifes; en ont empoisonné ou étranglé quelques-uns. Les protestants se complaisent à extraire des chroniques, et surtout de Liutprand, historien contemporain que j'ai déjà indiqué, les détails peu édifiants qui composent cette partie des annales pontificales. L'histoire politique offre ici deux résultats plus dignes d'attention : l'un, que le saint-siége était alors compté au nombre des gouvernements temporels; l'autre, qu'au milieu des intrigues et des troubles intérieurs qui l'agitaient, il perdait au dehors une grande partie de l'influence et de la puissance que l'âge précédent lui avait léguées. La chronologie pourrait, à l'égard de

Rome, diviser le dixième siècle en quatre sections. La première finirait en 932; elle serait caractérisée par les manœuvres et l'ascendant de Théodora et de ses filles. La seconde comprendrait l'administration civile d'Albéric et de son fils, jusqu'en 962. La troisième s'ouvrirait alors par la cérémonie du couronnement d'Othon le Grand à Rome, en qualité d'empereur, et se terminerait à la mort de ce prince, en 973. Le consulat de Crescence désignerait la quatrième.

Théodora, issue d'une famille patricienne, séduisit les grands, calma les factions, adoucit les mœurs en les corrompant, et dirigea le pape Jean X. Comme chef d'un État, ce pontife mériterait peu de reproches : il ne contesta point les droits des autres monarques; il réconcilia les princes qui déchiraient l'Italie par leurs rivalités; il tourna leurs armes contre les Sarrasins, qu'il combattit lui-même avec plus de vaillance qu'il n'appartenait à un évêque. Marosie, fille de Théodora, détrôna Jean X et le jeta dans une prison où bientôt il périt d'une mort sans doute violente. Un des fils de Marosie occupa la chaire de Saint-Pierre, et n'y exerça, en matière civile, aucun pouvoir réel; son frère Albéric se mit à la tête des affaires. Là commencent, dans Rome, vingt-quatre années d'administration séculière. Albéric, sous le titre de consul ou de patrice, choisit les papes, les gouverne, les tient sous sa dépendance, et se croit lui-même indépendant de l'empire germanique. Il faut noter que Henri l'Oiseleur ne s'intitulait point empereur d'Occident; qu'il ne se qualifiait qu'avoué ou avocat des Romains. Albéric mourut en 954; et son fils Octavien, qui lui succéda, crut nécessaire de fortifier l'autorité

civile en la réunissant au ministère pontifical : il se fit pape en 956; et ce fut lui qui couronna Othon le Grand en 962.

En échange des serments et de l'hommage du pape, Othon fit à l'Église romaine de magnifiques promesses. Ces actes d'Othon et de Jean XII subsistent; et si l'on en conteste l'authenticité textuelle, le fond en est indubitable; car Liutprand l'atteste. Othon confirma les donations qu'on disait faites par Pepin, Charlemagne et Louis le Débonnaire, mais en se réservant expressément la souveraineté sur la ville de Rome et sur tous les domaines ecclésiastiques. Jean XII ayant, depuis, mécontenté l'empereur, celui-ci vint à Rome, et n'y trouvant point le pape, qui s'était enfui à Capoue, il lui écrivit une lettre menaçante, où il lui enjoignait de venir se justifier des accusations d'homicide, de parjure, d'inceste, de sacrilége et même d'idolâtrie. Sans doute il y avait de l'injustice ou de l'exagération dans ces reproches; cependant Bellarmin dit à ce propos que Jean XII fut *presque* le plus vicieux des papes; *fuit fere omnium deterrimus*. Jean ayant été déposé, il s'ensuivit des troubles qui se terminèrent par un acte où la souveraineté impériale est proclamée. Les publicistes allemands ne doutent point de l'authenticité de cet acte; les Italiens la contestent, sans alléguer d'autre motif que l'étendue *exorbitante* qu'il donne à l'autorité civile. Les succès d'Othon le Grand ont fondé la puissance des empereurs allemands ses successeurs. Il voulait que la dignité impériale devînt à jamais inséparable des royaumes de Germanie et d'Italie; que la chrétienté entière fût une république ayant pour chef unique l'empereur; qu'il appartînt à

ce chef suprême de convoquer les conciles, de commander les armées chrétiennes, de destituer les papes, et de présider les rois. Cette excessive ambition était encore plus funeste que celle des pontifes. Mais, pour s'élever à tant de grandeur, Othon eut besoin de ménager les évêques allemands, de les faire comtes et ducs, avec des droits régaliens : bienfaits imprudents, qui, en atténuant le domaine de la couronne, semaient des germes d'anarchie et de révolutions. Le règne d'Othon le Grand est l'époque à laquelle nous rapporterions volontiers la première origine des deux factions papale et impériale, appelées, depuis, celles des Guelfes et des Gibelins. Mais au dixième siècle, les partisans du pape n'étaient à Rome que des citoyens jaloux de reconquérir l'indépendance de leur ville ou de leur république, et d'en soustraire le chef électif à toute domination étrangère. On se réunissait bien plutôt contre l'empereur qu'en faveur des pontifes élus sans lui ou malgré lui. Quelques-uns même auraient préféré une magistrature purement civile, comme avait été celle d'Albéric, et comme le fut, après 973, celle de Crescence.

Crescence était fils de Théodora, et, selon Fleury, du pape Jean X. On le voit administrer Rome, en qualité de consul, vers 980; mais il est probable que, dès 974, il exerçait une grande influence. D'orageux ou faibles pontificats ramenaient la magistrature civile. Othon II, occupé d'une guerre contre les Grecs dans le duché de Bénévent, craignit de mécontenter les Romains, en prenant trop de part à leurs affaires. Il n'empêcha donc point Crescence, qui avait obtenu leur confiance, de gouverner leur ville et leur évêque.

Othon III fut appelé en Italie par un pape qui supportait péniblement l'ascendant de Crescence. Ce fut alors que ce consul forma le projet de replacer Rome sous l'autorité des empereurs grecs, maîtres plus doux et plus lointains, accoutumés à respecter les priviléges des peuples, et sous la protection desquels prospéraient ou respiraient les Napolitains et les Vénitiens. Mais Othon III s'empara de Rome; Crescence s'étant retiré dans le môle Adrien, on feignit de négocier avec lui, on prit l'engagement de respecter sa personne; il crut à cette promesse de l'empereur, sortit de sa forteresse, se livra lui-même à Othon, et fut à l'instant décapité avec ses propres partisans. Les deux derniers papes de ce siècle sont Grégoire V, qui excommunia le roi de France Robert, et Silvestre II, auparavant appelé Gerbert, et qui a mérité, sous ce nom, une place dans l'histoire des lettres. Il est l'homme de ce temps qui s'est le plus efforcé de répandre dans la chrétienté le goût des études. Il avait emprunté des Sarrasins d'Espagne tant de notions de mathématiques et de physique, qu'on le prit pour un sorcier et qu'on le soupçonna d'avoir employé la magie pour obtenir la tiare. Il mourut en 1003, après avoir, dans un pontificat de quatre ans, raffermi de son mieux l'autorité de l'empereur, et comprimé les mouvements d'indépendance qui agitaient les Romains.

Il ne se tint, au dixième siècle, aucun concile général; il y eut peu d'hérésies nouvelles; on vécut des anciennes. Alors, sous l'empire de tous les vices, au sein des plus scandaleux désordres, on attendait avec effroi la fin du monde, qu'une ancienne tradition représentait comme très-prochaine, et semblait fixer même à la

millième année de l'ère chrétienne. Toutes les imaginations étaient frappées de terreur; et l'ignorance commune accréditait les visions et les apparitions surnaturelles. Vers 950, le peuple de Paris prit pour une armée de démons, pour une cavalerie infernale, un ouragan violent arrivé à Montmartre, et qui avait ravagé les blés, arraché les vignes et abattu de vieux murs.

Nous n'avons presque rien dit encore des annales de la France depuis 900 jusqu'à 1000; elles ne sont pas d'un très-grand intérêt. La Neustrie est cédée en 912 aux Normands, avec obligation pour leurs ducs de rendre un assez vain hommage à la couronne. Le duc Rollon embrassa le christianisme et publia des lois qui réprimaient le vol et les autres violences alors trop ordinaires. La race carlovingienne se flétrissait de plus en plus. En 923, il ne tenait qu'à Hugues le Grand, petit-fils de Robert le Fort, de monter sur le trône; il y plaça son beau-frère Raoul, après lequel la postérité de Pepin n'y remonta que pour y languir durant cinquante ans, et tomber dans l'extrême ignominie. Enfin, en 987, Hugues-Capet, fils de Hugues le Grand, se crut appelé à remplacer un Louis V, qui mourait sans enfants, et dont l'oncle, Charles duc de Lorraine, était généralement méprisé. A l'avénement de Hugues, la France était partagée en sept grandes souverainetés, savoir, les comtés de Flandre, de Vermandois et de Toulouse, les duchés d'Aquitaine, de Normandie, de Bourgogne et de France. Hugues était le duc de France : son élévation à la royauté réduisit à six le nombre des grands terriens, qui dès lors se regardèrent comme relevant, non du roi, l'un d'entre

eux, mais de la couronne. Ce sont là originairement les six pairs laïques; les six pairs ecclésiastiques sont d'une date moins ancienne. Il a suffi à Hugues-Capet d'être élu par ces trois ducs et ces trois comtes, reconnu par leurs principaux vassaux, soutenu par les siens propres, par sa famille et par ses amis. Les seigneurs le jugèrent capable de faire prévaloir ses prétentions, et ne craignirent pas qu'il abusât d'une dignité à laquelle le régime féodal ne laissait plus qu'une médiocre importance. Hugues sut rendre agréable aux seigneurs et aux prélats français cette révolution, qui était presque nécessaire; elle s'opéra sans secousse, sans intervention ni de la nation française, ni de la cour romaine. Le bonheur de ne point devoir son élévation au saint-siége, fut sans doute l'une des causes de l'affermissement de ce nouveau roi, de la longue durée de sa dynastie, et de la propagation des maximes d'indépendance qui ont tant honoré les rois capétiens et l'Église gallicane. La France, quoiqu'elle ne comprît ni le Dauphiné ni la Provence, était un assez grand royaume, « mais il s'en fallait beaucoup, « dit Voltaire, que le roi de France fût un grand « souverain. Chaque province avait ou ses comtes ou « ses ducs héréditaires; celui qui n'avait pu se saisir « que de deux ou trois bourgades, rendait hommage « aux usurpateurs d'une province; et qui n'avait qu'un « château, relevait de celui qui avait usurpé une ville. « De tout cela s'était fait cet assemblage monstrueux « de membres qui ne formaient point un corps. »

Robert, fils de Hugues, et son successeur en 996, avait épousé Berthe, quoiqu'elle fût sa parente au quatrième degré et qu'il eût été parrain d'un fils qu'elle

avait eu d'un premier mari. On se récria contre un mariage contracté au mépris de ces deux empêchements canoniques : Grégoire V le déclara nul, excommunia les deux époux, et Robert, forcé de renvoyer Berthe, épousa Constance. Nous serions fort tentés de lui reprocher cette docilité : mais il faut penser qu'il était le second roi de sa race, qu'elle régnait à peine depuis dix ans, qu'elle avait quelques ennemis redoutables, et particulièrement ce Gerbert qui allait devenir pape, et que je signalais tout à l'heure comme l'un des hommes les plus habiles de cette époque. Gerbert venait de quitter le roi de France pour s'attacher à Othon III; et cet empereur s'était trouvé au concile où l'excommunication de Robert avait été prononcée. Ces anathèmes étaient alors si redoutables, que nous ne lisons pas sans étonnement ce qu'on raconte de leurs effets. Bossuet et Voltaire s'accordent à penser qu'on a fort exagéré les détails du délaissement où se vit réduit Robert. Quoi qu'il en puisse être, c'était la première fois que l'Église de France, mise en interdit, recevait l'injonction de suspendre la célébration des offices divins, l'administration des sacrements aux adultes, la sépulture religieuse des morts; et il était bien permis à un roi nouveau de craindre les égarements auquel ce régime pouvait entraîner l'ignorante multitude.

Vous savez dans quelles ténèbres épaisses l'Europe était alors plongée. Les possessions n'étaient plus réglées que par l'usage; la plupart des transactions ne se conservaient que dans les souvenirs. Au milieu de ces peuples, de ces grands, de ces rois qui ne savaient ni écrire ni lire, l'instruction la plus grossière suffisait

au clergé pour s'emparer des affaires civiles. « Les « ecclesiastics, dit Pasquier, se lotirent des clefs tant « de la religion que des lettres, encore que, pour bien « dire, ils n'en eussent provision que pour leurs por« tees..... ny plus ny moins que les Druydes prindrent « les clefs tant de leur religion que des lettres, aussi se « lotirent nos prestres de ces deux articles entre nous, « n'estant nostre noblesse aucunement ententive à si « louable subject.... Or de ceste asnerie ancienne (de la « noblesse) advint que nous donasmes plusieurs façons « au mot de clerc, lequel, de sa naifve et originaire « signification, appartient aux ecclesiastics; et comme « ainsi fust qu'il n'y eust qu'eux qui fissent profession « des bonnes lettres, aussi par une metaphore, nous « appelasmes *grand clerc* l'homme savant, *mauclerc* « celuy qu'on tenoit pour beste, » et la science fut appelée *clergie*. En un mot, les ecclésiastiques étaient à peu près les seuls qui sussent épeler quelques lignes et tracer quelques caractères; et Velly dit qu'à l'aide de ce savoir, ils se mirent à dicter les testaments, à régler les mariages, les contrats, les actes publics; qu'ils extorquèrent des legs et des donations d'autant plus nombreuses que la prétendue fin du monde approchait davantage; qu'ils s'affranchirent de la juridiction séculière, et s'efforcèrent d'assujettir toutes les personnes et toutes les choses à leur propre juridiction.

Les Arabes avaient alors, dans les lettres et les sciences, une telle avance sur l'Europe, qu'il serait assez juste de chercher parmi eux les noms les plus propres à rappeler le souvenir des deux siècles qui viennent de nous occuper. Nous attacherions ainsi au neuvième le nom d'Alkindi, et celui de Rhazès au dixième. Mais

ces noms ne pouvant nous devenir assez familiers pour servir à un tel usage, on préférerait sans doute ceux de Photius et de Gerbert, qui tiennent aussi à l'histoire de la littérature, l'un chez les Grecs au premier de ces deux siècles, l'autre en Occident au second. L'histoire civile fournirait les noms encore plus connus d'Alfred chez les Anglais au neuvième siècle, et de Hugues-Capet en France au dixième.

SEPTIÈME LEÇON.

ONZIÈME ET DOUZIÈME SIÈCLE DE L'ÈRE VULGAIRE.

Messieurs, il existait, en l'an 1000, quatre principaux empires : la Chine, encore divisée en plusieurs royaumes, encore agitée par des séditions, et qui venait de voir jusqu'à six dynasties impériales se succéder dans le cours d'un même siècle; l'empire des califes, qui s'était partagé en deux grands États, l'un en Asie, l'autre en Afrique; l'empire byzantin, affaibli par les vices des empereurs, par les désordres et les factions de leur cour, autant que par les entreprises des Sarrasins; l'empire d'Occident, relevé par les triomphes d'Othon Ier, et qui, embrassant tous les États germaniques, s'étendait aussi sur des parties de l'Italie. Mais il s'était formé en Europe des royaumes indépendants de ces empires : le Danemark, la Norwége et la Suède, gouvernés par leurs propres princes, commençaient à se donner des lois. De ces contrées septentrionales s'étaient élancées successivement plusieurs armées barbares : les unes s'étaient établies en Angleterre, d'autres dans une province française; Ruric en avait conduit une en Moscovie, et, mêlée aux Slaves, elle y avait fondé la monarchie russe. Les Slaves polonais conservaient leur indépendance. Par suite des invasions des Visigoths et des Maures, l'Espagne demeurait partagée en divers États et presque en divers peuples : on y distinguait des rois d'Oviédo, de Léon, de Navarre, et des rois mahométans de Cordoue. La France était aussi

distribuée en sept grandes principautés, sous-divisées elles-mêmes, et presque indéfiniment, en petites seigneuries : mais Hugues, l'un des sept grands princes, venait de détrôner le dernier Carlovingien, et de commencer une troisième dynastie, en réunissant à son duché le titre de roi et la faible puissance que le système féodal avait laissée à cette dignité. Le christianisme dominait en France, en Allemagne, en Angleterre, en Italie, dans l'empire byzantin, dans plusieurs provinces espagnoles; il s'introduisait de jour en jour chez les peuples septentrionaux : il était la religion de l'Europe, et avait pour chef ou pontife suprême l'évêque de Rome, qui n'administrait encore cette ville qu'au nom de l'empereur d'Occident, mais dont l'autorité spirituelle prenait une étendue quelquefois redoutable aux monarques.

En entrant dans le siècle onzième, nous commencerons par y considérer l'état des lettres; c'est toujours et partout le genre de faits le plus important, celui qui peut le mieux annoncer, expliquer, caractériser tous les autres. Les études profanes n'avaient d'activité que chez les Arabes : ils cultivaient la géographie, l'histoire, la philosophie, les sciences physiques, et s'exerçaient dans l'art des vers. Pour ne pas citer des noms trop peu connus en Europe et que la différence des idiomes nous fait trouver étranges, je ne rappellerai qu'Avicenne, Albucasis, et les poëtes persans Asédy et Ferdoucy. Avicenne, qui vécut depuis 980 jusqu'en 1037, s'appliqua d'abord à la dialectique; il puisa dans Aristote la théorie du syllogisme; il recueillit et versifia même quelques préceptes relatifs aux catégories et aux propositions : la physique d'Aristote l'occupa plus long-

temps encore; et quelque obscure qu'elle soit, on ne peut pas dire qu'Avicenne l'ait étudiée sans fruit, s'il est vrai qu'elle lui ait inspiré l'idée de se consacrer à la médecine. C'est dans cette science qu'il a surtout acquis de la renommée, quoiqu'il ne l'ait pas enrichie. En mettant à contribution Galien et Rhazès, il a fait un canon ou système général de médecine qui obtint un prodigieux succès, au point de faire presque oublier Rhazès chez les Arabes et Hippocrate en Europe. Jusqu'au quinzième siècle, Avicenne fut l'oracle des écoles d'Italie et de France. Il eut des interprètes, des commentateurs sans nombre; on ne consultait que lui. Cependant, à l'exception de quelques détails sur certaines maladies jusqu'alors inconnues ou non décrites, à peine a-t-il jeté dans sa compilation une seule idée, même une seule erreur originale. Haller, qui avait lu sans ennui tout Rhazès, n'a jamais pu achever la lecture du canon d'Avicenne, tant le fatiguaient, nous dit-il, cette abondance asiatique et ce vain appareil de méthode. Les traités d'Albucasis, qui mourut en 1106 ou 1107, enseignent la médecine théorique et pratique, la pharmacie et surtout la chirurgie. Cet auteur copie les Grecs et Rhazès, mais il est le premier qui ait décrit avec assez de détails les instruments chirurgicaux; et, selon M. Portal, il a connu certains procédés dont on a fait honneur à des modernes. Le poëte persan Ferdoucy avait commencé d'écrire dans le cours du dixième siècle; mais il n'est mort, selon M. Langlès, qu'en 1020. Plus habile qu'Asédy, il a mis en vers l'histoire de la Perse. Ce grand poëme historique, que William Jones et Casiri sont tentés de comparer à l'*Iliade* et à l'*Odyssée*, avait

été composé par ordre de Mahmoud, guerrier fameux, pour qui fut inventé le titre de sultan, mais qui récompensa fort parcimonieusement l'auteur qui avait consacré trente ans de sa vie à cet ouvrage. Ferdoucy se vengea par une satire, ou plutôt par une invective, peut-être la plus violente qu'on ait jamais écrite. Mais, quels que soient les défauts que la critique ait à reprendre dans les vers de Ferdoucy comme dans les livres d'Avicenne, on doit avouer que la littérature européenne des mêmes temps n'offrait point de productions aussi recommandables.

La médecine a occupé quelques auteurs grecs à peu près contemporains d'Avicenne, un Nicétas, un Constantin l'Africain, un Siméon Séthus, un Michel Psellus; tous simples copistes, et aujourd'hui presque ignorés. On peut toutefois savoir gré à Constantin l'Africain d'avoir, le premier, fait connaître en Europe la médecine des Arabes; et l'on croit d'ailleurs que l'école de Salerne dut au crédit dont il jouissait auprès de Robert Guiscard les bienfaits dont ce prince la combla. Les ouvrages grecs de Jean Scylitzès et du crédule Cédrénus sont du même temps, et font partie de la collection des Histoires byzantines. Xiphilin composait un abrégé de Dion Cassius, abrégé peu élégant, mais qui remplace les parties perdues d'un grand ouvrage historique.

Les auteurs latins de ce siècle sont les chroniqueurs Dithmar, Hermann, Sigebert; les théologiens Fulbert, Pierre Damien, Anselme de Cantorbéry et Lanfranc. Ces deux derniers, déterminés réalistes, soutenaient l'existence positive des universaux, dans lesquels Jean, dit le Sophiste, et Roscelin, chefs des nominaux, ne

voyaient que des idées abstraites. Cette dispute s'est prolongée dans les siècles suivants, au sein des chapitres et des monastères, où les études de l'Europe étaient concentrées et dégradées par une scholastique barbare. Là, on divisait les sciences humaines en sept branches: la grammaire, la rhétorique et la dialectique formaient le *trivium;* le *quadrivium* comprenait l'arithmétique, la géométrie, l'astronomie, ou plutôt l'astrologie, et la musique. Ce dernier art est le seul qui ait fait alors quelques progrès; Gui d'Arezzo en rendit les éléments plus accessibles. Quoique la musique fût bornée au chant d'église, on ne laissait pas, dit Ginguené, d'employer, faute de signes et de méthode, une dizaine d'années pour apprendre à chanter passablement au lutrin! Gui inventa des signes et créa une méthode qui réduisirent à un, ou tout au plus à deux ans, cet apprentissage.

On continuait d'écrire en langue tudesque. Notker, moine de Saint-Gall, traduisit le Psautier en cet idiome; et Willerame, le Cantique des cantiques. Ces deux versions sont en prose; mais on a une ode, en vers tudesques et en quarante-neuf strophes, composée en l'honneur d'un archevêque de Cologne qui mourut en 1075. La langue romane était encore plus cultivée : les troubadours remontent à ce siècle; leur liste s'ouvre par Guillaume, comte de Poitiers et duc d'Aquitaine, qui naquit en 1071. Une circonstance à remarquer, dans l'histoire littéraire de cet âge, c'est l'extrême disette de papier qu'on y éprouva. Celui de chiffe n'était pas inventé; la fabrication du papyrus d'Égypte avait presque cessé par les ravages des Sarrasins; et le prix du parchemin était devenu excessif. On

s'avisa d'une ressource extrêmement dommageable : on eut recours à un art jadis pratiqué à Rome, comme un passage de Cicéron l'atteste (*Nam quod in palimpsesto scribis*, etc.), à l'art de gratter d'anciens manuscrits pour les rendre propres à recevoir une nouvelle écriture. Des livres classiques, ceux de Cicéron lui-même, se transformèrent en psautiers, en missels, en traités de liturgie ou de théologie. Muratori avait observé plusieurs de ces palimpsestes dans la Bibliothèque ambrosienne : depuis dix ans, M. Maï en a retrouvé de précieux tant à Milan qu'à Rome; et il a remis en lumière divers fragments d'ouvrages que l'on croyait tout à fait perdus.

Maintenant, si vous portez vos regards sur les affaires ecclésiastiques du onzième siècle, vous y apercevrez d'abord une suite de pontificats éphémères, durant lesquels les désordres et les troubles se prolongent. Au moment de l'arrivée de l'empereur Henri III à Rome, en 1046, il y trouva trois papes à la fois; Henri les destitua et en fit élire un quatrième, qui eut en moins de dix ans trois successeurs. Le règne de Henri est l'une des époques où les Romains et les papes ont été le plus décidément assujettis à la puissance impériale. Cependant s'élevait un personnage entreprenant et austère, qui avait conçu l'idée d'une théocratie universelle, et qui devait consacrer sa vie entière à l'exécution de ce projet. Il s'appelait Hildebrand : né en Toscane, où son père était, dit-on, charpentier, il vint en France, y embrassa l'état monastique, revint en Italie, où il gouverna l'un après l'autre quatre ou cinq papes, et succéda au dernier. Il fit ériger en dogme par Étienne IX, en 1058, la pratique dès lors générale du célibat

ecclésiastique, et condamner sans réserve les exceptions et les modifications qu'elle éprouvait en certaines églises. Un décret qu'il dicta en 1059 à Nicolas II changea la manière d'élire les souverains pontifes : il f t réglé qu'à l'avenir cette élection serait confiée aux cardinaux-évêques et prêtres, qui la feraient toutefois approuver par les autres ecclésiastiques et par les simples fidèles. Les cardinaux-évêques étaient les sept évêques du territoire romain; les cardinaux-prêtres étaient ceux qui administraient les vingt-huit principales églises de la ville de Rome. Les uns et les autres étaient depuis longtemps désignés par ce nom de cardinaux; mais les voilà pour la première fois investis du droit positif et exclusif de désigner les nouveaux papes; c'est l'origine du collége électoral des cardinaux, collége qui n'a reçu que plus tard et par degrés son organisation actuelle. Un autre décret, rendu en la même année 1059, à l'instigation d'Hildebrand, défendait de recevoir d'un laïque l'investiture d'aucun bénéfice ecclésiastique. Jusqu'alors, les rois et les seigneurs, en fondant ces bénéfices, s'étaient réservé le droit d'y nommer, et d'en investir les prélats ou les clercs, en leur présentant une baguette ou un rameau, ainsi qu'il se pratiquait pour l'investiture des comtes. Ce n'était là qu'une simple application du régime féodal aux domaines ecclésiastiques. Mais, afin de prévenir l'effet d'une consécration anticipée qui aurait rendu l'élection irrévocable, les princes se faisaient apporter la crosse et l'anneau de chaque prélat défunt, pour les remettre eux-mêmes à son successeur. Cette forme d'investiture était généralement établie au onzième siècle : Hildebrand se promit de l'abolir, et d'ériger

au contraire le chef de l'Église en dispensateur suprême des couronnes temporelles. La même année 1059 lui offrit l'occasion de faire un essai de ce système. Les Normands venaient d'envahir l'Italie méridionale : le pape les déclara maîtres des Deux-Siciles, à condition que Robert Guiscard, leur chef, se reconnaîtrait vassal de l'église romaine, lui prêterait serment de fidélité, s'obligerait, lui et ses successeurs, à lui payer un tribut annuel. Telle est l'origine du royaume de Naples : cette concession dépouilla les empereurs de Constantinople de tout reste de souveraineté sur la Grande Grèce. Hildebrand ne fut évêque de Rome qu'en 1073; il n'eût tenu qu'à lui de l'être bien plus tôt : mais il est fort vraisemblable qu'il n'aspirait point à devenir pape, pourvu que le pape devînt le souverain des rois. Il était entraîné, non par un intérêt personnel, mais par des opinions inflexibles, par une pensée dominante. Pour soutenir les droits du sacerdoce, Hildebrand, devenu Grégoire VII, menace et la France, et l'Angleterre, et le Nord, et surtout l'Allemagne : il mande, il excommunie, il dépose l'empereur Henri IV, qui, après d'inutiles actes de soumission, assiége Rome et s'en empare. Henri est réexcommunié; et telle est, en de pareils temps, la force de ces anathèmes, que même après la mort d'Hildebrand, l'empereur ne peut réprimer ni les révoltes de ses sujets, ni les attentats de ses propres fils : on le voit détrôné, fugitif, indigent, solliciter en vain une place de sous-chantre dans la cathédrale de Spire; il meurt, on le déterre, il reste cinq ans privé de sépulture. Une amie de Grégoire VII, la comtesse Mathilde, avait cédé au saint-siége tous les domaines qu'elle possédait, la Toscane,

Vérone, Plaisance, Parme, Modène, Spolète, Ancône; dons magnifiques, que les chroniqueurs attestent, mais dont les actes ne se retrouvent pas. Enfin, Hildebrand avait conçu, le premier, l'idée de ces expéditions en Palestine qui devaient, en agrandissant l'Église, diminuer la puissance des empereurs grecs. Les pèlerinages à la terre sainte furent, sous son pontificat, plus fréquents que jamais. Mais l'honneur d'ordonner la première croisade était réservé à Urbain II. Jérusalem avait été prise par les Turcs, peuple asiatique sorti du Turquestan. Pierre l'Ermite, un pèlerin, qui a vu le triste état des chrétiens de la Palestine, obtient d'Urbain une mission vers tous les princes, pour les exciter à une expédition contre les infidèles possesseurs des lieux saints. Pierre, en 1095, entraîne dans ces contrées six cent mille hommes, multitude indisciplinée qui essuie de sanglants revers, mais qui s'empare à la fin de Jérusalem, où Godefroi de Bouillon est proclamé roi en 1099.

Les autres faits importants de l'histoire ecclésiastique, entre les années 1000 et 1100, sont l'hérésie du moine Bérenger, qui niait la présence réelle; le schisme de l'Église grecque, consommé par l'obstination du patriarche Michel Cérulaire à réprouver le pain azyme et les syllabes *filioque;* enfin l'établissement de plusieurs ordres monastiques. Saint Romuald institua les camaldules; saint Bruno, les chartreux; et Robert d'Arbrissel, Fontevrault. A Jérusalem, s'éleva un ordre de moines guerriers, celui des hospitaliers de Saint-Jean, depuis chevaliers de Rhodes, aujourd'hui chevaliers de Malte.

Quoique les Othons eussent soumis une grande par-

tie de l'Italie, presque tous les peuples de cette contrée aspiraient encore à l'indépendance. Ardoin, marquis d'Ivrée, ne renonça qu'en 1015 au titre de roi de Lombardie : les Italiens, en 1024, offraient encore cette couronne au roi de France Robert, et à Guillaume, duc d'Aquitaine; l'un et l'autre refusèrent un honneur illusoire qu'ils désespéraient de pouvoir défendre. Vers 1036, les guerres privées entre les seigneurs se terminèrent par une guerre générale qu'ils déclarèrent, d'une part aux prélats, et de l'autre aux bourgeois des villes; ainsi toutes les classes de la société se trouvaient armées les unes contre les autres. L'excès de l'anarchie ramena la paix, qu'affermit pour quelque temps une constitution publiée en 1039 par l'empereur Conrad. A l'égard des Napolitains, leur histoire particulière ne devient claire et cohérente que depuis 1016, époque de la première invasion des Normands. Guillaume Bras de Fer, leur général en 1042, prit le titre de comte de l'Apulie. Il avait quatre frères, Drogon, Humfred, Robert-Guiscard, et Roger : les deux premiers exercèrent après lui un pouvoir faible et contesté; Guiscard se fit reconnaître par le pape Nicolas II, comme nous le disions tout à l'heure, et il établit Roger en Sicile, où le pape Urbain II promit de n'envoyer jamais de légat. De leur côté, les Vénitiens tirèrent parti de la première croisade, prêchée en 1094, entreprise en 1095. « Pour les hommes d'État, « dit M. Daru, il s'agissait de repousser des peuples « qui menaçaient d'envahir toute la chrétienté : pour « tout le reste, il s'agissait d'acquérir le ciel, en délivrant le tombeau du Christ, profané par les infidèles. « Les Vénitiens avaient deux intérêts : d'une part, ils

« devaient désirer l'expulsion des Sarrasins, et se tenir « en mesure d'être admis au partage des conquêtes; de « l'autre, si tant de nations européennes formaient des « établissements dans le Levant, les avantages dont « Venise avait joui jusqu'alors, cessaient d'être des « priviléges. » Il s'ensuivit que les Vénitiens temporisèrent : leur premier armement n'eut lieu qu'en 1098; leur flotte rencontra celle des Pisans; une dispute, dont on ignore le sujet, engagea un combat où les Vénitiens prirent vingt vaisseaux à leurs compagnons de croisade. Ils allèrent ensuite piller Smyrne et ravager la Calabre.

En Allemagne, Henri II, dit le Boiteux, fut le dernier empereur de la maison de Saxe. Celle de Franconie commence en 1024 par Conrad le Salique, élu, non par sept électeurs, quoi qu'en disent certains historiens, mais dans une assemblée très-nombreuse, tenue en plein champ entre Worms et Mayence. Durant un règne de quinze ans, il se défendit assez faiblement contre les ennemis de sa puissance en Allemagne et en Italie. Son fils Henri III, dit le Noir, se fit mieux respecter. Mais Henri IV, victime, comme nous venons de le voir, des rigueurs de Grégoire VII, mourut à Liége dans l'indigence. Les annales françaises se composent ici de la suite du règne de Robert jusqu'en 1030, et de ceux de Henri Ier jusqu'en 1060, de Philippe Ier jusqu'en 1108. Robert, ayant été forcé de répudier Berthe, ainsi que nous l'avons dit dans la dernière séance, Constance, sa seconde épouse, alluma la discorde au sein de la maison royale, et même la guerre civile dans l'État. Robert se vit contraint de prendre les armes contre ses propres enfants. Il les soumit toutefois, et

acheva paisiblement sa carrière, composant des chants ecclésiastiques et gouvernant avec modération. Il n'a laissé que d'édifiants et honorables souvenirs. Henri Ier eut l'imprudence de se mesurer avec Guillaume de Normandie, qui le battit trois fois, avant d'aller conquérir l'Angleterre. Les comtes de Champagne étaient pour Henri des rivaux moins formidables : il les vainquit, et dépouilla leur allié, le comte de Meulan. Mais il voulut en vain empêcher le pape Léon IX de tenir en 1049 un concile à Reims, et d'y proclamer des maximes incommodes à l'autorité royale. Suit le règne plus long que glorieux de Philippe Ier, faible prince, qui se laissa humilier par Guillaume le Conquérant, insulter par Grégoire VII, anathématiser par Urbain II et par Pascal II, pour avoir, en répudiant Berthe, épousé Bertrade, femme du comte d'Anjou. En 1095, le concile de Clermont, l'un de ceux qui excommunièrent Philippe, résolut la première croisade : Urbain II présidait cette assemblée. Plusieurs seigneurs français tentèrent cette aventure. On vit partir pour la Palestine un frère du roi, un comte de Toulouse, un comte de Chartres, et ce Godefroi de Bouillon qui devint roi de Jérusalem. Philippe, qui ne se croisa point, en fut un peu plus méprisé; c'est là pourtant, selon certains auteurs modernes, ce qu'il a fait de plus sage.

L'histoire d'Espagne se complique de plus en plus. Je dirai seulement qu'en 1038, au moment où la dynastie des Ommiades s'éteignait à Cordoue, nombre de seigneurs arabes s'érigèrent en souverains. Dès lors, on compte presque autant de royaumes que de villes. En même temps, les provinces de Castille, de Léon, de Navarre, d'Aragon forment tantôt deux, tantôt trois

ou quatre royaumes distincts, gouvernés par des rois chrétiens, presque toujours en guerre, soit entre eux, soit avec les Maures ou Sarrasins. Sous le roi de Léon Alphonse, brilla le Cid, immortalisé par Corneille; l'Espagne le perdit vers la fin du onzième siècle. Chez les Anglais, le pouvoir s'était affaibli jusqu'en 1016 entre les mains d'Ethelred. Sa postérité fut détrônée par le Danois Canut, monarque équitable et sévère, auquel succédèrent ses deux fils. La dynastie anglo-saxonne reparaît en 1042 dans Édouard, dit le Confesseur, pieux et faible prince, qu'on peut considérer comme le dernier de cette série. Harald, qui en 1066 s'empara de la puissance suprême, en jouit à peine quelques mois; Guillaume de Normandie le vainquit à Hastings et conquit l'Angleterre. Pendant un règne de vingt et un ans, Guillaume affermit son pouvoir, dompta les rebelles, résista au pape Hildebrand et porta la guerre en France. C'est le premier signal des longues rivalités des deux nations. Depuis Alfred, l'Angleterre n'avait pas été si bien gouvernée. Elle demeura formidable sous Guillaume le Roux, fils et successeur du Conquérant. Le plus grand mérite du second Guillaume est d'avoir soutenu les droits de sa couronne contre le zèle peu éclairé d'un prélat, d'ailleurs vénérable, saint Anselme, archevêque de Cantorbéry.

Vers l'an 1000, Suénon régnait en Danemark, et les Danois ravageaient de nouveau la Grande-Bretagne. Ce Canut que nous venons de rencontrer parmi les rois d'Angleterre, était un fils de Suénon. En 1043, Magnus, roi de Norwége, le devint aussi du Danemark. C'était également au milieu du douzième siècle que saint Uladimir ou Vladimir gouvernait les Russes, et propageait

parmi eux le christianisme. Malheureusement la Russie tenait plus à l'Église grecque qu'à l'Église latine; elle devint schismatique, presque aussitôt que chrétienne; et elle s'est opiniâtrée à méconnaître l'autorité du pontife romain. Saint Uladimir, comblé d'éloges par l'historien Nestor, vient d'être jugé fort sévèrement par M. Karamsin, qui lui reproche surtout d'avoir partagé ses États entre ses douze fils, et d'avoir ainsi divisé sa monarchie en apanages. M. Karamsin soupçonne que le désir de s'allier aux empereurs grecs entrait pour beaucoup dans le zèle apostolique de ce prince. Toujours est-il vrai qu'Uladimir, qui, naguère adorateur des idoles, savourait le plaisir des vengeances au sein des voluptés, qui trouvait des charmes dans les horreurs de la guerre, et qui, *pour comble de scélératesse*, c'est l'expression de son nouvel historien, avait plongé ses mains dans le sang de son frère, devint, après sa conversion, si compatissant et si débonnaire, qu'il refusait de répandre celui des ennemis de la patrie. Yaroslaf, son successeur, a laissé son nom à un code où l'on retrouve les épreuves judiciaires, mais en même temps un article portant que, dans tous les procès criminels, le demandeur doit comparaître avec l'accusé devant douze citoyens assermentés et qui, selon leur âme et concience, doivent discuter, vérifier, déclarer les faits, en abandonnant aux juges le droit de déterminer et d'appliquer les peines. Une correspondance entre Ysiaslaf et Grégoire VII était connue par les extraits qu'en avait donnés M. Lévesque : M. Karamsin vient de la publier plus complétement; Grégoire écrit, sous la date du 11 mai 1075, qu'il veut bien confier le gouvernement des États russes au fils d'Ysiaslaf. On venait alors d'abolir

en Russie, sans exception, la peine de mort, mais en la remplaçant par des confiscations et des amendes tellement exorbitantes, qu'on ne sait trop si cette idée était suggérée à l'empereur par le désir d'épargner le sang des hommes, ou par l'envie de grossir ses trésors.

La barbarie qui ne consiste que dans l'imperfection des institutions sociales, est beaucoup moins ignoble que celle qui résulte de leur corruption extrême. Or ce dernier spectacle est celui que présentent au siècle onzième, comme dans les précédents, les annales byzantines. Romain III, dit Argyre, n'était point parent de ses prédécesseurs, mais issu d'une famille ancienne. Il conquit plusieurs villes sur les Sarrasins, et l'on bénissait son règne, quand sa femme Zoé l'étouffa en 1034, pour élever au trône un faux monnayeur dont elle était éprise. C'est Michel IV, dit le Paphlagonien. Époux de Zoé, il abandonna l'exercice de la puissance à un eunuque, frère de cette princesse, et finit par abdiquer; il mourut moine en 1041. Il avait un neveu, Michel Calafate, ainsi surnommé, dit-on, parce que son père calfatait des vaisseaux. Zoé fait de ce Michel un empereur, et se voit bientôt exilée par lui. Indigné de cette ingratitude, le peuple détrône Michel en 1042; et dans l'absence de Zoé, Théodora, sa sœur, est proclamée impératrice. Deux mois, les deux sœurs règnent et s'accordent; mais ce gouvernement de femmes déplut; et Zoé, forcée de se remarier, épousa Constantin IX, dit Monomaque, prince voluptueux, fainéant, gouverné par une courtisane, et qui laissa faire aux Sarrasins et aux Turcs de vastes progrès. On murmure, on se révolte à plusieurs reprises, on défère à d'autres personnages le titre d'empereur. Cependant Constantin IX prévaut

toujours et meurt couronné : Zoé ne vivait plus; Théodora resta pendant dix-neuf mois seule impératrice; elle mourut en 1056, à l'âge de soixante-seize ans; on la regretta. Elle avait désigné, pour régner après elle, Michel Stratiotique, vieux guerrier, inhabile à l'administration, et qu'on obligea de céder l'empire à Isaac Comnène. Le dégoût des grandeurs humaines ayant entraîné dans un monastère le premier des Comnènes, Constantin X porta dans les affaires une économie rigoureuse qui ne lui réussit pas. Les Turcs ravagèrent ses provinces, et auraient envahi la Thrace et l'Asie, si la peste et les Bulgares ne les avaient arrêtés. Eudocie, veuve de Constantin X, épousa Romain Diogène, qui commença par l'exclure du gouvernement, elle et ses trois fils, Michel, Andronic et Constantin. Leur oncle, Jean Ducas, profita de l'absence de Romain pour cloîtrer Eudocie, et déférer l'empire au seul Michel. C'est Michel VII, dit Parapinace à cause de son infidélité dans le commerce des blés. Les succès militaires des Hongrois, des Slaves et des Scythes déterminèrent le détrônement de Michel VII, qui devint moine, puis archevêque d'Éphèse. Nicéphore Botoniate et Nicéphore Brienne sont en même temps déclarés empereurs, en 1077. Le second, soutenu par les Turcs, entre à Constantinople et triomphe de son compétiteur. Alexis Comnène, jusqu'alors partisan du Botoniate, se révolte contre lui, l'oblige à fuir dans un couvent, et s'établit sur le trône en 1081. Battu par Robert Guiscard, il s'allie aux Turcs, aux Vénitiens, au pape. C'était le temps de la première croisade. Alexis, qui avait espéré en cette expédition, ne la vit tourner qu'à son détriment. Les croisés prirent Nicée; il refusa de leur

fournir le corps de troupes qu'il leur avait promis : par représailles, ils manquèrent à la parole qu'ils lui avaient donnée de restituer à l'empire byzantin toutes les conquêtes qu'ils auraient faites. On se brouilla pour toujours. Sans doute, vous me demanderez encore comment cet empire grec peut subsister après tant de révolutions, au milieu de tant de désastres, en butte à tant d'ennemis. C'est, je l'avoue, l'un des phénomènes les plus difficiles à expliquer dans l'histoire du moyen âge; mais il y a une force attachée à la durée même; et la caducité des corps politiques peut se prolonger pendant plusieurs siècles. Depuis le cinquième de l'ère vulgaire jusqu'au quinzième, l'empire de Constantinople n'a pas eu d'autre manière d'exister : il a toujours été vieux.

Dans le cours du onzième, les califes ne sont plus aussi, chez les Musulmans, que de vains fantômes, insultés par tous les mécontents, menacés par tous les ambitieux. Les troubles intérieurs se perpétuent, sans être même interrompus par les guerres qu'on avait à soutenir contre les empereurs byzantins; ils se prolongent surtout jusqu'en 1075, époque de l'avénement de Moctadi-Bamrillah : comme ses prédécesseurs, il ne régnait que sous l'influence, ou presque sous la domination des Seldjoucides, descendants du Turc Seldjouk. En ce temps, s'éleva la secte des Bathéniens, dits Assissins ou Assassins, nom dont l'origine a été l'objet de plusieurs recherches savantes; ces brigands formèrent dans les montagnes d'Irak une sorte d'empire qui a subsisté plus d'un siècle, et dont le chef est communément appelé, dans nos historiens, le Vieux de la montagne. Nous avons déjà distingué des califes abassides

ou de l'Orient, les califes fatimites, qui, au dixième siècle, s'établirent en Égypte, et occupèrent des contrées voisines; ils y sont, à la fin du onzième, aux prises avec les Croisés. Mais on avait vu se former, depuis quelques années, trois nouveaux États mahométans : celui des sultans turcs d'Iconium en 1074; ceux des sultans d'Alep en 1078, et de Damas depuis 1095. Ainsi se décomposait cet empire, jadis si vaste et si puissant sous les premiers successeurs de Mahomet.

A la Chine, on fit en 1015 un recensement de la population, et l'on compta vingt et un millions neuf cent soixante-seize mille neuf cent soixante-cinq contribuables ; nombre dans lequel n'étaient compris ni les enfants jusqu'à l'âge de vingt ans, ni les femmes, ni les magistrats, ni les lettrés, ni les bonzes, ni les eunuques, ni les soldats, ni les navigateurs. Ainsi la population totale devait surpasser quarante-cinq ou même cinquante millions. Cet immense empire durait depuis un temps immémorial, sans qu'il y eût rien de très-admirable dans ses lois ni de très-glorieux dans son histoire. Mais, il en faut convenir, cette durée même est un titre qui le recommande à l'attention des observateurs.

Si nous passons au douzième siècle, nous verrons les Chinois occupés surtout à se défendre contre les Tartares, dont les incursions et les manœuvres devenaient de plus en plus redoutables. Une révolution s'opéra dans l'Inde vers 1156 : la dynastie des Gaznévides, que nous avons vue commencer au huitième siècle par les triomphes de Valid, fut remplacée par celle des Ghourides : Alaeddin-Hassan, chef de cette nouvelle race, se signala par des exploits du même

genre, et mérita un surnom qui signifie, dit-on, *celui qui a mis le monde en feu.* Les califes abassides avaient peine à se soutenir : les croisades se joignaient aux autres causes qui affaiblissaient leur puissance. Les Croisés nuisirent davantage encore aux califes fatimites. Le dernier de ces princes fut Adhed, fantôme de roi, dont l'autorité chancelante était exercée par un vizir nommé Schaour. Durgham supplanta ce Schaour, qui implora le secours de Noureddin, sultan de Damas, et se ligua ensuite avec les Français pour chasser d'Égypte les Syriens, qu'à sa prière Noureddin y avait envoyés. Schaour succomba; Saladin contraignit les Français d'évacuer l'Égypte, dont il s'empara définitivement en 1171. Ainsi finit la dynastie des Fatimites, qui avait fourni en cent soixante-deux ans quatorze califes. Saladin, que je viens de nommer, est un des personnages les plus remarquables du douzième siècle; c'est lui qui commence à donner quelque éclat et quelque importance à l'histoire des Turcs.

J'ai déjà désigné cette nation comme asiatique. Elle se divisait anciennement en neuf classes ou tribus, toutes issues des Huns et originaires de la grande Tartarie. Les quatre premières s'étaient établies à l'orient de la mer Caspienne, dans la Tartarie occidentale, au nord du Palus-Mœotis et dans la Pannonie; deux autres en Syrie et en Égypte; la septième dans l'Indostan, le Turquestan et la Perse; la huitième dans le Kouaresme, entre le Jaxarte et l'Oxus. Les Seldjoucides, qui formaient la neuvième, se partageaient en quatre branches, Turcs de Kerman, de Perse, de Syrie, et d'Iconium. J'ai fait mention de la dynastie des sultans d'Iconium, fondée en 1074 : elle

avait eu pour chef Soliman, qui était arrière-petit-fils de Seldjouk, et qui poussa ses conquêtes jusqu'à Nicée, Laodicée, Antioche, et soumit l'Asie Mineure, depuis lors appelée Turquie. Des guerres avec les Croisés, avec les empereurs grecs, avec les Tartares Mogols, occupèrent ses successeurs, dont l'un s'empara d'Alep. A sa mort en 1094, ses États d'Alep et de Damas s'étaient partagés entre ses deux fils : de là, deux autres dynasties, que je vous ai fait aussi remarquer. Au douzième siècle, Emadeddin-Zenghi, sultan d'Alep, triompha de Boëmond, prince d'Antioche, de Foulques, roi de Jérusalem, de Raymond, comte de Tripoli : il prit Édesse en 1144, et inspira aux Croisés une terreur qui se manifeste par les injures dont l'accablent leurs écrivains. Noradin ou Noureddin, son fils, lui succéda, continua de résister aux chrétiens, réunit au royaume d'Alep celui de Damas et celui même d'Égypte. Mais Saladin, lieutenant de Noradin, garda l'Égypte pour lui-même, et dépouilla aussi la famille de son maître des cantons qu'elle possédait en Syrie. Il eut à reconquérir sur les Français Jérusalem et d'autres places : l'éclat de ses triomphes et la sagesse de son gouvernement ont jeté un voile sur son usurpation odieuse. Trois de ses fils divisèrent entre eux les trois monarchies d'Alep, de Damas, et d'Égypte.

Vous observez combien l'histoire de ces divers califes et sultans, arabes ou turcs, se lie à celle des croisades; il en est de même des annales byzantines du douzième siècle, quoique les empereurs grecs, séparés de l'Église romaine, fussent dispensés de prendre part à ces expéditions malheureuses. Ils avaient bien assez des éternelles incursions des Sarrasins, et des trou-

bles intérieurs que les factions excitaient sans cesse. La famille des Comnènes occupe le trône de Constantinople durant ces cent années. Jean, fils d'Alexis, reprend plusieurs places aux Turcs Seldjoucides; il repousse les Turcs Patzinaces, il défait les Serviens. Manuel, vainqueur des sultans d'Iconium, conspire contre les Croisés en 1147; il n'en reçoit pas moins avec magnificence le roi de France Louis le Jeune à Constantinople. D'un autre côté, il enlève Corfou à Roger, roi de Sicile, qui était venu piller la Grèce. L'avénement d'Alexis II est de 1180; il n'avait que treize ans; Marie, sa mère, partage la régence avec le sébastocrator Alexis, neveu de Manuel. Dès 1182, Andronic s'empare de cette autorité précaire, massacre tous les Latins qu'il trouve dans les murs de Byzance, et, avec eux, la régente Marie et le jeune Alexis : Andronic s'élève sur ces ruines. Les villes de Pruse et de Nicée n'ayant pas voulu le reconnaître, il s'en venge par d'effroyables cruautés. Vaincu par Guillaume, roi de Sicile, il s'en prend à des seigneurs de Constantinople et les condamne à mort. Isaac l'Ange, qui devait être l'une de ces victimes, se retire dans l'église de Sainte-Sophie, excite une sédition et triomphe d'Andronic, qui expire en 1185, après un supplice de plusieurs jours. Isaac l'Ange descendait, par les femmes, du premier Alexis Comnène : prince faible et cruel, il fut à son tour, en 1195, abattu et incarcéré, quoique ses généraux eussent défait les Siciliens et recouvré la Thessalie. Son rival et son vainqueur était son propre frère, Alexis III, qui joignit au nom de l'Ange celui de Comnène. Les Croisés prirent parti contre cet Alexis, et rétablirent pour quelques instants Isaac l'Ange.

En 1157, se termine une première série de princes russes qui presque tous avaient résidé à Kioff. Vladimir devint ensuite la ville capitale, et ses grands-ducs forment une seconde série. Les Russes avaient repoussé les Bulgares, et jouissaient d'une tranquillité profonde, quand ces barbares, déterminés à venger leurs défaites, firent une irruption soudaine et en obtinrent tout le succès qu'ils s'étaient promis. Ils ne se retirèrent qu'après avoir pillé et massacré impunément. Une armée russe les poursuivit, en 1184, et malgré les avantages qu'elle remporta, il fallut conclure avec les Bulgares un traité dont rien ne garantissait l'observation. L'un des plus fameux rois du Nord, au douzième siècle, est Sverrer, qui régna sur les Norwégiens jusqu'en 1202. Comme il avait fortement résisté aux entreprises du clergé, les écrivains ecclésiastiques l'ont représenté sous de noires couleurs : M. Catteau-Calleville, dans une histoire de Norwége publiée en 1818, a vengé la mémoire de ce prince, qui a laissé dans son pays une réputation honorable; ses successeurs ont pris longtemps, dans leurs actes, le titre de descendants du grand Sverrer. On conserve une monnaie qui porte son effigie, et qui passe pour la plus ancienne que l'on connaisse d'un roi de Norwége. Je parlerai bientôt des écrits qui lui ont été attribués ou qui ont été composés sous son règne. Sverrer était contemporain du roi de Danemark, Valdemar Ier ou le Grand, qui a laissé deux codes, et acquis dans les combats une gloire plus commune et plus éclatante. Quand il mourut en 1182, à l'âge de quarante-huit ans, « les peuples donnèrent, « dit Mallet, des larmes sincères à sa mort prématu- « rée. Les habitants des campagnes accouraient de tous

« côtés, s'écriant qu'ils perdaient en lui un père, un « libérateur à qui ils devaient le bonheur de ne plus « redouter les brigandages et les barbaries des pirates. « En effet, ce prince, ajoute Mallet, avait su vaincre et « pardonner, se faire redouter de ses ennemis en fai- « sant du bien à ses peuples, et en rétablissant la paix « et le bon ordre dans son royaume, en augmenter « au dehors la considération et l'influence. »

Henri Ier, frère de Guillaume le Roux, monte en 1100 sur le trône d'Angleterre, au préjudice de Robert, duc de Normandie, frère aîné de l'un et de l'autre. Pour accréditer son usurpation, Henri consent à restreindre par une charte l'autorité monarchique; il rappelle l'archevêque Anselme, il épouse Mathilde, fille du roi d'Écosse, quoiqu'elle eût pris le voile dans un monastère. Entreprenant et brave, Henri s'empara de la Normandie, il en dépouilla son frère et son neveu; mais il ne parvint à ruiner leurs droits qu'en ménageant la cour de Rome; il soutint avec trop de faiblesse la querelle des investitures. Sa couronne ne passa point à sa fille; elle fut usurpée en 1135 par Étienne, comte de Boulogne, né d'Adèle, l'une des filles de Guillaume le Conquérant. Cet Étienne, d'abord aidé par son frère Henri de Blois, évêque de Winchester, se brouille, se raccommode avec ce prélat, ne règne qu'au sein des orages, toujours contraint de se défendre contre des séditions ecclésiastiques et civiles. Après sa mort, hâtée par ses chagrins, Henri II, dit Plantagenet, petit-fils de Henri Ier, monta sur le trône en 1154. C'est ici que paraît le nom de Plantagenet; mais cette dynastie est réellement celle de Guillaume le Conquérant; elle ne disparaîtra qu'en 1485 : sa durée est ainsi de quatre

siècles, dont nous n'avons point encore parcouru tout le premier. Henri II avait épousé Éléonore de Guyenne, si follement répudiée par le roi de France, Louis VII. Par surcroît, Henri se rendit maître de l'Armorique, et sans les troubles intérieurs qui vinrent agiter son règne, il allait être pour la France un bien dangereux voisin. Mais les entreprises d'un prélat l'occupèrent et le tourmentèrent longtemps. Ce prélat était Thomas Becket, archevêque de Cantorbéry, que son éminente piété a placé au rang des saints, et que les préjugés de son siècle entraînèrent à méconnaître la légitime autorité du trône. Becket osa rétracter l'adhésion qu'il avait donnée aux articles de Clarendon, articles qui ne laissaient que trop de latitude à ce qu'on appelait la juridiction ecclésiastique. La cause du roi aurait triomphé; mais quatre seigneurs la souillèrent par un crime : ils assassinèrent l'archevêque en 1170. Rome le déclara martyr; et le déplorable Henri II se soumit à une pénitence publique. L'humiliation du monarque enhardit toutes les rébellions; ses enfants eux-mêmes se révoltèrent contre lui. L'un d'eux lui succéda en 1189 sous le nom de Richard, massacra des Juifs, se croisa, conclut une trêve avec Saladin, et fut retenu prisonnier en Allemagne, lorsqu'il traversait cette contrée pour retourner en Angleterre. Richard mourut à quarante-deux ans en 1199. Ce n'était qu'un tyran bien vulgaire.

Après Philippe Ier, qui cessa de vivre en 1108, trois rois ont gouverné la France dans le cours du douzième siècle, Louis VI ou le Gros, Louis VII ou le Jeune, Philippe II ou Auguste. Louis VI soutint mal une guerre contre les Anglais, plus mal encore un diffé-

rend avec des évêques séditieux. Saint Bernard le traita de nouvel Hérode, et des conciles l'excommunièrent. Mais de tous les événements de son règne, le plus mémorable et l'un des mieux établis par les chroniques et par les chartes, quoiqu'on l'ait récemment contesté, est l'établissement des communes. Appauvris par des guerres privées, les seigneurs vivaient de pillages, mettant les voyageurs à contribution sur les grands chemins, entrant à main armée sur les terres voisines des leurs. Comme ils ne respectaient pas davantage les terres royales, Louis VI s'avisa de vendre aux habitants des bourgs et villes de ses propres domaines, le droit de commune, c'est-à-dire le droit de s'assembler, de délibérer, d'administrer, de former des compagnies de milices, à l'effet de se défendre contre les hauts et puissants voleurs. Voilà des droits qui appartiennent bien incontestablement à ces communes, puisqu'enfin elles les ont payés à Louis le Gros. Il revenait de cette vente assez d'argent au seigneur roi; et pour gagner aussi de l'argent, d'autres seigneurs, ruinés comme lui, l'imitèrent et vendirent, le plus cher qu'ils purent, des chartes de communes dans leurs terres. L'affranchissement des bourgeois, nos aïeux, fut le résultat de ce trafic, et le premier échec qu'essuya le régime féodal. Plusieurs fautes extrêmement graves sont à reprocher à Louis le Jeune. D'abord, en réprimant ainsi qu'il était à propos de le faire, les attentats de Thibaut, comte de Champagne, vassal hypocrite, ambitieux et infidèle, vendu à la cour de Rome, Louis se laisse emporter jusqu'à dévaster toute une province : en 1142, il saccage Vitry, incendie l'église et livre aux flammes treize cents personnes. Ensuite, pour expier

ce crime, il entreprend la croisade désastreuse de 1147, abandonnant ses États à tous les désordres de l'anarchie, si l'abbé Suger n'avait su, par une administration sage, remédier à l'absence du monarque ou même la rendre profitable. En troisième lieu, à peine Suger est-il mort que Louis répudie son épouse Éléonore, qui, en se mariant en secondes noces à Henri Plantagenet, comme je le disais tout à l'heure, lui porta en dot la Guyenne et le Poitou. Henri, déjà duc de Normandie, possesseur de l'Anjou et du Maine, monta bientôt sur le trône d'Angleterre : les riches domaines de ce prince en France ont été l'une des semences des guerres qui ont si souvent éclaté entre les deux nations. Enfin, pour se venger de Henri, Louis le Jeune embrassa ouvertement la cause de saint Thomas Becket, même avant la mort de ce prélat, et quand sa rébellion opiniâtre devait alarmer ou indigner tous les souverains. Philippe Auguste, dont le règne commence en 1180, débuta par l'expulsion des Juifs, qu'il rappela depuis, lorsqu'il eut acquis plus d'expérience. Il entreprit en 1190 la troisième croisade, dont le but était de renverser Saladin. Ce sultan, après avoir détrôné Lusignan et repris Jérusalem, s'illustrait davantage encore par sa prudence, par son humanité : l'Europe étonnée admirait dans un Musulman, dit le président Hénaut, des vertus inconnues aux chrétiens de ce siècle. On appela dîme saladine l'impôt que payaient, pour les frais de cette expédition, ceux qui ne se croisaient pas. Les rois de France et d'Angleterre, ligués contre le sultan, se brouillèrent en Palestine; Philippe en revint le plus tôt qu'il put, et profita de l'absence de Richard pour s'emparer de la Normandie. Dans la guerre qu'entraîna cette violation

des traités, l'arrière-garde de l'armée française fut mise en déroute à Fréteval, en 1194, entre Châteaudun et Vendôme, et y laissa entre les mains des Anglais les archives ou parties d'archives que, selon l'usage de ses prédécesseurs, Philippe traînait à sa suite. Cette perte fit sentir la folie d'une telle coutume, et l'on établit un trésor des chartes vers l'an 1200; c'est l'origine de celui qui existe encore. Le surplus du règne de Philippe Auguste appartiendra au treizième siècle.

Au commencement du douzième, l'empereur Henri IV vivait encore; mais son fils Henri V régnait déjà. La querelle des investitures s'étant bientôt rallumée, ce nouveau chef de l'Empire la soutint avec un peu plus de succès. Fils dénaturé, dit Voltaire, hypocrite sans religion, voisin inquiet, mauvais maître, il fut plus heureux que son père. N'ayant point laissé d'enfants, il eut pour successeur, en 1125, Lothaire II, issu d'une autre branche de la maison de Franconie. Ce Lothaire, humble sujet des souverains pontifes, leur baisait les pieds, conduisait leurs mules. Cette extrême docilité mécontenta les états germaniques, qui croyaient alors avoir le droit de déposer les empereurs, et qui leur contestaient celui de faire la paix et la guerre. En 1138, la maison de Souabe s'élève au trône impérial; Conrad III, qui commence cette nouvelle série d'empereurs, se croise en 1147, au lieu de profiter des circonstances qui lui permettaient de réprimer l'ambition pontificale. Frédéric Barberousse, son neveu, lutta contre Adrien IV, contre Alexandre III, saccagea Milan, s'empara de Rome; mais le pape avait alors l'avantage de soutenir l'indépendance de l'Italie, une cause nationale. L'empereur se vit forcé de transiger,

et s'enrôla en 1188 pour la Palestine, d'où il ne revint pas : il y périt en 1192. Les sept années de son successeur Henri VI sont horribles; peu de princes ont été plus méchants : il fut surtout le fléau de la Sicile, quoiqu'il eût épousé la fille du roi Roger II. Il mourut en 1197, empoisonné, dit-on, par sa propre femme. On ne saurait faire un pas dans l'histoire du moyen âge, sans y rencontrer des crimes : les ténèbres les multiplient sans mesure; et l'on demeure convaincu que les peuples et leurs maîtres ont besoin d'être fort éclairés pour n'être pas fort méchants.

Après les disgrâces de l'empereur Henri IV, il était difficile à ses successeurs de replacer l'Italie sous la domination impériale. Frédéric Barberousse le tenta en vain, il n'était plus temps : l'association armée qui se forma contre lui prit le nom de ligue lombarde : malgré beaucoup de fautes, de dissensions et de revers, elle resta réellement victorieuse. M. de Sismondi observe ici, avec beaucoup de justesse, que les Italiens perdirent alors la plus belle occasion qu'ils aient jamais eue de se réunir en un seul corps de nation, par les liens d'un gouvernement fédéral. « Une république fédérative, « dit-il, n'aurait triomphé de Frédéric Barberousse, « que comme put le faire la société lombarde; mais « après son triomphe, elle aurait su bien mieux se « mettre à l'abri des factions, des guerres sans objet, « de la corruption et de la tyrannie. Avec une consti- « tution fédérative, l'Italie serait demeurée libre, et « ses portes n'auraient pas été toujours ouvertes à tous « les conquérants, qui se jouent du bonheur des peu- « ples. » Observons cependant que si l'on avait pu concevoir alors des idées si élevées, le pape Alexandre III,

chef de la ligue lombarde, aurait été le premier à y mettre obstacle; il avait de tout autres vues. Les associés se bornèrent donc à stipuler dans leurs actes qu'ils ne feraient avec Frédéric ni paix, ni trêve, ni guerre, *neque pacem, neque treugam, neque guerram*, sans le consentement de tous; et dès que Frédéric eut cessé de les menacer, la ligue se dissipa d'elle-même, et les discordes intestines recommencèrent.

Les Normands étaient toujours maîtres de l'Italie méridionale. Roger II, comte de Sicile, avait réuni à ce comté le duché de la Pouille. En vain les papes revendiquèrent ce duché comme un fief dévolu au saint-siége, et voulurent en investir ou Boëmond, croisé très-fervent, ou d'autres princes; en vain les anathèmes et les intrigues armèrent contre Roger II les peuples, les seigneurs, même les empereurs d'Occident et d'Orient: Roger sut tenir tête à tous ces orages, gagna des batailles, se releva de ses défaites et prit le titre de roi. Il eut pourtant la faiblesse de se reconnaître l'homme lige du saint-père, et de paraître avoir reçu de lui la Pouille, la Calabre et le royaume de Sicile. Il mourut en 1154 : Guillaume le Mauvais, son fils, eut peine à triompher des manœuvres du pape Adrien IV, qui lui suscita des ennemis au dedans et au dehors des Deux-Siciles. Néanmoins, après avoir été dépouillé de presque tous ses États, Guillaume eut le bonheur de les recouvrer; il en fut quitte pour beaucoup de traverses, pour un hommage au souverain pontife, et pour ce surnom de Mauvais qui lui est resté dans l'histoire. Par antithèse, on appela son successeur Guillaume le Bon : celui-ci n'ayant point laissé d'enfants, le trône échut, en 1189, à son cousin Tancrède, qui, à la terre sainte,

excita la discorde entre Philippe-Auguste et Richard. Un Guillaume III n'est qu'un enfant que détrôna l'empereur Henri VI, lequel porte le nom de Henri premier dans la liste des rois de Sicile. Henri, sous prétexte de conspiration tramée contre sa personne, proscrivit et Guillaume III et Sibylle, mère de ce jeune prince, et la plupart des seigneurs siciliens.

L'histoire des Vénitiens ne commence à prendre de l'étendue qu'en ce siècle. Elle retrace leurs exploits et leurs ravages en Syrie, dans l'archipel, en Calabre, dans le territoire de Padoue, sur divers autres points de l'Italie; ils assiégent Ancône, ils veulent se rendre maîtres de toute l'Adriatique. Ligués avec les autres États de l'Italie contre Frédéric Barberousse, ils reçoivent dans leurs murs le pape Alexandre III et refusent de le livrer à l'empereur. En 1173, ils transportent dans un grand conseil presque tous les pouvoirs de l'assemblée générale : divers autres changements à leur constitution la rendent plus aristocratique. Mais, comme l'observe M. Daru, au douzième siècle, on ne s'occupait guère de la théorie des gouvernements; celui de Venise en était une preuve. Nous n'avons d'ailleurs que des notions fort imparfaites sur la manière dont s'étaient faites jusqu'alors les élections. Seulement il est certain que la population entière y avait pris part; c'était, dit le même auteur, une imitation des comices de Rome. La réforme qui, en 1173, abolit ou éluda les droits du plus grand nombre des citoyens, n'était pas le fruit d'un nouveau système, d'un progrès dans la science sociale : elle fut amenée par des circonstances critiques, suggérée par des intérêts du moment, ainsi qu'il est arrivé trop souvent

chez des peuples beaucoup plus avancés. Quoi qu'il en soit, Henri Dandolo, élu doge en 1192, selon cette nouvelle forme, se distingua par une politique profonde et par un grand art de régner : il mourut en 1205 à Constantinople, où il tenait l'un des premiers rangs parmi les princes croisés.

Les entreprises de Grégoire VII, et l'étendue qu'il avait donnée au pouvoir pontifical, avaient fait de Rome et du saint-siége le centre des mouvements politiques de la nation italienne. La comtesse Mathilde vivait encore après 1100 : le pape Pascal II lui fit renouveler ses donations. Mais à peine l'empereur Henri IV est-il mort que la discorde éclate entre Henri V et Pascal : ils paraissent occupés à venger l'un sur l'autre leurs communs attentats aux droits et au repos de l'infortuné monarque. Henri V fait arrêter et renfermer Pascal, qui ne recouvre sa liberté qu'en garantissant à l'empereur le droit d'investiture : Pascal, dès qu'il est libre, se fait adresser des remontrances par son clergé, se met lui-même en pénitence, et rétracte le traité qu'il a eu le malheur de souscrire. De son côté, Henri V s'empare de tout l'héritage de Mathilde, entre à Rome, y reçoit la couronne impériale des mains de Bourdin, archevêque de Prague, et récompense ce prélat en l'élevant à la papauté. Un autre pontife, Calliste II, fut élu en 1119, et termina la querelle des investitures. Une diète tenue à Rome régla qu'à l'avenir les prélats ne seraient élus qu'en présence de l'empereur ou de ses lieutenants; qu'en cas de litige, la décision appartiendrait à l'empereur, qui prendrait l'avis des évêques; qu'enfin le prince donnerait l'investiture, mais non par la crosse et l'anneau. Calliste II ratifia

ce traité au sein du premier concile général de Latran, en 1133. Ce fut sous le pontificat d'Honorius II, de 1124 à 1130, que les deux factions impériale et papale, nées, comme je l'ai dit, au dixième siècle, prirent les dénominations de Guelfes et de Gibelins. Ces deux noms sont ceux de deux familles allemandes qui, en 1125, lorsque Henri V mourut, se disputèrent la couronne. L'une de ces familles, appelée tantôt *salique*, tantôt *Gueibelinga* ou *Waislinga*, régnait en Franconie et avait fourni les quatre derniers empereurs; elle était connue par ses longues querelles avec l'Église. L'autre possédait la Bavière; et plusieurs de ses chefs avaient porté le nom de *Welf* ou *Guelfo*. Le duc de Saxe, Lothaire, choisi à Mayence pour succéder à Henri V, s'attacha étroitement à la maison des Guelfes en épousant l'héritière du duc de Bavière: le duc de Franconie, Conrad, était en Palestine; il accourut, combattit Lothaire, ranima les partisans de la maison gibeline, et se fit couronner empereur par l'archevêque de Milan, tandis qu'Honorius II se déclarait pour le Guelfe.

Une autre querelle survint en 1130, quand Honorius mourut; car on lui donna à la fois deux successeurs: d'une part, Pierre de Léon, fils d'un juif opulent et converti, qui était devenu, à ces deux titres, aussi redoutable que fameux; de l'autre, Innocent II, soutenu par la famille puissante des Frangipani. Ils furent tous deux intronisés, sacrés en même temps à Rome; mais Pierre de Léon, dont le nom papal est Anaclet, s'y trouva le plus fort; Innocent II se réfugia en France, où saint Bernard le fit reconnaître. Rentré à Rome en 1133, Innocent couronna le guelfe Lothaire. Anaclet

mourut; son successeur Victor abdiqua la tiare : Innocent II, pleinement affermi, menaça le roi de France Louis VII, son protecteur, et Roger, comte de Sicile. Roger, mit en déroute les troupes d'Innocent; Louis, dont le royaume était interdit, prit les armes contre Thibaut, comte de Champagne, le champion du pape, et souilla sa victoire et sa bonne cause par ce désastre de Vitry dont j'ai parlé. Cependant Arnaud de Brescia, moine austère, éloquent et séditieux, avait dénoncé l'ambition et le despotisme du clergé : à des maximes d'indépendance, qui furent expressément qualifiées hérésies politiques, il joignait certaines erreurs moins intelligibles qu'il tenait d'Abailard, son maître et son ami : condamné en 1139, par le second concile de Latran, dixième œcuménique, Arnaud s'était retiré en Suisse, et avait laissé à Rome un parti qui créa un patrice et cinquante-six sénateurs, en un mot un gouvernement civil, des magistratures populaires. Les choses étaient en cet état, lorsque Eugène III fut élu pape en 1145. Ce pontife, quoiqu'il eût transigé avec les Romains, se vit contraint de s'enfuir en France, où il aida saint Bernard à prêcher la croisade de 1147. Arnaud de Brescia rentra dans Rome, suivi de deux mille Suisses; Eugène ne parvint à s'y rétablir qu'en 1152. Son pontificat est mémorable par la publication d'une compilation de lois ecclésiastiques, d'abord intitulée *Concorde des canons discordants*, et qu'on nomme ordinairement le *Décret de Gratien*, du nom du moine qui l'a rédigée. La découverte alors récente des *Pandectes* de Justinien faisait revivre en Italie l'étude de la jurisprudence : le recueil de Gratien devint le texte d'une jurisprudence

ecclésiastique, principalement fondée sur les fausses décrétales d'Isidore, et sur les maximes insociales que la cour de Rome professait et pratiquait, le plus qu'il lui était possible, depuis la fin du huitième siècle.

Frédéric Barberousse était alors le principal obstacle au progrès de la puissance pontificale. Jeune, ambitieux, entreprenant, il tenait par les liens du sang à la famille guelfe et à la gibeline : il semblait destiné à éteindre ou à susprendre les fureurs des deux factions. Il annonça le dessein de rétablir en Italie la puissance impériale, et l'on ne pouvait songer à l'en distraire de sitôt par une nouvelle croisade, après les malheurs de celle de 1147. Un Anglais, Adrien IV, occupait la chaire de Saint-Pierre, et avait commencé par se débarrasser d'Arnaud de Brescia. Frédéric avait lui-même livré Arnaud, qu'on brûla vif. Ses cendres furent jetées dans le Tibre, de peur, dit Fleury, que le peuple ne les recueillît comme celles d'un martyr. Mais cet affreux service rendu par Frédéric au pape Adrien ne les empêcha pas d'être bientôt ennemis. Dès 1155, quand Frédéric vint recevoir à Rome la couronne impériale, on aperçut les premiers germes de leur mésintelligence. L'empereur, après avoir refusé de tenir l'étrier au pape, s'en acquitta de fort mauvaise grâce. La guerre allait éclater entre eux, quand Adrien IV expira en 1159. On lui donna pour successeur Alexandre III, qui porta la tiare jusqu'en 1181 : c'est le plus long et le plus célèbre pontificat du douzième siècle; cependant les antipapes qui se succédèrent dans le cours de ces vingt-deux années, ne laissèrent pas d'affaiblir l'autorité du chef de l'Église. Frédéric Barberousse se déclara pour Victor III, le premier de ces antipapes;

Alexandre se réfugia en France, asile ordinaire alors des papes expulsés de Rome; mais il rentra, quelques années après, en Italie, et se mit à la tête de la ligue lombarde : en l'honneur de ce pontife, les confédérés donnèrent le nom d'Alexandrie à la ville qu'ils bâtirent, en 1168, au confluent du Tanaro et de la Bormida. Durant dix ans, Alexandre III reparut fort peu à Rome, où des germes de séditions n'avaient cessé de fermenter. Il y revint en 1178, et y tint, l'année suivante, le troisième concile de Latran, onzième général; où l'on ne s'est guère occupé que de règlements ecclésiastiques. La mémoire de ce pape est restée chère aux Italiens : il a défendu leur indépendance; il sut triompher de beaucoup d'obstacles, soutenir de longs revers, lasser la fortune de Frédéric Barberousse, et soumettre enfin à l'autorité pontificale l'ennemi des républiques italiennes.

Alexandre III avait achevé l'établissement du collége électoral des cardinaux; il avait réglé que l'élection d'un pape serait consommée par la réunion des deux tiers de leurs suffrages sur un même candidat. Lucius III, élu le premier dans cette forme, déplut par cela même aux Romains, qui le forcèrent de se retirer à Vérone. Ce pontificat et les quatre suivants ont été si courts, que la puissance de la cour de Rome en était sensiblement affaiblie. Mais des divisions en Allemagne, des rivalités entre la France et l'Angleterre, de nouveaux règnes dans presque tous les États d'Italie, des expéditions en Palestine, les hostilités des Croisés contre les empereurs d'Orient, la propagation des fausses décrétales en Occident, tout concourait à promettre d'éclatants succès au pontife qui, joignant

la hardiesse à l'habileté, régnerait assez longtemps pour conduire une vaste entreprise; et nous verrons, dans la prochaine séance, que ce pontife se rencontra dans Innocent III.

L'une des hérésies du douzième siècle est celle de Gilbert de la Porée, qui enseignait que la divinité n'est pas Dieu, mais la forme selon laquelle Dieu est Dieu. Abélard prit goût à cette doctrine, et s'égara dans le labyrinthe des subtilités qui en dérivaient. Imbu aussi de ces erreurs, Arnaud de Bresçia y ajouta, comme nous l'avons vu, des maximes plus sérieuses : il soutint que les biens de l'Église appartenaient à l'État, et que les évêques et les moines se damnaient en s'enrichissant. Ces mêmes opinions furent reproduites par Pierre Valdo, chef de la secte des Vaudois, lesquels étaient d'ailleurs donatistes et iconoclastes : c'était cumuler assez d'erreurs; et néanmoins les Albigeois, qui les embrassèrent toutes, y ajoutèrent le manichéisme. A tant d'hérésies, on opposa un très-grand zèle. Les Vaudois et Albigeois furent prêchés, exorcisés et brûlés : ils étaient si nombreux et si opiniâtres qu'on fit contre eux une croisade. Jusqu'alors les rigueurs exercées contre les hérétiques avaient été intermittentes, selon les vicissitudes de puissance et d'affaiblissement, de zèle et de mollesse. Presque toujours modérées par la prudence ou l'indulgence, elles inspiraient assez peu de terreur. Lucius III, en 1184, ordonna aux évêques de rechercher les hérétiques, de les soumettre aux peines spirituelles, de les livrer au bras séculier. Cette bulle est quelquefois désignée comme l'origine de l'Inquisition. Mais ce premier germe d'une institution formidable ne se développera qu'au treizième siè-

cle. Celui qui nous occupe encore a vu naître plusieurs corporations monastiques : les Prémontrés, établis par saint Norbert en 1120; les Trinitaires ou Mathurins, qu'inventa saint Jean de Matha; les ordres militaires des Templiers et des chevaliers teutoniques. On fonda aussi des écoles, des universités, et l'on composa beaucoup de livres. L'histoire littéraire de cet âge prend une très-grande étendue.

J'ai dit qu'il existait déjà une littérature septentrionale. Le roi norwégien Sverrer passe pour l'auteur d'un ouvrage en langue scandinave, intitulé le *Miroir des rois* : il est plus probable que ce livre a été composé par un Islandais; peut-être Sverrer en avait-il suggéré l'idée. C'est un recueil de maximes et de conseils à l'usage des hommes d'État, des ecclésiastiques et des laboureurs. Sous le règne du même prince, le moine Théodrick composa en latin, une histoire des premiers rois de Norwége, extraite de chroniques islandaises. En Russie, on continuait celle que Nestor avait écrite en esclavon, vers l'année 1116. Hermold et Arnold en composaient de latines, où ils recueillaient, de leur mieux, les traditions relatives aux peuples slaves. Toutes les langues modernes, quoiqu'elles ne fussent encore que des jargons informes et n'exprimassent qu'un petit nombre d'idées, commençaient à s'écrire en vers et en prose. L'idiome roman, ce romain ou latin rustique, duquel sont nées immédiatement, selon M. Raynouard, les quatre principaux idiomes de l'Europe latine, savoir l'italien, l'espagnol, le portugais et le français, se perpétuait dans les chants des troubadours, et demeurait distinct de ces dialectes secondaires. Dans un autre système, au moins

aussi plausible, ces quatre idiomes seraient ainsi que le provençal, des dégénérescences immédiates de la langue latine. Quoi qu'il en soit, le douzième siècle a produit à la fois un grand nombre de troubadours, et les premiers essais des trouvères ou poëtes français proprement dits. A cette seconde classe appartiennent Lambert li Cors et Alexandre de Paris, auteurs d'un poëme sur Alexandre le Grand, et quelques années avant eux, Robert Wace ou Huistace, de qui l'on a les romans en vers du *Brut* et du *Rou*. Brut ou Brutus est un arrière-petit-fils d'Énée, duquel sont issus, selon l'auteur, les rois d'Angleterre dont il versifie la chronique fabuleuse. Rou est le duc de Normandie Rollon, et son nom intitule ici une histoire romanesque du second âge de la monarchie anglaise. Mais le douzième siècle a produit surtout plusieurs romans de chevalerie en latin et en français, en vers et en prose, entre lesquels il est assez difficile de faire un triage exact des textes et des versions, des originaux et des copies, de reconnaître les inventeurs et de les distinguer des écrivains qui n'ont fait qu'imiter ou traduire. Le but général de ces romans si répandus, si multipliés en ce siècle et au suivant, était d'accréditer les croisades, ces expéditions si romanesques elles-mêmes. Il fallait imaginer, établir des liens étroits entre la dévotion, la galanterie et la bravoure, et de ces trois éléments composer des mœurs chevaleresques, qui devinssent les mœurs de l'Europe, ou du moins de la noblesse, qui seule alors était comptée pour quelque chose dans les empires. Nous aurions tort de considérer ce genre de productions comme purement français. Nous n'étions pas les seuls preux, les seuls croisés de la terre

cette dévotion galante et guerrière, que nos voisins pratiquaient avec nous, quoique moins bien peut-être, devait avoir ses livres et ses manuels dans leurs langues. Ce qui est incontestable, c'est qu'on a traité, dès le douzième siècle, la plupart des sujets qui entrent dans les romans de la Table ronde et dans les romans de Charlemagne. Ceux de cette seconde classe reposent tous sur l'hypothèse d'une expédition en Palestine par le fils de Pepin le Bref. La chronique de Turpin, qui leur sert de base commune, serait du huitième siècle, si elle était véritablement l'ouvrage de cet archevêque de Reims; mais elle raconte des faits beaucoup moins anciens que lui, et les plus vieux manuscrits qu'on en possède sont du temps de Philippe I[er] ou de Louis VI. Il se pourrait qu'elle fût un des premiers livres fabriqués pour répandre le goût des croisades.

Les livres latins de cet âge sont extrêmement nombreux : la plupart appartiennent à la théologie. Que n'écrivirent point sur des matières ecclésiastiques, Ives de Chartres, Hugues de Saint-Victor, Richard de Saint-Victor, Pierre Comestor, Pierre de Blois, Pierre de Celles, Pierre Lombard, le maître des sentences, c'est-à-dire l'auteur du premier traité scolastique de théologie; et le docteur universel, Alain de l'Isle; et l'ingénieux saint Bernard, si digne d'un meilleur siècle; et cet Abélard si savant, mais pourtant plus célèbre encore par son Héloïse et ses infortunes que par sa science et ses erreurs? Saint Bernard a sur les autres une supériorité manifeste. Comment douter de l'éloquence et du génie d'un cénobite qui envoya trois cent mille croisés en Palestine, sans y aller lui-même? Trop

digne de notre admiration pour avoir imprimé de si vastes mouvements, il a droit aussi à notre estime, parce que la pureté de son zèle est incontestable, et qu'il a désiré passionnément le bonheur des peuples qu'il égarait. Quoiqu'il soit plus célèbre par son influence ou son autorité sur les contemporains, que par les écrits qu'il a laissés à la postérité, ses livres suffiraient encore pour attester l'énergie de son âme et la fécondité de son imagination. Mais de toutes les facultés intellectuelles, celle dont la nature l'avait le plus libéralement doué et qu'il a le plus cultivée, est celle que notre langue appelle *esprit*, et qui semble consister particulièrement à saisir entre les idées ou entre leurs expressions de nouveaux rapports, des similitudes inattendues, des contrastes non observés. Cette faculté, au degré où saint Bernard la possède, mérite le nom de talent; c'est elle qui le distingue, dans son siècle, de la foule des auteurs. Ils écrivent ce qu'ils ont appris, non ce qu'ils ont pensé : les ouvrages de saint Bernard sont bien moins les fruits de ses études que de son talent; et les défauts même de son style tiennent beaucoup plus à l'ardente vivacité de son esprit qu'au mauvais goût de son siècle.

Dans les genres profanes ou demi-profanes, la littérature latine de cet âge nous offrirait quelques essais philosophiques de Jean de Salisbury et les livres historiques d'Othon de Frisingue. C'est à ce temps que j'ai cru pouvoir rapporter la géographie de l'anonyme de Ravenne, que je vous ai fait connaître comme un monument de la plus grossière ignorance. Vous savez aussi que l'année 1137 est, dans l'histoire de la légis-

lation civile, une époque extrêmement célèbre aux yeux de ceux qui croient qu'un manuscrit du *Digeste* fut trouvé par des soldats à la prise d'Amalfi; les plus judicieux critiques ont rejeté ce récit parmi les fables, et ils ont cherché ailleurs les causes de la renaissance du droit romain. Il paraît qu'il s'en était conservé des traditions dans le clergé, des vestiges parmi les jurisconsultes, et que l'un de ces derniers, Irner ou Warner, enseignait le droit justinien à Bologne, avant l'année 1137. Dans les écoles de philosophie, la dispute des réalistes et des nominaux durait toujours. On ne sentirait point assez l'importance de cette controverse, si l'on ne faisait attention qu'aux arguments de l'un et de l'autre parti. La question était réellement la plus grave qu'on pût agiter; car il s'agissait de choisir, pour toute la carrière des études philosophiques, la bonne ou la fausse route. Si les universaux, c'est-à-dire les essences de Platon, les formes substantielles d'Aristote, et généralement les abstractions n'existaient que dans l'esprit et dans le langage, ainsi que le soutenaient les nominaux, il fallait n'attribuer d'existence réelle qu'aux individus, et reconnaître que les idées particulières, éléments de toutes les autres, naissaient immédiatement des sensations. Si, au contraire, les natures et les qualités étaient des êtres positifs, ayant, hors du discours et de la pensée, une existence absolue et immuable, comme le prétendaient Guillaume de Champeaux et les réalistes ses disciples, la philosophie devenait la description d'un monde essentiel et intelligible, antérieur et supérieur à celui dont le spectacle frappe nos sens. On ne man-

qua point de préférer ce second et sublime système. Les nominaux, parmi lesquels était compté Abélard, furent sévèrement condamnés.

Il existait encore, malgré la décadence de l'empire byzantin, une littérature grecque. Le moine Théodore Prodrome chantait les amours de Rhodanthe et de Dosiclès. Suidas compilait un vocabulaire, et l'archevêque Eustathe des scholies sur l'*Iliade* et l'*Odyssée*. Zonaras, Nicéphore Brienne, la princesse Anne Comnène et Jean Cinnamus écrivaient l'histoire byzantine. Les quinze livres d'Anne Comnène sont intitulés *Alexiade;* c'est une vie de son père Alexis. On a comparé Anne Comnène à Quinte-Curce; elle mériterait d'autres éloges; elle écrit avec soin, quelquefois avec trop de recherche. La partialité qu'on lui reproche peut s'excuser, après tout, dans une fille historienne de son propre père : elle a parlé des croisades plus sensément qu'aucun homme de son temps, et de la cour romaine avec une liberté dont il ne faut pas faire un crime à une femme élevée au sein d'une église schismatique. Cette époque est aussi fort remarquable par un éclat soudain de la littérature rabbinique; Aben-Esra, Salomon Jarchi et Moïse Maimonide honoraient la synagogue par de savants ouvrages, et Benjamin de Tudèle, autre israélite, ajoutait, par la relation de ses voyages, quelques notions à l'informe géographie de ce siècle. Cette science n'était convenablement cultivée que par les Arabes : elle dut beaucoup aux travaux d'Édrisi, qui s'efforçait de porter dans les mesures et dans les détails une précision rigoureuse. J'aurais à nommer plusieurs autres Arabes, qui s'illustrèrent alors dans de plus vastes carrières, dans celles de

l'histoire, de la philosophie, de la médecine, et des sciences exactes. Je ne citerai qu'Averrhoès, homme de bien, ami de la vérité, trop ardent scrutateur des livres d'Aristote, plus heureux disciple de Galien, mais que tant de bonnes qualités n'empêchèrent pas, comme l'observe Bayle, d'avoir beaucoup d'ennemis. C'est le résultat ordinaire des mauvaises institutions, et la commune destinée des hommes éclairés et véridiques.

HUITIÈME LEÇON.

TREIZIÈME SIÈCLE DE L'ÈRE VULGAIRE.

Messieurs, les divers établissements politiques et religieux que nous avons vus se multiplier, s'agrandir ou se modifier jusqu'à l'année 1200, empires, royaumes, principautés, seigneuries, républiques, églises et monastères, pontificats et patriarcats, ordres cénobitiques et militaires, sectes théologiques et philosophiques, écoles sacrées et profanes, associations littéraires et chevaleresques, vont amener dans le cours du treizième siècle un si grand nombre de faits et de mouvements, qu'un simple tableau d'histoire générale ne pourra plus embrasser que les principaux résultats, ceux qui tiennent aux destinées des peuples, aux vicissitudes de la civilisation, aux progrès de l'esprit humain. En écartant des détails désormais presque innombrables, parce que les relations et les monuments vont se multiplier dans une progression rapide, nous marquerons les dates importantes, nous signalerons les personnages mémorables, et nous nous efforcerons au moins de saisir le fil des grands événements, d'apprécier l'état des gouvernements, des mœurs, des opinions et des études.

Innocent III règne depuis 1198. Orbitello, Viterbe, l'Ombrie, la Romagne, le reconnaissent pour souverain; mais les États qu'il ne possède point encore, il les donne. Il excommunie et dépose l'empereur Othon IV, qu'il a couronné; il ôte la Grande-Bretagne à Jean

sans Terre, la concède à Philippe-Auguste, la reprend à Philippe et la déclare un fief du saint-siége. D'ailleurs Innocent ordonne des croisades, établit des monastères, préside des conciles, et compose des livres mystiques. On a imprimé à deux reprises des parties de sa vaste correspondance; elle embrassait toutes les affaires importantes qui ont occupé l'Europe depuis 1198 jusqu'en 1216. Ce pontificat est l'époque où la cour de Rome est parvenue au plus haut degré de puissance. Innocent III eut, dans le cours du siècle, dix-sept successeurs, qui n'héritèrent point de son génie, mais entre les mains desquels se perpétuait, quoiqu'en s'affaiblissant, la suprématie politique qu'il avait acquise. L'un des plus célèbres fut Grégoire IX, dont saint Louis arrêta les entreprises, et qui a moins influé sur le monde par ses démêlés avec les rois que par la publication d'un nouveau code ecclésiastique. Depuis le *Décret* de Gratien, les décisions pontificales s'étaient extrêmement multipliées : Grégoire les fit recueillir sous le nom de *Décrétales* : cette collection, distribuée par matières, a singulièrement contribué à étendre la juridiction ecclésiastique. Peu après, cependant, on vit Innocent IV, engagé dans plusieurs querelles, principalement avec l'empereur Frédéric II, les soutenir péniblement. Déjà des prérogatives qu'on avait presque considérées comme des droits acquis, paraissaient n'être que des prétentions : ce pontife avait entamé une négociation qui tendait à placer la maison d'Anjou sur le trône des Deux-Siciles, et qui se continua sous Alexandre IV et Urbain IV. Celui-ci était un Français, qui resta sur le siége de Rome l'ami de ses compatriotes, et qui, ne devant son élévation qu'à son mérite

personnel, ne cessa point de se montrer digne d'un si haut rang. Son successeur Clément IV termina les arrangements qui appelaient au trône de Naples Charles d'Anjou, frère de saint Louis. Après quelques pontificats de courte durée, la tiare, abdiquée par Célestin V, fut déférée à Boniface VIII, qui, plus qu'aucun de ses prédécesseurs, compromit la puissance du saint-siége par les efforts téméraires qu'il fit pour l'accroître. Il a laissé toutefois, sous le nom de *Sexte*, un sixième livre de décrétales, qui, divisé lui-même en cinq livres, est un supplément considérable aux cinq que Grégoire IX avait publiés. Durant tout ce siècle, les papes entretinrent des légats en chaque royaume de la chrétienté : les uns, pris dans les lieux mêmes où ils exerçaient cette fonction; les autres, expédiés du sein de la cour de Rome et distingués par le nom de légats *à latere*.

Il se tint trois conciles généraux : l'un à Rome en 1215, sous Innocent III (c'est le quatrième concile de Latran); les deux autres à Lyon, en 1245 et en 1274. Celui de Latran condamna les Albigeois, déjà tant persécutés, et s'occupa des moyens de conquérir la terre sainte. Une expédition qui tendait à ce même but fut résolue dans le premier concile de Lyon; le deuxième tenta de réconcilier l'Église grecque et l'Église latine. Nous avons vu naître, au douzième siècle, l'hérésie des Albigeois; elle se prolongea dans le treizième et s'y divisa en plusieurs branches. Celle des Parfaits soutenait que le règne du Saint-Esprit était advenu, et qu'il remplaçait celui des deux autres personnes de la Trinité; que désormais la grâce se répandrait intérieurement dans les âmes sans aucun signe extérieur,

sans sacrements, sans prélats, et surtout sans pontife romain. A ces déplorables disputes se mêlèrent celles que firent naître les sectes encore plus ridicules des Bégards et des Flagellants. En général, nous pourrions dire que le treizième siècle n'a produit aucune hérésie bien célèbre, puisque celle des Albigeois était née avant 1200. Mais elle entretint en France des agitations violentes. On publia contre elle des croisades. Chef de l'une de ces expéditions, Simon de Montfort obtint du pape les principales possessions des comtes de Toulouse, dans la dépouille desquels le saint-siége s'adjugea le comtat Venaissin. Nous avons remarqué, dans une bulle de Lucius III, datée de 1184, le germe de l'Inquisition. Mais, de fait, les premiers inquisiteurs qui se montrent dans l'histoire sont les missionnaires Pierre de Castelnau, Arnaud, abbé de Citeaux, qu'Innocent III envoya en Languedoc, en ordonnant aux peuples et aux princes de punir les hérétiques que les zélés prédicateurs auraient dénoncés. Cette fonction fut ensuite exercée par les frères Prêcheurs, ordre dont saint Dominique jeta les premiers fondements à Toulouse en 1210. Vers le même temps, saint François d'Assise instituait trois ordres de frères Mineurs : le premier, qui s'est sous-divisé en plusieurs congrégations d'observants ou de conventuels; le deuxième, qui ne s'est composé que de monastères de femmes, et le troisième ou tiers ordre, dans lequel ont été comprises diverses associations de pénitents et d'hospitaliers de l'un et de l'autre sexe. Les trois classes de Franciscains ne formaient que l'un des quatre ordres mendiants : les trois autres sont les frères Prêcheurs ou Dominicains, dits aussi Jacobins, à cause de leur maison à Paris, dans la rue Saint-Jac-

ques, les Augustins et les Carmes. Ces derniers, qui s'attribuaient une origine bien plus antique, ne remontaient réellement qu'à l'année 1209, époque où leur règle leur fut donnée par un patriarche de Jérusalem : quelques-uns d'entre eux furent amenés en France par saint Louis. Les Augustins étaient des ermites que le pape Alexandre IV rassembla en 1256, en leur imposant la règle de saint Augustin. Il faut noter qu'il existait en même temps, et depuis plusieurs siècles, divers ordres de chanoines réguliers et différentes familles de Bénédictins. Par surcroît, le treizième siècle vit naître encore et les Célestins, institués vers 1274 par Pierre Mouron, qui devint depuis le pape Célestin V; et les chevaliers de Livonie, qui s'emparèrent de la Courlande. On voyait d'ailleurs se propager les autres ordres militaires, créés avant 1200, aussi bien que les Trinitaires, fondés en 1198. Ainsi, de 1201 à 1300, les établissements monastiques couvraient l'Europe entière; ils s'étaient multipliés à tel point, que le pape Grégoire X, en 1274, défendit d'en inventer de nouveaux. Une rivalité peu chrétienne commençait à éclater entre les divers ordres, aussi bien qu'entre eux tous et le clergé séculier. Les curés réclamaient l'ancienne discipline ecclésiastique; les moines alléguaient leurs nouveaux priviléges et la perfection de leur état.

Mais la grande affaire de l'Europe, l'entreprise qui occupait le plus universellement les cours et les peuples, était la conquête de la terre sainte. Vous avez observé la première croisade à la fin du onzième siècle, la seconde en 1147, la troisième en 1190. La quatrième, projetée dès 1195, prêchée en 1198 par Foulques curé de Neuilly, et entreprise en 1202, amena pour

principal résultat la prise et le pillage de Constantinople, en 1204. On trouvait commode de s'indemniser en Grèce des pertes essuyées en Palestine; le vœu qu'on avait fait de ne combattre que des infidèles n'arrêtait plus la cupidité; le rétablissement des lieux saints n'était qu'un prétexte de piller les lieux riches. Le comte de Flandre, Baudouin, fut déclaré empereur d'Orient; mais les Bulgares le vainquirent et le retinrent dans les fers, si bien qu'on ne sait trop quand ni comment il mourut. Mais, en sa qualité d'empereur de Constantinople, il fut remplacé par son frère Henri, qui eut des guerres à soutenir et contre ces Bulgares et contre Théodore Lascaris, empereur légitime, réfugié à Nicée. En 1216, Pierre de Courtenai partit d'Auxerre pour aller régner sur l'Orient avec son épouse Yolande. Arrêté avant d'arriver dans sa capitale, il est jeté dans une prison, et périt deux ans après. Yolande gouverne Constantinople jusqu'en 1219 : ensuite, son fils Robert de Courtenai voit se former deux nouveaux empires, rivaux du sien, outre celui de Nicée, savoir, ceux de Trébisonde et de Thessalonique; le royaume de Robert était restreint au seul territoire de Byzance. Dans l'absence de Baudouin II, qui n'avait pas deux ans, Jean de Brienne administra jusqu'en 1237 et prit même le titre d'empereur. Quand Baudouin II fut grand, il sollicita de toutes parts des secours contre les Grecs, n'en obtint pas, et en 1261 il s'enfuit en Italie, où il languit jusqu'en 1273. Son fils, nommé Philippe, mourut l'année suivante avec le vain titre d'empereur. Ainsi finit, après cinquante-huit ans, la domination des Français à Constantinople. Durant cet intervalle, on compte à Nicée quatre empereurs grecs, Théodore

Lascaris, Jean Ducas Vatace, Théodore Lascaris II et Jean Lascaris. Le premier de ces princes, grand capitaine, plus grand politique, maintint l'ordre dans ses États et se défendit contre les Turcs et contre les Croisés. Le second se fit respecter des uns et des autres, et tourna contre les Bulgares ses armes victorieuses. Ses succès étaient rehaussés par la difficulté des circonstances; car il avait trois compétiteurs, l'empereur français à Constantinople, David Comnène, empereur à Trébisonde, et Théodore Comnène, empereur à Thessalonique. En 1255, on couronna, dans Nicée, Théodore Lascaris II, prince formidable aux Bulgares. Quand il mourut, son fils Jean Lascaris n'était âgé que de six ans. Michel Paléologue, tuteur de ce jeune prince, usurpa l'empire, et parvint, en 1261, à chasser les Français des murs de Byzance. Il y régna glorieusement, quoique excommunié par la cour de Rome comme fauteur du schisme et de l'hérésie. Ces temps d'exil et de revers sont la partie la plus honorable de l'histoire des empereurs grecs; les périls et l'adversité les obligeaient à se montrer courageux et sages. Mais Andronic, fils de Michel Paléologue, dès qu'il se crut affermi sur ce trône, le replongea dans l'ignominie : il altéra les monnaies, accabla les peuples d'impôts, enferma son frère dans une cage de fer, et détrôné lui-même par son petit-fils, alla vieillir dans un couvent.

Le nom de roi de Jérusalem n'était qu'un vain titre, et les Croisés ne parvenaient à s'établir ni en Syrie ni en Égypte. Ils avaient pris Damiette; à peine en purent-ils rester maîtres durant deux années. Saint Louis reconquit cette place : ce fut le premier succès de la croisade qu'il entreprit après le concile général de

1245; mais la famine et la peste arrêtèrent bientôt le cours de ses triomphes : tombé lui-même entre les mains des infidèles, il rendit Damiette, signa une trêve, s'efforça de fortifier les chrétiens dans la Palestine, et revint en France en 1254, n'ayant obtenu, pour fruit de cette expédition, que des hommages et un éclat qu'il ne cherchait point. Il repassa en Orient en 1270 et mourut, dès cette année même, devant Tunis. Le pieux et judicieux Fleury n'a presque rien laissé à dire sur ces entreprises calamiteuses; il en a examiné les motifs et les moyens, démêlé les circonstances et déploré les effets. Mais tous les grands mouvements des peuples amènent indirectement, à travers les désastres, quelques résultats avantageux, sinon aux générations contemporaines, du moins à leur postérité. Il est quelquefois réservé à de nouveaux siècles de profiter lentement des malheurs dont l'âge précédent fut accablé, et le prix excessif que de tels fruits ont coûté n'est qu'une raison de plus de les reconnaître, de les observer, de les recueillir. Sans contredit, ce contact universel où se mettaient les nations occidentales, d'abord entre elles, puis avec les Grecs, avec les Arabes, avec l'Asie et l'Afrique, n'a pu manquer d'influer sur les langues, sur les idées, sur les arts, de rendre plus général et plus rapide le commerce de toutes les connaissances, de préparer de loin les progrès de l'intelligence humaine.

Ces expéditions des Européens se mêlaient aux causes qui ébranlaient la puissance des princes mahométans. Cependant, Mostanzer, l'avant-dernier calife, fit fleurir chez les Arabes les sciences et les arts, rendit aux lois leur autorité, et obtint l'amour de ses peuples. Mais

son fils Mostazem, plus vicieux encore que malheureux, fut mis à mort en 1258 : avec lui, la dynastie des Abassides et le califat s'éteignirent. Les historiens du treizième siècle parlent souvent du sultan Mélédin, opiniâtre adversaire des Croisés en Égypte et en Palestine : après lui, Nodgemeddin acheta les Mameluks, esclaves sortis de la Circassie, et en composa sa garde. L'un d'eux, Ascraf Musa, usurpa le trône d'Égypte, et l'on distingue parmi ses successeurs Bondochar, qui se fit redouter des Français, des Syriens, des Mongols et de la famille Nodgemeddin ; et Kalil Ascraf, qui, en 1291, acheva de chasser de la Palestine les Templiers, les chevaliers teutoniques, et les autres guerriers chrétiens. Dans l'Inde, la dynastie des Ghourides finit en 1205 : Témugin ou Gengis Khan, fils d'un khan des Mongols, conquit non-seulement l'Inde, mais une partie de la Corée, des provinces chinoises, l'Asie presque entière. Sous d'autres chefs, les Mongols pénétrèrent jusqu'en Pologne et brûlèrent Cracovie. Chi-tsou, roi des Tartares, entreprit, à l'âge de soixante-quinze ans, la conquête de la Chine, l'envahit en effet, en 1280, et fut le chef de la dynastie qui est comptée pour la vingtième.

Le treizième siècle est, dans l'histoire de l'Italie, l'époque des plus violentes fureurs des Guelfes et des Gibelins. La Lombardie surtout était le foyer de ces agitations, le théâtre où éclatait la lutte engagée depuis le siècle précédent entre la faction dévouée à la puissance impériale, et celle qui s'armait ou pour la suprématie de la cour de Rome, ou pour l'indépendance de tous les États italiens. La famille des Torriani dominait depuis quarante années à Milan, lorsqu'en 1295, les

empereurs lui suscitèrent une rivale dans celle des Visconti. Les Vénitiens, enrichis plus qu'aucun autre peuple par les croisades, avaient, en 1204, orné le portail de leur église de Saint-Marc de ces quatre chevaux de bronze doré jadis acquis par Néron, transportés de Rome à Byzance par Constantin, et qui ont été vus durant quelques années à Paris. Quoique Venise eût à se défendre contre les Génois, qui lui disputaient Candie, elle forma néanmoins avec eux et avec le pape une ligue contre Ezzelino, qui ravageait l'Italie septentrionale : mais, en 1258, la guerre se ralluma entre les Vénitiens et les Génois, dans la Palestine, à Candie et dans le canal de Malte. En 1272, le général Marc Gradenigo défit les Bolonais, et leur ravit les fruits de la victoire qu'ils avaient obtenue l'année précédente. A la fin du siècle, la flotte vénitienne ayant été vaincue dans le golfe Adriatique par l'amiral génois Doria, une paix fut conclue entre les deux républiques. Celle de Gênes, agitée de troubles intérieurs, changeait perpétuellement les noms, les rapports, le système des magistratures. L'Inquisition venait de s'établir à Venise, mais en y prenant une forme particulière et un caractère politique : des assistants séculiers, adjoints aux juges ecclésiastiques, dirigeaient les recherches et les sentences contre les crimes d'État. Le gouvernement tendait de plus en plus à l'oligarchie : les Vénitiens, si heureux depuis tant de siècles par l'industrie, par le commerce, par la stabilité des lois, souffrirent que leur doge Pierre Gradenigo altérât leur constitution, en abolissant les élections annuelles des membres du grand conseil, en resserrant les conditions d'éligibilité, en créant des pouvoirs héréditaires. Ces changements, qui

ne se sont consommés qu'au commencement du quatorzième siècle, furent entrepris, dès 1289, non, dit M. Daru, par une délibération légitime et régulière, mais par la force et l'intrigue; ce fut l'ouvrage des puissants. Le même écrivain nous fait observer les inconvénients qu'entraîna ce nouveau système : toute espérance interdite au mérite, plus de contre-poids à l'ascendant de la classe supérieure, plus de représentation nationale, le pouvoir du doge devenu précaire et dépendant d'une aristocratie héréditaire, enfin les principes de la société altérés à tel point qu'il fallut bientôt, pour soutenir ces usurpations, instituer un décemvirat permanent, des tribunaux secrets, et abolir tout vestige de garanties individuelles.

Florence avait cessé en 1205 d'être gouvernée par des marquis : cette cité et celles de Pise, de Sienne et de Lucques formèrent quatre républiques, quelquefois liguées, plus souvent rivales, tout à fait distinctes en certains temps, presque confondues en d'autres, et dans chacune desquelles le système des magistratures éprouvait des variations fréquentes. En 1280, par exemple, Florence avait quatorze gouverneurs, sept du parti guelfe et sept du parti gibelin : deux ans après, ces magistrats furent remplacés par trois prieurs, dont le nombre s'éleva depuis à huit, outre le gonfalonier, qui les présidait. Le Piémont et la Savoie obéissaient à des comtes de Maurienne; mais, en 1268, Philippe, frère du dernier de ces comtes, prit le titre de comte de Savoie : de là, une seconde série de princes, où brille, après 1285, Amédée le Grand. On dit qu'il délivra les chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem, attaqués dans l'île de Rhodes par les Musulmans; mais

Vertot rejette, et non sans motif, cet exploit au nombre des fables. Le trône des Deux-Siciles, quand Charles d'Anjou y fut appelé, était occupé par Manfreddo, qui n'avait d'abord régné qu'au nom de son neveu Conradin : Manfreddo, trahi par les Apuliens, fut vaincu, et le jeune Conradin, que les Gibelins, ses partisans, avaient attiré en Italie, périt à Naples sur un échafaud en 1268. Charles et ses compatriotes étaient odieux aux Siciliens, qui, le 30 mars 1282, égorgèrent à Palerme des milliers de Français. Après ce massacre, célèbre dans l'histoire et, depuis peu, sur notre théâtre, sous le nom de Vêpres siciliennes, Pierre d'Aragon se proclama roi de Sicile; Charles II, dit le Boiteux, fut roi de Naples, et ces deux royaumes restèrent longtemps distincts.

Au contraire, l'Espagne avait vu, en 1230, le royaume de Léon se réunir à celui de Castille sous Ferdinand III, dont le successeur, Alphonse X, surnommé le Sage, cultiva les lettres, et fit rédiger, par des Juifs de Tolède, les Tables astronomiques surnommées Alphonsines. Dès lors on n'aperçoit plus en Espagne de rois ni de gouverneurs sarrasins. Ce qui restait de tribus maures vivait soumis aux rois de Castille, d'Aragon et Navarre. Les Maures perdaient aussi leurs établissements en Portugal; et toute la Péninsule, affranchie par la valeur de ses habitants, semblait tendre à un meilleur système d'administration.

En Allemagne, l'empereur Philippe, fils de Frédéric Barberousse, ne régna qu'au sein des troubles, menacé par des compétiteurs, méconnu de plusieurs États. Othon de Witelsbach l'assassina, et une nouvelle branche de la maison de Souabe parvint à l'empire. Pour

s'y affermir, Othon de Brunswick ou Othon IV épousa la fille de Philippe; mais il régna sans repos et sans gloire : vaincu par les Français à Bouvines en 1214, il abdiqua la couronne impériale. Frédéric II, issu de l'ancienne branche, fut le bienfaiteur des Deux-Siciles; le reste de l'Italie lui résista vivement; et il eut besoin d'une extrême activité pour se défendre contre les papes Grégoire IX et Innocent IV, qui l'excommunièrent, le déposèrent, ruinèrent sa puissance, suscitèrent une seconde ligue lombarde, pareille à celle qu'Alexandre III avait opposée à Frédéric Barberousse. Après Conrad IV et son petit-fils Conradin, les souverains pontifes élevèrent à l'empire Guillaume, comte de Hollande, puis Richard de Cornouailles. C'était en Allemagne un temps d'anarchie, d'interrègnes et de dissensions désastreuses. Du sein de ces orages s'éleva, en 1273, la maison de Habsbourg, dont le chef, Rodolphe, vainquit Ottocare, roi de Bohême, et n'obtint que par des cessions considérables la faveur ou l'indulgence de la cour de Rome. C'est vers le milieu du treizième siècle qu'on aperçoit l'origine de l'association commerciale des villes anséatiques.

En Angleterre, ce siècle est rempli par les règnes de Jean sans Terre, de Henri III et d'Édouard. Arthur, duc de Bretagne, fils d'un frère aîné de Jean, semblait avoir des droits au trône, du moins selon la jurisprudence française. La France parut disposée à soutenir ces droits; mais Jean fit tuer Arthur, et en sa qualité de duc de Normandie, grand vassal de la couronne de France, il fut cité, pour se justifier de ce meurtre, à la cour de Philippe Auguste. Il ne comparut point, et l'on prononça la réunion de la Normandie à la couronne.

Brouillé ainsi avec Philippe Auguste, Jean indisposa aussi les barons anglais et le pape Innocent III, qui feignit, comme je l'ai dit, d'octroyer aux Français la Grande-Bretagne. Pour se réconcilier avec les barons, le monarque anglais signa la grande charte, espèce de constitution féodale, mêlée de quelques dispositions raisonnables, que la cour de Rome frappa d'anathème. A force d'ineptie et d'injustice, Jean mécontenta si fort les Anglais, qu'ils allaient, lorsqu'il mourut, prendre pour roi le prince Louis, fils de Philippe Auguste. Le pape fit prévaloir Henri III, fils de Jean : des Anglais révoltés contraignirent ce Henri à ratifier la grande charte et à signer les statuts d'Oxford, par lesquels le pouvoir royal était encore plus limité. Le comte de Leicester, chef de cette rébellion, périt à la bataille d'Evesham qu'il soutenait contre les royalistes : selon toute apparence, c'est à ce Leicester que les Anglais doivent leur chambre des communes. Édouard Ier (car on ne tient pas compte des Édouards plus anciens) persécuta les Juifs; on l'accuse d'avoir fait massacrer des bardes gallois; il voulut soumettre l'Écosse et dévaster la France. Mais il subsiste plusieurs de ses statuts dans le système politique des Anglais, spécialement en ce qui concerne les juges de paix, les deux chambres et la formation de la loi.

Philippe Auguste, qui régnait sur la France depuis 1180, n'eut pas plutôt condamné Jean sans Terre en 1202, qu'il se mit à conquérir, non-seulement la Normandie, mais la Touraine, l'Anjou, le Maine, en un mot tout ce que les Anglais possédaient en France, à l'exception de la Guienne. La réunion de l'Auvergne, du Vermandois, de l'Artois, date du même règne,

qu'il faut considérer comme l'une des époques de l'agrandissement du pouvoir royal et de l'affaiblissement de la puissance des seigneurs. Philippe renonçait à regret à la conquête de la Grande-Bretagne; mais la défection du comte de Flandre et la réconciliation d'Innocent avec Jean sans Terre avaient rendu cette entreprise fort difficile. La victoire de Bouvines vengea Philippe et du comte de Flandre, et du souverain pontife, et du roi Jean, et surtout de l'empereur Othon IV, que de frivoles ressentiments avaient engagé dans cette guerre. Louis VIII, fils et successeur de Philippe Auguste, n'a guère employé les trois années de son règne, de 1223 à 1226, qu'en expéditions contre les infortunés Albigeois; il consomma la ruine des comtes de Toulouse, et Amaury de Montfort lui céda les territoires que Simon son père avait conquis sur eux. La meilleure action de Louis VIII est d'avoir affranchi des serfs. Sa mort prématurée donna lieu à des soupçons qui poursuivent encore la mémoire du comte de Champagne Thibaut.

Louis IX n'avait que douze ans. La régence de la reine Blanche sa mère est mémorable par les avantages qu'obtint le trône sur les princes et les seigneurs. Le comte de Champagne, dont je viens de parler, était dévoué à Blanche; celui de Toulouse, si maltraité durant les règnes précédents, se soumit avec franchise; mais ceux de Bretagne et de Flandre persistaient dans leur révolte et négociaient avec l'Angleterre : la régente sut les opposer l'un à l'autre, gagner leurs agents, amortir leur activité, déconcerter leurs projets. En vain le roi d'Angleterre Henri III descendit en Bretagne, passa en Gascogne, revint en Bretagne : la valeur et

les triomphes du jeune Louis IX le contraignirent à se rembarquer. En 1242, la victoire de Taillebourg, remportée par le roi de France, valut à la couronne la réunion de la ville de Saintes et d'une partie de la Saintonge. Mais tombé dangereusement malade, le roi fit vœu d'aller à la terre sainte, et partit en effet en 1248, laissant à sa mère, qui s'était opposée à cette entreprise, le gouvernement du royaume. J'ai déjà indiqué les succès de Louis, ses revers, sa captivité : je n'essaye pas d'évaluer la somme énorme que coûta sa rançon; mais quelques plaintes que puissent exciter tant de malheurs publics, et lors même qu'il en faudrait imputer une partie aux erreurs du monarque ou de son siècle, toujours devrait-on rendre hommage à l'honnêteté naturelle de tous ses penchants, à sa bonté, à sa justice, à sa loyauté magnanime, à son intrépidité dans les combats, à son courage plus héroïque encore dans l'infortune. Sa piété vive et sincère ajoutait au mérite et à la force de sa résistance aux vues ambitieuses de la cour de Rome : il a énoncé, dans une pragmatique sanction, des maximes salutaires, propres à réprimer au moins les plus grossiers abus de la puissance ecclésiastique. Le code intitulé *Établissements de saint Louis* n'est, aux yeux de Montesquieu, qu'un mélange confus, informe et peu authentique de droit coutumier, de droit ecclésiastique et de jurisprudence romaine. Mais enfin nous savons que Louis IX abolit les duels judiciaires dans ses domaines, qu'il obligea les plaideurs à prouver leurs droits par des raisons, non par des cartels, et ceux qui se croyaient mal jugés, à se pourvoir devant un tribunal supérieur. Cette réforme parut si sage que des justices royales elle passa aux

justices seigneuriales, et entraîna la révision des affaires, de suzerain en suzerain, jusqu'au roi, qui recouvrait ainsi, dans tout l'État, la surveillance de l'autorité judiciaire. Ce coup porté à l'anarchie féodale suffirait à la gloire d'un autre prince, et compense les reproches qu'on aurait à faire à quelques dispositions, d'une sévérité peut-être excessive, que les opinions et les mœurs de ces temps ont introduites dans certains articles des ordonnances de Louis IX. Les seize années qui s'écoulèrent depuis son retour de la terre sainte en 1254, jusqu'à son départ pour une dernière croisade en 1270, sont, de tout le siècle, celles qui présentent le plus de régularité dans chaque branche de l'administration intérieure; et lorsqu'on songe aux difficultés que laissaient à vaincre tant de restes du système féodal, on ne peut assez admirer la vigilance de ce monarque, ses lumières en de pareils temps, et son dévouement religieux aux intérêts de son peuple. Ce règne, qui n'est que trop plein de gloire militaire, l'est aussi de toute celle qu'un roi de France pouvait alors acquérir par les soins du gouvernement et par la direction suprême des affaires. Philippe III ou le Hardi était en Afrique, auprès de son père Louis IX, quand la mort de celui-ci le détermina à signer une trêve avec les Musulmans et à revenir en France. On croit qu'il est le premier roi qui ait donné des lettres d'anoblissement. De nouveaux troubles, excités par l'ambition des seigneurs, agitaient le midi du royaume; et les monarques étrangers recommençaient à former des projets contre la France. Philippe essaya sans succès une guerre en Espagne, et mourut en 1285, en revenant de cette expédition. Les quinze années suivantes

sont les premières du règne de Philippe IV ou Philippe le Bel, règne dont les événements les plus importants appartiendront au quatorzième siècle. Toutefois une guerre fut entreprise en 1292 contre l'Angleterre; on s'empara de la Guienne. Vers le même temps, Boniface VIII érigea l'évêché de Pamiers sans le consentement de Philippe, et ce fut le premier germe des démêlés qui éclatèrent entre le pontife et le monarque après l'an 1300.

Maintenant nous aurions à considérer les mœurs du treizième siècle. En supposant que les écrivains de cet âge, comme ceux de tous les autres âges, aient exagéré le récit des désordres dont ils se plaignent, toujours serait-il difficile de n'en pas concevoir une affligeante idée. L'apprentissage des vices se faisait le plus souvent dans les écoles; et plusieurs causes concouraient à prolonger dans le cours de la vie les habitudes déplorables contractées durant la jeunesse. Ces causes étaient, pour les uns, une ignorance profonde; pour les autres, la plus fausse science; pour presque tous, la licence universelle qu'avaient amenée les irruptions des barbares et les expéditions tumultueuses des Croisés; plus généralement encore, l'affaiblissement et la subversion de l'ancienne discipline ecclésiastique: car, en ce siècle universellement dévot, l'état des mœurs publiques dépendait surtout de l'état de la législation religieuse; or cette législation était celle des fausses décrétales, développée dans le décret de Gratien, dans les collections de Grégoire IX et de Boniface VIII. Pour perpétuer dans le peuple, et même dans les ministres du culte, une crasse ignorance, on maintenait des cérémonies bizarres ou scandaleuses, telles que ces fêtes des

Fous et des Anes, que je vous fais remarquer dans le calendrier du moyen âge. Du reste, la dépravation générale nous est assez attestée par les détails des lois de saint Louis, par le mélange de rigueurs et de ménagements qu'elles présentent. C'est trop s'abuser que de supposer que les mœurs des palais et des châteaux étaient plus pures ou plus nobles que celles des rangs inférieurs : cette galanterie qu'on s'obstine à trouver si naïve, les monuments ne nous la montrent en effet que grossière, portée à un degré de ridicule et de licence que notre civilisation actuelle ne supporterait plus.

Il existait des écoles au sein de presque tous les monastères et auprès de chaque église cathédrale. Dans les villes où l'enseignement se divisa en plusieurs branches et attira un grand concours d'étudiants, comme à Paris, à Angers, à Toulouse, à Montpellier, le nom d'*université* fut appliqué au corps entier des maîtres et des disciples. Les corporations de ce genre ne remontent pas plus haut que le commencement du treizième siècle, quoiqu'on leur ait quelquefois attribué, d'après des aperçus fort inexacts, des origines plus lointaines. Mais, de l'an 1200 à 1300, on distingue peu à peu, dans l'Université de Paris, quatre Facultés, quatre nations d'étudiants, leurs syndics et un recteur. Le nom de colléges ne désignait guère encore que des maisons où l'on entretenait un assez petit nombre d'élèves, soit réguliers soit séculiers, qui allaient de là suivre des leçons publiques : tels étaient, d'une part, les colléges de Cluny, des Bernardins, des Augustins ; de l'autre, ceux des Bons Enfants, des Chollets, de Calvi, du Trésorier, de Harcourt. La plus célèbre de

ces maisons est celle de Sorbonne, fondée en 1253, non moins par Robert de Sorbon que par saint Louis, pour servir au logement et à l'entretien de quelques pauvres clercs et de quelques pauvres maîtres. Il importe davantage de savoir quel caractère l'enseignement avait pris dans toutes ces écoles, ce que signifie ce nom de scolastique, par lequel on a coutume de désigner la méthode générale des études de ce temps. Quoique les docteurs répétassent quelquefois, après Aristote, que rien ne parvient à l'entendement de l'homme qu'après avoir frappé ses organes, ils établissaient à l'entrée de chaque science des idées universelles, des définitions par le genre et par l'espèce, des divisions catégoriques, qui amenaient des séries de propositions et de syllogismes. Les vaines hypothèses, les abstractions creuses, les mots obscurs envahissaient tous les domaines du savoir humain. Telle était la scolastique : elle trompait l'activité des meilleurs esprits, en les exerçant et en les fatiguant même sans les éclairer ni les étendre. Les formes pédantesques adoptées et consacrées par elle, son langage monotone et barbare, ses syllogismes, ce moule banal où elle jetait tout ce qu'elle appelait preuves, objections et réponses, appauvrissaient toutes les facultés intellectuelles, la raison, la sagacité, le goût, l'imagination et jusqu'à la mémoire. On vit se flétrir, au moins dans les écoles, toutes les études littéraires et historiques. L'histoire ne semblait pas digne d'entrer dans le plan d'instruction; la grammaire se réduisait à quelques notions confuses, et Crevier fait observer que le nom même de Rhétorique avait disparu dans l'Université de Paris : une dialectique puérile et pointilleuse y tenait

lieu des arts de parler, de penser et d'écrire. Observons pourtant que tous les progrès de cette fausse science n'appartiennent point au siècle qui nous occupe en ce moment : les annales de la scolastique se divisent en trois périodes. La première correspond à peu près au douzième siècle, depuis Guillaume de Champeaux, chef des réalistes, jusqu'à Pierre Lombard, qu'on pourrait considérer comme ayant commencé la seconde. C'est lui en effet qui a multiplié les divisions et les sous-divisions, étendu l'usage de la synthèse, propagé l'art syllogistique et imprimé à l'enseignement les formes les plus arides. Ses successeurs, entre lesquels on distingue, depuis l'an 1200 jusqu'en 1300, Albert le Grand, saint Bonaventure, saint Thomas d'Aquin et Duns Scot, ont expliqué ses quatre livres des *Sentences*. Ils ont ainsi transformé les leçons publiques en commentaires; mais ils ont d'ailleurs composé, sous le nom de *Somme*, d'énormes cours d'instruction métaphysique et théologique. Le sévère Fleury adresse plusieurs reproches au grand Albert, comme d'avoir mis Byzance en Italie, d'avoir cru aux influences des astres, d'avoir mêlé l'astrologie à la politique, et d'avoir donné des étymologies absurdes, voulant expliquer les noms grecs, sans savoir le grec; ce qui, ajoute Fleury, lui est commun avec tous les docteurs de ce même temps. Saint Bonaventure, quoique plus onctueux qu'aucun autre, est scolastique encore dans ses compositions les plus dévotes; les artifices de sa science se mêlent aux effusions de son cœur. La théologie morale subissait ailleurs une plus fatale métamorphose : au lieu d'établir des préceptes et d'en exposer l'enchaînement, elle se plaisait à imaginer des hypothèses, et

à résoudre des problèmes; l'art des casuistes naquit au sein des écoles, et prit aussitôt dans le monde la place de la science des mœurs. Quant à saint Thomas d'Aquin, de l'ordre des Dominicains ou frères Prêcheurs, ses ouvrages authentiques annoncent une tête active, capable des analyses les plus profondes; et lorsque Fontenelle dit qu'en un autre siècle il aurait été Descartes, cet éloge, quelque grand qu'il soit, n'a rien d'excessif. Duns Scot, franciscain écossais, disputa beaucoup, n'inventa rien, n'éclaircit aucune doctrine; il s'est évertué à contredire saint Thomas, particulièrement en ce qui concerne la prémotion physique et la grâce. Tels sont les quatre principaux docteurs du second âge de la scolastique; je n'ai rien à dire encore du troisième, qui n'a commencé qu'après 1300.

La théologie, la première des quatre facultés, était négligée en certains lieux pour la jurisprudence canonique, qui disposait à remplir des fonctions plus lucratives auprès des officialités et des divers tribunaux ecclésiastiques, que le code de Gratien, les décrets des papes et des conciles avaient multipliés. Pour mesurer l'étendue que le droit canon avait prise, il suffirait d'ouvrir le *Speculum juris* de Durand, évêque de Mende, compilation où d'ailleurs la scolastique s'allie presque toujours à l'interprétation des textes, aussi bien que dans le traité du même auteur sur les offices divins. Ce *Speculum juris* embrasse le droit civil, que venaient d'enseigner avec éclat en Italie Azzon et son disciple Accurse, mais dont l'étude avait été entravée en France, particulièrement à Paris, par une bulle d'Honorius III, datée de 1218. Il s'ouvrit néanmoins des cours de jurisprudence civile à Montpellier, à

Toulouse, à Angers, à Orléans; et cet enseignement, compliqué, comme tous les autres, par la scolastique, l'était de plus par l'indécision et la confusion des lois. La Loire partageait la France en deux régions : au midi de ce fleuve on suivait le droit écrit; au nord, le droit coutumier. Le droit écrit n'était guère alors que le code Théodosien, qui avait pénétré dans la Gaule méridionale et fourni quelques dispositions aux codes gothiques, auxquels cette contrée s'était peu à peu assujettie. Plusieurs coutumes des pays au nord de la Loire avaient été rédigées avant 1200; plusieurs aussi furent écrites ou retouchées de 1203 à 1285. Mais des Fontaines, l'un des plus habiles jurisconsultes du treizième siècle, dit qu'elles sont toutes incertaines, ignorées ou méprisées par les baillis et les prévôts. Beaumanoir, son contemporain, ajoute qu'il n'y a pas deux seigneuries gouvernées par la même loi. Ces coutumes contenaient peu d'articles et décidaient peu d'affaires : leur crédit s'affaiblissait à mesure que le droit Justinien se propageait, et qu'à force d'être enseigné dans les écoles, il acquérait de l'autorité dans les tribunaux. Dès lors, on crut qu'il fallait plus de science et d'habileté pour juger : les jugements par pairs ou jurés devinrent plus rares; les parlements commencèrent. Ce nom, qui avait été appliqué jadis à des assemblées nationales, désigna des conseils chargés de prononcer sur de grandes causes. Saint Louis, après avoir institué quatre grands bailliages pour revoir, par appel, les sentences rendues par les justices seigneuriales, convoqua, dans Paris et ailleurs, des canonistes et des légistes, nobles ou roturiers, clercs ou laïques, qui ju-

geaient en dernier ressort. C'est la véritable origine du parlement de Paris.

La théologie et la jurisprudence étaient, dans les universités, les deux premières facultés; et la médecine, la troisième. On avait recueilli, en Orient, les leçons des Arabes : on tenait d'eux un très-grand nombre et trop, sans doute, de médicaments composés. Ils avaient multiplié les remèdes et fort étendu l'art de les préparer, en appliquant la chimie à la pharmacie : la distillation et d'autres opérations utiles étaient nées dans leurs laboratoires; leurs doctrines s'introduisaient dans les écoles de l'Europe, particulièrement dans celles de Salerne, que Frédéric II et Charles d'Anjou ont successivement protégées. La chirurgie fut redevable de quelques progrès à Lanfranc de Milan et à un Français nommé Pitard. En France, les ouvrages de Bernard de Gordon embrassèrent la plupart des détails de la médecine pratique : ceux d'Arnaud de Villeneuve concernaient principalement la pharmacie. Cet Arnaud, quoique fort savant, était alchimiste, et on lui a imputé des erreurs théologiques qui ont été condamnées après sa mort. Il est du nombre de ceux auxquels on attribua le prétendu livre des *Trois Imposteurs*. Déjà les persécutions et l'abus des anathèmes, les dissensions dans les églises, les disputes dans les écoles, disposaient les esprits à l'incrédulité; les chroniqueurs du temps s'en plaignent. Un si audacieux scepticisme, au sein de nations ignorantes qui croyaient à la magie, peut d'abord surprendre; mais il s'explique par les excès que se permettait l'autorité spirituelle, et par la direction fausse que la scolastique avait imprimée aux étu-

des. La même disposition d'esprit qui fait adopter d'ineptes croyances, entraîne à méconnaître la vérité des plus saines doctrines.

Une quatrième faculté, celle des arts, était ordinairement désignée, au treizième siècle, par les noms de philosophie et grammaire. Les livres d'Aristote, après avoir été solennellement censurés, finirent par triompher dans les plus célèbres écoles. On y enseignait la physique et la logique de ce philosophe. Entre les nombreux abrégés de dialectique alors en vogue, je ne citerai que celui de Pierre d'Espagne; cet auteur, qui s'est occupé aussi de médecine, a été pape, sous le nom de Jean XXI, durant quelques mois des années 1276 et 1277. Le péripatéticisme dominait; et son plus heureux effet fut d'établir des relations entre les différents genres de connaissances, de suggérer le projet d'en former des systèmes encyclopédiques. Vincent de Beauvais tenta cette entreprise; il réunit et enchaîna dans son *quadruple Miroir*, *Speculum quadruplex*, tout ce qu'on savait ou ce qu'on croyait savoir. Il n'est pourtant pas certain que le *Speculum morale* soit de lui. Ce qui étonne davantage, c'est de voir, au sein de ces ténèbres, un cordelier, Roger Bacon, tenter cette rénovation générale des sciences qu'entreprit trois cents ans plus tard, un philosophe, Anglais comme lui, qui illustra une seconde fois ce nom de Bacon. La poudre à canon est décrite dans l'un des livres de Roger; et c'est l'un des textes qui prouvent que le treizième siècle a vu s'introduire en Occident cette fameuse et terrible découverte, plus ancienne, selon toute apparence, chez les Orientaux. La boussole a la même origine, et elle a été connue en

Europe à la même époque. Il paraît aussi que l'invention des lunettes a précédé de quelques années l'ouverture du quatorzième siècle. Roger Bacon avait dit expressément que par le moyen des verres convexes on pouvait rapprocher ou amplifier les images. On dut à ce philosophe, non pas un meilleur ensemble de connaissances astronomiques, mais des observations judicieuses sur la réfraction, et sur la grandeur apparente des corps célestes. J'ai déjà eu occasion de vous dire qu'il s'aperçut que les équinoxes et les solstices ne correspondaient plus aux jours qui leur étaient assignés dans l'année civile, et qu'il proposa une réforme du calendrier, pareille à celle qui fut opérée en 1582. Il s'en fallait pourtant que cet homme de génie fût pleinement détrompé des illusions astrologiques; il admettait des prédictions générales, il ne rejetait que les horoscopes personnels. Son contemporain et compatriote, Holywood ou Sacrobosco, composa un traité élémentaire d'astronomie apparente, qui a servi longtemps à propager ce genre de notions.

En traçant l'histoire de la géographie, je vous ai parlé du livre arabe d'Ibn-al-Ouardi, composé en 1232, et des navigations entreprises au treizième siècle par les Génois, les Pisans et les Vénitiens; des relations d'Ascelin, de Plan Carpin, de Rubruquis et Marco Polo; des topographies de l'Irlande et du pays de Galles, esquissées par Girard Barry; des cartes informes dessinées en ces mêmes temps et qui subsistent encore, spécialement de celle qui accompagne le poëme français de Gautier de Metz, intitulé *Ymage du monde*, et daté de 1245. Mais j'ai à vous indiquer ici plusieurs historiens, et d'abord Geoffroy de Villehardouin. Deux

circonstances recommandent son récit de la conquête de Constantinople par les Français en 1204. D'une part, il a vu ce qu'il raconte, et il en retrace les détails, sinon, dit du Cange, avec une élégance exquise, du moins avec une parfaite fidélité. D'autre part, il écrit en français; et son livre est un des plus anciens monuments de notre prose : toutefois, étant Champenois, il a écrit, selon Pasquier, *non en naïf françois, mais en ramage de son pays*. Rigord, moine de Saint-Denys et médecin, prend le titre de chronographe ou historiographe du roi, à la tête du livre latin où il a recueilli, en y mêlant beaucoup de visions et de prodiges, les principaux événements des vingt-huit premières années du règne de Philippe Auguste. Cette chronique a été continuée par Guillaume le Breton, écrivain plus connu par un ouvrage en vers latins intitulé *la Philippide*, et qui embrasse en douze livres toute la vie du même monarque. Jacques de Vitry a rassemblé beaucoup de notions historiques sur l'Orient et les croisades. Une autre chronique latine porte le nom d'Albéric de Trois-Fontaines : elle commence à la création du monde et se termine en 1240. L'une des quatre parties du recueil de Vincent de Beauvais est une histoire universelle, la meilleure, malgré ses défauts, et la moins aride que le moyen âge ait produite. Philippe Mouskes n'écrivit que l'histoire de France, et l'écrivit en vers français. Après avoir raconté l'enlèvement d'Hélène et le siége de Troie, il suit dans les Gaules ce Francion ou Francus, fils d'Hector, duquel il fallait absolument que les Francs descendissent; il se met ensuite à rimer tous les autres contes imaginés sur Pharamond, Pepin, Charlemagne et ses chevaliers;

et il n'est plus qu'un versificateur fastidieux, lorsqu'à défaut de fables inventées par ses devanciers, il est réduit à puiser des faits dans les chroniques. Guillaume de Nangis, religieux de Saint-Denys, est un historien plus instructif; il a traduit lui-même, du latin en prose française, une partie de ses livres. Mais Joinville est le plus fameux historien de saint Louis; à la vérité Joinville n'a écrit qu'au commencement du quatorzième siècle, il n'est mort qu'en 1317; mais il a vu de si près le héros qu'il célèbre et les faits qu'il raconte, que nous ne devons pas l'en séparer. Cette histoire est beaucoup plus précieuse aux hommes de lettres, depuis qu'on en a publié, en 1761, le véritable texte ou une copie moins altérée : auparavant on n'en avait imprimé que des traductions, *diversifiées*, dit Pasquier, *en autant de langages*, *comme il y avoit eu diversité de temps; car*, ajoute le même écrivain, *les copistes copioient les bons livres*, *non selon la naïfve langue de l'auteur*, *ains selon la leur*. Ce fut peu avant l'année 1300 qu'on s'avisa de traduire en français un corps d'histoire qui est connu sous le nom de *Chroniques de Saint-Denys*, ou *Grandes chroniques*, et qui depuis Charlemagne s'était successivement accru. C'est le premier fond de nos histoires de France; sans doute, on y a puisé un grand nombre de fables puériles, ainsi que le père le Long l'a remarqué; mais ce dépôt d'anciennes traditions et de relations originales restera toujours utile. Je ne vous parlerai pas des innombrables vies de saints et de saintes; je dirai seulement que le treizième siècle a produit la plus énorme compilation d'histoires miraculeuses, la *Légende dorée* de Jacques de Vorages. Le succès rapide de ce recueil

pourrait nous sembler miraculeux lui-même, si nous ne nous étions pas formé une idée de la piété naïve et de l'ignorance extrême de ce temps-là. L'esprit humain trouvait alors des charmes dans ces fictions édifiantes dont il ne sent plus aujourd'hui que la grossière absurdité, mais dont il avait besoin, dit-on, pour se ranimer, s'exalter, et se rendre, par degrés, capable de productions plus heureuses et de véritables études.

Vous venez de remarquer plusieurs ouvrages en langue française ou langue d'*oil* : cet idiome était alors préféré au roman ou langue d'*oc*, à l'italien, à tous les jargons vulgaires. Le Florentin Brunetto Latini, retiré en France de 1260 à 1266, écrit ou traduit en français son manuel général d'études intitulé *Trésor*, et pour rendre raison de l'emploi qu'il fait de ce langage, il dit que *c'est pour chou que la parleure en est plus delitable et plus commune à toutes gens.* Son *Tesoretto* italien n'est point un abrégé de son *Trésor* : Ginguené a parfaitement dissipé cette erreur; le *Tesoretto* n'est qu'un recueil de préceptes moraux; et ce qu'on y peut remarquer de plus précieux, c'est un premier germe de la grande composition du Dante. Né à Florence en 1265, Dante fit dans sa jeunesse un séjour à Paris, et mourut en Italie en 1321. On croit qu'il avait fort avancé, peut-être achevé avant 1301 sa *Divine Comédie*, la plus étonnante production de cet âge, et l'un des plus anciens comme des plus illustres monuments de la littérature italienne. Avant lui, les poëtes de cette contrée n'avaient guère fait que des vers provençaux. On n'enseignait dans les plus grandes écoles ni les langues modernes, ni les langues orientales, qu'on avait eu pourtant trop d'oc-

casions d'apprendre en Asie et en Afrique, ni même la langue grecque, qui aurait dû, ce semble, devenir familière à plusieurs Français pendant les cinquante-huit ans où le trône de Constantinople fut occupé par des princes de leur nation. Quelques frères Prêcheurs, comme Guillaume de Morbeka, d'autres moines, qui se destinaient à des missions en Asie, étudiaient les langues de la Grèce et de l'Orient; ils en ont traduit quelques livres. Mais quand l'Université de Paris s'occupa, depuis 1230 jusqu'en 1248, de la condamnation du *Talmud*, elle eut peine à trouver des docteurs capables d'en interpréter certains passages. Presque tous les lettrés européens négligeaient la littérature orientale, malgré les croisades, et quoique ce temps fût celui des historiens arabes Elmacin et Abulfarage, du poëte persan Saadi, du rabbin David Kimchi. La littérature grecque déclinait même dans l'empire byzantin, où elle ne fournit guère, durant ce siècle, que les chroniqueurs Nicétas-Acominatus, Georges Acropolite et Georges Pachymère. En Occident, le Génois Balbi déclare qu'il n'a qu'une teinture fort légère de la langue d'Homère : il fait cet aveu dans le prologue d'un énorme dictionnaire latin, précédé d'une grammaire et intitulé *Catholicon;* c'est l'un des premiers livres qui ait été imprimé au quinzième siècle : il y avait alors deux cents ans qu'on en faisait usage dans les écoles. Là, c'était en langue latine que la grammaire latine s'enseignait; et cette pratique, qui a longtemps duré, ferait croire que les habitudes de la vie et l'état même du langage commun donnaient aux étudiants l'intelligence de quelques mots latins, avant qu'ils commençassent d'en apprendre la syntaxe. Du

reste, on expliquait les grammairiens beaucoup plus que les auteurs classiques : d'ordinaire, on ne remontait pas plus haut que Priscien ; c'était chez lui que l'on puisait les matériaux des manuels informes que l'on mettait entre les mains des élèves. Aussi la latinité du treizième siècle est-elle sensiblement plus barbare que celle du douzième et que celle du quatorzième. D'une part, Abélard, saint Bernard, Pierre de Blois, de l'autre, Pétrarque et Boccace dans leurs livres latins, sont presque des modèles de correction et d'élégance, en comparaison de saint Thomas et de Guillaume Durand. La scolastique avait partout défiguré la diction, décoloré le style. Toute éloquence avait disparu des compositions en prose latine, surtout du genre oratoire; les prédicateurs ne savaient plus que disputer à la manière des docteurs, et déjà aussi ils commençaient d'entremêler dans leurs phrases latines des mots du langage vulgaire. On rencontre en 1262 les premiers exemples de ces prédications macaroniques, qui devinrent de plus en plus fréquentes dans les âges suivants, jusqu'au temps où les langues modernes furent assez formées pour s'emparer des chaires chrétiennes, et n'y plus admettre qu'en citations des textes latins.

Le douzième siècle avait fourni de très-riches collections d'épîtres : celles d'Abélard, de Suger, de saint Bernard, de Jean de Salisbury, de Pierre le Vénérable, intéressent non-seulement par les documents historiques qu'elles renferment, mais aussi par les formes de leur rédaction. Il n'en est plus ainsi au treizième siècle : les théologiens y sont trop occupés des leçons qu'ils donnent, des volumineuses compilations qu'ils

entreprennent, pour avoir le temps d'écrire avec soin des lettres missives. Nous n'en avons aucune ni des savants étrangers qui ont vécu, étudié, professé à Paris, comme Alexandre de Halès, Albert le Grand, saint Thomas d'Aquin; ni de la plupart des docteurs qui appartiennent davantage à la France, tels que Guillaume d'Auxerre, Hugues de Saint-Cher, Guillaume de Saint-Amour, etc. Pas une seule épître, pas un billet ne se rencontre dans les longs recueils de leurs œuvres. Si l'on excepte les lettres d'Innocent III, les correspondances politiques ou officielles de cet âge ne sont ni très-curieuses, ni très-considérables. Ce qui mériterait le plus d'y être observé, c'est le cérémonial. Les rois, s'adressant au pape, lui disent au pluriel : *Recordamini, pater sancte... ignoscite... invenietis... vestra paternitas beatissima... vestra sanctitas*. Le pape, en répondant aux rois, use, pour les interpeller, de locutions plus correctes et réputées alors moins polies : *Debes pensare.... bona ecclesiastica facias custodiri... te et tuos nostra protectione suscipiemus*. En général, on évitait le tutoiement, en latin comme en français, à l'égard des personnes qu'on ne traitait pas familièrement, ou sur lesquelles on n'affectait point de prendre une supériorité tranchante. La reine Blanche, en écrivant à la comtesse de Champagne, lui dit, *noveritis quòd*, etc., et se déclare au bas de sa lettre son humble et dévouée sœur : *humilis et devota soror ejus Blancha*. Cette lettre de Blanche peut d'ailleurs servir à montrer avec quelle négligence les secrétaires des princes rédigeaient les correspondances les plus sérieuses. « Consilium fuit regis Castellæ « (de Castille) quòd obsiderent castrum quod dicitur

« de Salvaterra. Ad quod respondit rex Navarræ quòd « castrum erat fortissimum et quòd melius esset quòd « transirent... Dixit rex Castellæ quòd sufficiebat quòd « rex Miramoclin non audebat comparere et quòd sa« nius esset consilium quòd redirent. » Vous voyez que la conjonction *quòd* est toujours substituée à l'infinitif pour marquer la liaison et la dépendance des propositions. Beaucoup d'autres idiotismes avaient passé des écoles dans tous les genres de discours et d'écrits. Au commencement du siècle, Évrard de Béthune avait composé des modèles de lettres; cet opuscule n'a point été publié; mais on voit trop, par la grammaire latine qu'Évrard a versifiée sous le titre assez bizarre de *Græcismus* et par ses autres écrits, qu'il était fort peu capable de donner des leçons et des exemples de style épistolaire.

Une littérature moins barbare et plus nationale se forma hors des écoles : elle embrassa quatre espèces d'essais; savoir, des histoires (j'en ai déjà parlé), des romans, des poëmes et des traductions d'anciens ouvrages. Saint Louis encouragea les traducteurs; il essaya, dit-on, de traduire lui-même. Ces travaux contribuaient à polir, à étendre le langage vulgaire, et à répandre certains genres de connaissances. La lecture des romans était, à tous égards, moins utile; mais elle entretenait les mœurs chevaleresques et l'enthousiasme des Croisés. Ces productions aussi volumineuses que frivoles se multipliaient d'autant plus facilement, qu'on en trouvait les sujets en des livres orientaux ou dans les chroniques fabuleuses du Nord et de l'Orient. Souvent même le travail du romancier se réduisait à traduire des vers en prose, ou du latin

en français. Le *Dolopathos* passa ainsi dans notre langage, où il est devenu depuis le roman des *Sept sages* ou du *prince Erastus* : le conte de la *matrone d'Éphèse* s'y trouvait compris dans les traductions latines et françaises. Plusieurs grands romans de chevalerie, *Isaïe le triste, Fier à bras*, et peut-être aussi la *Fleur des batailles*, ont été mis en prose française entre les années 1200 et 1300. Une production bien plus ingénieuse et probablement originale, l'*Histoire d'Aucassin et de Nicolette*, mêlée de prose et de vers, semble appartenir au règne de saint Louis.

Guillaume le Breton et deux ou trois autres poëtes latins de ce siècle n'avaient pas tout à fait négligé les modèles antiques; ils ont, de temps en temps, des expressions et des idées qu'ils rapportent du commerce d'Horace et de Virgile. Mais je vous nommerais un bien plus grand nombre de versificateurs sans goût et sans style, qui ne savaient pas même les règles de la prosodie, et croyaient composer des vers latins en alignant les phrases ou demi-phrases d'une prose incorrecte et insipide. En général, les poëtes en langue vulgaire étaient mieux inspirés, et comme ils avaient plus de juges, ils se commandaient un peu plus d'efforts. Au midi de la Loire, les troubadours, dans la foule desquels on peut distinguer Blacas, Pierre Cardinal, Giraud Riquier, donnaient de la souplesse et surtout de l'harmonie à la versification moderne: ils ont connu les formes du genre lyrique et ont su les varier. Il est à regretter que leur langue poétique n'ait point acquis assez d'étendue pour se maintenir : elle a fini vers le milieu du quatorzième siècle, ayant déjà dit tout ce qu'elle avait à dire. Il sera tou-

jours utile de lire leurs ouvrages, d'y étudier l'histoire du langage et quelques-uns des secrets de l'harmonie rhythmique; mais je crois qu'il serait fort dangereux d'y chercher d'autres exemples. Les progrès de l'art d'écrire dépendent partout de ceux des lumières, de l'étendue et de la vérité des pensées, de l'élévation et de la vivacité des sentiments. Partout il faut un fond riche et pur pour que les formes soient belles; les expressions, élégantes, pittoresques, énergiques. Ces beautés naturelles caractérisent les littératures perfectionnées ou classiques dignes de servir de modèle. Ailleurs, il n'existe que des essais informes, où le talent peut bien s'annoncer par quelques saillies originales, mais où la composition et le style, l'ensemble et les détails se ressentent toujours de la pénurie des idées, de la faiblesse, ou, ce qui revient au même, de l'exagération des sentiments. Nulle part la littérature n'est plus avancée que la langue; tant que celle-ci n'est qu'un bégaiement enfantin, l'autre n'est qu'un lent et puéril apprentissage.

La Harpe dit des troubadours « qu'étant tombés « dans le discrédit, ils firent place aux poëtes français « qui écrivaient dans la langue originairement nommée « langue romance. » On ne saurait accumuler plus d'inexactitudes en si peu de mots. Le nom de langue romance ou romane, commun à celle des Provençaux et à celle des Français, appartenait encore plus immédiatement à la première; et les poëtes qui ont employé la seconde n'ont point attendu, pour paraître, le déclin et la chute des troubadours. Les uns et les autres ont concurremment cultivé les muses pendant tout le treizième siècle. Déjà même les trouvères ou poëtes

du nord de la France étaient plus nombreux et plus féconds que ceux du midi : leur langue, moins élégante, moins douce et moins sonore, se développait davantage, devenait plus expressive, quelquefois plus pittoresque, s'essayait dans vingt genres divers, ne brillait encore dans aucun, prenait toujours possession de la plupart et se destinait à les enrichir un jour plus que ne l'a fait aucune autre langue moderne. On compterait, en ce siècle, plus de deux cents poëtes ou rimeurs français, et le nombre de leurs vers tant imprimés qn'inédits est incalculable. Adenez ou Adam, dit le Roi, n'en a pas, à lui seul, composé moins de deux cent mille, qui sont restés et resteront sans doute manuscrits. Ce sont des romans de chevalerie mis en rime. Barbazan et, depuis, M. Méon ont publié le *Castoiement*, la *Bible Guyot*, et des volumes de contes ordinairement appelés *fabliaux*, et dont les principaux auteurs sont Gautier de Coinsy, Pierre d'Anfol, le Bossu d'Arras, Jean de Boves, etc., Rutebeuf enfin, que Chénier regarde comme le plus habile. M. de Roquefort a imprimé, il y a peu d'années, les lais et les fables d'une femme bretonne, nommée, on ne sait trop pourquoi, Marie de France. On avait auparavant mis au jour et les poésies de Thibaut, comte de Champagne, et le *Roman de la rose*, commencé par Guillaume de Lorris avant 1266, terminé par Jean de Meung avant 1305; pénible tissu d'allégories froides et fastidieuses, en plus de vingt-deux mille vers, sans mouvement poétique, le plus souvent sans images ni pensées, sans faits ni fictions : Pétrarque a pourtant loué ce fatras, et la plupart des lettrés du quatorzième siècle le préféraient au chef-d'œuvre du Dante.

Les dépositaires de la science gaie, du gai savoir, troubadours, trouvères, ménestrels, conteurs errants ou sédentaires, amusaient de leurs facéties les peuples, les seigneurs, les dames et les rois. Les Croisés, qui, pour la plupart, rentraient en Europe ruinés et presque indigents, allaient chantant la passion de J. C. et d'autres histoires sacrés, tant pour charmer leur ennui et se consoler de leur détresse, que pour gagner leur vie en divertissant leur prochain. A ces bandes se mêlaient d'autres pèlerins, qui revenaient de Notre-Dame de Lorette, de Saint-Jacques de Compostelle; et il se formait ainsi des caravanes d'édifiants ménétriers. Ce n'est point là, quoi qu'en aient dit certains auteurs, l'origine du théâtre français : on la trouverait plutôt, mais bien obscurément encore, dans une association purement profane que des jongleurs et des jongleresses formèrent sur la fin du règne de saint Louis. Nous apercevrons donc un peu mieux, au quatorzième siècle, la renaissance des jeux scéniques; et quoiqu'il y eût, dès le treizième, ou même auparavant, des *Cours d'amour*, des *Gieux sous l'ormel*, et d'autres essais de réunions littéraires, c'est dans la prochaine séance que je me réserve de vous en parler.

La multitude et la fécondité des poëtes français d'une part, et des écrivains scolastiques de l'autre, est au treizième siècle un signe très-sensible du mouvement général qui agitait les esprits, du besoin vivement senti de s'instruire et de se cultiver. Quelles étaient les causes de cette prodigieuse activité? vous avez pu les démêler dans l'histoire politique et ecclésiastique dont je vous ai présenté l'aperçu au commencement de cette séance. Innocent III, qui, en 1201, régnait sur l'Europe entière, pouvait sembler digne de cette do-

mination universelle par la culture et l'étendue de son esprit. Il ranima dans l'Église le goût des études : s'instruire était l'un des actes d'obéissance qu'il exigeait des ecclésiastiques séculiers et réguliers. Presque tous ses successeurs jusqu'en 1300, avec moins de talents et moins d'autorité que lui, ont pourtant suivi et maintenu la direction qu'il avait imprimée au siècle; ils toléraient moins l'ignorance que les vices dans le clergé. Deux nouveaux ordres monastiques, fondés par saint François d'Assise et par saint Dominique, s'élevèrent entre les années 1210 et 1220, et durent aux lettres, l'un et l'autre, le premier éclat dont ils brillèrent. On s'étonne peu du crédit et des faveurs qu'ils obtinrent, lorsque, dès leur naissance, on voit dans leur sein un si grand nombre d'étudiants, de professeurs, de prédicateurs et d'écrivains laborieux. Ils redonnèrent de l'émulation aux anciens cénobites, chez qui le goût des études commençait à s'affaiblir, et au clergé séculier, qui, menacé dans ses droits et troublé dans l'exercice de ses fonctions par les entreprises de ces nouveaux auxiliaires, sentit le besoin de ne pas leur rester trop inférieur en instruction et en industrie. L'influence des frères Mineurs et Prêcheurs sur la littérature de cet âge a donc été rapide, vaste et, en général, salutaire. Il est vrai que les Dominicains se firent inquisiteurs, qu'ils persécutèrent les Albigeois, et que cette horrible guerre a ralenti le progrès des lettres dans le midi de la France. Mais en même temps que ces calamités rendaient l'ordre de Saint-Dominique si formidable, de plus paisibles et plus glorieux travaux, ceux, par exemple, de Vincent de Beauvais, d'Albert le Grand, de saint Thomas d'Aquin, couvraient cet ordre de l'éclat des talents et de la science.

Les croisades en Orient ne doivent pas être jugées, quant à leurs effets, comme celle du Languedoc : en déplorant les désastres que ces expéditions lointaines ont immédiatement produits, l'histoire littéraire ne peut dissimuler les progrès auxquels les Français ont été entraînés par tant de voyages en Égypte, en Syrie, à Constantinople, par des communications avec tant de peuples européens, asiatiques, africains; par les préparatifs et les efforts qu'exigeaient ces monstrueuses entreprises. Si c'était acheter beaucoup trop cher une instruction médiocre, c'est une raison de plus pour que l'histoire la fasse observer : on rapportait d'Orient de la misère, des maladies et des vices, mais aussi des lumières qui agrandissaient la sphère de la littérature et des arts.

Rivaux ou émules des papes, plusieurs souverains favorisèrent les études publiques, honorèrent les talents, et cultivèrent eux-mêmes divers genres de connaissances. L'empereur Frédéric II aspirait à devenir l'un des hommes les plus éclairés de son siècle. Des princes italiens et beaucoup de seigneurs français s'environnaient ou de savants ou de poëtes, et s'efforçaient de se rendre dignes d'une telle société. Mais personne en France n'eut, à cet égard, une influence plus constante et plus efficace que saint Louis : il a contribué aux progrès des études par ses goûts, par ses mœurs et par des fondations utiles. Il avait essayé de réprimer la fureur des guerres privées, soit en prescrivant, comme Philippe-Auguste, la trêve appelée *Quarantaine-le-Roi*, soit par des moyens encore plus directs. Ses efforts pour affaiblir l'anarchie féodale et pour centraliser le pouvoir avaient fait prendre, par degrés,

à la société, les habitudes paisibles et réglées qui rendent l'instruction possible, agréable et nécessaire. Sous son règne, la population française se divisait en deux classes : la première se composait des possesseurs de fiefs, entre lesquels on distinguait les barons ou hauts justiciers, et les bas justiciers ou vavasseurs. La nation presque entière ne formait encore qu'une seconde classe, celle des non-possesseurs de fiefs, qui habitaient ou les villes ou les campagnes. Dans les villes qui avaient des chartes de commune, l'état des personnes s'améliorait de jour en jour : on y jouissait des droits de bourgeoisie, d'une liberté civile qui aurait suffi, si elle avait été mieux déterminée et mieux garantie, et même d'une sorte d'indépendance locale, déjà peut-être peu compatible avec un bon système d'administration publique. Quant aux villes qui n'étaient point encore *en commune*, elles obtenaient presque toutes des priviléges particuliers : quelques-unes, et surtout Paris, durent à Louis IX les moyens d'accroître leur industrie et leur commerce. On est forcé d'avouer que beaucoup trop d'habitants des campagnes demeuraient réduits au pur esclavage : ils étaient *serfs;* mais il y avait aussi des *vilains* qui ne devaient que certains services, et sur lesquels les seigneurs n'exerçaient que des pouvoirs limités : saint Louis leur accorda le droit de plaider contre les hommes libres; et il est certain qu'en général, la condition des personnes, quoique si loin de ce qu'elle devait être un jour, devenait plus tolérable sous ses lois. Quelque imparfaites que fussent ces réformes, il en résulta, presque dans toutes les classes de la société, plus de besoin et plus de moyens de s'instruire.

NEUVIÈME LEÇON.

QUATORZIÈME SIÈCLE DE L'ÈRE VULGAIRE.

Messieurs, les annales des empires, des églises, et des lettres sont d'une si haute importance dans le cours du treizième siècle, que je crois devoir vous retracer brièvement, en une seule série chronologique, la succession des principaux faits. — 1201, Fondation de l'ordre de Livonie ou des chevaliers porte-glaive. — 1202, Condamnation du roi anglais Jean sans Terre par les pairs de France; entreprise d'une nouvelle croisade. — 1204, Prise de Constantinople par les Croisés; Baudouin comte de Flandre, proclamé empereur d'Orient. — 1205, Commencement des conquêtes de Gengis Khan; fin de la dynastie des Ghourides dans l'Inde. — 1209, Institution des Carmes; et dans les années suivantes, celle des frères Prêcheurs par saint Dominique, et des frères Mineurs par saint François d'Assise. — 1214, Bataille de Bouvines gagnée par Philippe-Auguste. — 1215, Grande charte donnée aux Anglais par Jean sans Terre; et quatrième concile général de Latran, qui adjuge à Simon de Montfort, en récompense de ses exploits contre les hérétiques, les domaines de Raymond dans l'Albigeois. — 1216, Mort d'Innocent III, après dix-huit années du plus puissant pontificat. — 1218, Bulle d'Honorius III, qui défend d'enseigner la jurisprudence dans l'Université de Paris. — 1223, Mort de Philippe-Auguste; avénement de Louis VIII. — 1225, Nouvelles croisades contre les Albigeois. — 1226, Mort de Louis VIII; avénement de

Louis IX et régence de sa mère, la reine Blanche : on peut commencer ici une deuxième section du tableau chronologique de ce siècle.

1229, Mort d'Accurse, célèbre jurisconsulte italien; établissement du premier tribunal permanent d'inquisiteurs à Toulouse. — 1230, L'ordre Teutonique transplanté en Prusse, et réunion des royaumes de Léon et de Castille en Espagne. — 1232, Géographie d'Ibn-al-Ouardi. — 1234, Décrétales recueillies par Raymond de Pennafort et publiées par Grégoire IX. — 1235, Érection du duché de Brunswick en faveur de la maison des Guelfes. — 1237, La Russie sous le joug des Mongols; l'ordre Teutonique réuni à celui de Livonie. — 1241, Origine de la ligue anséatique. — 1242, Bataille de Taillebourg gagnée par saint Louis. — 1245, Mort du docteur Alexandre de Halès; premier concile général de Lyon, où se résout une croisade nouvelle en Orient. — 1248, Départ de saint Louis pour cette expédition; mort du docteur Guillaume d'Auvergne, évêque de Paris. — Mort de Pierre Des Vignes, secrétaire de Frédéric II, en 1249, et de cet empereur lui-même en 1250, année où commence l'empire des Mamelucks, et d'où l'on date aussi l'origine de la république de Florence. — 1253, Mort de Thibaut comte de Champagne, auteur de poésies françaises. — 1254, Retour de saint Louis en France. — 1256, Le pape Alexandre IV donne une règle aux Augustins. — 1258, Fin de la dynastie des Abassides et du califat; guerre entre les Vénitiens et les Génois. — 1259, Mort de Matthieu Paris, historien. — 1261, Fin de l'empire des Français à Constantinople; entrée de Michel Paléologue en cette ville. — 1261 à 1264, Pontificat d'Urbain IV, né en

France; 1264, mort de Vincent de Beauvais. — 1265, Charles d'Anjou, frère de saint Louis, déclaré roi des Deux-Siciles par le pape Clément IV. — En 1268, Conradin, dernier rejeton de la maison de Souabe, est décapité à Naples. — 1270, Autre croisade en Palestine; mort de saint Louis; avénement de Philippe III ou le Hardi : à ce point s'ouvre pour nous une troisième et dernière section de la table chronologique du treizième siècle.

1273, Rodolphe de Habsbourg, chef de la maison d'Autriche. — 1274, Mort de saint Bonaventure, de saint Thomas d'Aquin, et de Robert Sorbon, premier proviseur de la maison de Sorbonne; en la même année, second concile général de Lyon; défense faite par le pape Grégoire X d'instituer de nouveaux ordres religieux. — 1280, Mort du docteur Albert le Grand; invasion de la Chine par le Tartare Chi-tsou; révolution dans le gouvernement de Florence. — 1282, Vêpres siciliennes. — 1285, Fin du règne de Philippe le Hardi en France; ouverture de celui de Philippe IV ou le Bel. — 1286, Mort d'Abulfarage, auteur d'une chronique universelle en syriaque, traduite par lui-même en arabe. — 1288, La seigneurie de Modène est conférée à la maison d'Este. — 1291, Mort de Saadi, poëte persan; prise de Tyr et de Ptolémaïs par les Mamelucks; Kalil-Ascraf chasse les Templiers et les autres chrétiens établis en Orient; fin des croisades. — 1292, Guerre entre la France et l'Angleterre. — 1294, Mort du cordelier Roger Bacon, l'homme le plus éclairé de son siècle. — 1295, Mort de Brunetto Latini. — 1298, Tyrannie aristocratique établie à Venise; commencement des démêlés de Philippe le Bel avec le pape Bo-

niface VIII, et mort de Jacques de Vorages, auteur de la *Légende dorée.* — 1300, Époque probable de l'achèvement de la *Divina comedia* de Dante Alighieri.

Ainsi, Messieurs, sur les cent années, en voilà environ cinquante auxquelles s'est attaché un plus grand nombre de faits et de noms mémorables. Le treizième siècle est celui où les institutions du moyen âge ont pris le plus de développement et d'activité. Le quatorzième, dont je dois vous entretenir aujourd'hui, n'a pas un caractère si marqué; et bien que son histoire, tant littéraire que politique, abonde en détails, le tableau n'en saurait présenter un aussi grand nombre de traits distinctifs et frappants. Sa littérature est encore volumineuse; mais si vous exceptez les noms d'Abulféda, de Barthole, de Pétrarque, de Boccace, de Chaucer, de Wiclef et de Froissart, vous n'en rencontrez que d'assez obscurs, qui rappellent de ternes et médiocres productions depuis longtemps flétries. Cependant, même dans le nord de l'Europe, on se livrait à des études méthodiques; on y continuait des chroniques; on y établissait des écoles. Un Anglais, Jean Mandeville, le plus ancien voyageur de cette nation, décrivait la Sicile, Constantinople, la terre sainte, la Syrie, l'Arabie, la Tartarie; et sa relation, malgré les erreurs puériles qui la défigurent, ajoutait quelques détails précis aux notions géographiques. On dessinait, pour résumer les notions de ce genre, beaucoup de cartes inexactes, mais qui devaient bientôt servir à diriger des voyages plus hardis et plus utiles. Parmi celles qu'on a conservées dans les bibliothèques, il y en a qui portent les dates 1307 et 1318. Celles que Marino Sanudo présenta au pape Jean XXII, sont au Vatican. L'île Madère, les Canaries et plusieurs

détails de la côte occidentale de l'Afrique sont marqués sur une carte espagnole de 1346. Venise possède plusieurs monuments du même genre et d'un plus grand prix, par exemple, la mappemonde des frères Pisigani, datée de 1367. Mais il n'est pas toujours avéré que certains lieux indiqués sur les différentes cartes de cette époque, fussent dès lors connus; car elles ont été plus d'une fois corrigées, modifiées, augmentées par ceux qui en ont fait usage. On a composé aussi, entre 1300 et 1400, des topographies particulières de quelques pays européens. Ambroise Lorenzetti traçait l'image de l'État de Sienne; et l'on dressait en Allemagne, vers 1376, une sorte de cadastre du Brandebourg. Entre les relations des voyages, il n'y a guère lieu de tenir compte de celle du frère Oderic de Portenon. Ce n'est pas que le sujet ne puisse exciter la curiosité; car il s'agit de ce que ce religieux a vu, en allant à la Chine par l'Arménie, la Perse, la côte de Malabar, Ceylan et Java, et en revenant par le Thibet et le Turquestan; mais il n'a vu, ou du moins il ne raconte que des miracles, des maladies et des guérisons surnaturelles. Quant aux prétendus voyages des frères Zeni à l'Estotiland, c'est-à-dire au Labrador, à l'Amérique méridionale, c'est l'un des contes imaginés pour ravir à Christophe Colomb la gloire de sa découverte. Il n'est presque aucune invention importante dont il y ait lieu de faire honneur au quatorzième siècle. La boussole, la poudre à canon et les premiers instruments d'optique, appartiennent au treizième, si leur origine en Orient n'est pas plus ancienne encore. Il est vrai que le papier de chiffe n'apparaît qu'après 1300, mais il a été employé dès 1309 pour certains actes du procès des

Templiers, qui se conservent aux Archives du royaume; ce qui permettrait de conjecturer qu'il avait été peut-être inventé avant 1301. L'usage en devient commun après 1350, et contribue à multiplier tous les genres de manuscrits. Les cartes à jouer ont incontestablement précédé l'an 1400. Heinecken en attribue l'invention aux Allemands; Rive la revendique pour les Espagnols, qui, selon lui, s'en servaient avant 1330; Bullet la réclame pour les Français, et l'opinion la plus commune la rapporte aux premières années de la démence de Charles VI, de 1393 à 1400. La gravure en bois remonte au moins à la même époque; et comme on entremêlait des lettres, des lignes d'écriture, aux figures des images, il serait permis de dire que l'imprimerie tabellaire ou xilographique, c'est-à-dire sur des planches de bois solides et sculptées en relief, a précédé l'ouverture du quinzième siècle; mais l'imprimerie proprement dite, en caractères mobiles, la véritable typographie, s'est fait attendre jusqu'au temps de Guttemberg.

Depuis qu'on avait renoncé aux croisades, l'activité des controverses et même des études théologiques s'était fort amortie. Les croyances populaires s'affaiblissaient et s'ébranlaient presque, faute d'entretien. L'Anglais Wiclef profita de ces circonstances pour répandre ses hérésies : il niait la présence réelle et l'efficacité des sacrements; il contestait les vertus des papes et leur infaillibilité; il parlait de liberté, d'égalité même. Wiclef est le précurseur des réformateurs et des schismatiques des siècles suivants : Bossuet dit néanmoins qu'il a fini par renoncer à sa doctrine, et qu'il est *mort à l'extérieur dans la communion de l'Église.* Guillaume Ockam, autre Anglais, et disciple de Duns

Scot, se fit cordelier et s'efforça de ranimer les disputes des écoles : il prit une part spéciale à la querelle qui agitait alors les Franciscains : il s'agissait de savoir s'ils pouvaient se dire propriétaires de quelque chose, s'ils l'étaient de leur potage au moment où ils le mangeaient. Assemblés en chapitre général à Pérouse, les Cordeliers se prononcèrent pour l'affirmative; mais ils restèrent divisés sur la couleur, la forme et la matière de leurs habits : ils eurent au moins le tort de ne pas déférer des questions si graves au jugement du souverain pontife, qui s'en offensa, menaça de supprimer un ordre si peu docile, et se contenta néanmoins de faire brûler les membres les plus téméraires. Ockam renouvela la secte des nominaux : il est, après Durand de Saint-Pourçain, l'un des coryphées de la scolastique du moyen âge : les autres docteurs du quatorzième siècle sont fort ignorés dans le nôtre : on ne se souvient plus du tout de Gautier Burley, ni de Grégoire de Rimini; Nicolas Triveth et Robert Holkot ne sont plus aperçus; et Buridan, qui fut recteur de l'Université de Paris, n'est cité qu'à propos de l'âne irrésolu qu'il prenait pour exemple, lorsqu'il raisonnait sur le libre arbitre et sur l'équilibre des motifs déterminants. Buridan a été persécuté par les réalistes, contre lesquels il argumentait aussi. Vous voyez que ce ne sont plus là des Vincent de Beauvais, des Thomas, des Bonaventure. Si le treizième siècle a été, comme on l'a dit, l'âge d'or de la scolastique, elle n'a eu ni âge d'argent, ni âge d'airain. Ferrugineuse dès le commencement du quatorzième siècle, elle n'a plus cessé de l'être jusqu'à l'an 1400. Les études qu'on désignait par les noms de théologie et de philosophie, tombèrent dans une telle

décadence, qu'on ne daigne plus rechercher aujourd'hui quelles étaient alors leurs formes et leurs routines.

L'Angleterre, à laquelle appartenaient le voyageur Mandeville, les scolastiques Ockam, Burley, Triveth, Holkot et le poëte Chaucer, dont je parlerai bientôt, possédait aussi un médecin fameux, Gatisdenus ou Gaddesden, auteur d'une compilation intitulée *Rosa anglica*. J'avais cru, dit Gui de Chauliac, médecin français du même temps, trouver dans cette rose une odeur suave; je n'y ai trouvé que les chimères de Pierre d'Espagne. Il faut noter que les progrès des sciences médicales avaient été arrêtés d'abord par une décrétale de Boniface VIII, ensuite par les persécutions qu'essuya Pierre de Apono. Boniface interdisait les dissections, menaçait d'anathèmes ceux qui feraient bouillir des cadavres pour en faire des squelettes. Sans ce décret, sans la crainte d'offenser Dieu et le pape, un Français nommé Hermondaville et le Milanais Mondino allaient devenir d'habiles anatomistes. Quant à Pierre de Apono, qui s'adonnait à l'astrologie et aux autres sciences occultes autant qu'à l'art de guérir, on l'accusa d'hérésie et même d'athéisme : il n'échappa aux bûchers de l'Inquisition que parce qu'il mourut avant la fin de son procès. Ne pouvant le brûler vif, les inquisiteurs pour la foi condamnèrent au feu son cadavre, qui ne se retrouva point. En sa place, on jeta dans les flammes une effigie, parce qu'enfin il fallait bien brûler quelque chose. Cependant Matthæus Silvaticus compilait alors ses *Pandectes médicinales*, dont on a fait beaucoup d'usage jusqu'à la fin du quinzième siècle. Au quatorzième, on comptait, dans la chirurgie, cinq sectes, distinguées

par leurs manières de traiter les plaies : la première employait les cataplasmes; la deuxième, le vin; la troisième, les emplâtres; la quatrième, les huiles, les laines et les enchantements; la cinquième enfin, l'intercession des saints; et c'était ce dernier genre de traitement qui prévalait en France.

La jurisprudence, tant civile que canonique, prospérait plus librement. Harménopule, qu'un hémistiche de Racine a fait connaître à tout le monde, a écrit en grec un traité de droit civil. Successivement professeur, juge, conseiller d'État, préfet de Thessalonique, Harménopule est, parmi les écrivains, du très-petit nombre de ceux dont la vie a été exempte d'infortunes. On s'est abstenu d'imprimer une grande partie de ses ouvrages; et c'est encore là pour lui un autre bonheur. Barthole n'a pas été si heureux : dix in-folio pèsent sur sa mémoire. La scolastique avait gâté sa science et son style : il avait d'ailleurs beaucoup trop négligé les connaissances historiques, qui, depuis, ont éclairé, relevé l'étude du droit, et sans lesquelles on ne devient jamais un habile jurisconsulte. Entre les historiens de cet âge, je dois nommer Nicéphore Grégoras et Cantacuzène, qui ont fourni aux annales byzantines la partie correspondant aux années 1320 à 1350. Cantacuzène détaille mieux ce qui se passe à la cour de Byzance; Nicéphore Grégoras s'occupe davantage des affaires extérieures. Les indications chronologiques sont très-précises dans Nicéphore; Cantacuzène, qui les néglige beaucoup trop, écrit d'ailleurs avec plus d'élégance. Nicéphore est satirique, et on l'accuse de partialité : Cantacuzène, qui a vu de près ce qu'il raconte et qui même y a pris une très-grande part (car nous le re-

trouverons bientôt parmi les empereurs), est ordinairement aussi véridique que bien instruit. A Venise, le doge André Dandolo composa une histoire de sa patrie depuis saint Marc jusqu'à l'an 1342; on sent bien qu'il ne faut pas s'attendre à n'y trouver aucune empreinte de la crédulité du moyen âge. Malaspina est regardé comme le plus ancien historien de Florence; sa chronique remonte aux périodes les plus reculées, mais elle ne les remplit que de fables. Son continuateur, Dino Compagni, est un Gibelin déguisé, qui, pour donner plus de poids à ce qu'il dit de favorable à ce parti, fait semblant d'être Guelfe. Jean Villani mourut de la peste en 1348 : c'est le terme où finit son histoire, extrêmement précieuse en ce qui concerne le treizième siècle et le quatorzième. Matthieu Villani, son frère, et Philippe, fils de Matthieu, ont conduit cette chronique jusqu'en 1365; les Florentins la considèrent avec raison comme un monument de leurs annales et de leur littérature. Chez nous, Froissart a écrit l'histoire des premiers Valois, depuis 1326 jusqu'en 1400; et dans l'édition même qu'en a donnée Denys Sauvage en 1559, on reconnaissait un historien formé par l'étude et par l'expérience, qui a cultivé les lettres, vécu dans les cours, visité la France, l'Angleterre, l'Espagne, l'Italie, et s'est toujours tenu fort près des affaires. Mais Jean le Laboureur s'était aperçu que Denys Sauvage avait *plutôt disgracié qu'illustré Froissart;* et nous avons la preuve de la parfaite justesse de cette critique, depuis que M. Buchon a mis au jour les premiers volumes d'une édition nouvelle, qui doit réellement s'appeler la première; car un tiers de l'ouvrage manquait dans les précédentes, et le surplus y était fort altéré.

C'est d'aujourd'hui seulement, et grâce aux soins de MM. Dacier et Buchon, qu'on peut apprécier pleinement Froissart, et ne plus hésiter à le déclarer le meilleur écrivain en prose française que le quatorzième siècle ait produit.

Un abrégé d'histoire universelle est dû à l'Arabe Abulféda, de qui l'on a d'ailleurs d'excellentes descriptions géographiques de l'Afrique, de la Syrie, de l'Arabie. Son ouvrage historique se divise en cinq parties : la première, sur les patriarches, les prophètes, les juges et les rois d'Israël; la deuxième, sur les quatre dynasties des anciens rois de Perse; la troisième, sur les Pharaons ou rois d'Égypte, sur les États de la Grèce et sur l'Empire romain; la quatrième, sur les rois de l'Arabie avant Mahomet; la cinquième, sur les Syriens, les Sabéens, les Coptes et les événements arrivés durant les sept cent vingt-neuf premières années de l'Hégire, c'est-à-dire jusqu'en 1328. C'est une chronique extrêmement concise, aride même, où pourtant se rencontrent plusieurs faits importants ou curieux; elle est exacte dans toutes les parties qui pouvaient l'être. Abulféda était prince, émir de Hamah en Syrie; il paraît même qu'on le reconnut pour roi en 1320 : mais le rang qu'il tient dans la littérature arabe, et généralement dans la littérature du quatorzième siècle, est encore plus distingué.

Pour achever le tableau de l'état des lettres en ce siècle, il reste à parler des grammairiens, des rhéteurs, des orateurs, des romanciers et des poëtes. Le grammairien qui s'appelait Thomas Magister lorsqu'il était maître des offices, et garde des chartes à la cour de Constantinople, prit le nom de Théodule lorsqu'il

lui plut de se retirer dans un monastère. Son principal ouvrage est un choix de mots attiques, dictionnaire dont les hellénistes modernes se sont beaucoup occupés. Il a laissé, de plus, des vies de Pindare, d'Euripide, d'Aristophane, un éloge de saint Grégoire de Nazianze, quatre autres discours et huit lettres, le tout en grec. Georges Lécapène, son contemporain, a rédigé une grammaire de la même langue, dont Villoison a mis au jour les premiers articles. On peut associer aussi aux grammairiens Maxime Planude, qui a traduit en grec plusieurs livres latins. Sa version des *Métamorphoses* d'Ovide a été publiée en 1822 par M. Boissonade. Mais Planude est surtout connu par le soin qu'il a pris de recueillir, sous le titre d'*Anthologie*, d'anciennes poésies grecques, et, d'une autre part, les fables attribuées à Ésope, auxquelles il a joint une vie non moins fabuleuse de ce personnage. Jean de Ravenne, ami de Pétrarque, enseignait en Italie la grammaire et la rhétorique : il avait acquis une renommée que soutiennent mal les fragments de ses œuvres qui ont été imprimés. Raoul de Presles traduisait en français la *Cité de Dieu* de saint Augustin; et Nicolas Oresme, divers livres d'Aristote et Pétrarque. On a de cet Oresme un traité latin sur l'Antechrist et des sermons. Le prédicateur le plus fameux de cet âge était saint Vincent Ferrier, né en 1357, mort en 1419; mais l'authenticité des discours publiés sous son nom a paru douteuse, à raison des facéties qui s'y rencontrent; par exemple, il n'est pas vraisemblable que Vincent Ferrier ait débité en chaire l'une des plus licencieuses narrations de la Fontaine.

D'autres conteurs fort peu sévères figuraient dans la littérature italienne, Sacchetti, Jean de Florence,

Sabbadino degli Arienti, et surtout Boccace, dont le *Décaméron* est placé par les Italiens au nombre de leurs livres classiques, bien qu'il y ait peut-être quelque lenteur dans les récits, peu de chaleur dans les dialogues, et en général moins d'esprit que d'abandon et de facilité. Boccace a laissé bien d'autres écrits, et particulièrement deux romans en prose italienne, la *Fiammetta* et le *Filocopo;* c'est dans ce dernier que Junon descend du ciel pour aller trouver le pape, qu'elle a fait avertir de sa venue par sa messagère Iris. On doute que Boccace soit réellement l'auteur d'*Urbain le méconnu;* mais son *Labyrinthe d'amour* se place parmi les meilleurs voyages imaginaires. Beaucoup de vers s'entremêlent à la prose dans son *Ameto* et dans le *Ninfale Fiesolano* : la *Teseide*, le *Filostrato*, la *Vision amoureuse* sont de purs poëmes. Boccace a composé aussi des vers latins, et des traités en prose latine sur la généalogie des dieux, sur les femmes illustres, etc.; il est ainsi l'un des plus féconds et en même temps l'un des plus célèbres écrivains de son siècle. Deux livres français de Christine de Pisan, le *Trésor de la cité des dames* et le *Chemin de longue estude*, sont moins des romans que des traités de morale ornés de quelques fictions : Christine y instruit les reines et les princesses, dépeint les vices capitaux des grands de cet âge, à commencer par l'orgueil et à finir par la paresse. Elle faisait aussi des vers : son père, Thomas de Pisan, savant astrologue, avait été attiré en France et comblé de bienfaits par Charles V. Une autre femme, très-renommée en ce temps, était sainte Brigitte, née en 1302 d'un prince suédois. Ses révélations avaient paru romanesques au judicieux Gerson; mais depuis, sur le

rapport de Turre Cremata, le concile de Bâle les approuva, et on les a plusieurs fois imprimées.

La liste des poëtes du quatorzième siècle s'ouvre par le nom de Manuel Philès, auteur de vers grecs ïambiques sur les animaux : ce n'est point assurément un chef-d'œuvre de poésie; c'est encore moins un monument des progrès de l'histoire naturelle. Les versificateurs latins du même temps sont aussi fort peu connus : Albertino Mussato, Castellan de Bassano, Jacques Gaëtan, Zanobi de Strada, Allegretti, Coluccio Salutato, etc. Mais Boccace, ainsi que je l'ai déjà dit, et, comme lui, Pétrarque ont cultivé les muses latines; et il convient de remarquer encore que l'on versifiait en cette langue des tragédies et des comédies. Pétrarque dans sa jeunesse avait composé un drame latin dont il a rougi depuis, et qu'il a si bien supprimé qu'aucune copie ne s'en retrouve : on doute de l'authenticité de deux autres compositions dramatiques qui portent son nom dans un manuscrit de la Bibliothèque laurentiane. Du moins il existe deux tragédies latines de Mussato à l'imitation de Sénèque : aucun des chefs-d'œuvre du théâtre grec n'était plus connu dans l'Europe occidentale.

Après le Dante (qui avait fait aussi des vers latins), les principaux poëtes en langue italienne sont Cecco d'Ascoli, Barberino, Pétrarque et Bocacce. Cecco fut brûlé à Florence en 1327, à raison des hérésies que les inquisiteurs découvrirent dans un poëme *in sesta rima* qu'il avait intitulé l'*Acerba*, ou l'*Acerbo*, ou l'*Acervo*, le *monceau*, l'*amas* : c'est un mélange aussi bizarre qu'innocent de physique, d'histoire naturelle, de philosophie morale et de visions astrologiques. Barberino, au contraire, a été comblé d'hommages ou

de faveurs pour ses *Documenti d'amore*, qui se ressentent extrêmement de son long séjour en Provence, dans la société des troubadours. J'ai indiqué les vers italiens de Boccace. Ceux de Pétrarque ont obtenu et conservé une place parmi les chefs-d'œuvre. Quoiqu'il vécût au moyen âge encore, et qu'il eût fréquenté dès ses premières années ce qui restait de poëtes provençaux, Pétrarque a commencé de rétablir en Europe la littérature classique, abandonnée et presque ensevelie depuis plus de mille années. Après l'avoir recherchée et, pour ainsi dire, exhumée du fond des bibliothèques, il l'a souvent imitée et quelquefois reproduite : ses barbares contemporains ont appris de lui à la reconnaître et à l'étudier. Nous leur devons beaucoup d'éloges et de reconnaissance pour n'avoir pas persécuté un poëte qui leur ressemblait si mal, qui venait seul au milieu d'eux représenter l'antiquité ; ami des arts comme un Grec, de la liberté comme un Romain, tendre en un siècle galant, sensible chez des peuples chevaleresques, religieux parmi des hypocrites, consciencieux parmi des pervers, indépendant et modeste au sein des cours, franc et loyal à travers les perfidies. Certes ! selon la justice du moyen âge, il avait bien mieux mérité d'être proscrit qu'un Pierre d'Apono et qu'un insensé Cecco d'Ascoli.

La poésie provençale allait s'éteindre. Le Dante cependant et Fazio degli Uberti ont fait des vers en cette langue. On en cite d'un Beltramo della Torre, d'un Boyer de Nice, d'un seigneur de Vintimille ; et c'est au quatorzième siècle que le moine des îles d'Or ou d'Hières a rédigé en provençal des notices biographiques sur les troubadours. La série des trouvères se

continue bien plus visiblement. Rutebeuf vécut quelques années encore après 1300. Christine de Pisan et l'historien Froissart, desquels j'ai déjà parlé, se sont essayés dans la carrière poétique; et il nous suffira de distinguer, entre leurs émules, de Guilleville, moine cistercien, qui, en 1330, *l'an mil trois cent dix par trois fois*, rima trois songes allégoriques et les intitula *Pelerinaige de la vie humaine;* le comte Gaston de Foix, surnommé Phœbus, de qui l'on a des *Deduitz de la chasse*, en deux parties, l'une en prose et l'autre en vers; Olivier Basselin, dont les *Vaux de vire* ou *Vaux-de-villes* viennent d'être imprimés en 1821; et Jean Dupin, auteur d'un mélange de vers et de prose, qui a pour titre le *Livre de bonne vie* ou *Mandevie* ou bien le *Champ de bonne vie*. C'est un écrit satirique où sont dépeints les vices de tous les états de la société, et surtout les vices du clergé. Mais aucun de ces poëtes français n'approche de la célébrité ni de Pétrarque, ni de l'Anglais Chaucer, dont les nombreuses productions s'intitulent: *Cour d'amour*, *Troïlus et Creséide* (sujet traité depuis par Shakspeare), *Arcile et Palemon*, *Maison de la renommée* (imitée dans le *Temple de la renommée* de Pope), *Testament de l'amour*, et enfin *Contes de Cantorbery*. Ce dernier ouvrage est le plus estimé: c'est un recueil en vers assez semblable pour le fond au *Décameron* de Boccace, et qu'il serait permis de préférer, à certains égards. Les Anglais regardent Chaucer comme l'inventeur de leur vers héroïque, et ils assurent que sa versification, quoique irrégulière, ne manque pas d'harmonie: quelques-uns lui savent gré de n'avoir pas le goût classique; ils l'en trouvent plus

original. Par exemple, dans sa *Cour d'amour*, les oiseaux célèbrent le premier jour du mois de mai en chantant un office liturgique en l'honneur du fils de Vénus : le rossignol chante le *Domine, labia mea aperies;* l'aigle, le *venite, exultemus*, etc. Toutefois cette bizarrerie indécente n'est pas, quoi qu'on en dise, de l'invention de Chaucer ; vous en retrouveriez des exemples dans les trouvères du treizième siècle. Cela n'empêche pas que ce poëte ne soit à placer parmi les écrivains les plus distingués de son siècle, avec Wiclef, dont il avait adopté la doctrine, avec Froissart, Boccace et Pétrarque.

Les contes galants et chevaleresques continuaient d'être un besoin des sociétés. Dans les cours, dans les châteaux, dans les cloîtres, on voulait, à tout prix, des récits et des fictions. L'art historique n'ayant fait presque aucun progrès, les chroniques demeurant fort arides avant Froissart, qui n'a commencé d'écrire que vers 1365, le succès des romans était infaillible, puisqu'ils offraient plus de détails et ne contenaient pas moins de fables. Il paraît que, dans les rangs les plus élevés de la société, les narrations récitées ou chantées faisaient le charme des entretiens. Les voix des ménestrels et des dames célébraient les aventures guerrières et galantes : chacun était invité ou même obligé à débiter, à son tour, une histoire ; les chevaliers ne dédaignaient pas de cultiver l'art de raconter; c'était un mérite de plus dont on leur tenait compte. Il fallait donc, pour briller dans ces assemblées, avoir lu beaucoup de romans, beaucoup de nouvelles; avoir appris et retenu un grand nombre de récits merveilleux. Des clercs assermentés consignaient en des registres les exploits de chaque chevalier, tels qu'il les

rapportait et les attestait lui-même. Cet usage, dont il est fait mention dans *Perceforest*, s'est maintenu jusque sous Charles VII. Au quatorzième siècle, l'office de recueillir, de constater les actions brillantes des preux dans la guerre et dans les tournois, tous les hauts faits et toutes les galantes aventures, était rempli par des chevaliers qu'on appelait sires-clercs, et parmi lesquels on cite Arrodian de Cologne comme le coryphée de ceux de son temps.

Les cours d'amour se maintenaient, se multipliaient dans les palais et les châteaux. Elles remontaient au règne de Louis VII. M. Raynouard l'a prouvé par l'analyse d'un traité de l'art d'aimer, *Liber de arte amatoria*, que rédigeait, vers 1170, André, chapelain du roi de France. On a lieu de croire qu'elles avaient commencé, ainsi que les autres exercices poétiques, en Provence ou au midi de la Loire, avant de s'établir au nord. Présidées quelquefois par des princes, plus souvent par des dames, ces cours ont fait composer un très-grand nombre de chansons et de *tensons* ou *jeux-partis*. On proposait, on traitait en vers et l'on décidait souverainement d'érotiques et frivoles problèmes, dont le ridicule n'était pas senti, et semble ne pas l'être encore par les écrivains modernes qui les rapportent. On appliquait aux procès entre les amants, les dispositions d'un code amoureux en trente et un articles, qui fait partie de l'opuscule du chapelain André. On imitait à la fois dans ces cours les combats chevaleresques, les procédures des tribunaux, et les disputes argutieuses des écoles; triple singerie qui ne pouvait manquer d'égarer et de dégrader les talents littéraires dont elle était l'apprentissage. Assurément

il n'y avait là rien de propre à diriger les progrès ni à les accélérer; mais enfin ces exercices, par leur puérilité même, s'accommodaient à l'état des esprits et des mœurs, et pouvaient, à défaut de meilleurs moyens, contribuer à entretenir, à encourager le goût des compositions poétiques.

D'un autre côté, les poëtes ou rimeurs avaient pris l'habitude de se réunir dans les campagnes particulièrement au mois de mai, et d'y ouvrir entre eux des concours qui portaient le nom de *gieux sous l'ormel*. On décernait des prix; on couronnait solennellement les meilleures pièces, *pastourelles*, *sirventes* ou satires, *sotes chansons*, *chansons de geste*, c'est-à-dire héroïques, *chansons d'amour* et poëmes quelconques. Ces concours avaient lieu surtout en Normandie, en Picardie et en Flandre. Mais on assure qu'en 1323, le collége de la *gaie science*, déjà célèbre et ancien à Toulouse, proposa, pour la première fois à tous les poëtes de la langue-d'oc de venir disputer, par des vers *harmonieux et d'un bon sens, la violette d'or fin* qui serait décernée le premier mai de l'année suivante. Il y a des auteurs qui fixent à cette époque l'institution des Jeux floraux par Clémence Isaure : quelques autres pensent que cette dame n'a vécu qu'à la fin du quinzième siècle ou au commencement du seizième; c'était l'opinion de feu M. Treneuil; et certains savants ont révoqué en doute si elle avait réellement existé. C'était un problème aux yeux de Catel, l'un des meilleurs historiens du Languedoc. Quoique cette question de chronologie et d'histoire n'ait pas encore été éclaircie. on n'en prononce pas moins, tous les ans, à Toulouse, l'éloge solennel de

Clémence Isaure ; et on la déclare, autant qu'il se peut, la fondatrice de la plus ancienne académie de France. A Rouen néanmoins, on soutient que la confrérie littéraire et religieuse des Palinods s'est formée au douzième siècle, et que dès lors elle distribuait des prix de poésie, dans une solennité qui s'appelait *la Feste aux Normands*.

Au quatorzième siècle, les compagnies de troubadours et de trouvères étaient plus errantes que sédentaires. Ils s'associaient pour partager ou le travail de la composition de certaines pièces, ou bien les exercices de la déclamation et de la musique vocale et instrumentale adaptée à quelques autres ; car ils étaient d'ordinaire chanteurs, musiciens et acteurs, en même temps que poëtes; et plusieurs, puisqu'il faut l'avouer, exerçaient le métier de bateleurs. Ils amusaient le public et quelquefois la populace, par leurs tours d'adresse, et par ceux des singes qui les accompagnaient, autant que par les productions de leur verve; et ils se donnaient mutuellement des surnoms ou sobriquets, *Brise-tête, Ronge-foye, Tue-bœuf, Tourne-en-fuite*, etc., qui n'étaient pas très-propres à relever leur profession aux yeux des peuples. Longtemps ils ont tenu lieu de comédiens, longtemps il n'y eut pas d'autres spectacles en France que leurs déclamations, leurs chants et leurs jongleries, à moins qu'on n'y joigne les fêtes des Fous et des Anes, et l'appareil dramatique de certaines processions. Peu à peu, ces farces pieuses devinrent plus fréquentes : les anges y paraissaient aux prises avec les démons; les divinités païennes s'y mêlaient aux objets du culte chrétien; des épisodes mythologiques s'alliaient à l'histoire des martyrs, même au

tableau de la passion de Jésus-Christ. La sainte Vierge y figurait presque toujours : autour d'elle, des peintures indécentes et des fantômes effrayants frappaient vivement les imaginations, et formaient, avec un vain amas de récits puérils, de fictions insensées et d'allégories grossières, le fond de ces spectacles à la fois tragiques et comiques, ou plutôt également indignes de l'une et de l'autre scène. Les auteurs de ces parades ne pouvaient passer que pour les successeurs des histrions ou pantomimes qu'avait amenés, en France, au commencement du onzième siècle, Constance de Provence, seconde épouse du roi Robert.

En Italie même, il n'avait paru aucun drame avant 1300 : on s'était borné à des représentations muettes des mystères, à d'autres pantomimes, ou du moins à de simples récits et à quelques chants informes, qui expliquaient les mauvaises peintures exposées aux regards des peuples. Tel est le résultat qu'établit Tiraboschi, après avoir discuté les traditions qu'on y oppose. Comme lui, Beauchamps, Millot, la Vallière assurent qu'il ne subsiste, parmi les poésies des troubadours ni des trouvères, jusqu'au delà de 1350, aucune production qui appartienne à l'art dramatique, aucun vestige de compositions théâtrales entreprises ou exécutées par ces poëtes : quelques-uns soutiennent plus généralement qu'avant Charles V, ou plutôt même jusqu'aux dernières années du quatorzième siècle, il n'y a point eu en France de spectacles proprement dits. Il est vrai que, vers la fin du règne de Louis IX, une compagnie toute profane de jongleurs et de jongleresses se retira dans une rue qui prit leur nom; mais ils n'y élevèrent point de théâtre : ils n'avaient là

que leur demeure; ils en sortaient pour aller exercer çà et là leur profession. En 1331, cette rue reçut le nom de Saint-Julien des Ménétriers, après que l'église de Saint-Julien y eut été fondée par deux jongleurs, Jacques Grure et Hugues le Lorrain; et alors même ils n'y établirent point encore de théâtre permanent. Ce n'est qu'en 1398 qu'on voit s'établir une confrérie d'acteurs de la passion. Les auteurs des anciennes pièces appelées mystères, Jean Michel, Jacques Millet, Arnoul et Simon Greban, etc., appartiennent au quinzième siècle.

Tel fut, au quatorzième, l'état de tous les genres d'études et de tous les arts littéraires. La patrie du Dante, de Pétrarque et de Boccace, prenait déjà, malgré ses dissensions fatales, une avance de jour en jour plus sensible sur les autres pays européens. Si belle de sa nature, et si fière encore des débris de sa gloire antique, l'Italie commençait à se parer des nouveaux essais des arts du dessin. Les Visconti faisaient construire le pont et le palais de Pavie, l'église de Milan, tandis que les princes d'Este employaient à embellir Florence les talents de l'architecte Bertolin de Novarre. Giotto, qui entreprit en 1334 la tour de Sainte-Marie *del fiore*, est plus célèbre en qualité de peintre : il eut pour élève Taddeo Gaddi, qui le surpassa : Simon de Sienne, leur émule, a fait un portrait de Laure, et en a été récompensé par deux sonnets de Pétrarque. Ce grand écrivain a célébré en prose l'habileté du sculpteur Jean de Pise, avec lequel il faut nommer son compatriote Jean Balduccio, dont quelques ouvrages subsistent encore à Milan. On posait en 1390 à Bologne la première pierre de l'église de Saint-Pétrone. En France,

une inscription, dans l'église de Notre-Dame, a conservé la mémoire de Jean Ravy, à qui l'on attribue quelques sculptures de cet édifice. Ravy a été, dit l'inscription, *masson de nostre Dame* pendant vingt-six ans, c'est-à-dire chargé de l'entretien de cette cathédrale construite depuis le douzième siècle. Un abbé de Saint-Ouen, à Rouen, dirigea, en 1318 et durant les années suivantes, la reconstruction de l'église de ce monastère. La cathédrale de Bourges fut achevée en 1324; et l'on comptait, au nombre des monuments du règne de Charles V, les châteaux de Montargis et de Creil, le pont Saint-Michel, le Châtelet et la Bastille.

Ce dernier nom n'inspire pas une idée fort avantageuse de la direction des affaires politiques en cet âge; et en effet, quoique l'état des lettres sur lequel nous venons de jeter les yeux ne soit pas très-brillant, la situation des empires et des églises est bien plus déplorable encore.

Les deux grands faits de l'histoire ecclésiastique sont ici le séjour des papes dans les murs d'Avignon depuis 1305, et le schisme qui en 1378 divisa pour longtemps l'Église latine entre deux pontifes rivaux : l'un et l'autre de ces faits ont contribué à la décadence de l'autorité pontificale. Ce fut Clément V (Bertrand Goth, né près de Bordeaux) qui transféra le saint-siége à Avignon. Après lui, Jean XXII somme l'empereur Louis de Bavière de quitter le trône impérial, de soumettre du moins ses droits à l'examen du chef de l'Église. Tandis que Louis en appelle à un concile, Jean l'excommunie, délie ses sujets du serment de fidélité, et le dépouille de tous ses biens

meubles et immeubles. Des foudres plus terribles encore sont lancés sur ce prince par Clément VI : « Que « la colère divine, que le courroux de saint Pierre et « de saint Paul tombe sur Louis dans ce monde et « dans l'autre; que la terre l'engloutisse tout vivant, « que tous les éléments lui soient contraires, et que « ses enfants périssent par le fer de ses ennemis. » Clément VI acheta la ville d'Avignon : Jeanne, reine de Naples, la lui cédait moyennant quatre-vingt mille florins qui, dit-on, n'ont jamais été payés. Un aventurier nommé Rienzi, député vers ce pape afin de l'engager à rentrer dans Rome, n'ayant pu l'y déterminer, revint arborer au Capitole l'étendard de la liberté, se proclama tribun et gouverna durant plusieurs mois l'ancienne capitale de l'univers. Pétrarque, zélé partisan de Rienzi, et qui voyait de près la cour d'Avignon, la représente comme un labyrinthe où Minos jette dans l'urne fatale le sort des humains, où mugit un minotaure ravisseur, où triomphe une Vénus impudique. Là, dit-il, point de guide, point de fil, point d'Ariane. Là, pour apaiser le monstre, point d'autre moyen que l'or. Mais l'or y ouvre le ciel, l'or y achète les grâces; et dans cette Babylone impie, la vie future, l'immortalité, le jugement suprême sont mis, avec l'Élysée, l'Achéron, le Styx, au rang des fables offertes à la grossière crédulité. Il y a sans doute de l'exagération dans cette peinture; il faut songer que Pétrarque est un poëte. Mais en 1378 on élut à la fois deux pontifes, Clément VII et Urbain VI : l'un et l'autre ont eu des successeurs jusque dans le quinzième siècle; c'est le schisme d'Avignon ou d'Occident. La législation pontificale s'était accrue de deux grands codes, savoir,

des *Clémentines*, recueillies et publiées par Clément V, et des *Extravagantes* de Jean XXII : ce nom technique d'*extravagantes* signifiait seulement que ces décrétales nouvelles étaient en dehors (*extra*) des recueils précédents. Cependant l'on s'appliquait en France à réfuter les maximes consignées dans ces codes : un monument de cette discussion nous a été transmis sous le titre du *Songe du vergier*, ou *Disputation du clerc et du chevalier*.

Troubles confus, désastres publics, voilà, de 1300 à 1400, ce que l'histoire appelée civile nous offre partout, excepté néanmoins en Helvétie, où Guillaume Tell fonde la liberté. L'Italie est divisée en petits États dont les limites, les lois, les formes varient sans cesse. La Ligurie surtout, déjà tourmentée, depuis plusieurs siècles, de vicissitudes politiques, présente en celui-ci un spectacle plus mobile que jamais : on la voit obéir successivement à un capitaine, à deux capitaines, tantôt Génois, tantôt étrangers, à un conseil ou de douze ou de vingt-quatre membres, à un podestat, à un doge, et dans les intervalles de ces gouvernements éphémères, recevoir et secouer le joug de l'empereur, du pape, du roi de France et des seigneurs de Milan. Ce dernier titre appartenait alors à la famille des Visconti, qui, soutenus par les empereurs dont ils se disaient les vicaires, résistaient à la maison des Torriani, au pape, aux Florentins, à tous les Guelfes. Le gouvernement aristocratique des Vénitiens s'était affermi et développé : une commission temporairement instituée était devenue le conseil permanent des Dix. En 1355, ce conseil découvrit la conspiration du doge Falieri contre la noblesse. Falieri, âgé de quatre-vingts ans,

fut décapité. Du reste, la puissance extérieure des Vénitiens s'élève ou s'abaisse, leur territoire s'étend ou se resserre, selon les variables résultats de leurs guerres éternelles avec les Hongrois, avec Gênes. Ils prennent Smyrne et Trévise; ils perdent une partie de la Dalmatie; ils s'emparent de Vérone, de Vicence et de Padoue; ils occupent et ne peuvent garder Ferrare. A Florence, une révolution fit prévaloir en 1342 les plébéiens sur les nobles, et amena l'établissement de neuf prieurs du peuple; ce collége prit le nom de seigneurie : mais, dès cette année même, Florence se donne un capitaine ou conservateur, un seigneur à vie, un maître enfin. C'était Gautier de Brienne, duc d'Athènes, despote cruel, que les Toscans ne purent supporter que durant peu de mois. Le reste du siècle se passa chez eux en vicissitudes du même genre et en guerres avec Pise, avec Lucques, avec les ducs de Milan. C'est l'époque où la famille des Médicis commence à briller : ils étaient riches; ils faisaient honorablement le commerce; et voilà qu'enfin ils parvenaient aux premières dignités de la république. Jeanne, reine de Naples, avait consenti avec peine à laisser prendre le titre de roi à son époux André de Hongrie; personnage, en effet, d'une ineptie profonde et d'une rudesse extrême. Il advint que, le 18 septembre 1343, André fut étranglé dans un couvent d'Aversa, où se trouvait aussi son épouse. Elle laissa rechercher, torturer, mettre à mort les complices et les agents de cet assassinat, et n'attendit pas l'année révolue de veuvage pour donner sa main à Louis de Tarente. Aussitôt, Louis, roi de Hongrie, frère d'André, déclare la guerre à Jeanne et au Tarentin, qui sont forcés de s'enfuir de leurs États;

mais la peste en chasse aussi Louis de Hongrie : d'ailleurs, le pape Clément VI prend le parti de Jeanne, qui lui vend, comme je l'ai dit, Avignon, dont elle n'était qu'usufruitière. Elle épouse en troisièmes noces Jacques d'Aragon; en quatrièmes noces, Othon de Brunswick; et elle meurt, en 1382, étranglée par les soins de Charles Duras, qu'elle avait comblé de bienfaits. Ce Charles prétendit hériter de celle qu'il venait d'assassiner : il prit possession du royaume de Naples. Il avait pour compétiteur Louis d'Anjou, fils du roi de France; mais la couronne napolitaine fut réellement portée par Charles Duras jusqu'en 1386, et par son fils Ladislas jusqu'au delà de 1400.

Les empereurs du quatorzième siècle sont Albert d'Autriche, dont l'Helvétie secoua le joug; Henri VII, qui dans un règne de cinq ans commençait à rendre quelque éclat à la couronne impériale; Louis de Bavière, inquiet ennemi des papes; Charles IV, leur créature, et son fils Wenceslas. Sous Charles IV, parut en 1356 la Bulle d'or, rédigée par Barthole en latin barbare, où, après une vive apostrophe aux sept péchés capitaux, on fixe le nombre des électeurs à sept, en l'honneur des sept branches du chandelier de l'*Apocalypse*. Cette bulle, dont les deux tiers ne règlent que d'assez vaines cérémonies, est regardée comme la loi fondamentale de l'empire d'Occident. Elle n'empêcha ni les fautes de Charles IV, qui continua de sacrifier aux intérêts de sa maison ceux de l'Allemagne; ni les malheurs de son fils Wenceslas, qui, déposé, dégradé, ne conserva que le royaume de Bohême. Les Visconti s'étaient peu à peu substitués en Italie aux empereurs : ils finirent par s'ériger en chefs du parti gibelin, en

même temps que la faction guelfe échappait aux papes d'Avignon, et recevait l'influence des rois de France et de Naples. La guerre continuait entre les deux factions italiennes, sans qu'elles eussent besoin de conserver aucune estime ni aucun intérêt pour leurs anciens chefs : le pape était aussi déconsidéré chez les Guelfes que l'empereur chez les Gibelins. De part et d'autre, on n'aspirait réellement qu'à l'indépendance des cités et de l'Italie entière; Guelfes et Gibelins, animés par des intérêts d'un même genre, tendaient presque à la même fin; mais c'était à leur insu; ils eussent craint de s'en apercevoir; et lorsque leur vieille discorde n'avait plus de motifs, elle durait comme une manière d'être qu'ils ne pouvaient perdre.

Le roi de France Philippe le Bel avait méprisé les anathèmes de Boniface VIII, et par conséquent en avait triomphé. Il avait admis aux états généraux de 1302 le tiers état ou les communes pour y contre-balancer les ecclésiastiques et les nobles. Ses opérations sur les monnaies tournèrent aussi au détriment des seigneurs: en effet, quand il eut altéré les monnaies royales, ils s'empressèrent d'imiter cet exemple; et comme ils ne purent suivre aussi facilement celui qu'il leur donna, bientôt après, de retirer les mauvaises espèces et d'indemniser les particuliers qui les rapportaient, il en prit occasion d'entraver et presque d'anéantir leur droit de battre monnaie. Peut-être la saine politique demandait-elle la suppression de l'ordre puissant et bizarre des Templiers; mais la justice et l'humanité reprocheront à jamais à Philippe le Bel le supplice de Jacques Molay et de ses confrères : leur ordre fut aboli en 1312 par le concile de Vienne, le quinzième des œcu-

méniques. Les chagrins et les remords sans doute abrégèrent les jours de Philippe, après lequel régnèrent sans gloire ses trois fils Louis X ou le Hutin, sous lequel le surintendant Marigny, coupable de péculat peut-être, fut condamné comme magicien; Philippe V ou le Long, qui fit brûler des Juifs; Charles IV ou le Bel, qui ne laissa, non plus que les deux précédents, aucun grand souvenir et aucun enfant mâle. Philippe VI ou de Valois est le premier des sept rois de la seconde branche capétienne. Il était petit-fils de Philippe le Hardi. Édouard III, roi d'Angleterre, tenait de plus près à la branche jusqu'alors régnante; car il était petit-fils de Philippe le Bel; mais il n'en descendait que par sa mère, fille de ce roi; et conformément à la loi salique, ou plutôt à l'usage antique auquel on donne ce nom, le droit de Philippe de Valois parut meilleur. Édouard III, en 1346, gagna sur Philippe la bataille de Crécy, et prit Calais en 1347. Vers le même temps, Philippe VI créait les gabelles ou l'impôt sur le sel, institution déplorable, à laquelle Édouard III donnait assez plaisamment le nom de loi salique. Jean, successeur de Philippe, tomba en 1356 entre les mains des Anglais, vainqueurs à Poitiers. Peu après, éclata la révolte de paysans, appelée la Jacquerie : à Paris, la sédition eut pour chef le prévôt des marchands, Étienne Marcel, qu'on accuse d'avoir déshonoré et compromis la cause des peuples, par des excès trop ordinaires en de pareils troubles. Cependant le roi Jean, qui s'ennuyait de sa prison en Angleterre, s'était avisé de transiger avec Édouard, auquel il cédait presque tout l'ouest et le milieu de la France, outre une rançon exorbitante. Le Dauphin, régent du royaume, fit re-

jeter cette convention par les états, et l'on obtint le traité de Brétigny, dont les conditions, un peu moins dures, étaient encore fort humiliantes. Le roi perdait la Guienne, le Poitou, la Saintonge, le Limousin; mais il hérita la Bourgogne comme plus proche parent du dernier duc, si bien qu'il se croyait en état d'entreprendre une croisade quand sa mort appela, en 1364, à la royauté ce même Dauphin, qui venait d'en faire l'apprentissage, et qui, le premier, avait porté ce titre de Dauphin, en conséquence de la cession du Dauphiné faite en 1349 par Humbert. Dans la guerre que le nouveau roi de France Charles V déclara aux Anglais, le connétable Duguesclin fut partout vainqueur, et faillit être pourtant la victime des calomnies qu'inventaient les courtisans, et qu'écoutait volontiers ce Charles V qu'on dit si sage. A vrai dire, son administration intérieure a mérité des éloges. Il passe pour le fondateur de la Bibliothèque royale, où il rassembla neuf cents manuscrits, dont un fort grand nombre traitait de l'astrologie judiciaire. Il construisit aussi, comme je l'ai dit, la Bastille. L'avénement de Charles VI, en 1380, amène la régence courte mais oppressive du duc d'Anjou, son oncle : les mutineries des Maillotins à Paris et à Rouen, provoquées par des vexations, sont réprimées par d'atroces iniquités. La minorité de Charles VI donna lieu, dit le président Hénaut, aux malheurs de son règne; et sa démence (incurable depuis 1393) et les perfidies de son épouse, Isabeau de Bavière, y mirent le comble.

Les faits les plus mémorables de l'histoire d'Espagne, en ce siècle, concernent don Pèdre et Henri de Transtamare. Don Pèdre, ou Pierre le Cruel, proclamé

roi de Castille en 1350, inonda de sang son propre palais. Chassé de ses États par son demi-frère, Henri de Transtamare, qui ne valait pas beaucoup mieux, il fut rétabli par le prince de Galles, puis livré par Duguesclin à Henri, qui le tua et lui succéda en 1368. L'Angleterre nous offre ici les règnes d'Édouard II, d'Édouard III et de Richard second. Deux favoris, Gaveston et Spencer, règnent l'un après l'autre, sous le nom d'Édouard II, dont le pouvoir, ébranlé par plusieurs révoltes, succombe enfin aux attentats de sa propre épouse et de Mortimer, chef des mécontents. Édouard II périt leur victime; on n'aurait pour lui qu'un mépris profond, sans la pitié qu'excite en sa faveur la cruauté de ses bourreaux. Je viens d'indiquer les guerres d'Édouard III en France; il ne resta de son règne brillant que l'ordre de la Jarretière, monument, dit-on, de son amour pour la comtesse de Salisbury. Le plus illustre de ses fils, le prince de Galles ou Prince Noir, l'un des grands capitaines de ce siècle, était mort avant lui; la couronne échut à Richard II. Les oncles de celui-ci excitèrent des troubles auxquels ses déréglements, ses iniquités, ses imprudences ne fournissaient que trop de prétextes. Le parlement le déposa, et, comme Édouard II, il périt de mort violente. Dans le nord de l'Europe, nous ne remarquerons que Casimir III, sous qui respira la Pologne, longtemps agitée par les chevaliers teutoniques; le roi de Danemark, Waldemar III, qui, instruit par l'adversité, honora et affermit le trône; et sa fille Marguerite, qui, en 1397, réunit la Suède et la Norwége au Danemark.

Chez les Byzantins, Andronic le Jeune, qui avait dé-

trôné son aïeul, perdit Nicée; cette place devint la proie des Turcs. La minorité de Jean Paléologue renouvela les troubles accoutumés. Jean Cantacuzène, à qui la régence ne suffisait point, usurpa la couronne, la porta quatorze ans, et, forcé de l'abdiquer, embrassa, selon l'usage, la vie monastique. C'est le personnage que nous avons déjà placé au nombre des historiens grecs. Jean Paléologue ressaisit le pouvoir; un de ses fils le lui disputa. Un autre Manuel Paléologue hérita, en 1391, un trône chancelant et déshonoré, qui touchait de près à sa ruine, que les séditions menaçaient dans la ville, que les conspirations environnaient à la cour, que les fils ravissaient à leurs pères. Il suffirait, pour juger de l'état de l'empire de Constantinople, de voir par quelle espèce de controverses théologiques il était alors agité. Des moines, dans la ferveur de leurs contemplations, apercevaient à leurs nombrils des rayons de la lumière béatifique. Suivant Palamas, l'un de ces moines, cette lumière est celle qui environnait Jésus-Christ sur le Thabor; elle est éternelle, incorruptible et l'essence de Dieu même. En vain Barlaam, autre moine, combat cette doctrine; cinq conciles grecs décident que la lumière du nombril est celle du Thabor, qu'elle est increéée. Pendant ces querelles, les Turcs font des progrès rapides; eux seuls prospèrent. Leurs empereurs ottomans remontent à Othman, qui, simple émir du sultan d'Iconium, a renversé cette monarchie vers l'an 1300, et sur ses ruines a élevé un nouvel empire. Il s'est emparé de plusieurs villes grecques; et son fils Orkan a étendu cet État jusque dans la Thrace. Amurath achève la conquête de cette province, défait le roi de Servie et

crée la milice des janissaires. On l'assassine, et sa couronne passe sur la tête de son fils Bajazet, surnommé l'Éclair à cause de la rapidité de ses triomphes. Deux fois, Bajazet taille en pièces les armées chrétiennes; il somme l'empereur Manuel Paléologue de lui livrer Constantinople, prend Sébaste, mais tombe enfin, en 1402, entre les mains de Tamerlan. Timur-Beg ou Teimur-Lenc, que nous appelons Tamerlan, avait soumis d'abord la province de Candahar, puis toute l'ancienne Perse, et les Indes, et l'Arménie, et la Syrie, et l'Égypte, ensuite la Phrygie, l'Ionie et la Bithynie : maître d'une grande partie des contrées asiatiques, il effrayait les peuples et les rois de l'Europe; il allait conquérir la Chine, lorsqu'il mourut en 1405. La Chine avait éprouvé une révolution en 1368 : Thaitsou avait ravi le sceptre aux Tartares et fondé une vingt et unième dynastie, celle qui porte le nom de Mim ou Ming.

J'ai attaché peu de dates aux faits dont je viens de vous offrir l'exposé sommaire; je me suis réservé de rassembler les principales, ainsi que je l'ai fait au commencement de cette séance pour le treizième siècle. Nous diviserons la chronologie du quatorzième siècle en cinq sections : 1° la suite du règne de Philippe le Bel jusqu'en 1314; 2° les règnes de ses trois fils jusqu'en 1328; 3° celui de Philippe de Valois jusqu'en 1350; 4° ceux de Jean et de Charles V jusqu'en 1380. 5° les vingt premières années de Charles VI.

Dans la première section, les époques principales sont les états généraux de 1302, où les communes furent représentées; les démêlés de Boniface VIII et du roi de France en 1303; la translation du saint-siége

à Avignon en 1305; l'altération des monnaies en 1312; la même année, le concile général de Vienne, où l'ordre des Templiers fut aboli; en 1314, le supplice de Jacques Molay le 18 mars, et la mort de Philippe le Bel le 29 novembre.

La deuxième section, quoiqu'elle ne soit aussi que de quatorze ans, comprend trois règnes. Sous Louis X, surnommé Hutin ou Mutin, Enguerrand de Marigny est pendu à Montfaucon en 1315. Louis X meurt à Vincennes le 5 juin 1316, laissant enceinte son épouse Clémence, qui, le 15 novembre, accouche d'un fils, nommé Jean; cet enfant mourut le 19 du même mois. Une chronique du temps dit de Louis Hutin qu'il *estoit volentif, et non bien ententif en ce qu'au royaume il falloit.*

Son frère et son successeur Philippe V ou le Long affranchit des serfs en 1318; il persécute et chasse les Juifs en 1321 : en cette même année le Dante finit sa carrière illustre. On dit que Philippe le Long songeait à établir l'unité de poids et de mesures, lorsqu'il mourut le 2 janvier 1322.

Charles IV ou le Bel, troisième fils de Philippe le Bel, fait pendre, dès 1322, des financiers malversateurs. En cette année, Louis de Bavière, vainqueur de Frédéric, devient empereur malgré le pape Jean XXII. En 1324, la guerre éclate entre la France et l'Angleterre, alors gouvernée par Édouard II. Supplice de Cecco d'Ascoli, en 1327. Charles IV meurt le 1er février 1328. Sa veuve accouche d'une fille le 1er avril, et Philippe de Valois, qui jusqu'alors n'a pris que le titre de régent, est proclamé roi. Édouard III occupait depuis 1327 le trône de la Grande-Bretagne.

La troisième section comprend les vingt-deux années du règne de ce Philippe, sixième du nom. En 1329, l'avocat du roi, Pierre de Cugnières, se distingue par son zèle contre les entreprises du clergé; et la forme de l'appel comme d'abus s'établit. 1331, Procès de Robert comte d'Artois; ce prince, beau-frère du roi, est banni du royaume et ses biens sont confisqués. 1336, Édouard III s'intitule roi de France. 1337, Mort du théologien Burley et naissance de l'historien Froissart. 1346, Bataille de Crécy, où les Français succombent, et où se signale le prince de Galles, âgé de seize ans. 1347, Siége et prise de Calais; mort du scolastique Guillaume Ockam. 1348, Mort du poëte italien Barberino; cession d'Avignon au pape Clément VI par Jeanne de Naples. 1349, Le Dauphiné est définitivement cédé à Philippe VI par Humbert; depuis ce temps, les fils aînés des rois de France portent le nom de Dauphin. Philippe de Valois meurt en 1350, le 22 août et non le 28, quoiqu'on ait quelquefois indiqué cette date.

La quatrième section est de trente années. On ne sait trop pourquoi Jean, fils et successeur de Philippe de Valois, est surnommé le Bon; il est appelé Jean II par ceux qui tiennent compte du fils posthume de Louis X, fils qui vécut si peu de jours. 1352, Mort de Clément VI; tribunat de Rienzi. 1353, Mort du littérateur grec Planude. 1356, Publication de la Bulle d'or; bataille de Poitiers; le roi Jean est fait prisonnier par le prince de Galles; régence du dauphin Charles. 1358, Révolte appelée la Jacquerie. 1359, Mort du jurisconsulte Barthole; en France, les états généraux refusent d'accepter les conditions souscrites

par Jean. Traité de Brétigny en 1360, et rentrée de Jean dans son royaume. En 1364, ce prince retourne en Angleterre, pour y revoir, dit-on, une dame, et il meurt à Londres, le 8 avril de cette même année, le jour où Duguesclin reprenait Mantes au roi de Navarre Charles le Mauvais.

1366, Exploits de Duguesclin en Espagne, où il détrône Pierre le Cruel, et couronne Henri de Transtamare. 1367, Le prince de Galles rétablit Pierre le Cruel, que son rival Henri assassine. 1369, Charles V commence la construction de la Bastille; la guerre se rallume entre l'Angleterre et la France; nouveaux triomphes de Duguesclin. Mort de sainte Brigitte en 1373, de Pétrarque en 1374, de Boccace en 1375, du prince de Galles en 1376. 1378, Schisme d'Occident par l'élection simultanée de deux papes, Urbain VI et Clément VII. 1380, Mort de Duguesclin, du roi Charles V dit le Sage, et du jurisconsulte grec Harménopule.

La cinquième et dernière section répond aux vingt premières années du règne de Charles VI. A son avénement, il avait douze ans et neuf mois; la régence de de son oncle Louis d'Anjou ne dura qu'environ trois mois, et néanmoins excita le mécontentement public par des exactions et des violences. 1382, Mort du traducteur Nicolas Oresme, et de Jeanne de Naples, étranglée par Charles Duras. 1386, Jagellon, duc de Lithuanie, est élu roi de Pologne; c'est le commencement de la puissance de sa famille. 1387, Mort de Charles le Mauvais, roi de Navarre; Louis, duc d'Orléans et frère de Charles VI, épouse Valentine de Milan; je remarque ce mariage, parce que le père de

Louis XII en doit naître. L'année 1387 est celle aussi de la magnifique entrée d'Isabelle ou Isabeau de Bavière à Paris; cette princesse, d'odieuse mémoire, avait épousé Charles VI; elle eut trop de part au gouvernement du royaume, quand ce monarque eut perdu la raison en 1393. Érection du duché de Milan en faveur des Visconti, en 1395. Marguerite Waldemar consomme, en 1397, la réunion des trois royaumes de Danemark, de Norwége et de Suède. C'est l'époque aussi où naissent en France les factions de Bourgogne et d'Orléans. Richard II, qui, en 1377, a succédé sur le trône d'Angleterre à Édouard III, est déposé en 1399 : son cousin germain, le duc de Lancastre, le remplace sous le nom de Henri IV, et le fait mourir en 1400. L'Angleterre perdit en la même année le poëte Chaucer.

Nous sortons du moyen âge; vous voyez en quel état il laissait le monde. Les littératures modernes étaient nées. La puissance des papes, si longtemps dominante, se faisait redouter encore, quoique affaiblie par ses propres excès, ébranlée par le schisme d'Avignon, et menacée par l'audacieux Wiclef. L'empire d'Allemagne s'organisait à force de diplômes et de cérémonies. On s'éveillait à peine dans le Nord, on languissait en France, on se polissait en Italie. De fréquentes catastrophes présageaient de loin la liberté anglaise; mais, en Orient, la décrépitude de l'empire byzantin et les progrès des Turcs annonçaient une révolution prochaine. Dans les quatre siècles qui vont former une dernière série, nous apercevrons souvent l'influence et quelquefois la décadence des établissements ecclésiastiques, monastiques, gothiques, tyranniques, éclos au sein des ténèbres du moyen âge; leur influence toujours vaste, or-

dinairement pernicieuse; leur décadence lente et pénible. L'Orient, l'Angleterre, une partie du Nord et de l'Allemagne oseront successivement se soustraire à la suprématie de Rome. Le régime féodal continuera de s'affaiblir et presque de se dissoudre; la puissance monarchique se raffermira en se limitant. Le progrès des sciences et des arts, plusieurs inventions utiles et surtout l'imprimerie contribueront, par de grands efforts, par d'immenses travaux, à rendre insensiblement plus tolérable l'état de quelques régions européennes.

DIXIÈME LEÇON.

QUINZIÈME SIÈCLE DE L'ÈRE VULGAIRE.

Messieurs, je diviserai le quinzième siècle en deux parties, l'une avant, l'autre après la fin de l'année 1450; mais la nature des faits ne permettra pas que cette limite soit parfaitement rigoureuse pour toutes les branches d'histoires ecclésiastique, politique et littéraire.

Quatre conciles mémorables ont été tenus avant 1450.

Concile de Pise en 1409. Il n'est pas révéré comme œcuménique : il a néanmoins, déposant deux pontifes rivaux, Grégoire XII et Benoît XIII, élu Alexandre V pour les remplacer. Cet acte n'éteignit pas le schisme; on eut au contraire à la fois trois papes.

Concile de Constance en 1414. Il a plus d'autorité : d'une part, il fit brûler Jean Hus et Jérôme de Prague, sectateurs de Wiclef; de l'autre, il proclama la supériorité des conciles généraux sur les papes, doctrine toujours réprouvée à Rome, et à laquelle n'adhéra pas Martin V, tout élu qu'il était par ce concile même de Constance. Mais l'Église n'eut plus que deux chefs, Martin V et l'obstiné Benoît XIII : Grégoire XII envoya sa démission; et Jean XXIII, successeur d'Alexandre V, fut jeté dans une prison, d'où il ne sortit qu'en reconnaissant Martin V. Il n'est point de vices, point de crimes que le concile de Constance et les historiens contemporains, surtout Théodoric de Niem, ne reprochent

à Jean XXIII. Mais l'amitié dont les Florentins, et particulièrement les Médicis, honoraient ce pontife mal affermi, suffirait pour affaiblir les inculpations dont ses ennemis ont chargé sa mémoire.

Concile de Bâle en 1431. Les théologiens le déclarent général jusqu'à sa vingt-cinquième session seulement; il en a eu quarante-cinq. Ce concile aussi rabaissa fort l'autorité papale; et ses décrets sur cette matière servirent, ainsi que ceux de Constance, à rédiger en France, dans une assemblée tenue à Bourges en 1438, la célèbre pragmatique sanction, où, en se reportant à l'ancienne discipline, on resserrait les droits de la cour de Rome dans des limites qu'elle a toujours trouvées trop étroites. On proclamait la supériorité des conciles généraux; on rétablit la liberté des élections ecclésiastiques. Tous les ordres de l'État reçurent cette pragmatique avec enthousiasme; et la suite de l'histoire atteste combien elle était chère aux Français; ils la redemandaient encore dans leurs cahiers de 1789. Les Pères de Bâle déposèrent Eugène IV, successeur de Martin V, qualifiant ledit Eugène de perturbateur, d'hérétique et de schismatique. Eugène excommunia ce troisième concile, et en tint un quatrième à Florence en 1439. On y traita de la réunion de l'Église grecque : l'empereur de Constantinople s'y trouva, cherchant à raffermir, par cette réunion, le trône sur lequel il chancelait; mais les prêtres byzantins persistèrent dans le schisme. Eugène IV retint jusqu'à sa mort, en 1447, le titre de pape, quoique le concile de Bâle l'eût conféré au duc de Savoie, Amédée VIII, dont le nom papal est Félix V. Ce duc abdiqua la tiare en 1449; et dès lors, après un

schisme de soixante et onze ans, savoir depuis 1378, l'Église n'eut plus qu'un seul chef, Nicolas V, successeur d'Eugène. Nous nous arrêtons, pour le moment, à cette époque de 1449.

Le schisme avait insensiblement opéré une révolution dans les mœurs politiques de l'Italie. Sous des demi-papes, rivaux et douteux, et sous des empereurs faibles, les factions guelfe et gibeline s'étaient presque éteintes, soit faute de chefs et d'étendards, soit aussi par lassitude, après quatre ou cinq cents années de fureurs et de malheurs. Les Visconti, devenus les coryphées des Gibelins, s'affaiblissaient de jour en jour : ils allaient bientôt disparaître, éclipsés par les Sforce, famille à peine éclose et destinée à combattre pour des intérêts nouveaux comme elle. Les Médicis, un peu moins récents, s'étudiaient à calmer les agitations des Florentins, et concevaient l'espoir de voir fleurir la liberté, les lois et les lettres dans le plus beau pays qu'elles puissent habiter. Jean Médicis mourut en 1428, amèrement regretté. Cosme, son fils, plus opulent et plus habile, excita la jalousie des Albizzi, des Strozzi, de quelques autres nobles. On l'emprisonne : menacé du dernier supplice, il est condamné à un exil de cinq ans; mais les ouvriers employés à ses manufactures sentent bientôt son absence; il revient au bout d'une année, en 1434. Il était le meilleur et le plus puissant citoyen de Florence, lorsque Eugène IV y vint tenir le concile de 1439. A Naples, Ladislas Duras meurt en 1414 : sa sœur, Jeanne II, épouse Jacques de Bourbon et partage avec lui le trône; mais, comme il veut exercer tout seul le pouvoir, on l'assiége dans le château de l'Œuf, on le contraint à renoncer au titre de

roi. A la mort de Jeanne II, en 1435, la couronne est disputée entre Alphonse, roi d'Aragon, et René d'Anjou, que Jeanne avait adopté pour son héritier. Alphonse prévalut, et René s'en revint dans son comté de Provence, où il composait des vers et recueillait ceux des anciens troubadours. En général, les villes d'Italie, entraînées par le sentiment de leurs progrès dans les beaux-arts, aspiraient à s'affranchir pleinement du joug germanique, et à exercer elles-mêmes une influence habituelle sur les peuples qu'elles avaient devancés. Cet orgueil national les réconciliait en secret à la cour de Rome, les disposait à la considérer comme le centre de la puissance italienne et à regretter l'ancien éclat de ce redoutable foyer. Le milieu du quinzième siècle est la véritable époque où se raffermit et se propagea en Italie la doctrine qu'on appelle ailleurs ultramontaine; doctrine qui, depuis, a servi de masque aux intérêts politiques de cette nation, bien ou mal conçus par elle.

L'empereur Robert, qui régna durant les dix premières années de ce siècle, prince habile, équitable, humain, pacifique, n'était ni craint ni aimé. Après lui, on élut Sigismond, second fils de Charles IV. Wenceslas, chassé du trône impérial en 1400, vivait encore; roi de Bohême, il persistait à se donner un plus haut titre; et durant quelques mois, Josse de Luxembourg se qualifia aussi empereur : en sorte qu'il y avait à la fois trois chefs de l'Empire, comme trois chefs de l'Église. Sigismond survécut à ses compétiteurs et gouverna timidement. Conférer les dignités, les titres d'honneur, excepté la qualité d'État de l'empire, donner des dispenses d'âge, accorder le privilége

de battre monnaie, disposer des petits fiefs, convoquer les diètes et y présider, voilà les droits qui restaient à l'empereur. Les membres immédiats du corps germanique s'étaient partagés en quatre classes: le collége des électeurs, celui des princes, le corps des villes libres et impériales, le corps de la noblesse immédiate. Les électeurs nommaient les empereurs, les déposaient, décidaient s'il y avait lieu d'élire un roi des Romains. Ils participaient à toutes les affaires du gouvernement, concouraient à la collation des électorats et des fiefs vacants, ratifiaient les aliénations de domaines, les concessions et tous les priviléges accordés par les empereurs. La diète faisait les lois, les traités, les alliances, les déclarations de guerre, exerçait la haute police, et s'était réservé des attributions judiciaires. En 1437, commence la maison d'Autriche. A la vérité, cette famille descend de Rodolphe de Habsbourg; mais elle ne règne sans interruption que depuis Albert II. Cet empereur, dont on a fait de magnifiques éloges comme de tous les chefs de dynastie, vécut à peine deux ans sur le trône, et laissa l'empire aussi faible qu'il l'avait trouvé.

C'est un bien lamentable spectacle que celui qu'offre la France après 1400, pendant les vingt-deux dernières années du règne et de la démence de Charles VI: les intrigues et les perfidies de la reine Isabelle ou Isabeau de Bavière, l'ennemie de son époux, de ses enfants et des Français; le duc d'Orléans, frère du roi, assassiné en 1407 par Jean sans peur, duc de Bourgogne, leur cousin germain; l'apologie solennelle de ce forfait par le cordelier Jean Petit; l'impunité, le triomphe et les nouveaux excès du Bourguignon; le jeune duc d'Orléans, armé pour venger son père, et secondé

par le comte d'Armagnac; Jean sans peur, ligué avec la reine et avec les Anglais, mais à son tour massacré sur le pont de Montereau-faut-Yonne; la bataille d'Azincourt, en 1415, où Henri V, roi de la Grande-Bretagne, écrase des milliers de Français inhabilement commandés par le connétable d'Albret; le traité de Troyes, par lequel, en 1420, Isabelle, au nom de Charles VI, déshérite son fils, et reconnaît pour héritier de la couronne le roi d'Angleterre; entre ces factions, entre ces armées, le peuple accablé de tous les fléaux, en proie aux guerriers, aux seigneurs, aux impôts, à la famine et aux maladies contagieuses; le roi lui-même abandonné, manquant d'habits et d'aliments, languissant et s'éteignant dans la détresse, laissant à son légitime successeur quelques provinces épuisées, dévastées, réduites à la misère extrême. Charles VII, en effet, lorsqu'il prit le titre de roi en 1422, ne possédait que les pays situés au midi de la Loire et en deçà de la Guyenne. Il eut la gloire de reconquérir le reste de son royaume, ou plutôt le bonheur de le recouvrer. Le duc de Bedfort, qui gouvernait pour le jeune Henri VI et en qualité de régent nos provinces septentrionales et la Guyenne, gagna la bataille de Verneuil et allait resserrer de plus en plus les possessions de Charles VII, quand Dunois fit lever le siége de Montargis, et Jeanne d'Arc celui d'Orléans en 1429. Cette héroïne se crut et se dit inspirée : son enthousiasme et la crédulité de ses compatriotes lui donnèrent de l'ascendant et lui valurent des succès. Le roi, qu'elle conduisit à Reims, y fut sacré; mais les Anglais la prirent à Compiègne, et la brûlèrent à Rouen comme sorcière en 1431; tels sont les arrêts que l'atroce

hypocrisie prononce, et que sanctionne la superstition vulgaire. Le destin de la France demeurait plus aventuré que jamais, si la mort d'Isabelle et de Bedfort ne l'eût délivrée de ses deux plus mortels ennemis et n'eût ouvert au roi les portes de la capitale. Charles reprit la Normandie, aidé surtout des trésors de Jacques Cœur, qu'il exila et dépouilla depuis, en le laissant accuser, contre toute vraisemblance, d'avoir empoisonné Agnès Sorel. Les généraux français reconquirent la Guyenne, et les Anglais furent chassés de France. Le plus grand honneur du règne de Charles VII est cette pragmatique sanction dont j'ai parlé. En 1440, le Dauphin, depuis Louis XI, se révolta, se mit à la tête d'un parti nommé la Praguerie, épousa, sans le consentement de son père, la fille du duc de Savoie, se maintint en Dauphiné durant quinze années, puis se réfugia en Brabant, où l'entretint Philippe le Bon, duc de Bourgogne. La mort de la favorite Agnès Sorel est de l'an 1450.

La partie d'histoire de France que nous venons d'envisager se lie aux annales de l'Angleterre sous les rois Henri IV, Henri V et Henri VI. Henri IV, fils de Lancastre, l'un des oncles de l'infortuné Richard II, se déclara roi de la Grande-Bretagne au nom de la sainte Trinité; il emprisonna Edmond de Mortimer, que l'ordre naturel de la succession appelait à régner; la bataille de Shrewsbury sanctionna l'usurpation; elle n'éteignit pas le germe des révoltes. Les grands et les prélats remuèrent; il fallut condamner à mort un archevêque d'York; les communes profitèrent de ces orages pour étendre leurs pouvoirs. Henri V, dont la jeunesse licencieuse avait inquiété son père Henri IV, montra,

quand il eut pris le sceptre en 1413, des talents politiques et militaires trop funestes à la France. La bataille d'Azincourt, en 1415, est son plus illustre exploit; mais il sut aussi s'emparer de Rouen, de Pontoise et de plusieurs autres places. Il était maître de presque tout le nord de la France, lorsque la reine Isabelle lui vendit le reste par le traité de Troyes, en 1420. Henri V mourut à trente-deux ans en 1422; ce fut son fils Henri VI qui disputa la France à Charles VII. Quand les Anglais eurent été enfin chassés de nos provinces, ils s'agitèrent dans leur île, au sein des factions. Suffolk, assassin de Glocester, est accusé par les communes, défendu par les pairs, banni par le roi et poignardé. L'Irlandais Jean Cade excite dans Londres, en 1450, une sédition violente; sa tête est mise à prix; on l'assassine. L'Angleterre se divise entre les maisons de Lancastre et d'York, toutes deux issues d'Édouard III: la seconde prétend rentrer dans les droits usurpés sur elle par Henri IV. Le duc d'York prend les armes, et gagne la bataille de Saint-Albans en 1455. Deux fois, Henri VI, prince imbécile et superstitieux, tombe dans les mains de ses adversaires : deux fois, Marguerite d'Anjou, sa magnanime épouse, parvient à le délivrer et à le rétablir. York a péri dans un combat; mais son fils, bouillant de jeunesse et d'audace, rassemble des forces imposantes, obtient les suffrages du peuple, et se fait proclamer roi sous le nom d'Édouard IV en 1461, en même temps que Louis XI montait sur le trône de France.

Nous avons ici à faire mention des trois derniers empereurs byzantins, Manuel Paléologue, Jean Paléologue, et Constantin XII dit Dragazès. Manuel occupait

le trône depuis 1391. Menacé par les Ottomans, il implore en vain le secours de l'Europe occidentale : à peine a-t-il obtenu une paix avantageuse, que les Turcs viennent assiéger Constantinople et incendier les environs de cette cité. L'année 1425 est l'époque d'un second traité avec les Turcs, de la mort de Manuel et de l'avénement de Jean, son fils. C'est celui-ci qui se rend en 1439 au concile de Florence, pour tenter la réunion des deux Églises. Les Ottomans assiégent de nouveau Constantinople et gagnent sur les Grecs, en 1444, la bataille de Varne. Jean Paléologue eut recours à la clémence du sultan, qui voulut bien le laisser en paix. Nous verrons bientôt que Constantin Dragazès n'eut pas tant de bonheur. De 1400 à 1450, les Turcs ont été gouvernés d'abord par Bajazet, qui mourut en 1403, comme nous le disions en terminant la dernière séance; puis par son fils Soliman, qui régna sept ans et mourut assassiné; ensuite par Mousa, Mahomet Ier et Amurath II. Le sultan Mousa ou Moïse, vainqueur de Sigismond, empereur d'Occident, fut mis à mort en 1413 par son frère Mahomet. Celui-ci est néanmoins fort loué par les historiens. Ils célèbrent sa prudence et sa valeur : il se fit respecter de ses voisins, vécut en paix avec l'empereur byzantin Manuel, et vainquit Mustapha, qui aspirait au trône. Qu'était-ce que ce Mustapha? un imposteur? ou le plus jeune des fils de Bajazet? Les Turcs admettent la première de ces hypothèses; Ducange et la plupart des modernes préfèrent la seconde : c'est un problème historique. Enfermé par l'empereur Manuel, Mustapha sortit de sa prison après la mort de Mahomet Ier en 1421, et disputa le trône au sultan Amurath II, qui le prit et le fit

pendre. Amurath assiégeait Constantinople en 1422, quand la rébellion de son frère, qui s'appelait aussi Mustapha, le contraignit de se porter sur Nicée. Le sultan prend d'assaut cette place, étrangle son frère, enlève aux Vénitiens, en 1430, Thessalonique, que les Grecs leur avaient cédée. Ses généraux étaient moins heureux en Transylvanie : le vaivode Jean Corvin Huniade les repoussait vivement; mais Amurath défait à Varne les Grecs et les Hongrois. Trois ans après, en 1447, il fond sur l'Albanie, afin de réduire Castriot, autrement dit Scanderberg, qui venait de rentrer dans cette province, dont on avait dépouillé son père. Avec des forces à peine égales à la moitié de celles des Turcs, Castriot fut invincible. Amurath mourut en 1451, sans avoir pu le soumettre, et laissa le trône à Mahomet II, dont nous indiquerons bientôt les succès.

Dans l'histoire littéraire des cinquante premières années du quinzième siècle, distinguons d'abord quelques auteurs grecs. Comme l'histoire écrite par Michel Glycas ne va que jusqu'en 1118, il a jadis passé pour un personnage du douzième siècle : aujourd'hui on le croit du quinzième; et c'est ce qui résulte des lettres publiées sous son nom; car elles sont relatives aux affaires ecclésiastiques dont s'occupait le concile de Florence. Il n'est pas démontré qu'il ait été moine, quelles que soient la crédulité et la simplicité qui caractérisent et ses lettres et son histoire. Nous avons de Jean Cananus une douzaine de pages où il nous raconte comment Amurath vint, en 1422, fondre avec une armée formidable sur la ville de Constantinople, et comment la sainte Vierge, apparaissant en habits violets sur les remparts, épouvanta et dérouta les Maho-

métans. Nous disions tout à l'heure que le même Amurath enleva Thessalonique aux Vénitiens en 1430; il existe un récit fort détaillé de cet événement par Jean Anagnoste, auteur grec contemporain. Deux littérateurs ont porté le nom de Moschopule, avec le même prénom, Manuel ou Emmanuel. Le premier, oncle du second, achevait sa carrière vers 1415; le second n'a terminé la sienne qu'après 1450. On n'est pas sûr de distinguer bien exactement les travaux de l'un et de l'autre. On ne sait auquel des deux appartiennent des scolies sur Pindare et une vie d'Euripide. On attribue à l'oncle une grammaire, un dictionnaire, des commentaires sur Homère et sur Hésiode. Emmanuel Chrysoloras, chargé par Jean Paléologue d'une mission auprès du concile de Constance, mourut dans cette ville en 1415, laissant aussi une grammaire dont on a longtemps fait usage. C'était probablement vers le même temps que Démétrius Triclinius composait ses scolies sur Sophocle.

Parmi les auteurs latins de cet âge, on rencontre beaucoup de théologiens. Il est juste de nommer d'abord Pierre d'Ailly, dont le principal ouvrage est un traité sur la réforme de l'Église; et Gerson, dont les écrits sur la même matière ont contribué à la propagation des maximes gallicanes, et qu'en conséquence il faut compter entre les meilleurs esprits de ce temps, quoiqu'il ait fait une *Astrologie théologifiée*, *Astrologia theologizata*, et une censure beaucoup trop sérieuse de l'innocent *Roman de la Rose*. Les canonistes ont longtemps étudié les compilations faites, entre 1400 et 1450, par Zabarella et par Nicolas Tudeschi de Palerme, autrement dit le Panormitain. Elles n'ont plus

aujourd'hui de lecteurs; mais il se rencontre encore des curieux qui, parfois, s'amusent soit des bizarreries disséminées dans les sermons et dans les traités mystiques de Nider, soit des prédictions du cardinal de Cusa, qui affirmait, par exemple, que l'Antechrist serait venu et vaincu avant l'année 1734. Il faut beaucoup de recherches pour découvrir des passages récréatifs dans les *Sommes* théologique et historique de saint Antonin, archevêque de Florence. Voilà pourtant les ouvrages où l'on peut prendre une idée de la littérature ecclésiastique de cet âge : elle a un peu plus d'originalité que celle du quatorzième siècle.

En langue latine, la littérature profane fournit ici des productions plus diverses, dont les plus remarquables sont celles de Léonard Arétin, du Pogge et de Guarin de Vérone. Je ne joindrai à ces noms que celui de Cyriaque d'Ancône, qui parcourait alors l'Italie et la Grèce, faisant grand bruit de ses recherches savantes. Quelques-uns de nos antiquaires révèrent en lui leur précurseur : ses contemporains le soupçonnaient de n'être qu'un charlatan, peu instruit, peu attentif, qui voyait mal, qui copiait inexactement, forgeait quelquefois des inscriptions et d'autres antiquités, attachait au moindre monument, au plus mince débris, une importance extrême. C'est ainsi qu'il est jugé par le Pogge ou Poggio Bracciolini, plus véritable savant, à qui les études classiques et la saine érudition doivent des découvertes en effet précieuses; celle de plusieurs livres anciens qui avaient disparu durant le moyen âge, et dont il ne restait qu'un petit nombre de manuscrits ensevelis dans la poussière. Le Pogge nous est recommandable encore par l'intérêt

avec lequel il a recueilli les détails du procès et du supplice de Jean Hus et de Jérôme de Prague : témoin à Constance de ces horribles scènes, il rend hommage à l'innocence et à l'intrépidité des victimes. Ginguené voit dans ce récit l'empreinte d'un esprit philosophique et tolérant, ennemi de ces exécrables barbaries, et aussi supérieur à ceux qui les exerçaient, par ses sentiments d'humanité que par ses talents et ses lumières. Le meilleur des ouvrages de Poggio est une histoire de Florence : le plus connu est un recueil de facéties où la satire et une autre licence plus ignoble sont portées au dernier terme, composé néanmoins au sein de la cour de Rome par un secrétaire apostolique : car le Pogge a rempli cette fonction ; il a passé sa vie au service de huit papes. Léonard Arétin ou Bruni d'Arezzo a écrit aussi une histoire de Florence, divers autres livres historiques, des mémoires sur les événements publics de son temps ; il a fait, comme le Pogge, des traductions latines de plusieurs livres grecs, et donné aux siècles modernes les premiers exemples d'une latinité correcte, élégante, imitant, du moins autant qu'il est possible, celle des anciens. Ce même éloge est presque également dû aux traductions de Guarin de Vérone, de qui l'on a d'ailleurs des commentaires, des discours, des lettres, des poésies, une grammaire latine et une grammaire grecque. C'est ainsi que, même avant 1450, Guarin, Léonard Arétin et Poggio ont contribué au renouvellement des bonnes études. On pourrait leur adjoindre Jean Aurispa, qui rapporta de ses voyages en Grèce beaucoup de manuscrits classiques, et Ambrosio Traversari, général des Camaldules, qui, par sa correspondance et par la rela-

tion de ses voyages, a propagé des connaissances utiles et secondé le progrès des lettres.

La poésie italienne ne se soutenait point à la hauteur où l'avait élevée Pétrarque. Giusto de' Conti ne savait imiter que les défauts de ce modèle. Burchiello inventait un genre fantasque où la satire s'enveloppait d'énigmes, où des idées extravagantes se revêtaient d'expressions vives dont les Florentins admirent encore l'élégance et la pureté. Des versificateurs aujourd'hui ignorés composaient des sonnets, dès lors innombrables, qui ne laissaient pas de contribuer à polir le langage. La littérature française avait elle-même quelque activité. Enguerrand de Monstrelet, moins habile et moins éclairé que Froissart, continuait l'histoire des Valois : il est diffus, parce qu'il est simple et sincère; son attachement à la faction de Bourgogne altère peu sa véracité. Alain Chartier était en France le littérateur le plus renommé; on l'appelait le père de l'éloquence française; ses vers ont peu de couleur et encore moins d'énergie; sa prose n'est pas sans mérite, et semble annoncer un progrès. Les poëmes français de ce temps sont les essais d'un art qui n'est pas sorti de l'enfance; mais il y a déjà de la grâce dans les poésies légères de Charles d'Orléans, père de Louis XII. Un théâtre français, à la vérité bien informe, existait depuis 1398, époque où s'était formée, comme nous le disions dans la séance précédente, une compagnie d'acteurs de la Passion de Jésus-Christ : cette troupe, autorisée en 1402 par des lettres patentes portant le nom de Charles VI, représentait des mystères. Plusieurs de ces pièces ont été jouées avant 1450 dans les villes de Paris, d'Angers, d'Orléans : il en existe des ma-

nuscrits; quelques-unes ont été imprimées avant la fin du quinzième siècle. Elles ont pour auteurs Jean Michel, évêque d'Angers, ou bien Jean Michel, médecin, Jacques Millet ou Mirlet, Simon et Arnoul Gréban : ce sont là les plus anciens poëtes dramatiques français; mais on a jusqu'ici négligé de bien éclaircir leur histoire. Vers les mêmes temps, les clercs de la basoche, dans les fêtes particulières à leur profession chez les procureurs, jouaient des *moralités*, des *sotties*, des *farces*. Le parlement faisait quelquefois fermer ce second théâtre, quand il paraissait licencieux; c'est ce qui arriva, par exemple, en 1442. Toujours y avait-il dès lors deux répertoires, l'un de mystères, l'autre de sotties.

Je terminerai cet aperçu de l'histoire littéraire de la première moitié du quinzième siècle par le nom du prince persan Ulugh-Begh, dont j'ai déjà eu occasion de vous indiquer les travaux chronologiques. Après avoir fait un catalogue des étoiles fixes, il s'occupa d'un tableau des époques les plus célèbres dans l'histoire du monde. Il mourut en 1449, assassiné par son propre fils.

Dans la seconde moitié de ce siècle, quatre causes ont contribué à la propagation des lumières : l'invention de l'imprimerie, la prise de Constantinople en 1453, l'administration de Laurent de Médicis, les voyages et les découvertes de Christophe Colomb et de Vasco de Gama. Je donne le premier rang à l'art typographique, non-seulement parce que ses effets ont été les plus vastes, mais aussi parce qu'il est réellement antérieur à 1453. L'imprimerie tabellaire ou xylographique, en planches solides, en planches de bois,

pratiquée depuis longtemps à la Chine, avait été appliquée dès la fin du quatorzième siècle, comme je le disais dans la dernière séance, à la représen tationde quelques mots ou lignes d'écriture sur les cartes à jouer et sur d'autres images. Avant 1440, on avait, au moyen de ces planches de bois, imprimé à Harlem et ailleurs des recueils d'images avec de courtes inscriptions, puis des livrets d'église et d'école. Il en existe des exemplaires à la Bibliothèque du roi. Avant 1440 aussi, Guttemberg avait conçu l'idée des types mobiles; mais cette idée, premier germe de la typographie proprement dite, n'avait encore donné lieu qu'à des essais pénibles, dispendieux, improductifs. Les lettres mobiles n'étaient que sculptées sur le bois et sur le métal; on n'avait, pour la former et pour la fixer, que des procédés lents et grossiers. Les caractères mobiles de fonte, inventés enfin soit par Guttemberg, soit par Faust, perfectionnés par Schœffer, ont été employés pour la première fois par ces trois artistes à l'impression d'une Bible, commencée à Mayence vers 1450. Les premiers livres imprimés avec une date positive sont les psautiers de Mayence de 1457 et 1459, le traité de Durand sur les offices divins en 1459, le *Catholicon* ou dictionnaire latin de Jean Balbi en 1460. Je vous ai fait remarquer, au treizième siècle, ces deux auteurs et ces deux ouvrages, assez peu dignes, il en faut convenir, d'avoir obtenu au quinzième l'honneur d'être, après la Bible, les premiers imprimés. Dès 1465, deux Allemands, Sweynheim et Pannartz, ont des presses à Subiaco, près de Rome, et bientôt dans Rome même. Venise, en 1469 et 1470, reçoit celles de Jean de Spire, de Vindelin de Spire, de Nicolas Jenson,

en même temps que Géring, Crantz et Friburger établissent les leurs à Paris, dans la maison de Sorbonne. Tous ces artistes sont Allemands, excepté Nicolas Jenson, qui était Français et graveur de monnaie. Vers 1474, la typographie s'introduit en Angleterre et en Espagne. A la fin du siècle, on avait imprimé dans deux cents villes de l'Europe; et plus de treize mille éditions avaient disséminé plus de quatre millions de volumes. A peu d'exceptions près, toute l'ancienne littérature latine était mise ainsi en circulation et en lumière; et avant 1500 aussi, Alde et d'autres imprimeurs avaient commencé de publier quelques-uns des classiques grecs.

Revenons à l'année 1453. Un jeune homme de vingt-deux ans, Mahomet II, prend Constantinople, détrône Dragazès, détruit l'empire grec, établit en Europe la puissance ottomane. Les rapides succès de Mahomet II enlèvent aux chrétiens deux cents villes. Scanderberg seul lui résiste; mais le fils de ce prince, Jean Castriot, est mis en fuite, et le sultan reste maître de l'Albanie; il l'était déjà de la Morée, ancien Péloponèse, et du Négrepont, jadis l'Eubée. Le pape Pie II l'avait invité à recevoir le baptême, lui promettant à cette condition tous les royaumes de la terre; Mahomet se flattait de les conquérir autrement. Il venait de s'emparer d'Otrante, la clef de l'Italie, lorsque sa mort rassura l'Europe en 1481. On projeta vainement plusieurs croisades contre lui et contre ses successeurs. Il a fondé un empire formidable, et laissé une renommée imposante; mais il n'appartient qu'à des barbares d'admirer en lui l'assassin d'une femme qu'il chérissait : il l'immola de sa main, au milieu d'une solennité, pour triompher

avec éclat de la passion qu'il ressentait pour elle. Son fils, Bajazet II, vainqueur de Mathias Corvin, fils du célèbre Huniade, étend ses conquêtes en Croatie, en Moldavie, presqu'aux embouchures du Danube et du Dniéper. Il achève de soumettre l'Épire, enlève Lépante aux Vénitiens et les réduit à demander la paix. Son règne fut troublé par les séditions des janissaires, par l'ambition de son frère Zizim et surtout par celle de son fils.

Cependant la prise de Constantinople et la destruction de l'empire chrétien d'Orient avaient fait refluer en Italie un très-grand nombre de littérateurs grecs; ils y enseignèrent leur langue, y apportèrent les riches monuments de leur antique littérature, et dirigèrent les premiers efforts que l'on fit pour étudier et imiter de si dignes modèles. Démétrius Chalcondyle, l'un de ces réfugiés, publia une grammaire grecque; un autre Chalcondyle, dont le prénom est Laonic ou Nicolas, termine la liste des historiens byzantins; et quoique sa critique ne soit pas toujours sûre, c'est celui des écrivains de ce temps qui a le moins mal démêlé l'origine et les progrès de la puissance ottomane. Deux Lascaris, Constantin et Jean, vinrent s'établir, le premier à Milan, l'autre à Florence. La grammaire de Constantin Lascaris est le premier livre grec qu'on ait imprimé; elle parut en 1476; on doit à Jean la première édition de l'*Anthologie,* en 1494. Jean Andronic, grammairien de Thessalonique, eut pour disciples en Italie Ange Politien et Georges Valla. Gémisthe Pléthon, qui était venu au concile de Florence en 1439, resta probablement dans la Grèce après 1453. Il y composa deux livres de suppléments à l'histoire grecque de Xénophon et

plusieurs écrits de métaphysique platonicienne. Il a eu un disciple célèbre dans Bessarion, qui se montra si zélé pour la réunion des deux Églises, ou plutôt pour le triomphe de la doctrine de l'Église latine, qu'on le fit cardinal, évêque de Sabine, puis de Frascati, et enfin légat à Bologne. Il s'en fallut peu qu'on ne l'élût pape. Il fut trois ou quatre fois sur les rangs pour cette dignité, particulièrement en 1471, un an avant sa mort. Il était un ardent ami des lettres et de ceux qui les cultivaient avec succès; il fit de sa maison une sorte d'académie. Traducteur latin de Xénophon, d'Aristote, de Théophraste, il a composé lui-même plusieurs livres en l'une et en l'autre langue, mais la plupart théologiques ou platoniques. Il avait procuré un bénéfice en Calabre à Théodore Gaza, Thessalonicien de naissance. Le principal ouvrage de Théodore est une grammaire grecque, à la suite de laquelle on place son traité des *Mois attiques*, dont j'ai eu occasion de vous parler, lorsque nous étions occupés de chronologie technique. Georges de Trébizonde, opiniâtre et querelleur, se fit à Rome beaucoup d'ennemis : il a du reste traduit en latin plusieurs auteurs grecs, tant profanes qu'ecclésiastiques, commenté Cicéron, et rédigé des traités de grammaire, de rhétorique, de dialectique. Enfin Jean Argyropule ou Argyrophile, de Constantinople, fut accueilli à Florence par Cosme de Médicis, qui lui confia l'éducation de son petit-fils Laurent : Argyropule a laissé des versions latines d'une assez grande partie des ouvrages d'Aristote.

Les travaux de ces Grecs réfugiés et le zèle éclairé des Médicis n'ont pu manquer d'exercer une influence salutaire sur les littérateurs de l'Italie; mais avant de

considérer le progrès des lettres en cette contrée, il convient de prendre une idée de son état politique.

L'Église en 1449 avait pour unique chef Nicolas V, prélat pacifique, ami des lettres, fondateur de la bibliothèque du Vatican, et protecteur généreux des réfugiés grecs. Après lui, Calixte III ne songea qu'aux intérêts de sa famille, qu'à l'élévation de ses neveux. Ce népotisme était un affaiblissement, une dégradation de l'ambition pontificale; la papauté réduite à n'être qu'un moyen d'enrichir ou d'agrandir des familles devenait par cela même moins redoutable aux empires. Jadis, Grégoire VII, Innocent III avaient songé à léguer, non des trésors à leurs neveux, mais un grand pouvoir à leurs successeurs, quels qu'ils fussent. Cependant à Calixte succède, en 1458, Piccolomini ou Pie II, jadis Æneas Sylvius, et sous ce nom littérateur fort distingué, jadis aussi secrétaire du concile de Bâle, et comme tel, zélé partisan de la suprématie des conciles, mais pape enfin, et dès lors ardent défenseur de la toute-puissance du saint-siége. Il obtint, en trompant Louis XI, une abrogation momentanée de la pragmatique. Paul II, installé en 1464, était si beau et si vain qu'il avait été tenté de prendre le nom de Formose : il a condamné plusieurs savants à d'horribles tortures, pour extorquer d'eux l'aveu de prétendues hérésies qu'ils n'avaient jamais professées. Platina, l'une des victimes de Paul II, est auteur d'une histoire des papes, où ce pontife est peu ménagé. Après Sixte IV, l'ennemi des Médicis, et Innocent VIII, qui excommunia le roi de Naples, Alexandre VI épouvanta l'Église et le monde par l'audace, encore inouïe, de ses crimes. Il serait difficile de dire quel vice lui a manqué, quel

scandale il n'a pas donné, quelle occasion il a perdue d'abuser d'une autorité respectable. La chronologie de son pontificat ne serait qu'une succession de rapines, de parjures, d'orgies, de sacriléges, d'incestes et d'empoisonnements.

L'histoire de l'Italie présente, depuis 1453 jusqu'à la prise de Florence en 1530, soixante-dix-sept années de troubles et de guerres; ce sont les derniers mouvements de l'esprit d'indépendance et de liberté. Les Allemands, les Français, les Espagnols firent de cette contrée le théâtre de leurs querelles sanglantes. Les Italiens, toujours divisés en petites principautés ou républiques, et incapables de résister aux grands États de l'Europe, appelèrent à l'aide de leur faiblesse, des préjugés qui la perpétuèrent. Les opinions modernes ont eu peine à pénétrer chez eux; les anciennes idées ont suffi à leur poésie, presque à toute leur littérature. On n'en doit que plus admirer la richesse ou la souplesse de leurs talents; mais c'est aussi en repoussant trop les lumières, en paraissant les redouter, que, malgré l'avance que leur civilisation avait prise depuis la fin du treizième siècle, ils sont restés, plus que d'autres peuples, à la merci des oppresseurs italiens ou étrangers. En 1458, une guerre s'alluma dans l'État napolitain, entre Ferdinand, fils naturel d'Alphonse d'Aragon, et Jean d'Anjou, fils de René. Jean fut battu, expulsé comme son père; et cette fois la maison d'Anjou perdit sans retour le trône de Naples, quelque intérêt que prît à elle le roi de France, Louis XI. Sixte IV reçut l'hommage de Ferdinand, l'excommunia, le déposa et lui rendit ses bonnes grâces. Alphonse II et Ferdinand II ne régnèrent que peu de temps. Ferdinand II, qui avait re-

couvré ses États envahis par Charles VIII, roi des Français, mourut sans enfants; et son oncle Frédéric III, qui lui succéda en 1496, détrôné par Louis XII, vint finir ses jours en Touraine. Frédéric, comte d'Urbin, obtint du même Sixte IV le titre de duc en 1478. Ce Frédéric d'Urbin avait battu Malatesta, seigneur de Rimini, et secouru les Florentins contre les rois d'Aragon et de Naples. Devenu duc, il marcha contre Florence à la tête des troupes du saint-père; et tout au contraire, en 1482, il se fit général d'une ligue contre la cour romaine : telle est la constance, la fidélité des grands seigneurs et des généraux d'armée. Gui-Ubald, autre duc d'Urbin, qui servit les papes Innocent VIII et Alexandre VI, fut fait prisonnier par les Ursins; il devint ensuite l'un des *condottieri* que les Vénitiens soudoyèrent afin de secourir Pise contre Florence; et pour prix de son dévouement au saint-siége, il vit son duché envahi par César Borgia, neveu du pape Alexandre. Paul II avait aussi conféré à Borzo d'Este la dignité de duc de Ferrare et de Reggio; cependant Hercule d'Este, frère et successeur de Borzo, commanda les troupes de Florence contre Sixte IV, et soutint avec plus de bravoure que de succès la guerre que lui déclarèrent ce pape et les Vénitiens. Venise se ligua aussi en 1494 avec Alexandre VI et le duc de Milan contre le roi de France Charles VIII; mais elle traita en 1499 avec Louis XII, sauf à tromper aussi ce monarque et à l'attaquer, lorsqu'il en serait temps. A Milan, Jacques Sforce, né simple paysan, avait été proclamé duc en 1450; les Vénitiens, les cours de Naples et de Paris l'avaient reconnu. Usurpateur heureux, il se montra modéré, content et digne de sa fortune.

Mais son fils, Galéas-Marie Sforce, ne sut être qu'un tyran; trois gentilshommes l'assassinèrent dans une église en 1476. Le jeune Jean-Galéas-Marie mourut empoisonné par son oncle Ludovic-Marie. Celui-ci entra dans la ligue contre la France, et vaincu par Trivulce, se vit contraint d'évacuer le Milanais. Le général français Louis de la Trémouille le fit conduire en France, où il passa en prison le reste de ses jours. Écartons les révolutions du Piémont et de Gênes, et jetons les yeux sur Florence. Cosme de Médicis mourut en 1464. Son fils Pierre, qui n'héritait que de ses richesses et de son crédit, s'environna de flatteurs et voulut trancher du souverain. Les Pitti conspirent sa perte, et voyant qu'il échappe à leurs poignards, ils lèvent des troupes, s'adjoignent des *condottieri* ou capitaines de compagnies libres; ils osent déclarer la guerre à leur patrie. Leurs ravages demeurèrent sans résultats. Après la mort de Pierre en 1472, ses fils Laurent et Julien furent proclamés princes de la république : une conjuration tramée contre eux par les Pazzi et le pape Sixte IV éclate en 1478; Julien est massacré dans une église, Laurent s'y débat contre les assassins, ne reçoit qu'une blessure légère, et continue, jusqu'à 1492, d'obtenir des hommages publics, dus en effet à son administration sage et active. Pierre II, son fils, le remplaça trop mal; ses concitoyens l'exilèrent, et le roi de France ne parvint pas à le rétablir. Un gouvernement aristocratique fut alors institué, selon les conseils du prédicateur Jérôme Savonarole, que les Florentins abandonnèrent peu d'années après à la haine du pape Alexandre VI, et virent expirer dans les flammes.

Vous voyez qu'à l'exception des années où Cosme et Laurent de Médicis administrèrent Florence, l'état politique de l'Italie, durant ce demi-siècle, pouvait sembler peu favorable au renouvellement des études classiques. C'est pourtant l'époque où elles ont pris dans cette contrée une activité honorable et une direction heureuse. Laurent Valla ouvrit, à Naples et à Rome, des cours publics d'éloquence grecque et latine: tout ce qu'il a écrit dans cette dernière langue, traductions, livres de grammaire, de critique, de philosophie et d'histoire, se recommande par l'élégance du style, souvent par la justesse des idées, et même par l'étendue des connaissances; il a su, par exemple, et montré, le premier, que la donation de Constantin était une production mensongère, grossièrement fabriquée. On peut lui reprocher, comme à presque tous les autres littérateurs de son temps, d'avoir porté dans les disputes littéraires une ignoble acrimonie, que le bon goût, à défaut de la morale, devait interdire : c'est la plus honteuse maladie de la littérature moderne. François Filelfo, qui, malgré la vigueur et la variété de ses talents, n'a jamais pu s'en guérir, obtint les plus brillants succès comme professeur d'éloquence et de philosophie à Bologne, à Florence, à Sienne, à Rome. Des traductions latines et, dans cette même langue, des satires et d'autres poésies, des traités, des discours, des épîtres et d'autres opuscules sont des monuments de l'activité qui lui rendait le travail à la fois nécessaire et facile. Le talent non moins flexible d'Ange Politien était plus pur; et dans une carrière beaucoup plus courte, il a laissé des monuments plus recommandables, où semble se reproduire en effet l'ancienne langue des

Romains. Beaucoup d'autres littérateurs, que je n'entreprends pas de nommer, se livraient en Italie, et surtout auprès des Médicis, aux mêmes genres d'études. Je ne désignerai particulièrement que Pic de la Mirandole et Marsile Ficin, qui s'occupaient de philosophie. L'influence des Grecs réfugiés, si heureuse à l'égard de la science grammaticale et des travaux purement littéraires, l'a été beaucoup moins en ce qui concerne les doctrines et les méthodes philosophiques. Depuis longtemps, ces Grecs étaient divisés, chez eux, en deux sectes : le platonisme, qui s'était maintenu au sein de leurs monastères, et le péripatéticisme, qui dominait à la cour de Constantinople. Les platoniciens grecs prévalurent en Italie; à la vérité, Pic de la Mirandole, un de leurs disciples, essayait de concilier les deux doctrines et professait une sorte de syncrétisme; mais les Médicis établirent à Florence une académie platonicienne, que dirigeait Marsile Ficin. C'était un chanoine estimable par une piété sincère et par des mœurs douces. Une moitié de ses œuvres consiste en versions latines de Plotin, de Porphyre, de Proclus, et autres métaphysiciens illuminés : le surplus se compose d'épîtres et de traités dont le fond appartient encore à la philosophie extatique. On a dit quelquefois que Ficin avait été magicien : il n'était qu'astrologue; mais il a contribué, plus qu'aucun de ses contemporains, à retarder les saines méthodes, l'habitude de l'observation, de l'expérience, de l'analyse, et par conséquent les progrès de la raison. Remarquons pourtant que les bons écrivains de cet âge, en aspirant à une élégante latinité, décréditaient par cela même la scolastique; et c'était rendre un éminent service. Un langage humain

et poli, le seul qui pût devenir l'interprète de la véritable science, fournir les expressions des pensées justes, s'introduisait dans les livres, et reléguait le jargon syllogistique au fond des plus obscures écoles. La bonne et classique littérature menaçait de loin toutes les illusions, et préparait le retour de la vraie philosophie.

La poésie italienne, sans annoncer encore l'éclat dont elle allait bientôt briller, jetait pourtant quelque lumière. Cultivée et enrichie par Laurent de Médicis lui-même, elle exerça les talents de plusieurs des hommes de lettres qui l'environnaient, d'Ange Politien surtout, qui, en cette carrière aussi, tient le premier rang parmi ses contemporains. « La langue poétique, « dit Ginguené, affaiblie et languissante depuis Pé- « trarque, reprit dans les stances de Politien sa force « et ses vives couleurs : le style épique fut créé; un « grand nombre d'expressions, de comparaisons et de « formes de style, parut pour la première fois; et dans « les âges suivants, les grands poëtes épiques ne dé- « daignèrent pas de puiser à cette source abondante. » Trois frères Pulci paraissaient, dans ces mêmes temps, sur des degrés moins élevés du Parnasse florentin; et Bojardo composait, à la cour des princes d'Este, son poëme de *Roland amoureux*. Hercule d'Este faisait représenter des comédies grecques et latines, traduites en italien; et le goût de la poésie se propageait, avec plus ou moins de succès, dans toutes les cours et toutes les villes de cette contrée. Les arts du dessin y touchaient au moment de leur plus grande gloire. Bramante et Michel-Ange s'étaient annoncés; Léonard de Vinci était déjà renommé, et le jeune Raphaël s'essayait sous les yeux du Pérugin.

Tels n'étaient point, à beaucoup près, les progrès des arts et des lettres dans les autres pays européens. Deux Allemands néanmoins, Purbach et Jean Müller de Kœnigsberg, plus connu sous le nom de Regiomontanus, observaient avec sagacité les mouvements des corps célestes; Copernic, né en 1473, avait conçu avant 1500 les premières idées du système du monde. Mais alors la couronne impériale se flétrissait sur le front de Frédéric IV : ce prince universellement méprisé pour son ineptie, son avarice et sa mauvaise foi, régna cinquante-trois ans : il dura tranquille et vécut heureux dans l'opprobre. Pouvait-il avoir la pensée d'encourager les lettres et les sciences? Il laissa le trône en 1493 à Maximilien, le complice d'Alexandre VI, et dont la fourberie, le talent et l'activité ont fait beaucoup de mal à la France. Maximilien épousa Marie, fille du duc de Bourgogne et héritière des Pays-Bas, que la maison d'Autriche acquit par ce mariage. En Castille, le règne de Henri IV, dit l'Impuissant, ne fut qu'un long cours de troubles, de conspirations et de discordes. Ferréras dit que les rois n'ont qu'à voir ce qu'a fait ce Henri pour apprendre ce qu'ils doivent éviter de faire. Quoiqu'il eût vaincu les Maures de Grenade, les seigneurs castillans le déposèrent, et offrirent la couronne à sa sœur Isabelle, qui la refusa. Mais cette princesse en fut déclarée l'héritière présomptive; et après la mort de Henri, en 1474, elle monta en effet sur le trône de Castille, et y fit asseoir son mari, Ferdinand dit le Catholique, héritier de celui d'Aragon. Depuis lors, le titre de roi d'Espagne remplace seul les titres de roi de Castille, d'Aragon, de Léon; et l'histoire de ce pays devient moins

confuse : il faut néanmoins y distinguer encore les annales particulières de la Navarre, où s'installait, en 1479, une reine Éléonore. Elle mourut en la même année, et laissa ce trône à François Phœbus, enfant de onze ans qui n'alla pas jusqu'à seize. Catherine, sœur de ce jeune prince, épousa Jean d'Albret, auquel Ferdinand le Catholique n'enleva la haute Navarre qu'en 1516.

Vers le milieu du quinzième siècle, les Danois élurent pour roi Christian ou Christiern, chef de la dynastie actuelle; mais il ne reçut du sénat qu'une autorité limitée par une constitution fort sage pour un tel pays et pour un tel temps. Son fils Jean se montra bienfaisant, et favorisa l'instruction publique; la Suède et la Norwége demeuraient toujours réunies au Danemarck. La famille des Jagellons continuait de donner des rois aux Polonais, qui n'en ont jamais eu de meilleurs : c'est la partie la plus paisible et la plus heureuse de leur histoire. Depuis le treizième siècle, les grands-ducs de Russie, assujettis aux Tartares, n'en étaient en quelque sorte que les lieutenants ou vice-rois : vers 1470, Ivan Vassiliévitch secoua ce joug, et quelques-uns de ses successeurs, imitant son courage, se montrèrent dignes de rester indépendants. Du reste, ils demeuraient plongés, eux et leurs peuples, dans une ignorance grossière, et ne se laissaient atteindre par aucune des lumières qui commençaient de civiliser presque tout le reste de l'Europe. La Russie confinait à quelques-uns des vastes États qu'avait possédés Tamerlan, mais que ce conquérant avait partagés entre ses fils. Sa postérité régna sans gloire et presque sans puissance jusqu'en 1452, époque où le dernier de ses

successeurs fut détrôné par Abou-Séid, chef d'une nouvelle série de grands mogols.

Nous avons dit qu'Édouard IV et Louis XI montaient en même temps, en 1461, sur le trône, l'un d'Angleterre, l'autre de France. Alors, sous les noms de Rose blanche et de Rose rouge, les deux factions d'York et de Lancastre continuaient de déchirer la Grande-Bretagne. La maison de Lancastre, dépossédée par Édouard IV, n'avait d'espoir que dans le courage de Marguerite d'Anjou. Cette héroïque épouse de Henri VI revole aux combats : elle est vaincue à Taunton par Warwick en 1461, à Hexham par Montaigu en 1463, et un parlement reconnaît les droits d'Édouard; mais la cour mécontente Warwick, qui, en 1470, se rallie à Marguerite, bat l'armée d'Édouard IV à Nottingham, et rétablit un instant Henri VI. Abandonnés bientôt après par le duc de Clarence, Marguerite et Warwick essuient en 1471 une défaite accablante. Warwick y perd la vie; Édouard IV y regagne la couronne; et non moins ingrat qu'ambitieux, il fait condamner Clarence en 1478 par les deux chambres : Marguerite, réfugiée en France, y mourut en 1482; elle est l'honneur de la Rose rouge. Deux autres partis se forment et se heurtent en 1483 sous le jeune Édouard V, celui de la reine sa mère, et celui de l'ancienne noblesse. Le régent, duc de Glocester, aspire à la couronne, immole Hastings, persécute Jeanne Shore, menace la reine, fait assassiner Édouard V dans la tour de Londres, et prend le nom de Richard III. Il s'était aidé, pour s'élever, de l'ascendant de toutes les superstitions populaires : son inquiète ambition détruisit l'ouvrage de ses manœuvres astucieuses. Buckingham et Rich-

mond conspirèrent contre lui; Richmond le vainquit à Bosworth et lui ravit le sceptre en 1485. Ce Richmond, petit-fils d'Owen Tudor, devint, sous le titre de Henri VII, le premier roi de la dynastie que le nom de Tudor distingue, et qui a succédé à celle des Plantagenets; les autres rois Tudors seront, au seizième siècle, Henri VIII, Édouard VI, Marie et Élisabeth. La famille de Henri VII était une branche de la maison de Lancastre, branche légitimée, et qu'on avait exclue de la succession par l'acte même de légitimation. Il n'avait donc aucun droit au trône; mais la victoire et le Parlement l'y appelèrent, sa prudence et sa bravoure l'y maintinrent; il triompha des factions qui voulaient l'en faire descendre. Deux imposteurs, Simnel et Perkin l'inquiétèrent : il fit du premier un garçon de cuisine, et mit l'autre à mort. En général, Henri VII ménagea la France, contre laquelle il se ligua pourtant, en 1495, avec le pape et l'empereur. Malgré son usurpation, son avarice, sa dureté et ses autres défauts, les Anglais le comptent au nombre de leurs plus habiles monarques.

Le roi de France Louis XI préférait les négociations à la guerre; il aimait mieux tromper que vaincre. Les détails de son règne sont fort compliqués; mais il n'a rien fait qui ne tendît premièrement à sa sûreté personnelle, secondement à l'augmentation de la puissance royale. Pour parvenir à ces deux fins et surtout à la première, il n'examinait dans les moyens que leur efficacité; quelque injustes ou horribles qu'ils pussent être, il les savait concilier avec une dévotion superstitieuse et avec le titre de roi très-chrétien, qu'il a porté le premier. Quand il crut avoir besoin de Pie II, il abo-

lit la pragmatique sanction : le souverain pontife en pleura de joie, ordonna des fêtes publiques, et fit traîner dans les boues de Rome cette loi si chère aux Français. Louis avait mis deux conditions à sa complaisance : l'une, que le pape favoriserait Jean d'Anjou et le proclamerait roi de Naples; l'autre, qu'un légat Français de naissance serait chargé de donner en France l'institution canonique aux bénéficiers. Pie II, qui avait fait ces deux promesses, n'accomplit ni l'une ni l'autre; mais il composa des vers en l'honneur du roi, et lui envoya une épée garnie de diamants, pour combattre Mahomet II. Louis XI, profondément irrité, ordonna en secret au Parlement de refuser l'enregistrement de l'édit qui révoquait la pragmatique. Cette opposition n'était pas difficile à obtenir : il suffisait de ne la point empêcher; l'édit resta donc sans vigueur. Paul II se mit en tête de le faire enregistrer; il en inspira la volonté à Louis XI, toujours prêt à sacrifier à sa politique personnelle, à ses intérêts du moment, les droits et les vœux de la nation. Mais le Parlement de Paris persista dans sa résistance. En vain le cardinal Balue obtient du roi la destitution du procureur général Jean de Saint-Romain; l'Université se joint aux magistrats pour appeler au futur concile. On découvre des lettres qui prouvent à Louis XI qu'il est trahi par Balue. Aussitôt ce cardinal est arrêté, emprisonné, enfermé dans une cage de fer : il ne fut relâché que douze ans après; à ce terme, le roi sacrifia les restes d'un ressentiment si bien satisfait à la crainte de paraître irréligieux. Quoiqu'en 1465 la bataille de Montlhéry fût restée indécise entre le trône et les grands du royaume, armés au nom du bien public,

Louis XI pouvait aisément repousser leurs faibles troupes, et les contraindre à lever le siége de Paris. Il lui convint de traiter avec les rebelles, de les diviser, de céder à l'un d'eux, au duc de Berry son frère, la Normandie pour la lui reprendre, et de les rassurer tous pour les punir désarmés. Ses vengeances furent des jugements, et ses victoires consistèrent dans les supplices de ses ennemis. L'orgueil des seigneurs reçut des leçons effroyables. Il était tout simple que Louis, ne sachant pas vaincre, ne sût point pardonner. On dut néanmoins à sa fourberie et à sa froide cruauté, l'affaiblissement et presque l'extinction de la tyrannie féodale. La puissance royale prévalut enfin, et depuis lors les seigneurs n'ont opprimé les peuples qu'autant que les rois l'ont permis. Louis XI eut à soutenir quelques guerres étrangères, une surtout contre Maximilien d'Autriche : il se hâta de la terminer en 1482 par un traité d'Arras qui fut mal observé, qui l'eût été plus mal encore si Louis n'était mort l'année suivante. Ses derniers jours furent agités par de sombres terreurs. Il redoutait jusqu'à son fils, qui, à l'âge de treize ans, lui succéda sous le nom de Charles VIII.

La dame de Beaujeu, sœur aînée de ce jeune roi, gouverna en son nom ; elle eut à se défendre contre des princes ambitieux, et particulièrement contre Louis duc d'Orléans, qui avait le double tort de mépriser l'amour qu'elle sentait pour lui, et de vouloir partager avec elle l'autorité suprême. Ce duc souleva les Bretons, et perdit en 1488 la bataille de Saint-Aubin, où il fut fait prisonnier. Charles VIII mit fin à ces troubles en épousant l'héritière de Bretagne. Ce mariage indisposa Maximilien d'Autriche, roi des Romains,

déjà marié, par procureur, à cette même princesse, et dont la sœur Marguerite était destinée par le traité d'Arras à Charles VIII. Maximilien prend les armes; et le roi de France, au lieu de se borner à repousser un ennemi peu redoutable, s'avise de reproduire les prétentions surannées de la maison d'Anjou au royaume de Naples : il conçoit l'espoir de conquérir les Deux-Siciles et, par suite, Constantinople. Contre l'avis de son conseil, il entre sans argent et avec peu de troupes en Italie; Florence et Rome lui ouvrent leurs portes. Le pape Alexandre VI, enfermé dans le château Saint-Ange, capitule et remet entre les mains du conquérant le prisonnier Zizim, frère et rival du sultan Bajazet. Mais le souverain pontife avait eu la précaution d'empoisonner Zizim avant de le mettre à la disposition de Charles, qui espérait s'aider de ce prince. Bientôt le roi de France s'empare de Naples, et tandis qu'il y célèbre ses faciles triomphes par des fêtes magnifiques, le pape, les Vénitiens, les Milanais, forment contre lui une ligue si formidable qu'à l'instant il se détermine à repasser les Alpes. Il ne dut le bonheur de pouvoir rentrer dans son royaume qu'à la victoire qu'il remporta, en 1495, près de Parme, à Fornoue : victoire extrêmement glorieuse, où huit mille Français défirent trente mille Italiens. Charles VIII étant mort en 1498 sans laisser de fils, le trône échut à ce duc d'Orléans dont je viens de parler, et qui fut le roi Louis XII; mais ce règne, qui s'est terminé en 1515, appartiendra au seizième siècle.

A la fin du quinzième, un sommaire de l'histoire de France fut composé en langue latine par Robert Gaguin, homme de lettres et même homme du monde

quoique général des Mathurins, mais qui recueillait sans critique et sans choix les traditions accréditées. Un Italien, Paul Émile de Vérone, entreprenait alors en France le premier abrégé de nos annales qui soit digne de quelque attention : bien des fables le surchargent encore, et les harangues peuvent y paraître déplacées. Du reste, l'auteur a de la méthode, du style, une latinité tolérable, de la sagacité, et tout autant de droiture qu'il en peut concilier avec ses opinions ultramontaines et avec sa prédilection pour l'Italie. Guillaume Fichet, docteur de Sorbonne, et qui favorisa dans cette maison l'établissement de la première imprimerie parisienne, écrivit en latin une rhétorique et des épîtres qui annoncent quelque progrès des études classiques. On n'en prend pas une si bonne idée dans les sermonaires de cette époque, tels qu'Olivier Maillard, Jean Raulin, Jean Clérée, Michel Menot. La scolastique, les inepties dont s'étaient remplies les chroniques et les légendes, l'altération de la langue latine, la longue enfance de l'idiome vulgaire, l'influence d'un auditoire ignorant et grossier, tout concourait à dégrader l'éloquence de la chaire. Maillard était un prédicateur extrêmement libre, dans tous les sens de ce mot : il fut interdit pour avoir fait, devant le Parlement de Toulouse, un tableau des mauvais juges qui parut trop ressemblant; il parlait aussi crûment du trafic des indulgences que des mœurs déréglées des laïques et des clercs; le mouvement oratoire qui lui est le plus familier est d'envoyer ses auditeurs *ad omnes diabolos*. Une esquisse de la fable des animaux malades de la peste se rencontre dans un sermon de Raulin. Menot et Clérée sont de véritables bouffons;

l'homélie du dimanche gras, par Menot, ressemble aux facéties du Pogge. L'une des singularités de ces sermons est le mélange de deux langues : des mots et des phrases d'un jargon moderne y sont intercalés dans un latin barbare.

Quelques productions historiques en langue française appartiennent à ce même âge. On se hâta de traduire en français le tableau chronologique que Werner Rolewinck venait de publier en latin, sous le titre de *Fasciculus temporum*, et dont j'ai déjà eu occasion de vous parler. Jean Juvénal des Ursins, qui mourut en 1473, avait raconté fort au long les événements du règne de Charles VI; il en avait vu quelques-uns : il procède chronologiquement; et quoique exact et consciencieux, il est assez naïf pour laisser voir sa prédilection pour la faction d'Orléans ou d'Armagnac. Louis XI fit composer un *Rosier* ou *Épitomé historial*, dont la première partie contient les *généalogies ou descentes des Gaulois ou François* depuis Adam jusqu'à Pharamond. Les *Chroniques de France*, par Nicole Gilles, remontent seulement à la destruction de Troie. Les mémoires d'Olivier de la Marche sont plus instructifs; ils n'embrassent que les règnes de Charles VII et de Louis XI. Un autre historien contemporain parle seulement du second de ces monarques, dans une chronique qui se qualifie *scandaleuse*; les lecteurs que ce titre séduit sont assez mal payés de leur curiosité. Le témoin, l'historien de cette époque est Philippe de Comines : voilà le vrai continuateur de Froissart et de Monstrelet : Montaigne trouve dans les mémoires de Comines, « le langage doux et aggrea-« ble, d'une naïfve simplicité, la narration pure et en

« laquelle la bonne foy de l'autheur reluit evidemment,
« exempte de vanité parlant de soy, et d'affection et
« d'envie parlant d'autruy.. et tout partout l'authorité
« et gravité representant son homme de bon lieu, et
« eslevé aux grands affaires. »

Un recueil de cent contes ou nouvelles paraît avoir été composé à la cour du duc de Bourgogne, où Louis XI, alors Dauphin, était retiré. On l'a quelquefois attribué, mais sans raison, à Louis XI même : plusieurs de ces contes, empruntés des Italiens ou, plus anciennement, des Arabes, ont été mis en vers par la Fontaine et par des poëtes venus après lui. Les principaux rimeurs français de la fin du quinzième siècle sont Coquillart, Jean Molinet, Martial de Paris ou d'Auvergne, qui, dans l'un de ses poëmes, nous a laissé un dernier monument des anciennes cours d'amour; enfin Villon, qui sut

dans ces siècles grossiers,
Débrouiller l'art confus de nos vieux romanciers.

Les représentations des mystères, des moralités, des sotties ou sottises duraient toujours; et de nouvelles productions en accroissaient le répertoire. La farce de *Patelin*, qui s'est reproduite et maintenue sur notre théâtre, parut dans sa première forme, en 1490, peut-être dès 1470 : Pierre Blanchet passe pour en être l'inventeur.

Je suis forcé d'omettre beaucoup d'autres productions littéraires en diverses langues; mais je ne dois point passer sous silence l'historien persan Mirkhond, qui mourut en 1498, et dont l'ouvrage, divisé en sept parties, embrasse l'histoire universelle de l'Asie. Tou-

tefois, cette compilation orientale, si nous en jugeons par les parties qui en ont été traduites, n'est guère préférable à celles qui se fabriquaient en Occident. Il n'y a pas plus de critique dans le choix des faits, ni plus d'élégance dans le style.

Tel était, de 1450 à 1500, l'état de la littérature; mais le genre de connaissances qui a fait, à la fin de ce siècle, les progrès les plus mémorables, c'est la géographie. Déjà, bien avant 1480, quelques Vénitiens, Quirini, Contareni, Cadamosto avaient entrepris des voyages lointains, et en avaient rédigé des relations curieuses. Les Portugais, poursuivant le cours de leurs navigations sur les côtes africaines, atteignirent en 1486, sous la conduite de Barthélemy Dias, le cap des Tourmentes, depuis, de Bonne-Espérance. Enfin parut Christophe Colomb. Vous savez qu'après s'être adressé en vain aux Génois, aux Portugais, à la cour de France, il réussit, non sans peine, à obtenir d'Isabelle, reine d'Espagne, les moyens de trouver un nouveau monde. En 1492, il aborda à Guanaham, l'une des îles Lucayes; en 1493, à la Jamaïque; en 1498, à la terre de Paria, qu'il prit pour une île, et qui est réellement une portion du continent américain. Il en revint chargé de fers, victime de la calomnie; et néanmoins, s'aventurant encore en 1502, il découvrit la Martinique, et mourut peu après accablé d'outrages. Il n'est pas vrai que le Florentin Amerigo Vespucci soit descendu en 1497 à la terre de Paria; c'est un mensonge de ce navigateur, qui, même en 1499, ne commandait point le vaisseau qui toucha cette terre, abordée, l'année précédente, par Christophe Colomb. Il n'est pas vrai non plus que Vespucci, en 1501, soit

arrivé le premier au Brésil : Alvarès de Cabral y était venu en 1500. La principale et presque la seule découverte du Florentin est celle de la baie de Tous les Saints, en 1503; et cependant son prénom d'Aimeric ou Améric demeure appliqué, par un jeu bizarre de la fortune, à la moitié du globe terrestre.

Vers 1497, le Vénitien Jean Cabot, ou plutôt son fils Sébastien, fut envoyé par le roi d'Angleterre Henri VII pour rechercher un passage aux Indes orientales par les mers du Nord. On dit que Cabot découvrit Terre-Neuve; mais l'histoire de ses navigations n'est point parfaitement éclaircie. Nous savons mieux comment, à la même époque, Vasco de Gama allait le premier aux Indes orientales par le cap de Bonne-Espérance, et enrichissait le Portugal, sa patrie. Après avoir reconnu cinq cents lieues de côtes, il atteignit Madagascar et fit un séjour à Calicut. Ce voyage, dit Voltaire, changea le commerce de l'ancien monde. Alexandrie en avait été le centre sous les Ptolémées, sous les Romains, sous les Arabes : cette ville était l'entrepôt de l'Égypte, de l'Europe et des Indes. Venise, au quinzième siècle, tirait presque seule d'Alexandrie les denrées de l'Orient et du Midi, et, par cette industrie, s'enrichissait aux dépens de l'Europe. Mais l'expédition de Vasco de Gama détourna le cours de ses richesses. Bientôt les Indes orientales et occidentales furent partagées entre les Portugais et les Espagnols par une bulle d'Alexandre VI. Un évêque de Rome, roi électif de quelques petits États italiens, disposait de l'Amérique entière, d'une partie de l'Afrique, de plusieurs contrées de l'Asie, et concédait, avec de si vastes domaines, les malheureux peuples qui les habi-

taient. Une prétendue ligne de démarcation fut tracée qui passait à l'ouest des Açores et des Canaries; le pape donnait à l'Espagne tous les pays situés à l'occident de cette ligne; au Portugal, tous les pays qu'on découvrirait à l'orient.

Les effets de ces grandes découvertes, leur influence sur les progrès des lumières, les biens et les maux qu'en ont ressentis l'ancien monde et le nouveau, ne deviennent très-sensibles que durant le seizième siècle, qui doit nous occuper dans la prochaine séance.

ONZIÈME LEÇON.

SEIZIÈME SIÈCLE DE L'ÈRE VULGAIRE.

Messieurs, le souvenir du schisme d'Avignon, le progrès des lumières accéléré par l'imprimerie, par l'émigration des Grecs en Italie, par l'administration des Médicis, par les découvertes de Christophe Colomb et de Vasco de Gama, préparaient les grands mouvements qui devaient agiter tout le seizième siècle. Le caractère de la plupart des révolutions qui l'ont rempli a été déterminé par les entreprises de Luther et de Calvin, par l'influence de leurs doctrines religieuses, par la propagation de leurs erreurs. Aucun de nos siècles modernes n'a été plus fertile en hommes mémorables dans toutes les carrières. Sur presque tous les trônes, vont s'élever des souverains célèbres, que des vertus ou des talents ou des passions énergiques recommanderont diversement à l'histoire : par exemple, Jules II, Léon X et Sixte-Quint, sur la chaire de Saint-Pierre; Henri VII et sa fille Élisabeth, en Angleterre; Charles-Quint et Philippe II, en Espagne; Louis XII, François I[er] et Henri IV, en France. Plein de gloire, d'orages et de catastrophes, ce siècle brille en Europe et surtout en Italie du vif éclat des arts, de la littérature et des sciences; il est teint, dans l'un et l'autre hémisphère, de tout le sang que l'ambition et le fanatisme peuvent répandre dans le cours de cent années. Chacune des époques qui le divisent est un grand événement; la ligue de Cambrai en 1508, le

concordat de 1515; ensuite, la conquête de l'Égypte par les Turcs, de nouvelles expéditions dans les deux Indes, la prise de Florence en 1530, le schisme d'Angleterre en 1534, et l'établissement des jésuites en 1540; l'abdication de Charles-Quint en 1555, l'installation d'Élisabeth en 1558, le concile de Trente depuis 1545 jusqu'en 1563; en même temps, le progrès des hérésies, bientôt la confédération batave et les excès de Philippe II; la Saint-Barthélemy en 1572, la réforme du calendrier en 1582; la Ligue, les états de Blois en 1588; l'assassinat de Henri III par Jacques Clément en 1589; les triomphes de Henri IV, son abjuration et l'édit de Nantes en 1598. Vous n'attendez pas que je vous indique tous les détails importants qui se rattachent à ces époques : le temps que nous y pouvons consacrer suffirait à peine à la plus aride chronologie de tous les faits remarquables, à la simple nomenclature des personnages qui se sont distingués dans les lettres, dans les armées, dans l'Église et dans les gouvernements. Je dois donc me borner à un tableau fort général; et pour y jeter au moins quelque clarté, je le diviserai en trois parties, à peu près égales : la première, jusqu'à la prise de Florence en 1530; la deuxième, jusqu'à la clôture du concile de Trente en 1563; et la troisième, pour les trente-sept années suivantes jusqu'en 1600. Mais ces trois limites ne pourront être toujours rigoureusement précises : il y aura certaines branches d'histoire qui nous retiendront un peu en deçà de ces termes, ou qui nous entraîneront à les dépasser de quelques années.

Le Mexique conquis et ravagé par l'Espagnol Fernand Cortès; les exploits d'Albuquerque, vice-roi por-

tugais aux Indes orientales; le voyage de Magellan autour du monde; chez les Turcs, les crimes et les triomphes de Sélim, qui détrône et empoisonne Bajazet II son père, soumet l'Arménie, défait les Persans, détruit l'empire des soudans d'Égypte et la puissance des mamelucks; ses armées victorieuses s'élançant, d'une part, sur la Hongrie, de l'autre, sur le Diarbekir et le Kurdistan; après lui, Soliman II ouvrant un long règne par la prise de Rhodes en 1522, l'affermissant par une victoire éclatante sur les Hongrois en 1526 : ces premières scènes changent déjà, dans de grandes parties du globe, l'aspect des affaires et les destinées des nations. Le nord de l'Europe avait respiré jusqu'en 1513 sous l'administration bienfaisante du roi Jean : la mémoire de ce bon prince est restée d'autant plus chère à ses sujets que son successeur, Christiern II, fut un tyran odieux aux nobles, et même au peuple dont il se disait le vengeur. Les excès de Christiern amenèrent l'indépendance de la Suède, que Gustave Wasa détacha du Danemarck en 1523, et gouverna durant les dix années suivantes. Cette révolution, qui est le principal et presque l'unique objet de l'un des ouvrages de Vertot, pourrait passer pour le véritable commencement de l'histoire politique de la Suède : elle entraîna, malgré les efforts du légat Arcemboldi, la décadence et presque l'extinction du catholicisme en ce pays. Le schisme d'Angleterre se préparait aussi avant 1530. Henri VIII régnait depuis 1509 : engagé dans une guerre contre la France, il gagna en 1513 la bataille de Guinegate, prit Thérouane et Tournay, combattit avec bravoure et fit la paix avec dignité. L'entrevue de ce prince et de François Ier, entre Guines et Ardres, a

laissé le nom de Camp du Drap d'or au lieu où elle se passa. Mais Henri VIII se mêlait de théologie, écrivait contre Luther, et obtenait le titre de défenseur de la foi, qu'il ne devait pas longtemps mériter. Il avait déjà résolu de rompre son mariage avec Catherine d'Aragon, d'épouser Anne de Boulen, et de vaincre les obstacles qu'y apportait la cour de Rome : tout annonçait une rupture prochaine.

Nous avons vu le duc d'Orléans devenir, en 1498, le roi de France Louis XII. La Trémouille qui jadis l'avait fait prisonnier à la bataille de Saint-Aubin, craignait son ressentiment : Louis XII le rassura par une parole à jamais célèbre, qui promettait un excellent prince. Tout son règne a justifié ce présage. On ne saurait approuver ses guerres en Italie, soit pour affaiblir les Vénitiens, soit pour conquérir Naples et Milan; il croyait tenir de son aïeule Valentine Visconti des droits sur le Milanais. Louis XII porta dans les négociations plus de franchise que d'habileté, et fut dupe de tous les potentats de son temps, surtout des papes Alexandre VI et Jules II. Ce Jules fit conclure à Cambray une ligue de presque tous les princes européens contre Venise; mais, en 1503, lorsqu'il crut cette république assez humiliée, il se hâta de tourner contre la France les armes des Vénitiens et de tous leurs ennemis, celles aussi des Anglais et des Suisses. Le roi de France était un guerrier valeureux; on cite entre ses exploits, la bataille d'Agnadel en 1509. Il épousa successivement trois princesses : Jeanne, fille de Louis XI, qui, répudiée dès 1499, fonda les Annonciades, et se confina ainsi dans un cloître où elle était moins déplacée que sur le trône; puis Anne de Bretagne, veuve de

Charles VIII; enfin Marie d'Angleterre, sœur de Henri VIII. Louis survécut peu à ce troisième mariage: jamais roi ne mourut plus regretté; on l'appelait le Père du peuple; il l'était véritablement. Sa gloire est dans sa bonté, dans son économie, dans la sagesse de son gouvernement intérieur. Il fut souvent bien secondé par son ministre, le cardinal d'Amboise; homme estimable et judicieux, quand l'envie d'être pape ne l'égarait pas. Mais, après le roi lui-même, Bayard, le chevalier sans peur et sans reproche, était le Français le plus illustre de cette époque. A Louis XII succéda en 1515 François Ier, qui descendait, comme lui, de Charles V. Le mariage de François avec la fille aînée de Louis XII et d'Anne de Bretagne, consommait la réunion de cette province à la couronne. François commence une seconde branche de Valois, dans laquelle se placeront, après lui, son fils Henri II, et les trois fils de celui-ci, savoir François II, Charles IX et Henri III. On doit des hommages à la valeur de François Ier : quand il fut pris à Pavie, en 1525, il écrivit, dit-on, à sa mère : *Madame, tout est perdu, fors l'honneur*. Ce mot de chevalier est l'un des traits brillants de son histoire. Il avait auparavant gagné la bataille de Marignan, et conclu à Bologne, avec Léon X, un trop fameux concordat, qui, abolissant la pragmatique, pouvait renouveler les désordres et rallumer les discordes. Il avait aussi vendu les charges de judicature, et par conséquent flétri et dépravé les juges. Ses guerres et ses négociations avec Henri VIII et avec l'empereur Charles-Quint offrent des vicissitudes de revers et de succès, mais une suite trop constante d'imprudences, d'infidélités et de malheurs publics.

Il fit pendre en 1527 le surintendant Semblançay, pour des dilapidations commises au profit de la mère du monarque. On doit attribuer aux vices de la même princesse la défection du connétable de Bourbon, qui, se donnant à Charles-Quint, défit les Français en Italie et fut tué, en 1527 aussi, au siége de Rome.

Cet empereur Charles-Quint, successeur du fourbe Maximilien, était le plus redoutable ennemi de la France; cependant il profita peu des avantages qu'il avait obtenus sur François Ier, son prisonnier : le besoin de maîtriser Rome, de venger Catherine d'Aragon, que répudiait Henri VIII, et de guerroyer les Ottomans, le détourna des projets funestes qu'il pouvait concevoir et accomplir contre les Français. C'est comme empereur que ce Charles est numéroté *Quint* ou cinquième du nom; il est Charles Ier comme roi d'Espagne, où il avait succédé à l'époux d'Isabelle, Ferdinand. Isabelle était morte en 1504 : sa fille, Jeanne la Folle, était mariée à Philippe le Beau, prince autrichien, fils de l'empereur Maximilien; ce Philippe vint en Espagne en 1506, se fit couronner roi des Castillans et mourut peu de jours après. Alors Ferdinand reprit, sous le titre de régent, l'administration de la Castille; et après avoir accordé une confiance excessive au cardinal Ximenès, finit par le redouter. Ferdinand se détacha de la première ligue de Cambray, déclara la guerre aux Français, et reçut du pape Jules II l'investiture du royaume de Naples. Il cessa de vivre et de se parjurer en 1516, un an après la mort du grand capitaine Gonzalve, qu'il avait disgracié. Ce fut alors que Charles-Quint, fils de Philippe le Beau et de Jeanne la Folle, devint roi d'Espagne; voilà comment la maison d'Au-

triche s'est placée sur ce trône. Charles régnait ainsi sur l'Allemagne, sur l'Espagne, en Lombardie, à Naples, sur les Pays-Bas, et sur les malheureuses contrées découvertes et conquises en Amérique.

En Italie, Bologne tombait au pouvoir des papes. Jules II, en 1506, se déclara le souverain des Bolonais, leur accordant toutefois un sénat; et Léon X affermit cette forme de gouvernement, qui déguisait à peine l'esclavage. A la vérité, le mot *libertas* se lisait toujours sur les armes et les étendards de cette cité; mais il y était inscrit sur une bande qui se dirigeait de haut en bas, et c'était, disait-on, la liberté en décadence, *libertas cadens*. Gênes secouait le joug des Français, et prenait en 1528, par les soins d'André Doria, le gouvernement qui a subsisté depuis : le doge fut dès lors biennal. Les Vénitiens, excommuniés par le saint-siége, avaient vu se liguer contre eux l'Europe entière. Battus à Agnadel par Louis XII, ils se réconcilièrent avec le pape, ils envoyèrent ensuite des ambassadeurs à François Ier, et se déclarèrent ses amis. Mais bientôt Charles-Quint leur demande le passage à travers leur territoire, et les entraîne à faire la guerre à la France sous la conduite du duc d'Urbin. On les voit conclure, rompre et renouveler des trêves, des alliances secrètes et publiques, avec les Français, avec le pape, avec l'empereur, et se soutenir, par une politique moins habile que déloyale, au milieu du choc des grandes puissances. Tandis que les Impériaux prenaient et saccageaient Rome en 1527, le Génois Doria brouillait Venise avec les Turcs. Louis XII avait pris possession du Milanais; mais, en 1512, le pape et l'empereur décernèrent à Maximilien Sforce le titre de duc de Milan.

A peine établi dans cette ville, Maximilien en fut chassé par François Ier, à qui la victoire de Marignan livrait tout ce duché. Le gouverneur Lautrec s'y conduisit mal, la fortune abandonna les armes françaises, et François-Marie Sforce fut proclamé duc en 1521. Les Médicis avaient été chassés de Florence : Jules II travaille à les y rétablir; il y ramène deux Médicis, Jean et Jules. Jean devient pape en 1513, sous le nom de Léon X. Les Florentins sont gouvernés par Jules jusqu'en 1516, par son neveu Laurent jusqu'en 1519, et jusqu'en 1523 par un cardinal, fils naturel de Julien de Médicis, de celui que les Pazzi avaient tué en 1478. Ce cardinal, élu pape en 1523 sous le nom de Clément VII, prétendit conserver l'administration de Florence : il y installa deux lieutenants, issus comme lui des Médicis; ils furent chassés en 1527, pendant que le pape était assiégé dans le château Saint-Ange. Mais Clément VII s'arrangea avec l'empereur. Florence, prise en 1530, reçut en 1531, Alexandre de Médicis, qui fut le premier duc de cette cité. C'est l'époque où l'Italie entière, à l'exception de Gênes et de Venise, perdit son indépendance.

J'ai nommé presque tous les souverains pontifes qui ont régné durant les trente premières années du quinzième siècle : car il est inutile de tenir compte de Pie III, dont le pontificat, après la mort d'Alexandre VI en 1503, n'a duré que vingt-sept jours. L'entreprenant et intrépide Jules II dépouilla César Borgia, qui possédait plusieurs villes de la Marche d'Ancône et du duché d'Urbin; les Baglioni, qui dominaient à Pérouse; les Bentivoglio, puissants à Bologne. Ligué contre la France, il endossa la cuirasse, assiégea en personne et

prit Mirandole. Lorsqu'il eut perdu des batailles, il excommunia ses vainqueurs, mit en interdit le royaume de Louis XII, livra au premier occupant les États de Jean d'Albret, roi de Navarre, allié des Français. Écraser la France, bouleverser Florence, dépouiller les ducs de Ferrare : tels étaient les desseins de Jules II, quand il mourut en 1513. Léon X, quoiqu'il n'ait régné que huit ans, a laissé son nom à son siècle; il a dû cet honneur aux gens de lettres qu'il avait encouragés. Il s'occupa davantage encore des moyens de garantir à la famille Médicis un durable ascendant sur l'Italie. Il destinait à son neveu la Toscane; à son propre frère, le royaume de Naples. Il acheta de l'empereur Maximilien l'État de Modène, qu'on se proposait de réunir à ceux de Reggio, de Parme, de Plaisance, et, s'il se pouvait, de Ferrare, pour en doter ou la maison Médicis, ou la cour de Rome. Après s'être allié au roi de France afin d'obliger Charles-Quint à se dessaisir du royaume de Naples, incompatible, disait-on, avec l'empire, Léon se ligua contre les Français avec ce même Charles, dont les menaces l'effrayaient vivement. Guichardin et d'autres historiens ont jugé sévèrement Léon X; son administration intérieure mérite pourtant beaucoup d'éloges : Rome a été rarement mieux gouvernée. La dépense qu'exigeait la construction de l'église de Saint-Pierre, avait obligé ce pontife de recourir au commerce des indulgences : les réclamations de Luther contre ce négoce ont été le prélude d'une vaste révolution dans la chrétienté. Bossuet pense qu'on aurait prévenu les hérésies et les schismes de ce siècle, si l'on eût consenti à des réformes nécessaires. Mais Léon X, qui avait obtenu de l'imprudent Fran-

çois Ier la signature du concordat, devait se persuader que la puissance du saint-siége ne pourrait plus recevoir désormais aucune atteinte, ni même reconnaître aucune limite.

En vain pourtant le cinquième concile de Latran, commencé sous Jules II en 1512, et l'avant-dernier des œcuméniques, avait publié un monitoire contre le Parlement de Paris et contre tous les fauteurs de la Pragmatique sanction : les parlements et Louis XII étaient restés inébranlables. François Ier peut mériter quelque excuse à cause de son ignorance dans ces matières : la transaction honteuse qu'il signa en 1515 doit être imputée au chancelier Duprat. Le Parlement refusa de l'enregistrer; le roi s'irrita; les magistrats protestèrent; ils déclarèrent que si l'enregistrement avait lieu, ce ne serait que par contrainte, et qu'on n'en jugerait pas moins selon la pragmatique. Ainsi en usa-t-on en effet jusqu'en 1529, époque où la connaissance de tous les procès relatifs aux évêchés, abbayes et autres bénéfices, fut attribuée au Grand Conseil; sous ce règne, sous tous les suivants jusqu'à nos jours, les parlements, les universités, les états généraux n'ont négligé aucune occasion de réclamer contre le concordat de 1515.

Après Léon X, qui mourut le 1er décembre 1521, Adrien VI occupa, durant vingt mois, la chaire de Saint-Pierre. C'était un docteur de Louvain, qui avait enseigné que le pape est sujet à l'erreur, même en matière de foi, comme les autres humains, et qui, loin de se rétracter étant pape lui-même, fit réimprimer le livre où il avait professé cette doctrine; ce curieux livre a été cité par Bossuet. En 1523, un nou-

veau Médicis, Clément VII, monte, comme je l'ai dit, sur le trône pontifical. Il forme avec les Français, et les Anglais, et les Vénitiens, une ligue contre Charles-Quint : mais le connétable de Bourbon trahit la France, combat pour Charles, conduit à Rome une armée allemande et en partie luthérienne, qui prend cette ville et la saccage en 1527. Clément VII ne sortit du château Saint-Ange qu'en promettant de remettre cette forteresse aux officiers de l'empereur, de livrer aux Impériaux plusieurs places et de leur payer trois cent cinquante mille ducats d'or. Ne pouvant satisfaire à ces engagements, le pape se sauva, déguisé en marchand, à Orviéto; mais il se réconcilia avec Charles-Quint, qu'il couronna en 1530. Les Florentins et l'Italie payaient, de leur liberté, le prix de ce nouvel accord du chef de l'empire et du chef de l'Église.

L'église de Saint-Pierre, que Bramante avait commencée en 1509, était continuée par Michel-Ange, dont le génie agrandissait à la fois tous les arts du dessin. C'était aussi le temps des chefs-d'œuvre de Raphaël, des plus beaux ouvrages du Corrége, et des premiers travaux de Jules Romain. La poésie italienne brillait de son plus vif éclat dans le riche poëme de l'Arioste. En un rang moins élevé, mais honorable encore, Sannazar s'exerçait tour à tour dans la langue de Virgile et dans celle du Dante. La prose et l'histoire s'enrichissaient des écrits de Machiavel; et si la politique moderne n'y prenait point assez le caractère d'une science morale, elle s'y éclairait du moins par le rapprochement des faits et par des observations profondes. En France, Clément Marot trouvait, dit Boileau, le vrai tour de l'épigramme et des épîtres

naïves, et offrait à ses compatriotes les premiers exemples d'un badinage élégant. Les poëtes dramatiques ne faisaient pas les mêmes progrès. Ceux de ce temps sont un Simon Bougouinc, qui compose la moralité de *l'homme juste et de l'homme mondain*, à quatre-vingt-deux personnages; un Pierre Gringore, qui fait représenter aux halles de Paris *le jeu du prince des sots et de mère sotte*. La plupart des littérateurs qui avaient cultivé l'art d'écrire ne l'exerçaient qu'en latin. Érasme pense en cette langue: il a besoin d'elle pour développer les trésors d'un talent fécond et d'un vaste savoir, pour exprimer toutes les idées d'un esprit indépendant et quelquefois satirique. La latinité de Budé est moins élégante, mais il est antiquaire, helléniste, jurisconsulte, le premier Français qui prenne une place distinguée dans la classe de ces érudits, disciples bien dociles des anciens, et précepteurs un peu pédants des modernes. C'est aussi en latin que disputent Pomponace, Henri Agrippa et d'autres prétendus philosophes, dont la métaphysique occulte était déjà téméraire. Luther déclame dans la même langue, d'abord contre la cour romaine, bientôt contre des dogmes consacrés par la foi des siècles : son zèle réformateur entraîne avec lui, dans des erreurs nouvelles, une partie de la chrétienté.

La seconde section du seizième siècle, depuis 1530 jusqu'en 1563, abonderait en détails d'histoire littéraire. C'est le temps des principaux ouvrages théologiques de Calvin et de Mélanchton. D'équitables adversaires de Mélanchton rendaient hommage à l'étendue de ses connaissances, à ses mœurs pacifiques, à la douceur de son caractère et de son style : mais Calvin, qui niait la présence

réelle, qui rendait à chaque chrétien le droit d'interpréter les livres saints, faisait brûler à Genève en 1553 Michel Servet, pour avoir usé de cette liberté. Au milieu de ces déplorables scènes, on s'étonne du progrès des sciences : le livre de Copernic paraît en 1543, un pape en accepte la dédicace, et le système des corps célestes est dévoilé à la terre. Fernel, Fallope et Vesale publient leurs découvertes anatomiques. Nous distinguerions aussi Fracastor parmi les médecins de cette époque, s'il ne prenait, à côté de Vida, une place brillante parmi les poëtes latins. Les écrits en prose latine de Paul Jove et de Jules César Scaliger sont consacrés à l'histoire, à la critique, aux belles-lettres; ceux de Bembo se recommandent par plus d'élégance et d'urbanité. Mais le nom de Bembo orne aussi les annales de la langue italienne, qui s'enrichit en même temps des observations de Varchi, de l'histoire de Guichardin, des traductions en vers d'Annibal Caro, des poëmes du Trissin, d'Alamanni et de Jean della Casa. Cette littérature ne s'était pas encore montrée si féconde; et le nom fameux de l'Arétin, qui se mêle à ceux que je viens de citer, prouve qu'elle l'était déjà beaucoup trop. L'Italie se couvrait d'académies qu'on n'estimerait point assez, si on les jugeait par les dénominations bizarres qu'il leur plaisait d'adopter, *Ozziosi*, *Rozzi*, *Sonnolenti*, etc. Il n'existait en France que des universités; un établissement plus littéraire, et d'un genre plus moderne, fut fondé en 1531 par François I[er]: c'est le Collége royal de France. Marguerite de Valois, sœur de François I[er], comme lui amie des lettres, les cultivait avec succès, pour un tel temps. On a de cette princesse, reine de Navarre et aïeule de Henri IV,

un recueil de contes en prose, des poésies diverses et des pièces de théâtre, c'est-à-dire des mystères et des farces. Ses contemporains ne pouvaient manquer de l'appeler *dixième muse*. Une autre femme, Louise Labé, avait au moins autant de titres à cet honneur si prodigué. Mellin de Saint-Gelais était jusqu'en 1558 le plus tolérable versificateur français; depuis la mort de Marot, il n'y avait plus de poëtes dans notre langue. En revanche, notre littérature avait produit l'un de ses plus originaux prosateurs, Rabelais, que la Bruyère déclare *incompréhensible, allant jusqu'à l'exquis lorsqu'il est bon, passant au delà du pire lorsqu'il est mauvais*. C'est un philosophe presque toujours ivre : successivement engagé dans des professions très-diverses, il eut le bonheur de rire de tout ce qu'il vit de sottises en ce bas monde, dans les universités, dans les affaires, dans les couvents, dans l'Église et surtout à la cour de Rome. Il a été le plus facétieux des écrivains, au milieu du siècle le plus tragique de toute l'histoire.

Clément VII avait semblé favoriser les projets de Henri VIII; la bulle de divorce était prête; mais la réconciliation du pape et de l'empereur Charles-Quint amena une sentence toute contraire. Henri est excommunié; il en appelle au concile général; le clergé anglais décide que l'évêque de Rome n'a aucune autorité sur la Grande-Bretagne; le Parlement donne au roi le titre de chef suprême de l'Église anglicane, et le schisme est consommé en 1534. Paul III, qui succède en cette année même à Clément VII, confirme l'excommunication de Henri VIII, et publie, le jeudi saint 1536, la bulle *In cœna Domini*. On a continué de proclamer,

chaque année, à la même solennité, cette bulle fameuse qui dit anathème à quiconque méconnaît la toute-puissance du saint-siége. Une autre bulle du même pape approuve en 1540 la société des jésuites, fondée par Ignace de Loyola, et la dévoue au service des intérêts pontificaux. Le concile de Trente s'ouvre en 1545, et veut s'armer à la fois contre les nouvelles hérésies et contre les anciens abus. D'autres desseins occupaient Paul III. Il destinait à son petit-fils Octave Farnèse les États de Parme et de Plaisance; Charles-Quint, qui prétendait les réunir au duché de Milan, se vit menacé des foudres de l'Église. Farnèse fit l'acquisition de Parme; mais Jules III, élu pape en 1550, refusa de l'en investir, et le voyant protégé par le roi de France, excommunia ce monarque. Le Napolitain Jean Pierre Caraffa, installé, en 1555, sur la chaire de Saint-Pierre, y prit le nom de Paul IV. « Quoiqu'il eût soixante-dix-neuf « ans, sa tête, dit Muratori, était une image du Vésuve, « auprès duquel il était né. Son regard farouche, ses « yeux enfoncés, mais enflammés, étincelants, annon« çaient un caractère emporté, dur, inflexible. Paul « commença par des actes d'humanité. Mais son hu« meur naturelle reprit bientôt son cours, rompit les « digues, et vérifia, dit toujours Muratori, les plus si« nistres présages. » Impatient d'enlever aux Espagnols le royaume de Naples, il entraîna les Français dans une guerre funeste. Quand Charles-Quint eut abdiqué l'empire, Paul IV refusa de reconnaître l'élection de Ferdinand; il soutenait qu'une abdication à laquelle la cour de Rome n'avait pas consenti, était illégitime et nulle. Il osa contester aussi les droits de la reine d'Angleterre Élisabeth, la somma de suspendre l'exercice

de ses fonctions royales sur un État qui n'était, disait-il, qu'un fief du saint-siége; ces violences intempestives cimentèrent le schisme anglican. Quand ce pontife mourut après quatre ans de règne, les Romains brisèrent sa statue. On eut peine à soustraire son cadavre aux fureurs populaires. Le peuple brûla la prison de l'Inquisition, dont Paul IV avait fait un horrible usage, reprochant avec colère aux princes allemands leur indulgence pour les hérétiques. Pie IV exerça contre les neveux de Paul IV de cruelles vengeances, conseillées, dit-on, par le roi d'Espagne, Philippe II, implacable ennemi des Caraffa. D'un autre côté, la reine de Navarre, Jeanne d'Albret, fille de Marguerite de Valois et mère de Henri IV, fut sommée de comparaître à Rome, dans un délai de six mois, sous les peines ordinaires d'excommunication, de déchéance, de dégradation; menaces ridicules, dont l'unique effet était d'irriter la cour de France. Le pontificat de Pie IV est surtout remarquable par la clôture du concile de Trente en 1563. Cette assemblée avait condamné les erreurs de Luther, de Zwingle et de Calvin. Elle s'était occupée aussi, non des réformes sollicitées de toutes parts et d'abord par ses propres membres, mais au contraire de la restauration du régime ecclésiastique du moyen âge. Les maximes les plus opposées au pouvoir des rois et à l'autorité même des conciles y furent solennellement proclamées; la cour de Rome avait dicté tous les décrets appelés de discipline. Voilà pourquoi le Parlement de Paris dès 1564, ensuite les états généraux et tous les corps du royaume, à l'exception du haut clergé, s'opposèrent énergiquement et victorieusement à la publication des actes du concile de Trente.

Alexandre Médicis avait pris en 1531 le titre de duc de Toscane; un de ses parents le poignarda en 1537. Le second duc fut Côme le Grand, qui descendait d'un frère de Côme l'Ancien, et qui avait pour père Jean de Médicis dit l'Invincible, l'un des plus illustres guerriers de l'Italie. Les entreprises des Strozzi contre cette famille furent déconcertées, moins par les armes que par l'excellente conduite de Côme. La république (car ce nom s'était maintenu) prospéra, s'embellit, s'agrandit du territoire de Sienne, et s'illustra de plus en plus dans la carrière des beaux-arts. Les Vénitiens, quand leur flotte eut forcé les Ottomans à lever le siége de Corfou, prirent de l'ascendant en Europe; toutes les cours recherchaient leur alliance; ils traitèrent avec celle de Constantinople. A partir de 1540, ils demeurèrent neutres entre les Impériaux et les Français. Gênes vit éclater en 1547 la conspiration de Fiesque, et celle de Fornari trois ans après. La première est fort célèbre; peu s'en fallut que Fiesque, un jeune homme de vingt-deux ans, ne renversât le gouvernement : il tomba dans la mer et se noya au moment même du succès de ses conjurés, quand le doge Doria allait tomber sous leurs coups. Ce doge, en 1554, fit rentrer sous la domination des Génois la Corse, que San Piétro d'Ornano avait conquise au profit des Français en 1553.

Après avoir affermi dans l'île de Malte les chevaliers chassés de Rhodes par les Turcs, et dans le duché de Toscane la famille des Médicis; après avoir, en Espagne, persécuté les Maures pour les convertir, et en Allemagne publié un *intérim*, espèce de transaction entre les catholiques et les protestants, mal reçue des uns et des autres, Charles-Quint, le plus puissant et le plus habile des

princes de son temps, fatigué d'un règne brillant plein d'entreprises guerrières et politiques, abdiqua toutes ses couronnes en 1555, se confina dans un monastère de l'Estramadure, se plut même un jour à se placer vivant dans un cercueil pour assister à ses propres funérailles, et mourut en 1558. Il avait laissé le trône d'Espagne à son fils Philippe II, sa couronne impériale à son frère Ferdinand, déjà roi de Bohême et de Hongrie. Marie de Portugal, première épouse de Philippe et mère de don Carlos, était morte en 1545; la reine d'Angleterre, Marie, seconde femme du même Philippe, mourut en 1558; un troisième mariage unit le roi d'Espagne à Élisabeth, fille du roi de France Henri II, d'abord promise à l'infant don Carlos. Des persécutions religieuses en Espagne, à Naples, à Milan et dans les Pays-Bas, signalaient déjà, avant 1564, les premières années du règne de Philippe II; depuis longtemps, les consciences n'avaient redouté un aussi cruel tyran. Ce n'est pas que Charles-Quint n'eût répandu des flots de sang dans les provinces belgiques, pour y arrêter le progrès du luthéranisme et de la secte des anabaptistes : la moins regrettable victime avait été, en 1536, le prophète Bécold, dit Jean de Leyde, personnage non moins ambitieux que fanatique; mais, sous Philippe II, la proscription atteignit également les séditieux et les meilleurs citoyens. L'Inquisition et les jésuites s'établissaient partout, même en Portugal, sous les rois Jean III et Sébastien.

La double contagion de l'hérésie et du zèle persécuteur gagna la France, que les mœurs peu sévères de François Ier et la frivolité même de sa cour auraient dû en préserver. On ne lit pas sans frémir le récit des

scènes barbares exécutées en 1545 à Cabrières et à Mérindol, villes huguenotes de la Provence, qui, depuis ce temps, ne sont plus que des bourgades. François mourut deux ans après; les tailles, sous son règne, avaient augmenté de neuf millions. Les guerres avec Charles-Quint et avec Philippe II continuèrent durant les douze années où l'inhabile Henri II gouverna le royaume. Son épouse, Catherine de Médicis, nièce de Clément VII, a été, durant quarante-deux ans, le fléau des Français. La défaite des armées de Henri II à Saint-Quentin, en 1557, pouvait livrer presque toutes les provinces aux ennemis, s'ils eussent profité plus hardiment de leurs avantages. Henri n'a survécu que deux ans à ce désastre; il périt blessé par Montgommery, avec lequel il avait voulu rompre dans un tournoi une dernière lance. Par les édits de ce roi ou plutôt de sa femme, l'hérésie est punie de mort; et il est enjoint aux juges de faire arrêter tous ceux qui imploreront la justice ou la pitié en faveur des huguenots. Catherine administra l'État depuis le 10 juillet 1559 jusqu'au 5 décembre 1560, pour son fils François II, âgé de seize à dix-sept ans et dénué de toute intelligence. L'épouse de ce jeune roi, Marie Stuart, que ses intrigues et son cruel supplice ont rendue célèbre, était fille du roi d'Écosse Jacques V et de Marie de Lorraine : elle était ainsi nièce du duc François de Guise et du cardinal de Lorraine, qu'on voyait en France à la tête des plus fervents catholiques. Deux autres partis, celui des huguenots et celui des tolérants, avaient pour chef le roi de Navarre Antoine de Bourbon, son épouse Jeanne d'Albret, le prince de Condé, le connétable de Montmo-

rency, l'amiral Coligny, le chancelier de l'Hôpital, les meilleurs citoyens et les hommes les plus éclairés de cette époque, mais destinés, par les lois qui régissent les temps de troubles, à se soutenir avec peine et à succomber plusieurs fois. Au mois de mars 1560, les Guises découvrirent une grande conspiration tramée à Amboise, et qui tendait à les éloigner du gouvernement et à proclamer la liberté de conscience. Ils se vengèrent d'un complot si coupable avec une férocité encore inouïe. Cependant, dès l'année précédente, on avait pendu et brûlé beaucoup d'hérétiques, entre autres Anne du Bourg, conseiller au Parlement, magistrat intègre et révéré. Advint Charles IX, frère de François, et âgé d'environ dix ans. Catherine, déclarée régente, hésita quelque temps entre la faction des Guises et l'opinion nationale. Elle craignait l'ascendant du cardinal et de son frère : mais, en ménageant le parti qui leur était opposé, elle en détachait pourtant le connétable de Montmorency et le roi de Navarre Antoine de Bourbon, pusillanime époux d'une femme courageuse, et méprisable père d'un grand roi. Catherine ouvrit à Poissy, en 1561, entre les catholiques et leurs adversaires, un colloque où le cardinal de Lorraine se promettait de grands succès, où brilla au contraire Théodore de Bèze, et où parut Lainez, général des jésuites, qui saisissait cette occasion d'introduire en France sa redoutable compagnie. Le gouvernement proclama la liberté des consciences, à condition que les huguenots tiendraient leurs assemblées dans les faubourgs et non pas dans les villes. Un de leurs prêches ayant été troublé à Vassy par les satellites du duc de Guise, qui massacrèrent soixante per-

sonnes, la guerre civile éclata en 1562, et ensanglanta tout ce règne.

Des scènes non moins terribles se passaient en Angleterre. Débarrassé de Catherine d'Aragon, Henri VIII épouse Anne de Boulen, qu'il fait décapiter en 1536. Jeanne Seymour, sa troisième femme et la plus chérie, meurt en 1537 : la quatrième, Anne de Clèves, est répudiée; Catherine Howard, qui la remplace, périt sur l'échafaud; et peu s'en faut que Catherine Parr, épousée en sixièmes noces, n'ait le même sort. Volsey, cardinal opulent, légat hautain et ministre ambitieux, après avoir abusé de la faveur du monarque, la perdit, fut accusé et n'échappa au supplice qu'en mourant de peur. Sur de vagues soupçons de trahison, de félonie ou d'hérésie, Henri VIII immole l'évêque Fisher, et Buckingham, et Thomas Cromwell. Le chancelier Thomas Morus, l'auteur de l'*Utopie*, a le même sort en 1535, pour n'avoir pas voulu reconnaître, dans le roi, le chef de l'Église. Norfolk et Surrey sont condamnés au dernier supplice, comme suspects de correspondance avec le cardinal Polus. La même tyrannie proscrit à la fois les partisans du pape et ceux de Luther. Cent victimes périssent, pour leurs opinions religieuses, sous un monarque innovateur, schismatique, excommunié. Ainsi règnent les monarques théologiens. L'Angleterre n'a été délivrée de celui-ci qu'en 1547. Son fils Édouard, né de Jeanne Seymour, devint roi à dix ans et mourut à seize. Sommerset, oncle de ce jeune prince, régna pour lui sous le titre de protecteur, établit le protestantisme, et n'en tourmenta pas moins les consciences. Le protecteur immola son propre frère, l'amiral Seymour; mais, succom-

bant lui-même aux cabales que ses excès provoquèrent, il périt sur l'échafaud comme atteint et convaincu de félonie; il l'était du moins de tyrannie et d'homicide. Le duc de Northumberland, successeur de Sommerset dans le ministère, voulut, après la mort d'Édouard VI, élever au trône Jeanne Gray, petite-nièce de Henri VIII. Le droit de Marie, née du même Henri et de Catherine d'Aragon, parut mieux établi, quoiqu'elle eût été déclarée bâtarde. Marie commença son règne en 1553 par le supplice de Northumberland, emprisonna Jeanne Gray, et quelques mois après la fit mettre à mort, elle et son père. Durant cinq années, le catholicisme de Marie inonda de sang l'Angleterre. Dans la foule des victimes, on remarque cinquante-cinq femmes, quatre enfants, et parmi les ecclésiastiques, le primat Cranmer, qui, avant d'être condamné, eut la faiblesse de signer une rétractation. Le chancelier Gardiner, schismatique ardent sous Henri VIII, catholique intraitable sous Marie, conseillait ces atrocités pour se mettre à l'abri lui-même. Les avis plus modérés du cardinal Polus n'étaient point écoutés, quoique Marie eût quelque affection pour ce légat, et qu'elle ait été même, à ce qu'on assure, tentée de l'épouser. Elle se maria, comme nous l'avons dit, au roi d'Espagne Philippe II, sans lui donner toutefois aucune part au gouvernement de la Grande-Bretagne. Cette alliance déplaisait fort aux Anglais; mais le Parlement était accoutumé, depuis l'avénement de Henri VII, à la plus abjecte docilité : il suivait, en tout sens, les impulsions et les caprices de la cour. En 1557, Philippe II entraîna son épouse Marie à déclarer la guerre à la France : les Français, battus à

Saint-Quentin, se relevèrent, reprirent Calais, et furent défaits par le comte d'Egmont à Gravelines. On négociait, lorsque Marie cessa de vivre en 1558. Elle avait incarcéré, menacé sa demi-sœur Élisabeth, fille d'Anne de Boulen; et cette jeune princesse ne s'était garantie des derniers coups que par une prudence extrême. Parvenue au trône, Élisabeth y porta la même sagesse, rassura ses ennemis par un généreux et véritable pardon. La légitimité de sa naissance lui était contestée par quelques mécontents, et surtout par Marie Stuart, femme du roi de France François II, laquelle osait déjà prendre les armes et le titre de reine d'Angleterre. Cette Marie, après la mort de François, en 1560, retourne en Écosse et y règne. Mais la suite de ses destinées et de celles d'Élisabeth dépasserait l'an 1563, où nous nous arrêtons en ce moment.

Avant de porter nos regards au delà de ce terme, nous avons à considérer encore l'état où se trouvait l'Amérique depuis 1530. Le Pérou, occupé et dévasté par François Pizarre, gémissait sous la plus sanguinaire tyrannie. Pizarre, couvert de sang, périt en 1541, victime d'Almagro, son compagnon de brigandage. Entre les catastrophes épouvantables qu'offre partout le milieu du seizième siècle, le plus horrible spectacle est celui des sauvages du nouveau monde, en proie aux barbares de l'ancien. Mais ce nom de sauvages convenait-il en effet aux habitants du Pérou? tout porte à croire qu'ils étaient alors plus civilisés que leurs conquérants. Leurs traditions remontaient à Manco-Capac, qui, vers l'an 1100, avait été leur premier inca. Il y a quelque exagération sans doute dans ce qu'on raconte

de la sagesse de leurs institutions et de leurs mœurs : toujours paraît-il certain que les Espagnols n'avaient de supériorité sur eux que par les armes et par les vices. Arrosé du sang de ses habitants vaincus, le Pérou devint aussitôt le théâtre de la discorde des vainqueurs ; l'Espagne ne resta maîtresse que d'un désert et des trésors qu'il recelait. Un inca subsistait encore, héritier légitime d'un vaste État : les usurpateurs de ses droits lui donnèrent des lettres de grâce, et lui assignèrent pour sa subsistance un modique domaine, où il termina en fort peu d'années sa malheureuse carrière. Sa fille unique épousa un Loyola, et la conquête du Pérou se consomma ainsi vers 1560. Les mêmes horreurs se prolongeaient dans le Mexique et dans toutes les terres et îles américaines dont les Castillans s'étaient emparés. Partout le zèle religieux servait de prétexte aux crimes de l'ambition et de la cupidité ; on voulait, disait-on, réparer dans ce nouvel hémisphère les pertes que l'Église essuyait en Europe par le progrès des hérésies. Il se rencontra pourtant un évêque espagnol, Barthélemy de Las Casas, qui s'indigna de ces brigandages, osa les dénoncer à Charles-Quint, et, dans un livre sur la destruction des Indes, accuser son siècle et sa nation devant la postérité.

Les trente-sept dernières années du seizième siècle n'ont pas été moins calamiteuses. L'Amérique dépeuplée appartenait en grande partie au cruel Philippe II ; des monastères s'y élevaient, des jésuites y pénétraient ; on y établissait le plus dur esclavage, on y transportait des nègres africains, et nous sommes contraints d'avouer que cette dernière injustice, de toutes peut-être

la plus révoltante, avait été approuvée par Las Casas lui-même. Cependant c'était dans les Pays-Bas que la tyrannie de Philippe II se portait aux plus violents excès. Le cardinal de Granvelle en était à la fois l'instrument et l'instigateur : il espionnait et dominait la gouvernante Marguerite de Parme, qui semblait vouloir se conduire avec quelque modération. La fermeté de certains seigneurs, surtout de Guillaume d'Orange, et l'indignation générale forcèrent Philippe de transférer Granvelle en Franche-Comté. Cependant, après le départ de ce prélat, les auto-da-fé recommencent dans les provinces belgiques. Marguerite devient persécutrice à son tour; et l'arrivée du duc d'Albe est le signal de proscriptions nouvelles, de nouveaux supplices. Les comtes d'Egmont et de Horn sont décapités en 1567. Menacé du même sort, le prince d'Orange rassemble des troupes. La guerre civile éclate, et malgré les succès du sanguinaire duc d'Albe, la cour d'Espagne reconnaît qu'il s'est rendu par trop odieux et le rappelle. On abat la statue de bronze qu'il s'était érigée à lui-même dans la citadelle d'Anvers. Requesens, son successeur, publie une amnistie qui n'interrompt qu'un instant les troubles; car la Hollande avait résolu de secouer le joug des Espagnols. Contre l'armée des confédérés, qui se fortifiait et obtenait des avantages, Philippe II et Alexandre Farnèse, gouverneur de ces provinces, eurent recours à l'assassinat. Ils mirent à prix la tête de Guillaume d'Orange, qui, échappé au poignard de Jauréguy, périt en 1584, sous les coups d'un Bourguignon nommé Balthazar Gérard. Quoique bien jeune encore, Maurice de Nassau, fils de Guillaume, devint le chef des Bataves et se montra digne

de leur cause. Secondés par Élisabeth et par Henri IV, ils acquirent tant de force, qu'Alexandre Farnèse avait perdu tout espoir de les soumettre, lorsqu'il mourut en 1592. Philippe II lui survécut à peine six années, et le spectacle de la liberté hollandaise fut l'un de ses derniers tourments; toutefois les hostilités se prolongèrent jusqu'après 1600. En ces mêmes temps, les Hollandais avaient entrepris des navigations lointaines : ils essayaient de pénétrer par la mer septentrionale au Japon, à la Chine, aux Indes. Ils visitèrent les côtes et les îles de l'Océan Indien depuis le cap de Bonne-Espérance jusqu'à la Chine. Leur plus célèbre navigateur était Corneille Houtman, qui leur suggéra la première idée des associations appelées, depuis, Compagnies des Indes. A partir de 1595, il s'en forma plusieurs, qui toutes se réunirent en une seule en 1602.

Dans l'intérieur du royaume d'Espagne, don Carlos expira en 1568, l'une des victimes de la cruauté de son père. Ce roi, malgré sa politique si profonde, conduisit assez mal ses guerres contre la Hollande et la France et l'Angleterre; on a calculé qu'elles avaient coûté à l'Espagne cinq cent soixante-quatre millions de ducats. Mais il envahit le Portugal en 1580. Le roi Sébastien, qui avait témérairement entrepris une expédition en Afrique, y était mort à l'âge de vingt-cinq ans, sur le champ de bataille, en 1578. Son oncle, le cardinal Henri de Gand, s'était installé sur le trône, et s'y était maintenu, quoique six ou sept compétiteurs le lui disputassent : il mourut au bout de deux ans, et l'un de ses rivaux, nommé Antoine, le remplaça. Ce fut cet Antoine que détrôna Philippe II, qui, dans la liste des rois de Portugal, est appelé Philippe Ier. Un fils de ce monarque, né de sa qua-

trième épouse, Anne Marie, fille de l'empereur, lui succéda sous le nom de Philippe III, en Espagne. Les édits de ce nouveau roi expulsèrent ce qui restait de Maures dans la Péninsule, et achevèrent ainsi d'en atténuer la population, d'en ruiner pour bien long-temps l'agriculture.

L'empereur d'Allemagne, Maximilien II, cousin germain et beau-père de Philippe II, voulut être roi de Pologne, et n'y réussit pas mieux qu'à réunir les orthodoxes et les hérétiques. Le protestantisme fit chez les Allemands des progrès considérables sous son règne, et sous celui de son fils, le faible Rodolphe, dont les Polonais et les Turcs battaient les armées. Les Suisses ne craignaient plus leurs voisins, soit Allemands, soit même Espagnols, établis en Franche-Comté. La religion réformée devenait celle des cantons de Bâle, de Berne, de Zurich et de Schaffouse : Glaris et Appenzel restaient moitié protestants, moitié catholiques; le catholicisme se maintenait seul dans les sept autres cantons. Cette dissidence entraîna d'abord des troubles, et pouvait dissoudre la confédération : elle finit au contraire par l'affermir; car la diversité des opinions, quand elle ne désunit pas, éprouve et consolide l'union. Chacun des cantons suisses conservait de même une constitution intérieure, plus aristocratique chez les uns, plus démocratique chez les autres, sans que cette variété altérât l'unité, ou amoindrît la force du corps helvétique. Les traités qui lui donnèrent successivement pour alliés les Grisons, le Valais, Bienne, Mulhausen, Neufchâtel et Genève, ont été pour lui de nouveaux gages de cette tranquillité qui est la plus véritable puissance.

L'empereur ottoman, Soliman II, tenta vainement

en 1565 le siége de Malte : la valeur du grand maître Jean de la Valette et de ses chevaliers triompha des efforts des Turcs. L'année suivante, Sélim II succède à Soliman, traite avec les Vénitiens, les trompe, leur prend l'île de Chypre et se déshonore à jamais par le supplice du commandant Bragadin, qui avait glorieusement défendu la place de Famagouste. Les Vénitiens furent vengés par don Juan d'Autriche, qui, en 1571, gagna sur les Turcs la bataille navale de Lépante; les Ottomans y perdirent trente-deux mille hommes et cent soixante et une galères. Amurath III commença son règne, en 1574, par le massacre de ses cinq frères. Il enleva des provinces aux Persans, subjugua les Maronites du mont Liban, attaqua en Europe les États de l'empereur Rodolphe. Au fond, l'un et l'autre empire, celui d'Allemagne et celui de Constantinople, s'affaiblissaient sensiblement; et sans les dissensions religieuses, il est probable que l'immense étendue des États de Philippe II dans l'un et l'autre hémisphère, la force qu'acquérait l'Angleterre sous Élisabeth, celle qu'avaient rendue les Jagellons aux Polonais et Gustave Vasa aux Suédois, auraient amené quelque grande révolution dans le système européen. Sigismond II ou Auguste, le dernier des Jagellons, toléra, favorisa le protestantisme. Sa mort, en 1572, ayant été suivie d'un interrègne de deux ans, Catherine de Médicis réussit, à force d'intrigues, à faire élire l'un de ses fils, Henri de Valois. Cet étrange roi des Polonais allait, au mépris des *pacta conventa* qu'il avait signés, tyranniser les consciences, et provoquer une rébellion générale, lorsque après cinq mois de séjour à Varsovie, il s'en échappa pour venir, sous

le nom de Henri III, prolonger, comme nous le dirons bientôt, les malheurs de la France. Étienne Battori, quoique plus digne roi d'une nation qui aspirait à être libre, ne joignit point assez de modération à beaucoup de courage, d'éloquence et d'habileté. Il fit toutefois avec succès la guerre aux Russes, et disciplina les Cosaques. Sigismond III, installé sur ce même trône en 1587, était Suédois; il monta sur celui de Suède en 1593, et réunit, durant onze ans, l'une et l'autre couronne. En Suède, Éric, fils de Gustave Vasa, et son successeur depuis 1560, avait été détrôné, après huit ans de règne, par son frère Jean. Celui-ci travaillait à rétablir la religion catholique : il n'en vint pas à bout, quoique aidé par le jésuite Possevin. C'est de ce roi Jean qu'est né le Sigismond que nous venons d'apercevoir d'abord sur le trône de Varsovie, puis sur celui de Stockolm. Les Suédois ne le trouvèrent point assez disposé à respecter leurs nouvelles croyances religieuses; ils le chassèrent en 1604.

Maintenant, si nous reprenons le règne d'Élisabeth en Angleterre, nous aurons à considérer particulièrement sa conduite à l'égard de Marie, reine d'Écosse et veuve du roi de France François II. Marie épouse le lord Darnley, et se brouille avec lui en l'accusant du meurtre d'un musicien, Rizzio, pour lequel elle avait une très-grande bienveillance. Darnley est assassiné à son tour par le comte Bothwell, qui enlève Marie Stuart et devient son troisième époux. Les Écossais se révoltent : Bothwell se sauve en Danemarck. Marie signe une abdication, et son fils Jacques est proclamé roi d'Écosse, sous la régence de lord Murray. Marie se réfugie en Angleterre. Là, un procès lui est intenté;

on produit contre elle des preuves de sa complicité avec Bothwell. Cependant Norfolk conspire deux fois pour la délivrer : elle approuve un projet que Babington lui communique, et qui tend à la relever, elle et le catholicisme, sur les ruines d'Élisabeth. Celle-ci prend enfin une résolution fatale à sa propre gloire, bien plus qu'à celle de sa rivale. Quarante commissaires en 1587 condamnent Marie Stuart; les deux Chambres confirment cet arrêt; la reine d'Angleterre ne s'oppose point au supplice; mais elle contrefait l'affligée quand il est subi : on ne peut pas plus croire à la clémence d'Élisabeth qu'à l'innocence de Marie. Les détails de cette affaire prouvent qu'il s'agissait bien moins d'opinions religieuses que d'intérêts politiques et de jalousies féminines. Du reste, l'habileté de la reine d'Angleterre ne saurait être mise en doute : en même temps qu'elle soutenait les protestants d'Écosse et ceux de France, elle maintenait, par sa sagesse comme par sa modération, la tranquillité intérieure de son royaume, bannissant les jésuites, déconcertant les conspirations, prévenant les attentats. Au dehors, elle résistait à Sixte-Quint et à Philippe II, ruinait la flotte prétendue invincible des Espagnols. L'histoire ne lui doit pardonner ni la mort de Marie Stuart, ni celle du comte d'Essex, qu'elle avait chéri, qu'elle aimait toujours, mais qui lui avait donné pourtant d'assez justes sujets de plaintes. On peut attribuer à ce dernier événement la mélancolie profonde qui abrégea les jours de la reine. Avec elle, finit en 1603 la dynastie des Tudors, sous laquelle s'introduisit le protestantisme et s'accrut avec excès, et pour le malheur du trône, la prérogative royale. Ce fut entre les années 1563 et

1603 que les Anglais devinrent de grands navigateurs. Drake entreprit en 1577 le tour du globe, et l'acheva en 1580; il battit les Espagnols, leur prit des places importantes, ruina leurs établissements. Ses autres voyages, jusqu'en 1598, ont eu le même but et le même succès. Élisabeth et Drake ont fondé la puissance maritime de l'Angleterre.

Nous avons laissé la France livrée aux ravages d'une guerre civile d'autant plus affreuse que la cause en semblait sacrée. Des pacifications éphémères et toujours frauduleuses interrompaient à peine le cours des hostilités. Le prince de Condé, chef des huguenots, surprend Orléans : les catholiques gagnent les batailles de Dreux, de Saint-Denis, de Jarnac et de Moncontour. Le chancelier de l'Hôpital se voit contraint de se retirer. Il avait, dans ces temps horribles, rédigé et fait promulguer des lois sages, qui devaient perfectionner toutes les branches de l'administration intérieure. Charles IX, en 1570, signe encore une paix avec les protestants; il marie sa sœur Marguerite au jeune roi de Navarre, depuis Henri IV; il accueille même Coligny avec une affabilité que l'amiral croit sincère. Charles, à vingt-deux ans, préludait par ces fourberies aux massacres exécutés dans Paris le 24 août 1572, et durant les jours suivants dans les provinces. Faut-il compter les remords parmi les causes qui ruinèrent la santé de Charles et l'entraînèrent au tombeau dès 1574? Il se formait alors un parti mitoyen, celui des politiques, dont le but semblait être d'abaisser les Guises et d'éteindre les querelles religieuses. Le duc d'Alençon, frère du roi, et les Montmorency étaient les chefs de ce parti, dans lequel on avait ad-

mis des protestants, comme le prince de Condé et le roi de Navarre. La cour s'en alarma, et feignant de craindre pour sa propre sûreté, ordonna des arrestations et des supplices : voilà comment se repentait Charles IX expirant. Henri III, qui régnait, comme nous venons de le dire, en Pologne, s'en évade pour venir succéder à son frère. Effrayé d'abord du nombre et de la puissance des huguenots, il publie en leur faveur un édit de pacification, et bientôt après il se déclare pour la Ligue. On appelait ainsi une confédération fanatique où l'on s'engageait à procéder contre l'hérésie par la voie de la justice et des armes, où l'on déclarait ennemi de Dieu quiconque refuserait d'entrer dans cette association même. Le roi se mit à la tête d'une faction si monstrueuse, dans laquelle on remarquait, après lui, son frère le duc d'Anjou, autrefois d'Alençon, et Henri de Guise, surnommé le Balafré. Voués ainsi aux tourments et à la mort, les huguenots se mettent en défense. Henri III s'en épouvante, traite encore une fois avec eux et leur accorde des places fortes. La Ligue alors se déclare contre lui, et prend pour chef le cardinal de Bourbon, oncle de Henri, roi de Navarre. Voilà maintenant Henri III qui négocie avec les ligueurs, qui leur prodigue l'argent, qui leur donne des armes : le voilà qui proscrit les calvinistes, et qui force par là le roi de Navarre, excommunié par Sixte-Quint, à recommencer la guerre. On nomma cette guerre celle des trois Henris; c'étaient Henri III, Henri de Navarre, et Henri de Guise. Cependant il se forme, sous le nom des Seize, une nouvelle ligue parisienne, composée d'hommes distribués dans les seize quartiers de la capitale, mais unie de

sentiments à la ligue principale. Henri de Navarre défit à Courtray les troupes du roi, ou plutôt de la Ligue, commandées par le duc de Joyeuse, tandis que Henri de Guise détruisait une armée allemande qui venait au secours des huguenots. L'audace des ligueurs et surtout des Seize devient si révoltante que Henri III se détermine à la réprimer; mais les séditieux de Paris dressent des barricades, enveloppent et désarment les soldats du monarque, le contraignent à s'enfuir, livrent la ville au Balafré. Que fait alors Henri III? il signe à Rouen un édit où il promet d'exterminer l'hérésie dans tout le royaume, de n'accorder ni paix ni trêve aux hérétiques, où il déclare qu'après sa mort le trône ne pourra être occupé que par un prince catholique et résolu à ne point favoriser les réformés. Des états généraux s'ouvrent à Blois, en 1588. Henri de Guise et le clergé y demandent la publication du concile de Trente; l'avocat général Despesses s'y oppose avec une énergie à jamais honorable; et la supériorité de ses lumières déconcerte un instant ses adversaires. Les ligueurs étaient puissants dans cette assemblée; Henri III courait des dangers; il ne sut s'en délivrer qu'en faisant assassiner les Guises. A cette nouvelle, la Ligue, les Seize, la Sorbonne, les prédicateurs se portent aux derniers excès; ils déclarent que les sujets du roi sont déliés du serment de fidélité, et embastillent le Parlement, qui refuse d'adhérer à cette déclaration. Le duc de Mayenne, frère des Guises assassinés, se proclame le chef des séditieux : Henri de Navarre vole au secours de Henri III; tous les deux sont anathématisés par Sixte-Quint; mais leurs armes commençaient à triompher des rebelles, et Henri III s'était établi à Saint-

Cloud, quand il tomba sous le poignard du dominicain Jacques Clément, le 1er août 1589. Catherine de Médicis était morte deux mois auparavant, après avoir contemplé avec une froide indifférence tous les maux dont elle avait accablé les Français. Le roi de Navarre descendait de Robert comte de Clermont, l'un des fils de saint Louis. Si l'on n'a point égard aux alliances, il n'était parent de Henri III qu'au douzième degré; mais on n'en trouvait pas de plus proche; et les ligueurs n'avaient à lui reprocher que de n'être pas, comme eux, fanatique et persécuteur. Ils lui opposèrent maladroitement son oncle, le cardinal de Bourbon, âgé de plus de soixante-dix ans. Mayenne, en se déclarant lieutenant général du royaume, proclama le roi Charles X; c'était le vieux cardinal. Ce prétendu roi mourut, en 1590, dans la prison où l'avait enfermé Henri III. On songeait à faire un Charles XI d'un jeune cardinal de Bourbon, neveu du précédent. Les Espagnols, en des états tenus à Paris en 1593, osèrent proposer d'abolir l'usage appelé loi salique, et de reconnaître pour reine une infante d'Espagne qui épouserait le fils du Balafré. Mais les armes de Mayenne et des ligueurs n'obtenaient pas de brillants succès. Henri IV, vainqueur dans les journées d'Arques et d'Ivry, arrêtait lui-même la rapidité de ses triomphes sur un peuple qu'il chérissait. Quand il assiégea Paris et Rouen, il fut vaincu par le spectacle des fléaux qu'enduraient les habitants de ces deux villes. Échappé au poignard de Barrière, il abjure le protestantisme et entre dans Paris, où il est blessé par Jean Châtel; les mémoires du temps assurent que des jésuites avaient armé ces deux assassins. Henri pardonne

aux jésuites, aux ligueurs, à Mayenne; il s'efforce de les dompter par des bienfaits. En 1598 il garantit, par l'édit de Nantes, la liberté des consciences et l'égalité des droits civils. Aidé par son ami Du Plessis Mornay, puis par Sully, il établit l'ordre dans les finances, ranime l'industrie, et ramène la prospérité. Après avoir repoussé les Espagnols, il concilie, dans le traité de Vervins, la gloire nationale avec les intérêts de l'Europe entière. Un divorce le délivre en 1599 de Marguerite de Valois; Gabrielle d'Estrées meurt, et le siècle se termine par un second mariage de Henri, presque aussi malheureux que le premier : il épousait Marie de Médicis.

C'était la fille de François Marie de Médicis, grand-duc de Toscane depuis 1574 jusqu'en 1587, sous qui l'académie della Crusca fut instituée en 1582. Son frère Ferdinand Ier lui succéda, et se débarrassa du chapeau de cardinal pour épouser la fille du duc de Lorraine. Ferdinand se montra bienfaisant, affable, et l'ami de ses concitoyens plutôt que leur maître. Le duc d'Urbin, Gui-Ubald II, était mort en 1574, après avoir paisiblement régné trente-six ans, si c'est régner en effet que de gouverner un si faible État, sous la protection et le bon plaisir des grands rois. Le dernier duc d'Urbin, Marie-François II, légua son duché au saint-siége. Vous voyez comment se distribuait l'Italie à la fin du seizième siècle : Naples appartenait au roi d'Espagne, Milan à l'empereur; les Médicis gouvernaient la Toscane; les républiques de Gênes et de Venise subsistaient; presque tout le surplus formait le domaine de la cour de Rome. On compte sept pontifes souverains de 1566 à 1600 : Pie V, qui avait été inquisiteur

sous son prédécesseur Paul IV, et qui le fut quelquefois encore étant pape, faisant brûler des hérétiques, persécutant la plupart des hommes de lettres de l'État romain comme suspects d'hérésie, donnant, par la condamnation de certaines propositions de Michel Baius, le premier signal d'une longue querelle sur la prédestination et la grâce, amplifiant la bulle *In cœna domini*, se disant le distributeur des trônes, et en quelque sorte le nomenclateur des princes comme Adam l'avait été des animaux, vénérable d'ailleurs par des vertus qui l'ont fait mettre au nombre des saints; ensuite, Grégoire XIII, qui approuva la Saint-Barthélemy, mais qui ne gratifia les ligueurs que d'indulgences, menue monnaie du saint-siége, disait alors le cardinal d'Este, et qui, en 1582, opéra l'utile réforme du calendrier, dont je vous ai plusieurs fois entretenus; puis, le célèbre Sixte-Quint, vieillard sanguinaire, gouvernant par les supplices, agitant les autres États de l'Europe sans profit pour le sien, professant une haute estime pour Élisabeth et Henri IV, qu'il excommuniait, un mépris profond pour les ligueurs, qu'il secondait, épiant les occasions d'affaiblir et de renverser Philippe II, contre lequel il n'osait rien entreprendre; après lui, Urbain VII, Grégoire XIV, et Innocent IX, qui, entre eux trois, n'ont porté la tiare que quinze à seize mois, mais dont l'un néanmoins, Grégoire XIV, eut le temps d'anathématiser Henri IV, d'encourager la Ligue, et de lever une armée de brigands qui ravagea quelques provinces de France; enfin, Clément VIII, qui aima mieux absoudre Henri converti, et, comme dit sa bulle, *le réhabiliter dans sa royauté*, que de le voir régner et prospérer malgré le saint-siége. Ce

dernier pape, après la mort d'Alphonse d'Este, s'empara du duché de Ferrare, au préjudice de l'héritier légitime, César, qui fut excommunié. Clément VIII publia, en 1592, la première édition authentique et officielle de la *Vulgate* ou version latine de la Bible; il supprima, comme fautive, celle que Sixte-Quint avait publiée deux ans auparavant.

Les travaux littéraires des quarante dernières années de ce siècle sont innombrables, surtout si nous y comprenons ceux dont la théologie, soit hétérodoxe, soit orthodoxe, a été l'objet. Les sectes se multipliaient de toutes parts. Outre les luthériens, les zuingliens, les calvinistes et les disciples de Socin, qui rejetait presque tout mystère, on distinguait jusqu'à treize espèces d'anabaptistes, vingt-quatre de confessionnistes, neuf de sacramentaires, et je ne sais combien d'autres. Chacune de ces sectes écrivait, et l'on écrivait contre elle. Entre les théologiens catholiques, Baronius et Bellarmin, tous deux cardinaux, tiennent les premiers rangs. On doit au premier un immense corps d'annales ecclésiastiques, utile et instructif malgré de fréquentes erreurs, surtout en chronologie. Bellarmin, controversiste infatigable, a réfuté tous les hérétiques, et soutenu imperturbablement toutes les prétentions de la cour de Rome. La société de Jésus, à laquelle appartint Bellarmin, revendique plusieurs autres docteurs du même temps, par exemple, Sanchez et Molina, tous deux Espagnols. Le premier est auteur d'un énorme traité du sacrement de mariage; c'est du second que vient le nom de Molinistes, par lequel on désigne ceux qui professent, relativement à la grâce et au libre arbitre, des opinions opposées à celles de saint Augustin et de saint Thomas.

Pour rentrer dans les genres profanes, je nommerai d'abord des jurisconsultes célèbres, Cujas, François Hotoman et Pierre Pithou, tous trois nés en France. Le Toulousain Cujas est le fondateur d'une quatrième école, après celles d'Irner au douzième siècle, d'Accurse au treizième et de Barthole au quatorzième. Les textes recueillis par Irner avaient été commentés par Accurse, et noyés par Barthole dans un déluge de doctrines gothiques : Cujas s'efforça d'éclairer la jurisprudence par la littérature et par l'histoire; il ouvrit aux hommes de loi une route honorable, une carrière véritablement savante. François Hotoman, dont les connaissances historiques étaient aussi fort étendues, avait embrassé la religion réformée. Il professait le droit à Bourges en 1572; ses élèves le sauvèrent des massacres du mois d'août. Pierre Pithou courut de plus grands dangers à Paris, à cette même époque; depuis, il abjura le protestantisme, et n'en fut pas moins un ardent défenseur des libertés de l'Église gallicane. Son traité sur cette matière importante a obtenu l'autorité d'un code; il est cité, non-seulement dans les plaidoyers, mais dans les lois mêmes. Ambroise Paré, calviniste aussi en 1572, mais premier chirurgien de Charles IX, fut, par une grâce spéciale de ce prince, excepté de l'extermination générale; son ouvrage, écrit en français avec beaucoup de méthode et de clarté, a eu longtemps de la vogue. Toutefois, c'était l'Italie qui possédait alors les meilleurs médecins : là, Mercuriale, André Césalpini, Prosper Alpino, appliquaient à la médecine, le premier, une érudition riche et solide; les deux autres, une étude approfondie des végétaux. Aldrovandi, à Bologne, embrassait toutes les parties de l'histoire

naturelle : le recueil de ses œuvres est immense; Buffon dit qu'on le réduirait au dixième, en retranchant les inutilités; mais qu'à cette prolixité près, qui est accablante, les distributions y sont sensées, les divisions bien marquées, les descriptions assez exactes, monotones et fidèles. L'Italie a vu naître aussi Jérôme Cardan, esprit pénétrant et bizarre, qui ne recueillait les connaissances acquises avant lui que pour les dénaturer et leur imprimer la teinte de son imagination vive, de ses idées originales; auteur peu instructif, après s'être enrichi lui-même d'une vaste instruction; pouvant très-bien écrire, s'il eût moins écrit; et curieux encore, précisément parce qu'en parcourant la nature entière, il amasse tout, n'assortit rien, ne compose aucune théorie générale. Les sciences étaient cultivées jusque dans le Nord : le Norwégien Tycho-Brahé, quoiqu'il ait contredit le système de Copernic, est pourtant, dit M. de la Place, l'un des plus grands observateurs qui aient existé : il a donné de la précision aux instruments, aux procédés, aux détails de l'astronomie. Le jésuite allemand Clavius eut part à la réforme grégorienne du calendrier. L'algèbre, ébauchée par les Arabes, acquit en France plus d'étendue et des formes plus heureuses entre les mains de Viète. Ramus, qui fut en 1551 professeur au collége royal de France, et en 1572 l'une des victimes de la Saint-Barthélemy, s'était occupé d'arithmétique, de géométrie, de grammaire et de philosophie : il avait osé substituer quelques préceptes raisonnables aux routines syllogistiques de l'Université parisienne; traduit en justice pour ses méfaits en dialectique, il avait été solennellement condamné *avec inhibition expresse d'user à l'avenir de telles medi-*

sances et invectives contre Aristote ne autres auteurs reçus et approuvés. Le Limousin Muret, littérateur très-distingué, flattait les hommes puissants, bénissait élégamment les persécuteurs. Je vous ai plusieurs fois parlé de Joseph Scaliger, comme créateur de la science chronologique; il était né à Agen, d'un père italien, de ce Jules César Scaliger que nous avons rencontré au milieu du siècle. A l'époque où nous sommes parvenus, Sigonius honorait l'Italie; Buchanan, l'Écosse; Juste Lipse, les Pays-Bas; Isaac Casaubon, Genève : ces quatre auteurs, dont l'érudition, le zèle et les talents enrichissaient différentes branches de l'histoire et de la littérature, ont écrit en langue latine, et il en est de même de tous ceux que je viens de nommer, à l'exception d'Ambroise Paré, et de quelques productions de Ramus, de Muret et de Pierre Pithou.

Cependant la littérature italienne était arrivée à son plus haut degré de fécondité. Un seul nom, celui du Tasse, éclipse ici tous les autres : il se place immédiatement au-dessous de ceux d'Homère et de Virgile, et ne permet de rappeler, après lui, que celui du Portugais Camoëns, qui, vers ces mêmes temps, ouvrait avec éclat une nouvelle littérature, et consacrait à la gloire de son ingrate patrie un monument immortel. Shakspeare débutait en Angleterre, où son génie allait élever un théâtre informe et sublime. L'art dramatique ne prenait pas cet essor chez les Français; mais il sortait pourtant du cercle des moralités et des mystères. Jodelle, Robert Garnier, Antoine Baïf aspiraient à imiter Sénèque et Térence. La France admirait alors, dans Ronsard, le premier astre d'une pléiade poétique; les autres étaient Jodelle, Baïf, Belleau, Dorat, du Bellay, Ponthus de

Thyard : il y a longtemps que tous ces soleils sont éteints. Mais Boileau se souvenait encore de Desportes et de Bertaut, et il n'a pas fait oublier Regnier. Malherbe enfin s'était annoncé, avant 1600, par ses stances à Duperrier et par son ode à Marie de Médicis ; il avait retrouvé le genre lyrique, et créé une nouvelle langue poétique. La prose française nous offre dès lors les traductions d'Amyot, le traité de politique de Bodin, les *Vies* de Brantôme, les *Recherches* d'Étienne Pasquier et l'un des chefs-d'œuvre de l'art d'écrire, les *Essais* de Michel Montaigne. Philosophe, non de profession, mais par nature, sans programme et sans système, observant toujours et n'enseignant jamais, Montaigne laisse errer sa pensée et sa plume à travers tous les sujets qu'elles rencontrent : jamais on ne s'est aventuré avec un tel bonheur. Cet admirable recueil d'idées justes, de traits ingénieux, d'expressions naïvement énergiques, donnerait une trop haute idée des lumières du seizième siècle : on risque moins de s'en exagérer l'étendue, en ouvrant les livres des docteurs.

L'art typographique, inventé au milieu du quinzième siècle, a prospéré dans tout le cours du seizième, et fourni d'inépuisables aliments à l'instruction et aux controverses ; il a illustré plusieurs familles : celles des Alde et des Junte en Italie, des Gryphe à Lyon, des Estienne à Paris. La plupart de ces imprimeurs célèbres étaient en même temps des hommes de lettres fort distingués. Tel fut surtout Henri Estienne, qui, persécuté par les moines, proscrit et ruiné, mourut à l'hôpital de Lyon en 1598. On dit que l'infortune avait égaré sa raison, comme celle du Tasse. Henri Estienne a pris une place éminente parmi les hellénis-

tes par son riche dictionnaire de la langue grecque, qui se réimprime aujourd'hui en Angleterre. Je ne veux rappeler, entre ses autres ouvrages en latin et en français, que celui qu'il publia en cette dernière langue sous le titre d'*Apologie pour Hérodote*; c'est une satire amère et un tableau instructif des mœurs, des opinions et de la crédulité de son siècle.

DOUZIÈME LEÇON.

DIX-SEPTIÈME SIÈCLE DE L'ÈRE VULGAIRE.

Messieurs, le dix-septième siècle est en possession de recevoir des hommages qui sont dus, en effet, aux chefs-d'œuvre dont il a enrichi les lettres et les arts en France, la littérature et la philosophie en Angleterre. Quelques noms suffisent à la gloire immortelle d'un siècle et d'un peuple quand ces noms sont ceux de Corneille, Molière, la Fontaine, Racine et Boileau, de Pascal, Bossuet, la Bruyère et Fénelon. C'était aussi un imposant spectacle que celui de la nation anglaise, saisissant, après les malheurs et les crimes d'une révolution et d'une dictature, le seul fruit qui puisse en être le dédommagement ou l'excuse, je veux dire la liberté publique, fondée sur des lois sages et prévoyantes. Ce peuple entreprenant et penseur effrayait déjà ses voisins, par le développement de sa puissance industrielle, commerciale et maritime; il se créait, au sein des orages, et cultivait ensuite, à l'abri des lois, une littérature forte et féconde, qui n'est la copie d'aucune autre, et une philosophie, qui, dans le cours de l'âge suivant, est devenue celle de l'Europe et de l'Amérique. Mais, si nous envisageons à la fois tous les peuples et tous les genres de travaux et de connaissances, la prééminence de ce dix-septième siècle sur celui qui l'a précédé et sur celui qui l'a suivi, pourra nous sembler douteuse. Peut-être y remarquerons-nous, à certains égards, des directions moins sûres, une marche plus lente et quelques

mouvements rétrogrades. Quoi qu'il en soit, c'est la chronologie positive de cet âge que nous avons à étudier; pour la mieux saisir, nous distinguerons quatre périodes : la première se terminera en 1625, à la mort du roi d'Angleterre Jacques Ier et du stathouder Maurice de Nassau; la deuxième, vers 1650, peu après la paix de Westphalie, la mort de Charles Ier à Londres et les troubles de la Fronde à Paris; la troisième, en 1685, époque de la révocation de l'édit de Nantes, et, chez les Anglais, de l'avénement de Jacques II; la quatrième ne comprendra que les quinze dernières années du siècle, et se terminera par l'installation d'un petit-fils de Louis XIV sur le trône d'Espagne.

En 1600, les Indes occidentales et orientales continuaient d'attirer la curiosité et la cupidité des Européens. Les Espagnols et les Portugais s'efforçaient de maintenir et d'agrandir leurs anciens établissements dans l'un et l'autre hémisphère; le désir d'en former de pareils entraînait, à travers les mers, des Français, des Anglais, surtout des Bataves. Une compagnie instituée en Bretagne en 1601 expédia deux navires, que Pyrard de Laval conduisit aux îles Maldives : ce navigateur a visité aussi les Moluques et le Brésil. Girard le Flamand commanda les vaisseaux qu'une autre société française envoya en 1616 et en 1619 à l'île de Java. De 1607 à 1616, les Anglais Hudson et Baffin découvrirent, au nord-ouest de l'Amérique, les deux grandes baies qui portent leurs noms. Raleigh, qui avait découvert la Guiane en 1596, y retourna en 1616; mais comme il n'en rapporta point les trésors qu'en attendait Jacques Ier, ce prince fit revivre contre

lui une accusation injuste et surannée : Raleigh est décapité en 1618. Ces cruelles erreurs du pouvoir interrompent à chaque instant l'histoire des progrès de l'espèce humaine. Sans attribuer à ce fait plus d'influence qu'il n'en devait avoir, on peut remarquer pourtant que le goût des Anglais pour les voyages, si ardent sous Élisabeth, s'est fort refroidi sous les Stuarts; sans doute à cause des troubles intérieurs, peut-être aussi parce que ces princes ne sentaient point assez l'importance de ces entreprises. Chez les Hollandais, Spilberg fut chargé de conduire une expédition qui, par le détroit de Magellan, gagna les Indes, et dont le but politique était d'affaiblir la puissance espagnole, alors si fatale aux deux mondes. Lemaire et Schouten, autres Bataves, passèrent, le long de la terre de Feu, le détroit qui a reçu le nom du premier, et doublèrent le cap qui prit le nom de Horn, emprunté de la patrie du second. Cependant une vaste région apparaissait au sud de l'Asie; elle fut appelée Nouvelle-Hollande : c'est la portion la plus considérable de ce que les géographes nomment aujourd'hui terres australes, monde maritime, océanique ou cinquième partie du globe. La découverte en est due au dix-septième siècle, et particulièrement aux vingt-cinq premières années.

Zéangir régnait alors dans l'Inde; il faillit être détrôné par ses enfants. La Perse s'agrandissait sous un monarque habile, valeureux et cruel, Schah-Abbas, surnommé le Grand : ses conquêtes sur les Mongols et sur d'autres peuples reculèrent les limites de ses États; les Anglais l'aidèrent à ruiner quelques établissements portugais. Il était craint des Ottomans, gouvernés par

Achmet. Moins sanguinaire et plus paisible que ses prédécesseurs, Achmet conclut un traité avec les Persans et avec l'empereur d'Allemagne Rodolphe II.

Les Polonais, les Suédois et les Danois ne cessaient point de ravager les provinces russes, où l'ignorance était si épaisse que presque tout imposteur qui voulait se donner pour héritier du trône, pouvait espérer du succès, pour peu qu'il eût d'audace et d'astuce : on y voit paraître plusieurs faux Démétrius ou Dmitri; mais, en 1613, commence une dernière série de czars; ce sont ceux de la maison de Romanof, aujourd'hui régnante. La Suède resta en guerre avec tous ses voisins sous son roi Charles IX, de 1604 à 1611, et ensuite sous Gustave-Adolphe; mais celui-ci humilia le Danemarck, s'empara de la Prusse, parcourut l'Allemagne en conquérant, et passa pour le plus grand capitaine de cette époque. Le Danemarck était gouverné par Christiern IV, dont le règne, remarquable par sa longue durée (car il s'étend de 1588 à 1648), l'est aussi par les guerres qui épuisèrent l'État, par des établissements littéraires, par une expédition à la côte de Coromandel, enfin par une ligue protestante contre la maison d'Autriche. Christiern en fut le chef, et depuis ce prince, la religion luthérienne est restée dominante chez les Danois. Le catholicisme reprenait, sous la dynastie Stuart, de l'influence en Angleterre, et le goût de Jacques I[er] pour les controverses théologiques présageait des troubles. Le Parlement profita de la faiblesse du monarque pour reconquérir du pouvoir; tous les mécontents s'enhardirent. Les catholiques, frustrés des espérances qu'ils avaient placées dans le fils de Marie Stuart, tramèrent, en 1605, la conspira-

tion des poudres. Une explosion soudaine les devait délivrer du roi, du Parlement, de tous leurs principaux ennemis. Ce complot fut découvert, avoué, puni : les jésuites ont toujours honoré la mémoire de leur confrère Garnet, qui en avait été déclaré l'auteur ou le complice. D'autres procès pour crimes d'État continuent l'histoire de ce règne. J'ai parlé de Raleigh; Bristol, négociateur habile et désintéressé, devint la victime des intrigues de Buckingham, qui provoqua une rupture entre les cours de Londres et de Madrid. Shakspeare et Bacon composèrent, du temps de Jacques Ier, une grande partie de leurs immortels ouvrages; mais ce roi n'a inspiré ni secondé leur génie. On est d'ailleurs forcé d'avouer que la conduite politique de Bacon n'a point été honorable : sous Élisabeth, il approuva la condamnation du comte d'Essex, son bienfaiteur. Courtisan de Jacques Ier et encore plus de Buckingham, il obtint, pour prix des plus basses adulations, les titres de chancelier et de garde des sceaux, de baron de Verulam et de comte de Saint-Albans. La Chambre des communes se plaignit de la corruption de la chancellerie : accusé d'exactions honteuses, convaincu au moins d'avoir accepté beaucoup de présents, Bacon se vit condamné à une amende de quarante mille livres sterling, destitué de ses charges et enfermé à la tour de Londres. Le roi lui fit grâce de l'amende et lui rendit la liberté; mais Bacon, heureusement pour sa gloire et pour celle de l'esprit humain, ne rentra point dans les affaires. Sa disgrâce l'a transformé de vil ministre en philosophe illustre : jusqu'en 1626, époque de sa mort, il consacra ses loisirs à des recherches profondes. Il osa recommencer l'édifice des

connaissances humaines, ou du moins tracer le plan qu'il fallait suivre pour les refaire. Il vit, dans les propositions générales qui leur servaient de préliminaire, la source de toutes les erreurs; et dans l'observation, l'expérience et le calcul, les instruments que nous offre la nature pour l'étudier elle-même. Bacon enseigna l'usage de ces trois moyens; il esquissa même un tableau provisoire de toutes les sciences, tant de celles qu'on avait si mal faites que de celles qui n'existaient pas encore; il les distribua toutes entre trois facultés intellectuelles, la raison, la mémoire et l'imagination. Ne cherchons pas dans ses livres un corps de doctrine : la mission qu'il a parfaitement remplie était d'ouvrir des routes nouvelles; il guide, il éclaire plus et mieux qu'il n'enseigne. Outre ces grandes analyses philosophiques, le recueil de ses œuvres contient des essais ou mélanges de politique et de morale, et une histoire ou plutôt un long panégyrique du roi Henri VII; et quoique ces dernières productions se ressentent du chancelier autant que du philosophe, elles décèlent souvent encore le talent de Bacon et la hauteur de son génie. Le calcul acquérait alors un instrument qui devait le rendre plus rapide et plus puissant par cela même : l'Écossais Néper inventait les logarithmes; il en publiait le premier essai en 1614.

Cependant le roi de France Henri IV, médiateur entre le pape et les Vénitiens, entre l'Espagne et la Hollande, avait obtenu les hommages de l'Europe. Tout guerrier et tout victorieux qu'il était, il aspirait à fonder la paix perpétuelle; et néanmoins il vivait environné d'ennemis dans sa maison, dans sa cour, dans sa capitale. Biron complote, avec les cabinets de Madrid

et de Turin, le rétablissement du gouvernement féodal et le détrônement de Henri. La faction des ligueurs n'était pas éteinte; de son sein s'élance Ravaillac, qui, le 14 mai 1610, plonge dans le cœur de Henri un poignard aiguisé par le fanatisme. Louis XIII, fils de Marie de Médicis, ne régna point : il a été successivement gouverné par sa mère, par de Luynes et par Richelieu. Mais sa mère elle-même n'était régente que de nom : l'ineptie et les vices de cette princesse la livraient aux hypocrites et aux intrigants. Ceux qui avaient le plus d'ascendant sur elle étaient le Florentin Concini, qu'elle fit maréchal, et sa femme Éléonore Galigaï. Des états généraux tenus en 1614 n'amenèrent aucun résultat : le cardinal du Perron y redemanda en vain la publication du concile de Trente; le tiers état s'y opposa victorieusement. Après la clôture de cette assemblée, le Parlement de Paris prétendit s'investir du droit d'examiner les lois et de les modifier avant de les enregistrer. Il échoua dans cette entreprise, que les grands du royaume ne voulurent pas seconder. Ces grands cabalèrent; ils allumèrent plusieurs petites guerres civiles. Ils semblaient avoir pour chef Henri, prince de Condé, inhabile personnage, que la cour fit arrêter. De Luynes, l'un des favoris de l'oisif Louis XIII, gagnait ses bonnes grâces en lui dressant des oiseaux de proie, et le disposait à s'affranchir de l'empire de Concini et de la reine mère. Concini fut assassiné, sa femme brûlée comme magicienne, et Marie de Médicis reléguée à Blois. Cette révolution de cour est de l'an 1617, et depuis lors régna de Luynes jusqu'au 15 décembre 1621, jour de son décès : il devint opulent, duc et pair, maréchal de France, connétable. De

nouvelles révoltes éclatèrent, et quelquefois la reine mère parut en être, non pas l'âme, mais le centre. Elle rompit, se raccommoda, se rebrouilla avec son fils, qui la craignait et l'offensait avec la même faiblesse. Menacés par la cour et peu favorisés de la plupart des grands, les calvinistes prirent les armes, et soutinrent à Montauban un siége que Louis XIII se vit obligé de lever. Marie de Médicis et de Luynes avaient contribué, l'un après l'autre, à la fortune de Richelieu, évêque de Luçon. Ce prélat néanmoins n'avait encore, en 1621, qu'une grande influence, et ne parvint qu'en 1624 au pouvoir souverain, auquel aspirait sa vaste ambition. Cet intervalle est une sorte d'interrègne : le gouvernement reste sans force, Marie rentre au conseil, les seigneurs continuent de s'agiter et d'intriguer, les protestants s'emparent de Montpellier, et obtiennent une paix honorable; on confirme leurs priviléges, on prodigue les honneurs et l'argent à leurs chefs; Lesdiguières devient connétable; la Force, maréchal de France, avec un présent de deux cent mille écus : Rohan reçoit huit cent mille livres. Mais, à dater de 1624, Richelieu devient roi; le tableau de son règne ne s'offrira que dans la seconde section du siècle. Durant les vingt-cinq premières années, l'histoire littéraire de la France n'est pas sans intérêt. Le talent de Malherbe se mûrit, et ce grand poëte imprime un noble caractère à notre langue. En prose, Olivier de Serres publie son *Théâtre d'agriculture;* Pierre de l'Étoile rédige ses *Journaux :* Du Perron, d'Ossat, Jeannin, Mornay, Sully et d'autres hommes d'État écrivent des mémoires historiques. Le véridique et judicieux de Thou compose un grand corps d'annales qui, depuis l'an 1543 jusqu'en

1607, embrasse tous les pays et les événements de toute nature. Un nouveau genre de romans, beaucoup trop fécond depuis, s'annonce par l'*Astrée* d'Honoré d'Urfé. Ainsi les progrès de l'art d'écrire et ceux même des sciences politiques sont déjà sensibles, au sein d'un peuple si longtemps déchiré par les factions, et, depuis 1610, si déplorablement gouverné.

Mathias d'Autriche devint, en 1612, empereur d'Allemagne; il était, ainsi que Rodolphe II son prédécesseur, fils de Maximilien second. En 1618, commencent les troubles religieux de la Bohême, où l'archevêque de Prague et l'abbé de Braunau faisaient démolir les temples des protestants. L'orage grossit, éclata sous l'empereur Ferdinand II; les Bohémiens se donnent à Frédéric, électeur palatin. En Hollande, les hostilités avec la branche autrichienne d'Espagne avaient continué jusqu'en 1609 : à cette époque, on signa une trêve de douze ans. Mais, affranchis de la domination espagnole, les Hollandais ne surent pas se préserver du fléau des dissensions théologiques : les querelles des Arminiens et des Gomaristes sur la prédestination entraînèrent des proscriptions insensées. Maurice, qui de stathouder voulait se faire prince souverain, et qui redoutait l'opposition du pensionnaire Barneveldt, jura la perte de ce vertueux citoyen, à qui l'on devait la trêve et la liberté. Barneveldt périt sur l'échafaud en 1619, à l'âge de plus de soixante-dix ans. Peu s'en fallut que son ami Grotius, célèbre par tant de savants écrits, ne subît la même destinée; il dut son salut à l'adresse et au dévouement de son épouse. Six ans après, Maurice cessa de vivre et de se venger : son frère Henri Frédéric le remplaça dans le stathouderat, en 1625.

Philippe III portait, depuis 1598, le titre de roi d'Espagne; le duc de Lerme, qui gouvernait pour lui, essuya une disgrâce en 1618, se fit cardinal, et laissa les affaires entre les mains de son fils, le duc d'Uzéda, qui ne les conduisit pas beaucoup mieux. Trois ans après, à l'avénement de Philippe IV, d'Uzéda et son père furent arrêtés, et le comte d'Olivarès débuta dans le ministère par des règlements utiles, par une conduite sage qu'il ne soutint pas longtemps. Olivarès a régné sur les Espagnols à peu près en même temps que Richelieu en France. Naples appartenait toujours au roi d'Espagne, et s'obstinait pourtant à repousser l'Inquisition. Cet affreux tribunal s'établit à Gênes en 1625. Il ne restait en Italie de liberté ou d'indépendance qu'à Venise. L'emprisonnement d'un chanoine de Vicence et de l'abbé de Nerveza, des décrets portant défense aux ecclésiastiques d'acquérir des biens-fonds et de bâtir de nouvelles églises sans la permission du sénat, brouillèrent la république vénitienne avec le pape Paul V, qui la mit en interdit. Henri IV accommoda cette affaire, dont le fruit, pour Venise, était de s'être débarrassée des Jésuites; mais ils y sont rentrés depuis. Le gouvernement vénitien découvrit et réprima en 1618 la conjuration tramée contre lui par le duc d'Ossonne et par Bedmar. C'est un point d'histoire qui restait à bien éclaircir, et sur lequel M. Daru vient de verser beaucoup de lumières. Ce pape Paul V, qui eut des démêlés si violents avec les Vénitiens, était de la famille Borghèse; l'église de Saint-Pierre a été achevée sous son pontificat, et le nom de ce pontife se lit sur le frontispice. Paul V concourut à troubler l'Angleterre par deux brefs où il défendait aux catholiques

de prêter au roi le serment d'allégeance; il renouvela la bulle *In cœna Domini*, et l'augmenta d'un surcroît d'anathèmes. Il a fait écrire par des Jésuites et par d'autres théologiens des traités en faveur de la toute-puissance pontificale, et dans lesquels on soutenait que le pape, monarque de l'Église, pouvait excommunier, déposer, occire les rois. Les chaires retentissaient, même à Paris, de ces effroyables maximes. L'autorité civile avait pour défenseurs deux Écossais, Guillaume et Jean Barclai, l'Italien Antoine de Dominis; et en France l'avocat général Servin, surtout Edmond Richer, qui combattit avec beaucoup de modération les opinions ultramontaines, et n'en fut pas moins victime de son zèle pour les libertés gallicanes. J'écarte plusieurs autres théologiens; et, comme j'ai déjà indiqué les auteurs qui cultivaient le plus honorablement les études profanes en France et en Angleterre, il ne me reste à nommer, dans cette première partie du dix-septième siècle, que les savants et les littérateurs alors célèbres en Allemagne, en Espagne et en Italie.

Cluvier, né à Dantzick en 1580, s'est livré à de profondes recherches pour faire connaître l'antique état de la Germanie, de l'Italie et de la Sicile : son *Introduction à la géographie universelle, ancienne et moderne*, a été longtemps le meilleur livre élémentaire pour ce genre d'études, malgré de nombreuses inexactitudes dans les démarcations et dans les nomenclatures. Le nom beaucoup plus illustre de Képler est une époque dans l'histoire de l'astronomie. « C'est, dit M. de « la Place, un de ces hommes rares que la nature « donne de temps en temps aux sciences, pour faire « éclore les grandes théories préparées par les travaux

« de plusieurs siècles. » Képler, après avoir trouvé les lois mathématiques qui régissent les mouvements des corps célestes, mourut dans la misère, à Ratisbonne, où il était venu solliciter, auprès de la diète, les arrérages d'une pension mal payée. Les astrologues n'avaient point à se plaindre de cette inexactitude et de cette parcimonie : leurs prédictions, invoquées et accueillies dans presque toutes les cours, étaient magnifiquement récompensées. Vers ce même temps, Mariana écrivait l'histoire d'Espagne : les Jésuites, ses confrères, l'ont égalé à Thucydide et à Tacite; et quoique les bons critiques l'aient moins loué, on a réimprimé plusieurs fois et son texte latin, et la version castillane qu'il en a donnée lui-même. La littérature espagnòle avait fourni un très-grand nombre de romans de chevalerie : on lui dut, en 1604, celui qui appréciait et ensevelissait tous les autres, cet admirable *Don Quichotte*, création aussi pure que hardie, dont aucun modèle, aucun essai n'existait dans l'antiquité, et qui, puisée dans les plus ridicules fictions du moyen âge, doit être à jamais admirée parmi les monuments du génie moderne. Cervantes, l'auteur de ce chef-d'œuvre, a laissé, de plus, des contes ou nouvelles, et quelques pièces de théâtre. Lope de Véga, qui agrandissait ce dernier genre en Espagne, a poursuivi sa carrière au delà de 1625. Guarini et Marini achevaient la leur au delà des Alpes, et prolongeaient les derniers jours de la poésie italienne. Les guerres civiles de France sont l'objet d'un ouvrage italien en prose : Davila, qui le composait entre 1600 et 1620, est partial et intolérant; il préconise Catherine de Médicis, en l'honneur de laquelle il prend lui-même le prénom de Catherine; il se donne pour plus instruit

qu'il ne peut l'être, n'étant né que quatre ans après la Saint-Barthélemy, et cependant il possède si bien l'art d'enchaîner et de peindre les faits, qu'il trouve encore des lecteurs. Fra Paolo Sarpi a écrit, dans un autre esprit et avec plus de liberté, l'*Histoire du concile de Trente* : il opposait ce grand ouvrage à un libelle intitulé *Squitinio della libertà veneta*, et publié contre les Vénitiens au moment de leur querelle avec Paul V. C'était, a-t-on dit, donner un coup de massue en échange d'un soufflet. Cette histoire est en effet très-offensive; et l'on recommande de lire, en compensation, celle que Pallavicini, cardinal et auparavant Jésuite, a mise au jour vers le milieu du dix-septième siècle.

Nous allons porter nos regards sur la seconde période, c'est-à-dire, de 1625 à 1650. Là se placent les pontificats de Barberini ou Urbain VIII, et de Pamphili ou Innocent X. Urbain, qui donna aux cardinaux le titre d'éminence, refusait à Louis XIII celui de roi de Navarre. Ce refus, dont il y a d'autres exemples, avait pour cause l'ancienne excommunication et déposition de Jean d'Albret par Jules II. Le Parlement n'a point consenti à l'enregistrement de plusieurs bulles où l'on remarquait cette omission. François Marie de la Rovère, dernier rejeton de cette maison, fit présent au saint-siége du duché d'Urbin et de quelques autres territoires. Mais Richelieu avait les yeux ouverts sur les projets d'Urbain VIII : il signifia à la cour de Rome que celle de France n'entendait point dépendre d'elle, et fit brûler un livre de Santarelli, Jésuite italien, qui attribuait au pape le droit de soumettre les rois à des peines temporelles et de les déposséder. L'ouvrage de Pierre de Marca sur la *concorde du sacerdoce et de*

l'empire parut à la même époque, et déplut si fort à la cour de Rome qu'elle refusa de confirmer la nomination de l'auteur à un évêché. Dans la suite, l'érudit et intrigant de Marca convoita le chapeau de cardinal, et démontra l'infaillibilité du pape. Rome ne pouvait plus déclarer une guerre ouverte qu'à de très-petits princes. Urbain VIII la fit au duc de Parme, le cita, l'excommunia, s'empara de son duché de Castro, qu'il fallut rendre après quatre ans de débats et de combats. Cette guerre mal éteinte se ralluma sous Innocent X, auquel il était réservé de confisquer, saccager et raser cette place : sur ses ruines, le pape éleva une colonne qui portait l'inscription, *Ici fut Castro*. Une révolution ayant placé sur le trône de Portugal Jean de Bragance, dont les ancêtres avaient été dépouillés par Philippe II, l'indolent Philippe IV eut recours, non pas aux armes, mais à la cour romaine. Innocent X se déclara d'abord contre l'indépendance du Portugal; mais, quand il la vit soutenue par la France, il eut peur des Français et des Portugais plus que de Philippe IV, et ne contesta plus à Jean de Bragance le titre de roi. Il se détacha si bien de la cour de Madrid, que, pour seconder les Napolitains révoltés contre elle, il invita le duc de Guise, issu des princes d'Anjou, à soutenir ses droits sur ce royaume et à tenter de le reconquérir : seulement, le saint-père ne tint aucune des promesses qui avaient séduit le duc, et l'expédition n'eut pas de succès. Le trait le plus remarquable du pontificat d'Innocent X est l'opposition qu'il prétendit mettre aux traités de Munster et d'Osnabruck. De longues rivalités, de sanglantes guerres avaient tourmenté, presque épuisé l'Europe; et ces traités enfin allaient ter-

miner ou suspendre le cours des désastres. Une bulle arrive où le vicaire de l'Agneau de Dieu proteste contre la paix du monde, où il annule, autant qu'il est en lui, la concorde des peuples chrétiens. Innocent connaissait mal l'époque où il publiait une telle bulle; il ne sentait pas que le despotisme pontifical, jadis odieux, n'était plus que ridicule.

Les années 1647 et 1648 sont mémorables, dans les annales des Deux-Siciles, par la sédition de Mazaniello à Naples; par cette tentative du duc de Guise, qui vient d'être indiquée; par des conspirations à Palerme; par les imprudences et les cruautés des vice-rois Los Vélès et Trivulce : ces troubles annonçaient la décadence de la puissance espagnole. Nous venons de dire que Philippe IV avait perdu le Portugal en 1640; il aurait succombé presque partout aux attaques des ennemis que lui suscitait sa faiblesse, si la paix de Munster n'en eût désarmé quelques-uns. La maison d'Autriche ne prospérait pas non plus sur le trône impérial, quoique ses troupes eussent pris et saccagé Mantoue en 1630. Les Bohémiens révoltés et le duc Palatin Frédéric, qu'ils avaient pris pour chef, étaient soutenus par Christiern IV, roi de Danemarck, par Gustave-Adolphe, roi de Suède, et par le roi de France Richelieu. Tilly et Wallenstein, généraux de l'empereur Ferdinand II, remportèrent quelques victoires; mais Tilly, vaincu à Leipsick, périt à Lutzen. Wallenstein, que l'empereur n'aimait pas et qui le savait, voulut prévenir une disgrâce, en s'assurant du dévouement de ses soldats à sa personne; on s'aperçut de ses craintes, on remarqua ses précautions, on les transforma en conspiration; il fut assassiné en 1634. Ferdinand II, de plus

en plus despote et cruel, prétendait exterminer le protestantisme, auquel il avait promis protection et sûreté. Les succès militaires de Condé et de Turenne, ceux des généraux suédois Bannier et Torstenson contribuèrent à rendre Ferdinand III plus modéré que son prédécesseur. Après de longues disputes sur l'étiquette, on parvint à conclure en 1648 le traité de Westphalie, qui réglait les droits des puissances européennes, déterminait ceux des membres du corps germanique, et garantissait aux protestants d'Allemagne la liberté de leur culte. Malgré les protestations d'Innocent X, ce traité devint l'une des bases du droit public de l'Europe. Les Allemands y joignent, pour ce qui les concerne, ces capitulations d'élection que signe chez eux chaque nouvel empereur depuis le quinzième siècle. Voilà, avec la Bulle d'or de Charles IV au quatorzième, et avec certains concordats, les plus notables textes de leur jurisprudence politique. Le traité de Westphalie reconnut la Confédération helvétique et l'indépendance des Bataves. Déjà presque toutes les cours avaient fait des transactions, des alliances avec les Suisses. La Valteline, enlevée aux Grisons par la maison d'Autriche, leur avait été rendue en 1635, après avoir appartenu successivement aux Allemands, aux Espagnols et aux Français. Genève avait obtenu l'amitié de Henri IV, reçu des lettres de Cromwell, échappé aux menaces et aux embûches des ducs de Savoie. On déclara enfin, en 1648, l'existence de ces républiques, leur liberté politique et religieuse. Une distinction s'établit entre les provinces que désigne le nom de Pays-Bas : sept demeurèrent indépendantes sous le titre de Provinces-Unies; les dix autres, savoir celles du midi, où la re-

ligion catholique était restée dominante, subirent le joug de la maison d'Autriche.

Christine, fille de Gustave-Adolphe, gouvernait la Suède depuis 1633. Au dehors, ses armées étaient victorieuses; au sein de ses États paisibles, elle encourageait et cultivait les sciences; Grotius et Descartes ornaient sa cour. Mais ce goût de la philosophie et des lettres, ou bien celui des aventures et du vagabondage, lui inspira le dessein d'abdiquer la couronne : elle annonça aux états assemblés en 1650 cette résolution, qu'elle n'accomplit pourtant qu'en 1654. Les annales de la Turquie comprennent, de 1623 à 1649, les règnes d'Amurath IV et de son frère Ibrahim. Sous Amurath IV, l'empire ottoman est entamé par les Cosaques, par les Persans, par les Druses. Mais le sultan reprend Bagdad en 1638, et massacre trente mille ennemis désarmés. Sous Ibrahim, les Turcs enlèvent aux Cosaques la ville d'Azof, et aux Vénitiens la Canée, dans l'île de Candie. En 1649, le mouphti et les grands se défont d'Ibrahim; et son fils Mahomet IV, âgé de sept ans, lui succède. Une nouvelle invasion de la Chine par les Tartares orientaux est le fait le plus important de l'histoire asiatique du dix-septième siècle. Cette révolution est de l'année 1643, 1644, ou 1649; car on n'est point d'accord sur cette date, quoique si peu ancienne : Gaubil dit 1644. La dynastie Ming, qui durait depuis le quatorzième siècle, fut renversée et remplacée par la race tartare encore aujourd'hui régnante. Cette dernière dynastie, la vingt-deuxième à partir de celle des Hia, porte le nom de Tsim ou Tay-tsing : elle eut pour chef Chun-tchi, dont le courage et la sagesse paraissaient mériter ce succès.

Vers les mêmes temps, s'accomplissait en Angleterre une révolution plus célèbre, ou qui tient au moins plus de place dans nos souvenirs européens. J'ai dit que Jacques Stuart Ier mourut en 1625. A la fin de son règne, deux partis avaient commencé de se combattre, celui de la cour et celui de la liberté publique. La Chambre des Communes, où domine le second, ne tarde point à résister à Charles Ier. Occupé de guerres avec la France, avec l'Espagne, avec les Écossais révoltés, Charles est encore plus menacé par celle qui se déclare entre lui et les représentants du peuple anglais. Il offense les parlements, il les casse, il les ménage. Irritée de ses hauteurs, encouragée par sa faiblesse, la Chambre des Communes obtient de lui la condamnation de Strafford, serviteur fidèle qu'il avait juré de ne jamais abandonner. Mais le roi s'abandonne aussi lui-même, à tel point qu'il sanctionne un bill portant que le Parlement ne pourra plus être cassé ni prorogé, sans le consentement des deux Chambres. L'Irlande se soulève, les Anglais y sont massacrés, l'incendie des séditions s'allume dans les trois royaumes. Cinq membres des Communes, que Charles veut arrêter, sont reconduits en triomphe à leur Chambre. De nouvelles sectes religieuses et politiques se sont formées, celle des *Levellers* ou *Niveleurs*, celles des Épiscopaux et des Presbytériens, celle des Puritains ou Indépendants, qui ont à leur tête Olivier Cromwell. Charles menace, on l'insulte; il prend les armes, on l'oblige à fuir; il quitte Londres, et sommé d'y rentrer, il s'en éloigne. Des manifestes proclament la guerre civile; elle éclate. Il s'établit un *covenant*, c'est-à-dire une ligue où l'on s'oblige à combattre sans ménagement le papisme, la prélature,

l'hérésie et les usages profanes. En vain un parlement royaliste s'assemble à Oxford, en opposition à celui de Westminster : Fairfax et Cromwell conduisent des armées contre l'infortuné monarque, et remportent sur lui et les siens des victoires décisives. Les Écossais, auxquels il s'est livré, le vendent à ses ennemis; il se réfugie dans l'île de Wight et y devient prisonnier. On le ramène à Londres; il est condamné en 1649 à périr sur un échafaud. Cet épouvantable arrêt, l'étrange apologie qu'en publia Milton, les discours de Cromwell, et tous les détails de ces horribles scènes portent l'empreinte du plus cruel fanatisme. On se débattait avec fureur pour des intérêts de sectes religieuses : enveloppé dans les ténèbres des opinions théologiques et mystiques, le sentiment de la liberté se montrait à peine, et ne s'éclairait encore d'aucune idée d'équité publique, d'aucune notion de sûreté personnelle. L'ambitieux Cromwell s'empressa de dissoudre le Long Parlement, qui ne consistait plus que dans la Chambre des Communes; il s'empara de l'autorité souveraine. Sa dictature, appelée Protectorat, commence en 1653.

Le règne de Richelieu en France s'était ouvert, en 1624, par une expédition dans la Valteline, que les Français délivraient du joug de l'Espagne et de Rome. Dans l'intérieur du royaume, on déclara une guerre nouvelle aux huguenots, qui, bien que battus, traitèrent avantageusement. Un complot tramé contre Richelieu lui fournit l'occasion de réprimer les manœuvres des grands, d'intimider Gaston d'Orléans, frère du roi, de supprimer les dignités de connétable et de grand amiral. Il obtient d'une assemblée des notables tout ce qu'il veut, et spécialement les

moyens de rétablir la marine. Les protestants de la Rochelle se révoltent; mais cette ville capitule en 1628 après un long siége. Richelieu publie un édit de grâce, et conserve aux Réformés le libre exercice de leur religion : il redoute assez les enfants de Loyola, pour comprendre qu'il n'est pas encore temps d'écraser ceux de Calvin. Il est plus pressé d'abaisser les grands; il les épouvante par les supplices de Marillac et de Montmorency. Louis XIII, pour complaire à son ministre ou plutôt à son maître, disgracie et sa mère Médicis, et son épouse Anne d'Autriche, et son frère Gaston, prince encore plus pusillanime que le roi lui-même. Le cardinal se ligue avec des puissances hérétiques contre la maison d'Autriche : les succès qu'elle obtient d'abord ne le déconcertent pas; il réussit à l'humilier en bravant la cour de Rome. Lorsqu'à l'instigation de ces ennemis étrangers, le comte de Soissons, les ducs de Bouillon et de Guise, et Gaston d'Orléans entreprennent une guerre civile, Cinq-Mars, leur agent, est mis à mort pour avoir traité en leur nom avec l'Espagne; et de Thou, confident de ce complot, pour ne l'avoir pas révélé. Gaston achète sa grâce en fournissant des preuves contre ses complices; et Bouillon n'est condamné qu'à vendre au roi sa principauté de Sedan. Presque affermi, au comble de sa puissance, Richelieu mourut à cinquante-huit ans, le 4 décembre 1642, dans un palais alors nommé *cardinal*, aujourd'hui *royal,* où sa dépense annuelle, entretenue par le trésor public, était de quatre millions : cinq mois auparavant, la reine mère était morte dans une extrême pénurie à Cologne. Louis XIII ne leur survécut que jusqu'au 14 mai 1643. Tandis que le jeune

démontra en 1628 le mouvement continuel du sang par le cœur, les artères et les veines. Quand une grande découverte s'annonce, on commence par la combattre avec fureur; et lorsqu'il n'est plus possible de la repousser, on finit par la déclarer ancienne. Tel a été le sort de celle d'Harvey. Molière nous est témoin qu'en 1673, on soutenait encore des thèses contre la circulation du sang; et cependant on avait déjà recherché, dans les écrits de Fra Paolo, de Servet, de Galien, des textes qui semblaient indiquer ce phénomène. La vérité est que personne, avant Hárvey, n'avait reconnu, compris, vérifié toutes les circonstances de ce fait anatomique. Ce progrès de la science n'eut pas d'abord une influence très-heureuse sur la pratique de l'art médical. Pour donner au sang une circulation plus libre, détruire sa viscosité, le renouveler, le refaire, on prodigua les boissons délayantes, on saigna plus que jamais, et l'on imagina de remplacer par un sang plus pur celui qu'on avait tiré d'un corps malade. Plusieurs médecins ont pratiqué cette transfusion, qui a coûté la vie à la plupart de leurs patients.

Le nom de Descartes ouvre une nouvelle école de philosophie. Descartes a dit aux hommes : Ne croyez pas, examinez; que l'autorité ne vous en impose plus; ne cédez qu'à la lumière de la vérité; doutez jusqu'à ce que votre intelligence soit éclairée et frappée de cette lumière. Quelques-uns des philosophes qui sont venus après lui ont beaucoup plus profité de ces conseils qu'il ne les a suivis lui-même. A peine les eut-il donnés, qu'il reproduisit les idées innées et la métaphysique platonicienne. Sa méthode même l'entraînait à méditer plus qu'à observer; et telle est la nature de

l'esprit humain, que les méditations solitaires qui ne s'exercent point sur des faits bien reconnus, et sur des notions représentées par des signes précis, n'enfantent jamais que des chimères. Au lieu d'étudier l'univers, Descartes a mieux aimé le bâtir, en ne demandant pour cela que de la matière et du mouvement, et en subordonnant des tourbillons les uns aux autres. Mais ses travaux mathématiques suffiraient à sa gloire; il a perfectionné le calcul algébrique, appliqué l'algèbre à la géométrie, l'une et l'autre à la mécanique et à l'optique, toutes à l'astronomie; il a découvert les lois de la dioptrique, celles du choc des corps. Il a, jusqu'en 1650, époque de sa mort, agrandi la carrière des sciences exactes. Gassendi, son contemporain, n'a pas seulement répété, après tant d'autres, que toutes les idées proviennent des sens; il l'a prouvé; il a conçu le plan d'un tableau généalogique où les notions se distribueraient selon l'ordre de leur développement, depuis celles qui représentent de purs individus jusqu'aux plus hautes généralités. Il a cherché, entre le scepticisme et le dogmatisme, les sources de toute connaissance véritable, et les a trouvées dans les sens, qui attestent les faits, et dans l'entendement, qui les compare. Ce qui est plus remarquable, c'est qu'il a réduit la philosophie à trois parties, la logique, la morale et la physique; renfermant dans la première la science et l'art de la pensée, et n'appliquant le nom de métaphysique à aucun traité distinct de ceux-là. Il n'a point le génie de Descartes, mais il est plus érudit, plus familier avec l'antiquité, peut-être aussi plus riche d'observations particulières et d'expériences immédiates. Cependant Gassendi ne s'élève qu'avec

peine au-dessus des idées de son siècle : lorsque, dans ses écrits sur les corps célestes, il combat l'astrologie, c'est avec une application laborieuse qui décèle un reste de crédulité.

En traitant de la chronologie technique et de la chronologie litigieuse, j'ai eu plusieurs occasions de vous entretenir des travaux du jésuite Pétau, et de ceux d'Ussérius. L'un et l'autre appartiennent principalement à la période que nous considérons, aussi bien que Meursius, Gérard Jean Vossius, André Duchesne, Saumaise, et d'autres érudits auxquels la critique historique et littéraire est redevable des progrès qu'elle a faits alors. Le poëme du *Seau enlevé* de Tassoni et les productions lyriques de Chiabrera honoraient encore la littérature italienne. Sur le théâtre espagnol, l'inépuisable Lope de Vega trouvait un émule dans Calderon ; mais quoiqu'on eût déjà essayé des sujets profanes sur ce théâtre, Calderon y perpétuait le genre des mystères. A Breslaw, Opitz de versificateur latin devient un poëte allemand, et l'Europe compte une littérature de plus. A Paris, une société qui s'assemblait chez Conrart, reçut de Richelieu, en 1635, le titre d'Académie française. Voiture, Balzac et Vaugelas en étaient dès lors membres ; et bien que la célébrité de ces trois noms se soit fort affaiblie, il ne convient pas de les omettre dans l'histoire des progrès de notre langue. Rotrou, l'auteur de *Wenceslas*, mourut en 1650, victime de ses devoirs civiques, et sans être académicien. Corneille n'obtint cet honneur qu'en 1647 : il avait fait le *Cid* en 1636, et dans le cours des onze années suivantes, *les Horaces*, *Cinna*, *Polyeucte*, *la Mort de Pompée*, *le Menteur*, *Rodo-*

gune, *Héraclius*. Cet âge est celui de la création du théâtre français, ou, plus généralement, de l'art dramatique moderne.

Les trente-cinq ans compris entre 1650 et 1685, et formant une troisième section du siècle, ont été bien plus féconds encore en chefs-d'œuvre littéraires. Cet intervalle embrasse, outre le *Nicomède* et le *Sertorius* de Pierre Corneille, et l'*Ariane* de son frère Thomas, le théâtre entier de Molière, tout celui de Racine à l'exception d'*Esther* et d'*Athalie*, les plus belles satires et épîtres de Boileau, son *Art poétique* et son *Lutrin*, le théâtre lyrique de Quinault, les meilleurs ouvrages de la Fontaine. Pascal, en 1656, avait imprimé tout à coup à la prose française son véritable caractère; les *Provinciales* avaient élevé notre langue presque au niveau des anciennes. Arnauld et Nicole fondaient à Port-Royal une école de cartésianisme et de littérature, école à jamais honorable, dont les erreurs sont éteintes, dont les lumières brillent encore, où le goût fut sévère comme la morale, où les talents furent, comme les vertus, purs et modestes. En ces mêmes temps, Bossuet et Fléchier prononcent la plupart de leurs oraisons funèbres; Bossuet écrit son *Histoire universelle;* de Retz, ses *Mémoires;* la Rochefoucaud, ses *Maximes;* Malebranche, ses premiers livres de métaphysique; Mme de la Fayette, ses romans; Mme de Sévigné, la plus grande partie de ses lettres. Si l'académie des Inscriptions, établie en 1663, demeure à peu près inactive jusqu'en 1700, celle des Sciences, instituée en 1666, se livre aussitôt à des travaux utiles : on remarque dans son sein deux étrangers célèbres, l'astronome Cassini et le physicien Huyghens, qui par

ses calculs détruisait les tourbillons et le monde de Descartes, perfectionnait les horloges, et pressentait l'attraction universelle. L'académie de Londres est de quelques années plus ancienne : née sous Cromwell, elle a reçu de Charles II, en 1660, le titre de Société royale. Robert Boyle, qui en était membre, est l'un des savants auxquels on attribue l'invention de la machine pneumatique, dont l'idée fut conçue aussi à Magdebourg par Otto de Guéricke. Cet Otto commençait d'ailleurs à étudier les phénomènes de l'électricité. La société de Londres ne s'occupait guère que de physique et de mathématiques : elle avait été destinée pourtant à seconder le progrès de toutes les connaissances humaines, toutes cultivées alors chez les Anglais : c'est le temps de l'audacieuse philosophie de Hobbes, des méditations politiques et de la proscription de Sidney, des travaux historiques de Clarendon, des satires de Rochester, des poésies de Denham, de Roscommon et de Waller, des productions dramatiques d'Otway, mais surtout de ce poëme de Milton, si nouveau dans le plus antique des genres, et l'un des plus grands monuments de la puissance de l'imagination humaine. En Espagne, Solis abandonne sans dommage la poésie et le théâtre pour l'histoire : il raconte la conquête du Mexique, non sans quelque emphase ni sans quelque partialité pour les conquérants, mais pourtant avec la dignité d'un historien et le talent d'un écrivain. Chez les Italiens, Nani continuait les annales de Venise depuis 1613 jusqu'en 1671 : cet espace correspond à peu près à la vie de l'auteur, qui, malgré les défauts de son style, mérite par ses lumières politiques d'être distingué entre les

historiens de son siècle. Mais la carrière littéraire semblait alors épuisée dans la patrie de l'Arioste et du Tasse. On s'y livrait aux sciences exactes et aux sciences naturelles. Si le jésuite Riccioli s'érigeait en réformateur de la chronologie et de l'astronomie, s'il réfutait Copernic, les études naturelles prenaient une meilleure direction à Florence dans l'académie *del Cimento*, fondée en 1657 : cette société n'a pas brillé longtemps; mais le volume que son secrétaire Magalotti a publié en 1667, et qui contient les résultats des études de Borelli, de Viviani, de Redi, a fait époque dans l'histoire des sciences.

La France est, durant ces trente-cinq ans, le centre des affaires politiques. Mazarin a désarmé, apaisé, réconcilié les Frondeurs. Il conclut, en 1659, le traité des Pyrénées, qui assure à la France le Roussillon et l'Artois; le roi d'Espagne renonce à toute prétention sur l'Alsace, et donne en mariage à Louis XIV l'infante Marie-Thérèse. Le rétablissement du prince de Condé était l'une des conditions de ce traité et la moins agréable à Mazarin, qui mourut deux ans après. Louis XIV déclara qu'il entendait lui succéder, c'est-à-dire régner par lui-même, et commença par disgracier, ruiner, emprisonner le surintendant Fouquet. Colbert devint dès 1661 contrôleur général des finances, et conserva jusqu'à sa mort, en 1683, tant d'influence et d'ascendant, qu'à bien des égards, cet intervalle pourrait s'appeler règne de Colbert. C'est la plus belle partie de celui de Louis le Grand. Le pape Alexandre VII expie, par des satisfactions humiliantes et solennelles, l'insulte faite au duc de Créqui, ambassadeur français à Rome. Le gouvernement acquiert Dunker-

que, entreprend le canal de Languedoc, crée une marine, publie de nouveaux codes, améliore toutes les administrations, même celle de la justice. La capitale s'embellit; la police sait en rendre le séjour plus sûr et plus salubre. L'hôtel des Invalides s'élève; des manufactures naissent dans les provinces; Vauban fortifie les frontières; le Brun décore les palais; tous les arts se perfectionnent, et la littérature française prend, comme nous venons de le voir, le premier rang parmi les littératures modernes. La guerre elle-même n'amène que des succès. On se rend maître de la Flandre; on envahit la Hollande. La Franche-Comté, deux fois conquise, est pour toujours ravie à l'Espagne par le traité de Nimègue, dont la France, en 1678, dicte les conditions à l'Europe. On avait cependant à regretter Turenne; il était mort en 1675, après avoir eu le malheur d'être, dans le Palatinat, l'instrument beaucoup trop docile des plus aveugles vengeances. En 1681, Strasbourg, jusqu'alors ville impériale, se donne à la France; et, peu après, le ministère signale à la fois sa puissance et sa sagesse, en résistant au pape Innocent XI, et en faisant proclamer par le clergé assemblé les quatre Articles de 1682, dernier monument des libertés gallicanes. Colbert mourut en 1683, et Louis XIV resta entre les mains du chancelier le Tellier, de Louvois, fils de ce chancelier et ministre de la guerre, du jésuite la Chaise, et de la dame de Maintenon. Cette veuve de Scarron, accueillie par madame de Montespan, et chargée d'élever les fils que celle-ci avait eus de Louis le Grand, a fini par supplanter leur mère et, dit-on, par épouser leur père. Tout changea sous l'influence de cette femme et de ces trois autres

personnages. Au dehors, on bombarda Gênes, parce que les Génois avaient vendu de la poudre aux Algériens, qu'on bombardait aussi, et l'on obligea le doge génois à venir implorer la clémence du roi de France. Au dedans, on envoya des dragons dans les Cévennes et dans le Languedoc pour convertir les protestants; et, au mépris de la foi publique, on révoqua l'édit de Nantes en 1685. Cette résolution tyrannique divise le long règne de Louis en deux parts : des bienfaits et des triomphes immortalisent la première; l'hypocrisie, le fanatisme, le faste et les revers flétriront bientôt la seconde.

En Angleterre, les règnes de Cromwell et de Charles II remplissent ces mêmes trente-cinq années. Cromwell, en opprimant la prétendue république anglaise, sait du moins la rendre puissante : il obtient pour elle et pour lui-même les hommages de la Hollande, de la Suède et de la France; Mazarin le courtise et brigue son alliance. Mais Cromwell meurt, et son fils Richard, déclaré Protecteur, ne tarde point à déposer un fardeau trop pesant pour lui. On rappela le Long Parlement; et le nom de *Rump* ou *Croupion* signala le mépris public pour cette assemblée. Le parti républicain avait compté sur Monck, et l'avait chargé du gouvernement de l'Écosse. La défection de ce général décida le triomphe du parti royaliste. Charles II monte, en 1660, sur un trône encore teint du sang de son père. On condamne à mort les juges de Charles Ier; on dissout l'armée; on rétablit l'épiscopat; on soutient contre la Hollande une guerre ruineuse. Cent mille habitants de Londres périssent de la peste en 1665, et l'année suivante, un incendie consume treize

mille maisons de cette capitale. L'historien Clarendon, chancelier de Charles II, et le plus fidèle comme le plus habile de ses ministres, est disgracié, accusé, banni. Cependant l'on exige de tout officier public le serment du *Test*, c'est-à-dire une abjuration du dogme catholique de la transsubstantiation. Une autre loi, célèbre sous le nom d'*Habeas-corpus*, garantit la liberté individuelle. Titus Oatès révèle ou imagine une conspiration de papistes contre le roi; plusieurs jésuites et leurs complices, vrais ou prétendus, subissent la peine capitale, malgré l'intérêt que leur porte le duc d'York, frère du monarque. Les deux partis de la cour et de la patrie, nés sous Jacques Ier, se raniment, et se distinguent par les noms de Torys et de Whigs. Les torys dominent; ils immolent et l'énergique Russel et le philosophe Sidney. Plusieurs parlements sont cassés pour avoir déclaré le duc d'York inhabile à régner; et ce prince, malgré son catholicisme, succède à son frère en 1685.

Que faisaient, durant ces grandes scènes, les pontifes romains? Innocent X condamnait cinq propositions de Jansénius. Alexandre VII prescrivait la signature d'un formulaire, où il fallait, en réprouvant ces propositions, se déclarer convaincu qu'elles étaient en effet énoncées dans l'illisible in-folio de cet évêque d'Ypres. Ce même Alexandre laissait insulter par la garde pontificale l'ambassadeur de Louis XIV; et, forcé de réparer publiquement cet outrage, il déposait en secret, dans les archives du Vatican, une protestation aussi lâche que la réparation et que l'injure. Son successeur, Clément IX, assoupissait de son mieux les disputes excitées par le formulaire; puis le cardinal

Altieri gouvernait timidement l'Église, sous le nom de Clément X, son oncle. Enfin Innocent XI, plus ambitieux, s'irritait de l'ascendant de Louis XIV, et lui contestait la régale. On appelait ainsi un droit dont jouissaient depuis plusieurs siècles les rois de France, et qui consistait à percevoir les revenus des évêchés vacants, et à nommer aux bénéfices qui dépendaient de l'évêque. Quelques églises ayant essayé de s'affranchir de ce droit, un édit avait déclaré que la régale s'appliquait à tous les évêchés du royaume. Deux prélats protestèrent contre cet édit; c'étaient les évêques de Pamiers et d'Aleth, connus d'ailleurs par leur opposition au formulaire d'Alexandre VII. Ces deux évêques, réfractaires aux décrets des papes, furent soutenus par le pape Innocent XI dans leur résistance à la volonté et aux droits de leur souverain. Une assemblée du clergé de France ayant adhéré à l'édit royal, et le pape ayant condamné cette adhésion, la chaleur de la dispute entraîna les esprits à un examen des droits et des prétentions du pape lui-même. Quatre articles, dont Bossuet a été en 1682 le principal rédacteur, et, depuis, le défenseur, décidèrent que la puissance ecclésiastique ne s'étend point sur le temporel des rois; que le concile général est supérieur au pape; que le jugement du pape, en matière de foi, n'est infaillible qu'après le consentement de l'Église; que les lois et les coutumes antiques de l'Église gallicane doivent être religieusement maintenues.

La Sicile avait été agitée par des factions. En 1674, les habitants de Messine se révoltent, et le roi de France les seconde. Le duc de Vivonne fait entrer des vivres dans la place; on y prête serment de fidélité à

Louis le Grand, qui déclare toutefois ne prétendre qu'à protéger les Siciliens. L'Espagne a recours aux Hollandais, dont la flotte, commandée par Ruyter, se mesure avec celle de Duquesne. Après Vivonne, la Feuillade est vice-roi de Sicile, tandis que le cardinal Porto reçoit le même titre de la cour de Madrid. Louis XIV, en 1678, se détermine à faire évacuer cette île, et risque d'en livrer les habitants aux vengeances des Espagnols. Bientôt en effet le comte de Saint-Estevan vient en exercer de cruelles, que devait rendre, peu d'années après, inutiles et d'autant plus coupables, le testament du roi d'Espagne en faveur d'un prince français. Les Vénitiens étaient en guerre avec les Turcs. Après des alternatives de succès et de revers, le grand vizir assiége Candie, en 1667; et, malgré les secours, les renforts envoyés par plusieurs puissances, Candie capitule et demeure au pouvoir de la Porte. L'Espagne, si redoutable sous Philippe II, descendait, sous Philippe IV, au second ordre des puissances européennes. Les victoires des Portugais, et surtout celles qu'ils remportèrent sur les troupes espagnoles en 1665, mirent le comble aux chagrins qui dévoraient Philippe IV; sa mort appela au trône son fils Charles II. La cour de Madrid signa enfin la paix avec celle de Lisbonne. Mais, deux fois, l'Espagne reprit les armes contre la France, à qui le traité de Nimègue, en 1678, donna, comme je l'ai dit, la Franche-Comté et plusieurs places des Pays-Bas.

Quinze mois d'interrègne en 1657 et 1658 séparent, en Allemagne, le règne de l'empereur Ferdinand III de celui de son fils Léopold. On voit ce dernier prince gouverné durant quarante-sept ans par des minis-

tres, des femmes et des confesseurs. Il soutint pourtant trois guerres contre Louis XIV. Mais il n'y a que la première qui appartienne à l'espace de temps que nous considérons : elle se termina en 1678; Louis XIV en recueillit tout l'honneur et tous les fruits. L'histoire batave nous offre ici les expéditions navales de Ruyter et les malheurs des deux frères de Witt, Corneille et Jean, tous deux massacrés en 1672, après avoir énergiquement défendu la liberté publique. Si la modération, le désintéressement, la justice; si l'art de soutenir le commerce, d'entretenir des flottes et de conduire des négociations, suffisent à la gloire de l'administrateur d'une république, Jean de Witt est à placer au premier rang des hommes d'État de son siècle. Les écrits qu'il a laissés éclairent et la politique et l'histoire.

Le roi de Danemark, Frédéric III, donna en 1665 une forme despotique au gouvernement de ce pays : l'hérédité de la couronne n'a été formellement déclarée qu'à cette époque; mais, par une étrange confusion des idées, ce pouvoir devint absolu en même temps qu'héréditaire. Christiern V, qui advint en 1670, n'abusa point de cette puissance illimitée, et son règne eût été fort prospère, s'il eût choisi des ministres plus dignes de lui. J'ai déjà parlé de la reine de Suède, Christine, qui vagabondait en Europe, après avoir, en 1654, résigné son trône à son cousin Charles-Gustave. Ce cousin ne régna que six ans; ses exploits guerriers épuisèrent l'État. Charles XI, monarque plus habile, étendit l'autorité royale fort au delà des limites qui l'avaient jusqu'alors resserrée. Ce qui rend assez remarquable le roi de Pologne Jean-Casimir V, c'est

qu'il avait été jésuite et cardinal, et qu'après avoir abdiqué la couronne en 1668, il devint abbé de Saint-Germain des Prés à Paris, et se mit à composer des vers latins. Après Michel Coribut, Jean Sobieski parvint, en 1674, de la dignité de grand maréchal à celle de roi des Polonais; nul n'a plus rehaussé l'éclat de l'une et de l'autre. Quoiqu'il eût à se plaindre de la maison d'Autriche, il délivra Vienne, que les Turcs assiégeaient en 1683; et, malgré l'ingratitude de ses concitoyens, il a été chez eux le fidèle et dernier garant de la liberté, de l'ordre et de la prospérité publique. Le vizir Kara Mustapha, qui avait commandé sous les murs de Vienne les troupes ottomanes, paya de sa tête leur honteuse déroute; et le sultan lui-même, Mahomet IV, après d'autres revers, perdit le trône et finit ses jours dans une prison. A la Chine, Chun-tchi, chef de la dynastie Tay-tsing, mourut en 1661. Son fils Kang-hi accueillit favorablement les missionnaires jésuites, les protégea et ne les craignit point. Il prit d'eux quelque teinture des sciences et des arts de l'Europe, et ne reçut indocilement que leurs instructions théologiques.

Dans les quinze dernières années (quatrième section) du dix-septième siècle, un grand homme, pour la première fois, apparaît sur le sol inculte de la Russie : c'est le czar Pierre. Il a commencé de régner avec son frère Ivan en 1682; il règne seul à partir de 1689; mais la partie la plus brillante de sa carrière militaire et politique est de 1700 à 1725; c'est au dix-huitième siècle qu'il appartiendra. Le roi de Suède Charles XI meurt en 1697 : il a plu aux gens de lettres de l'appeler le Philippe du Nord, afin que son fils Charles XII

en fût l'Alexandre. Charles XII, qui sans doute a des conformités avec le héros macédonien, en a peut-être encore plus avec Don Quichotte. Quoi qu'il en soit, il est aussi à renvoyer au siècle suivant, dont il a vu les dix-huit premières années. Les Anglais, en 1685, avaient pour roi Jacques II, auparavant duc d'York. Jacques débuta par des actes de catholicisme, dont la cour de Rome elle-même blâma l'imprudence. La première entreprise pour le détrôner fut tentée par Monmouth, fils naturel de Charles II. Monmouth succombe, et des milliers d'habitants qui l'ont secondé périssent après lui dans les supplices. La cour n'est plus composée que de catholiques : la justice a pour chef l'horrible Jeffreys. Six évêques protestants sont conduits à la tour de Londres, et n'échappent à la proscription que par le vif intérêt que le peuple prend à leur cause. Jacques était odieux à toute la nation anglaise, aux torys eux-mêmes. Guillaume d'Orange, stathouder de Hollande, débarque sans obstacle en Angleterre. Une convention déclare le trône vacant et y installe Guillaume, après avoir déterminé les droits des citoyens et les pouvoirs de leurs représentants, raffermi les garanties publiques et assuré la prérogative royale en la circonscrivant. Mais ce système politique n'est pas resté intact sous les successeurs de Guillaume. Ce prince, dont la mère était fille de Charles Ier, et qui avait épousé une fille de Jacques II, sut déconcerter les entreprises de ce roi détrôné, réprimer ses partisans, résister à Louis XIV, leur imprudent protecteur. L'Écosse se soumit; l'Irlande, envahie par Jacques, ne tarda point à l'expulser : une escadre française, commandée par Tourville, périt à la Hogue; la vic-

toire des Français à Nervinde resta sans effet; le traité de Ryswick, en 1697, reconnut le prince d'Orange pour roi d'Angleterre. Fenwick, et quelques complices accusés d'avoir conspiré contre lui, furent mis à mort; c'est presque le seul procès politique durant ce règne, c'est-à-dire jusqu'en 1702; mais l'histoire doit reprocher à Guillaume un massacre de montagnards écossais, presbytériens indociles, dont on pouvait amortir le fanatisme. Les Bataves, qui continuaient d'avoir pour stathouder ce roi de la Grande-Bretagne, avaient dans Louis XIV un ennemi puissant et implacable; il les a longtemps tourmentés; il les vainquit sans les abattre; la paix de Ryswick leur fut avantageuse. J'ai parlé de la première guerre de l'empereur Léopold contre le roi de France : la seconde s'alluma en 1687, préparée par la ligue d'Augsbourg. L'Empire, l'Espagne, l'Angleterre, la Hollande s'associèrent et eurent bientôt pour auxiliaires le duc de Savoie et la Suède. C'était plus qu'il n'en fallait pour affaiblir la puissance déjà décroissante de Louis. D'un autre côté, les troupes impériales avaient remporté des avantages sur celles du sultan Soliman III : mais le vizir Mustapha Kiuperli ou Koprogli rétablit les affaires des Turcs en Hongrie, où Léopold avait exercé de cruelles vengeances. Les Turcs perdirent ce vaillant et habile vizir en 1691, première année du sultan Achmet II, qui ne les en dédommageait pas. Le dernier empereur ottoman du dix-septième siècle est Mustapha II, que le prince Eugène battit à Zenta, et qui signa la trêve ou la paix de Carlowitz, fort humiliante pour les Turcs. Ce Mustapha fut déposé en 1703.

Durant la guerre nouvelle que Louis XIV avait

à soutenir contre l'Europe presque entière, Louvois fit incendier, pour la seconde fois, le Palatinat; le maréchal de Luxembourg gagna la bataille de Fleurus; le roi assista en personne au siége de Mons et de Namur. Mais les Anglais, vainqueurs dans la journée de la Hogue, bombardent Dieppe et plusieurs de nos ports de mer. Il fallut sacrifier ce qu'on avait conquis ou confisqué, et signer les articles de Ryswick, qui ne ressemblaient pas à ceux de Nimègue, et qui doivent paraître honorables encore en comparaison des traités conclus après 1700. Louis se consola en acceptant le testament de Charles II, roi d'Espagne, qui léguait ce royaume au duc d'Anjou, petit-fils du roi de France; c'est le dernier des grands événements du dix-septième siècle.

Quoiqu'on fût essentiellement occupé dans l'Église du libre arbitre, de la grâce efficace, et de savoir si les cinq propositions existaient réellement dans le livre intitulé *Augustinus*, composé par Cornélius Jansénius, évêque d'Ypres, et si leur sens erroné était bien celui que l'auteur avait eu l'intention d'exprimer; quoique ces questions provoquassent de toutes parts les bulles, les décrets, les censures, les emprisonnements, les exils; quoique les bons esprits de Port-Royal eussent attaché à ces controverses la plus grave importance; néanmoins de savants théologiens, Arnauld et Bossuet, continuaient contre Claude et Jurieu la guerre du catholicisme et de la religion réformée, et se consumaient à réfuter ceux que ne convertissaient point les édits (si péremptoires) des ministres de Louis le Grand. On évalue à huit cent mille le nombre des Français paisibles et industrieux que ces édits forcèrent à s'expatrier. Cette proscription de l'hérésie, ce zèle

ardent, que l'Académie française faisait célébrer par les jeunes poëtes, n'apaisait point la cour de Rome, bien plus offensée des Articles de 1682 que des erreurs du protestantisme. Plusieurs rois catholiques avaient renoncé à l'étrange droit d'asile que les palais des ambassadeurs et même les lieux d'alentour offraient, dans Rome, aux malfaiteurs. On déclara, au nom de Louis XIV, qu'il ne prenait point pour règle la conduite d'autrui, et qu'il prétendait au contraire servir d'exemple. Son ambassadeur Lavardin, en 1687, vint à Rome soutenir ce droit de franchise, et affecta de braver le pontife Innocent XI par une entrée fastueuse. Des censures lancées contre Lavardin irritèrent Louis XIV; Avignon fut pris, mais rendu en 1690 à Alexandre VIII, qui n'en condamna pas moins les quatre Articles. Innocent XII, après lui, continua de refuser des bulles aux évêques partisans des doctrines gallicanes, et obtint d'eux des lettres ambiguës, qu'il accueillit comme des rétractations. Louis XIV lui-même en écrivit une du même genre en 1693 : c'était l'effet des suggestions de ceux qui le dirigeaient, et des alarmes que lui inspirait la difficulté des circonstances politiques et militaires où des conseils non moins pernicieux l'avaient placé.

Malgré tant de causes qui, en ces quinze années, devaient ralentir en France l'essor du génie et des talents, Racine ajoute à ses chefs-d'œuvre *Esther* et *Athalie*; Regnard s'annonce par le *Joueur* et le *Distrait*. L'Académie française vient à bout d'achever, en 1694, son *Dictionnaire* commencé en 1635. Elle avait, en 1685, exclu de son sein Furetière, qui s'était permis d'en composer un beaucoup plus hâtivement pour son pro-

pre compte. Bayle, sous le titre de *Dictionnaire historique*, publia en 1697 un savant recueil, où les lumières d'une critique ingénieuse et d'une philosophie trop hardie se répandent sur une érudition riche et profonde; mais ce grand ouvrage, l'un des plus remarquables de cette époque, ne vit le jour qu'à Rotterdam. Les *Caractères* de la Bruyère avaient paru en France en 1687, et Despréaux les plaçait à côté des *Provinciales*. C'était l'année où Bossuet terminait avec éclat l'une de ses carrières par l'éloge funèbre du grand Condé. Bientôt les débuts de Massillon portèrent l'éloquence chrétienne au plus haut degré de noblesse et de fécondité; toutes les grâces de la diction semblaient se répandre, comme par leur destination naturelle, sur une morale douce, sensible et pénétrante. Malebranche, en poursuivant ses méditations philosophiques, retouchait, étendait son principal ouvrage, la *Recherche de la vérité*. L'école de Port-Royal s'était bornée à recueillir les leçons les plus immédiates de Descartes; elle les appliquait à la grammaire, à la logique, à la morale, à la direction des études : Malebranche, en creusant le cartésianisme, y retrouva la philosophie platonicienne, et y rallia la théologie des premiers siècles chrétiens. Son génie concentra les doctrines de Platon, de l'Évangile et de Descartes, n'en fit qu'un seul système, et le présenta plus brillant et plus cohérent qu'il n'avait jamais pu l'être. De tous les métaphysiciens modernes il est le meilleur écrivain, sans faire aucun effort pour l'être : son art, son talent, son savoir ne sont que son enthousiasme. On vit paraître à cette même époque les productions demi-historiques, demi-romanesques de Saint-Réal, les *Révolu-*

tions de Portugal et *de Suède* de Vertot, les *Oracles* et les *Mondes* de Fontenelle. Mais la littérature française devait s'enrichir d'un autre chef-d'œuvre avant la fin du siècle : Fénelon, tandis qu'à l'instigation de Bossuet on condamnait ses *Maximes des saints*, achevait son *Télémaque*. L'impression en fut entreprise en 1698; le gouvernement la fit interrompre. L'ouvrage entier, publié en Hollande en 1699, n'a pu l'être en France, avec une parfaite authenticité, qu'en 1717, après le règne de Louis XIV. Vous avez vu toute l'histoire pleine de ces erreurs de la puissance, et de ces disgrâces des talents bienfaiteurs : il est peu de chefs-d'œuvre que le génie n'ait expiés par des infortunes.

En Angleterre même, le poëte Dryden terminait dans l'indigence sa vie laborieuse : le roi Guillaume l'avait privé des récompenses de ses travaux, parce qu'il s'était fait catholique sous Jacques II. Un poëme d'Addison en l'honneur de Guillaume fut magnifiquement payé en 1695; mais il faut pardonner ce début à Addison : il a fait la tragédie de *Caton* et travaillé au *Spectateur*. Ainsi, après l'âge de Milton, la poésie se soutenait en Angleterre, en même temps que la philosophie et les sciences mathématiques y prenaient un sublime essor. Locke, de 1686 à 1690, analysait l'entendement humain, recherchait les éléments des idées générales, expliquait l'institution et les fonctions des signes, le système entier des diverses facultés intellectuelles et des divers genres de connaissances : il créait cette philosophie moderne que Montaigne avait pressentie, que Bacon avait évoquée. Newton publie en 1687 ses *Principes mathématiques* : il achève

l'Astronomie, il révèle aux hommes la plus grande loi de l'univers. Un point litigieux dans l'histoire des sciences est de savoir si le calcul différentiel a été inventé par Newton ou par Leibnitz, ou, ce qui est plus probable, à la fois par l'un et par l'autre. Les frères Bernoulli, Jean et Jacques, nés à Bâle, et associés, à la fin du siècle, à l'académie des Sciences de Paris, ont perfectionné cette nouvelle analyse. Mais les études de Leibnitz avaient une immense étendue. Il est, en métaphysique, le fondateur de l'école allemande. Son nom se retrouve dans les listes des théologiens, des publicistes, des jurisconsultes, des érudits, jusque dans les rangs obscurs des compilateurs de chroniques et d'antiquités; il faisait même des vers latins, sans user, dit Fontenelle, du droit de ne point penser, si bien acquis à ceux qui travaillent en ce genre. Leibnitz a porté en tous ses travaux la sagacité d'un esprit supérieur; c'est l'écrivain qui honore le plus la littérature germanique.

Comme dans le cours du dix-septième siècle les autorités ecclésiastiques et civiles avaient proscrit les opinions des jansénistes et des protestants, ainsi que certaines doctrines nouvelles de Spinosa et de Descartes lui-même, les presses des pays catholiques se trouvaient interdites à un assez grand nombre d'auteurs. Les Hollandais profitèrent de ces entraves imposées à leurs voisins. Les imprimeries de Leyde, de la Haye, d'Utrecht, de Rotterdam et d'Amsterdam devinrent de jour en jour plus actives. La famille des Elzévirs acquit surtout une grande célébrité typographique. Ils ont publié diverses collections classiques, et contribué à celle des éditions dites *Variorum*, où les textes sont

accompagnés des notes, souvent assez peu instructives, de divers savants. Des entreprises du même genre s'exécutaient en Angleterre, particulièrement à l'imprimerie dont l'archevêque Sheldon avait enrichi l'université d'Oxford. Il s'en faut que les presses royales que Richelieu mit au Louvre aient aussi bien mérité de la république des lettres; on leur dut néanmoins, avant 1700, la collection des historiens byzantins. Des imprimeries particulières ont coopéré à celle des classiques latins à l'usage, est-il dit, de l'héritier du trône. La fastueuse typographie du Vatican ne rendait presque aucun service; les Aldes n'avaient de successeurs en aucune ville d'Italie; les presses espagnoles et allemandes demeuraient inféc0ndes. Des quatre derniers siècles, le dix-septième est le moins remarquable dans l'histoire de l'art typographique. Peut-être aussi le seizième a-t-il sur lui quelque avantage, en ce qui concerne l'étude des langues anciennes, la critique historique et littéraire, la saine et profonde érudition. Ce n'est pas non plus entre 1625 et 1700 qu'on a le plus hardiment et le plus studieusement voyagé. La géographie et certaines branches de l'histoire naturelle ont fait assez peu de progrès durant ces soixante-quinze ans. En général, les médecins et les jurisconsultes de ce siècle ont conservé moins de renommée que leurs devanciers et que leurs successeurs. La liberté publique ne s'est établie qu'en Angleterre; et, malgré les éloges que peuvent mériter les intentions et les soins de Colbert, Condorcet ne pense pas que l'économie politique se soit perfectionnée sous son administration. L'établissement monarchique de Louis XIV a été défini, par M. Lemontey, une royauté absolue

et dispendieuse, sévère pour le peuple, hostile envers l'étranger, appuyée sur l'armée, sur la police, sur la gloire du roi, et tempérée par le besoin de ménager pour la guerre et pour l'impôt le nombre et la fortune des sujets. Encore cet édifice est à peine achevé en 1683, qu'il se ternit, s'ébranle et se décompose : la révocation de l'édit de Nantes est le signal de sa décadence.

TREIZIÈME LEÇON.

DIX-HUITIÈME SIÈCLE DE L'ÈRE VULGAIRE.

Messieurs, à mesure que nos regards se portent sur des objets moins éloignés, nous y saisissons plus de détails, l'image en prend plus de surface, et il nous devient difficile de la réduire à ce qu'elle serait à nos yeux, si elle n'était vue qu'à une longue distance. C'est ainsi que nous sommes naturellement entraînés, en considérant le dix-huitième siècle, à trouver de la grandeur et de l'importance dans tout ce qu'il a produit de révolutions et d'institutions, d'événements et de personnages, de travaux et de monuments. Son empreinte récente est sensible dans tout ce qui existe ou se passe autour de nous : nous vivons au milieu de ses effets immédiats; les souvenirs qu'il a laissés tendent à se confondre avec nos intérêts actuels, avec nos affections présentes. Pour ne pas m'engager dans un si grand nombre d'observations, et pour ne point courir le risque de toucher à ce qui est, en parlant de ce qui vient d'être, je vais resserrer dans des limites fort étroites la chronologie de ce dernier siècle. D'un côté, j'en retrancherai les vingt-deux dernières années, je m'arrêterai à 1778, époque de la mort de Voltaire; de l'autre, j'écarterai du tableau de ces soixante-dix-huit ans tout ce qui n'est pas éminemment mémorable dans l'histoire des empires, ou dans les annales des sciences, des lettres et des arts. Seulement, comme il importe que, pour un âge si moderne, l'exactitude

chronologique soit rigoureuse, je multiplierai les divisions, ou points de station, un peu plus que je ne l'ai fait pour les âges précédents.

Tandis que l'installation de Philippe V, petit-fils de Louis XIV, sur le trône d'Espagne, mécontentait les grandes puissances de l'Europe, il s'élevait dans la Germanie un nouveau royaume. La Prusse, envahie et dévastée par les chevaliers teutoniques à la fin du treizième siècle, était restée en leur puissance jusqu'au seizième : alors leur grand maître, Albert de Brandebourg, avait pris le titre de duc séculier, et l'un de ses successeurs, Frédéric-Guillaume, s'affranchissant, vers 1657, de l'hommage qu'il devait à la Pologne, s'était érigé en souverain, mais en se contentant du titre de duc. Son fils, Frédéric I[er], se donna celui de roi en 1701 : quoique dénué d'instruction, il a pourtant révéré Leibnitz et fondé l'Académie de Berlin. C'était le temps des succès du roi de Suède Charles XII, qui détrônait le roi de Pologne Auguste, et le remplaçait par Stanislas Leckzinski. Guillaume d'Orange était mort en 1702, après s'être ligué, comme roi d'Angleterre et comme stathouder de Hollande, contre la France. Les Bataves abolirent le stathoudérat : ce mot ne signifiait que *lieutenance;* mais une telle dignité, héréditaire dans la maison d'Orange, semblait tendre à se transformer en royauté. Les Anglais, conformément à l'ordre de succession établi chez eux, appelèrent au trône Anne, fille de Jacques II, et mariée à un prince danois. Sous cette reine, les exploits de Marlborough accablèrent Louis le Grand. C'était alors qu'un prédicateur fanatique, nommé Sacheverell, réveillait au sein de la Grande-

Bretagne les querelles religieuses et politiques : les whigs l'accusèrent, les torys le défendirent faiblement; mais, quand ils virent qu'on se bornait à livrer ses sermons aux flammes, ils s'enhardirent à le préconiser et à insulter le victorieux Marlborough. La sagesse d'Anne prévint l'extrême effervescence des partis, les empêcha de redevenir des factions. Joseph I[er], élevé à l'empire en 1705, continue la guerre contre les Français. Le prince Eugène de Savoie et le général anglais remportent pour lui des victoires : il met au ban de l'Empire les électeurs de Bavière et de Cologne partisans de Louis XIV et de Philippe V : il humilie la cour de Rome, alarme le pape Clément XI, reprend Comachio. Les Portugais, alliés aux Anglais, qui depuis 1704 occupaient Gibraltar, furent moins heureux dans leurs entreprises militaires : toutefois, leur roi Jean V, installé en 1706, se déclara aussi l'ennemi de la maison de Bourbon. L'année suivante 1707 termine dans l'Inde le règne d'Aureng-Zeyb, qui mourut presque centenaire, après avoir joui quarante-sept ans de ses vastes conquêtes. Il avait débuté, selon l'usage des monarques orientaux, par enfermer et empoisonner son père et étrangler ses frères : ensuite ses triomphes avaient réuni à l'empire mogol, les royaumes de Dékhan, de Visapour et de Golconde, à peu près toute la presqu'île que bornent les côtes de Coromandel et de Malabar. Aureng-Zeyb, peu renommé dans nos régions, était réellement un plus grand potentat que son contemporain Louis XIV. Celui-ci se voyait en 1709 réduit à la dernière détresse, par le désastre de Malplaquet, après ceux que, dans le cours des six années précédentes, ses armées avaient

essuyés à Hochstett, à Ramillies, à Turin. 1709 est mémorable par ce désastre de Malplaquet, par un rigoureux hiver, par la famine, et par le père le Tellier succédant à la Chaise dans l'emploi de confesseur du monarque septuagénaire. Sans la victoire brillante remportée à Denain par Villars en 1712, à peine pouvait-on espérer une paix honteuse. Celle d'Utrecht, en 1713, parut tolérable; la condition la plus humiliante était la démolition des fortifications de Dunkerque. Du reste, Philippe V restait roi d'Espagne; seulement, le traité ne lui laissait pas la Sicile; cette île était allouée au duc de Savoie, Victor-Amédée, de qui Clément XI tenta vainement d'extorquer l'abolition du tribunal civil depuis longtemps en possession de juger souverainement, chez les Siciliens, plusieurs genres d'affaires ecclésiastiques. La Prusse perdit son premier roi en 1713 : le second, Frédéric-Guillaume, quoiqu'il n'aimât point la guerre, ne négligea pas de se mettre en état de la soutenir; ennemi des études autant que des armes, il n'aspirait qu'aux jouissances du pouvoir absolu; roi sans bonté, père sans entrailles, il eut le bonheur d'être encore plus craint que haï. Mais cette année 1713, date de son avénement, l'est aussi de la fameuse bulle *Unigenitus*, qui condamnait cent une propositions du père Quesnel : elles étaient extraites d'un livre qui, depuis 1675, avait obtenu les éloges des prélats, surtout de l'archevêque de Paris, Noailles. Cette bulle, que les ministres de Louis XIV enjoignirent d'accepter, a ranimé, pour plus d'un demi-siècle, les dissensions religieuses. Les débats des jansénistes et des molinistes s'envenimèrent plus que jamais. Noailles et d'autres évêques, les parlements, les

universités, des congrégations ecclésiastiques protestèrent contre l'anathème qui frappait le livre de Quesnel, et en appelèrent au futur concile œcuménique. Ces déplorables querelles achevèrent d'attrister les derniers jours de Louis. La mort venait de moissonner sa famille, et de tous ses fils et petits-fils ne lui avait laissé, en France, qu'un faible enfant qui lui succéda. Tant de pertes semblaient l'autoriser à légitimer, comme il le fit, les enfants que madame de Montespan lui avait donnés. Louis mourut le 1er septembre 1715. Il n'a point été versé de pleurs sur sa tombe; il n'est pas même très-sûr que madame de Maintenon l'ait regretté. Pourtant, quels qu'aient été les malheurs de ce prince, ses défauts, ses égarements, et malgré l'empire exercé depuis 1685 sur sa longue vieillesse, par des personnages trop peu dignes de sa confiance, bien moins généreux et moins Français que lui, nous sommes accoutumés à croire que les souvenirs les plus glorieux de notre histoire appartiennent à son règne; la nation, à qui il a donné de l'orgueil, a excusé les excès du sien; et tant d'hommes autour de lui ont mérité le nom de grand qu'il a dû l'obtenir lui-même. Ses quinze dernières années ont été si calamiteuses, que la littérature ne pouvait guère conserver en France son éclat et sa fécondité. Toutefois, c'est le temps des recherches diplomatiques de Mabillon, des dernières comédies de Regnard, des cinq premières tragédies de Crébillon, du *Turcaret* de le Sage, d'une assez grande partie des odes et des épigrammes de J.-B. Rousseau, de plusieurs productions de Lamotte en vers et en prose, et presque d'une moitié des éloges académiques de Fontenelle. Les cartes de Guillaume

Delisle rectifiaient la géographie, et, comme l'a dit ce même Fontenelle, elles ouvraient le siècle par le tableau d'une terre nouvelle où, rentrant dans leurs véritables limites, la Méditerránée se raccourcissait de trois cents lieues et l'Asie de cinq cents. Le goût des études se perpétuait dans presque tous les pays de l'Europe. L'Italie comptait encore trois poëtes : Filicaja, Apostolo Zeno et Maffei, dont la *Merope* avait un grand succès. Gravina composait une poétique : il recherchait d'ailleurs l'origine et le sens des lois anciennes, et rédigeait celles de la nouvelle académie des Arcades ou Arcadiens, association commencée à Rome par la reine Christine, et dont tous les membres prenaient et prennent encore des noms de bergers d'Arcadie. Ce n'était plus là la littérature de l'Arioste et du Tasse, ni celle de Machiavel et de Galilée. Mais Leibnitz restait à l'Allemagne et Newton à l'Angleterre, où s'exerçaient en divers genres Addison, Prior, Swift et Pope, qui, à l'âge de vingt et un ans, publiait déjà son poëme sur la critique. C'est, selon Fourcroy, dans ces mêmes quinze années que la chimie a pris enfin un rang parmi les sciences : elle en fut particulièrement redevable aux ouvrages de Stahl publiés dans cette première époque.

La régence du duc d'Orléans, depuis 1715 jusqu'à 1723, sera pour nous une seconde section dans le tableau chronologique du dix-huitième siècle. Elle ajoute à notre littérature française le *Petit-Carême* de Massillon en 1717, l'*OEdipe* de Voltaire en 1718, les *Révolutions romaines* de Vertot et l'*Antiquité expliquée* de Montfaucon en 1719, les *Lettres persanes* de Montesquieu en 1721, la *Henriade* sous le nom de

poëme de la *Ligue* en 1723. Le botaniste Tournefort avait publié en 1717 son voyage au Levant, tandis que l'Anglaise Montagu accompagnait son époux, ambassadeur à Constantinople, et qu'elle écrivait les lettres où sont consignées ses observations intéressantes. Dans le monde politique, Charles XII, célèbre par ses triomphes et par ses revers, par sa retraite chez les Turcs, par le siége qu'il avait soutenu à Bender, en soutint un autre à Stralsund en 1715. Obligé d'abandonner cette place, il méditait encore des expéditions nouvelles; il allait conquérir la Norwége. Il assiégeait Frédérickshall, en décembre 1718, lorsqu'un coup d'artillerie délivra la Suède d'un roi qui l'avait réduite au dernier degré d'épuisement et de servitude. Les Suédois se vengèrent sur le baron de Gortz, premier ministre de Charles, lui firent son procès, le décapitèrent; et, ce qui était plus raisonnable, ils sentirent la nécessité de tempérer la puissance souveraine, et ne déférèrent la couronne à Ulrique-Éléonore, sœur de Charles XII, que par une élection libre, et en modifiant la forme du gouvernement : mais, à vrai dire, ils transportèrent tous les pouvoirs dans le sénat, et par là ils préparèrent de longs troubles. Sous Éléonore et sous son époux Frédéric, deux factions, que distinguaient les noms de *Chapeaux* et de *Bonnets*, s'agitèrent au détriment de la prospérité publique. Maintenir la constitution établie en 1719 était le but où croyaient tendre les *Bonnets*; les *Chapeaux*, tournés en tous sens par le souffle de la France, défendaient des intérêts plutôt que des opinions; aussi les voyait-on alternativement amis et ennemis de la cour. Les Turcs, gouvernés par Achmet III, étaient en guerre

avec les Vénitiens et avec l'empereur d'Allemagne. La victoire du prince Eugène à Peterwardein en 1716, la prise de Temeswar, et les autres exploits du même général amenèrent en 1718 la paix de Passarowitz, qui maintenait chaque partie contractante en possession de ce qu'elle occupait. Des révolutions éclatèrent en Perse; Mahmoud détrona Schah Hussein, et périt lui-même peu de temps après, immolé par Ashraf.

Anne, reine d'Angleterre, était morte en 1714; on ne voulut pas de son frère, le prétendant ou prétendu Jacques III, pour lui succéder : on préféra Georges de Brunswick, électeur de Hanovre, arrière-petit-fils de Jacques Ier. Georges se déclara whig, et n'en obtint pas moins deux innovations politiques d'une très-haute importance. D'une part, on déclara que l'*habeas corpus* pouvait être suspendu; de l'autre, le Parlement devint septennal en 1716. En acquérant un empire presque absolu sur ce parlement, Georges perdit l'affection du peuple; mais la force de quelques anciennes institutions empêcha la renaissance des grands troubles. Chez nous, la régence de Philippe duc d'Orléans est fameuse par l'annullation du testament de Louis XIV, par la subversion des fortunes, par le déréglement général des mœurs, par le progrès de quelques lumières. La première erreur de Philippe fut d'écarter des affaires Desmarets, qui, durant les dernières années du règne précédent, avait au moins ralenti la chute du crédit public. Cependant le déficit annuel, ou l'excédant de la dépense annuelle sur la recette, était de soixante-dix-sept millions. On avait consommé d'avance une partie des revenus de 1716 et même de 1717; on osait à peine calculer la somme

des dettes exigibles; la banqueroute semblait inévitable. Le Régent chercha des expédients moins iniques, et n'en trouva point de salutaires. La confiance qu'il accorda au système de Law a coûté cher à l'État. Quand Law, converti par Tencin, eut embrassé le catholicisme, il ne lui manqua plus rien pour devenir contrôleur général des finances : les billets de banque qu'il mit en circulation s'élevèrent à deux milliards deux cent vingt-deux millions. A la chute du système, les frères Pâris les réduisirent à dix-sept cents millions, sur lesquels les porteurs des billets ainsi réduits finirent par perdre jusqu'à cinquante pour cent. Il fallut les transformer en capitaux de rentes, les employer au payement des surenchères de domaines royaux engagés, ou bien en payement d'offices rétablis ou inventés pour ce seul besoin, en payement des maîtrises d'arts et métiers créées dans la même intention. Les affaires de politique extérieure étaient mieux conduites. Une alliance appelée quadruple se conclut en 1718 contre l'Espagne, entre la France, l'Angleterre, la Hollande et l'Autriche. L'ineptie de Philippe V, l'orgueil de son épouse Élisabeth Farnèse, et les intrigues de leur ministre, le cardinal Albéroni, avaient rendu à l'Espagne tous ses anciens ennemis, y compris la France. On découvrit une conspiration tramée à Paris par l'ambassadeur espagnol Cellamare; elle tendait à donner à Philippe V le titre de régent ou même de roi de France, et à déférer l'exercice de cette autorité au duc du Maine, l'aîné des fils de madame de Montespan. Philippe V ne désarma les puissances alliées qu'en renvoyant Albéroni. L'histoire ne peut pardonner au duc d'Orléans ni les honteuses débauches par lesquel-

les il dégradait péniblement ses facultés, son caractère et son pouvoir, ni la puissance et l'insolence où il laissa parvenir Dubois, le plus pervers des ministres et le plus scandaleux des prélats. Le vice a flétri dans le Régent les qualités les plus heureuses, un esprit étendu, une raison forte, des talents flexibles, une rare aptitude aux sciences, aux arts et aux affaires, une disposition naturelle à gouverner habilement avec loyauté. On parlait d'autant plus librement de ses mœurs qu'on s'accoutumait à les imiter. On supposait d'ailleurs que sa clémence devait s'étendre aussi loin que son libertinage. Du reste, il a évité la guerre. Doué de talents militaires, il s'est appliqué à prévenir toute occasion de les exercer. Il a réconcilié la France avec les États voisins, et contribué à pacifier l'Europe entière. Il existait pour la troubler deux principales causes de discorde : les prétentions de la cour d'Espagne sur la France, et les prétentions de la famille Stuart au trône d'Angleterre. De ces deux germes de dissensions politiques, la régence a su éteindre le premier, comprimer et énerver le second. Son influence en Allemagne et en Angleterre a déterminé plusieurs traités utiles aux rois et aux peuples, favorables à l'industrie et au commerce universel. On ne peut nier cependant que la régence n'ait beaucoup trop accordé à l'Angleterre. Quand la cour de Londres obtenait la démolition du canal de Mardick et la promesse de n'en jamais creuser autour de Dunkerque, c'étaient des conditions qu'elle n'était point alors en mesure d'imposer ni même de proposer, et qui ne pouvaient être stipulées qu'avec un négociateur tel que Dubois. Le duc d'Orléans est inexcusable de l'avoir souffert; car il

avait trop de sagacité pour ne pas deviner comment Dubois avait été amené à y souscrire. Dans l'intérieur, la bulle *Unigenitus*, l'ambition des princes légitimés et leurs intelligences avec Madrid, auraient suffi pour rendre la minorité de Louis XV fort orageuse : il n'y en a jamais eu de plus paisible, malgré le désordre des finances. Le Régent sut employer dans la plus juste mesure ce qu'il fallait de douceur, de prudence et de fermeté, pour contenir les mécontents, pour réprimer les factions. On regrette seulement que Philippe, si clément envers les chefs de la conspiration tramée contre lui, ait été d'une rigueur extrême à l'égard de quelques Bretons engagés à défendre des intérêts qu'ils comprenaient à peine; il a mérité un autre reproche en ne persévérant point à étouffer des querelles théologiques qu'il appréciait mieux que personne. Il est vrai que ce fut encore Dubois qui voulut complaire à la cour de Rome, afin de s'ouvrir la carrière des dignités ecclésiastiques; mais le Régent, qu'aucun intérêt et aucune erreur n'égarait en ce genre d'affaires, demeure à jamais répréhensible d'avoir toléré de pareilles manœuvres. Tellier, aussitôt après la mort de Louis XIV, avait été exilé à la Flèche; les prisons par lui encombrées de quesnellistes s'étaient ouvertes, et avaient rendu à la magistrature, au clergé et aux lettres, un très-grand nombre d'honorables victimes. Mais, en 1720, Dubois obtint de Noailles une rétractation; du Régent, un édit contre l'appel; et du pape, un chapeau rouge en 1721. L'année 1720 est celle d'une horrible peste à Marseille : l'évêque Belzunce publia des mandements, exorcisa la peste et soutint que le ciel, en sa colère, avait inventé ce mal pour punir les cri-

mes du jansénisme. On doit plus d'éloges au zèle charitable et courageux avec lequel ce même prélat soulagea les maux des pestiférés. Les secours du gouvernement furent tardifs, et Marseille avait perdu plus de quatre-vingt mille de ses habitants, lorsqu'un vent du nord, soufflant avec violence, éteignit la contagion.

Louis XV devint majeur en février 1723; Dubois, déclaré premier ministre, mourut peu de mois après. L'ex-régent Philippe succéda au cardinal dans ce principal ministère, et l'avait à peine exercé quatre mois, quand il périt victime, ainsi que Dubois, du libertinage. Le duc de Bourbon les remplaça; et la marquise de Prie, qui gouvernait ce duc, dilapida le royaume jusqu'en 1726. Ce fut dans cet intervalle, en 1724, qu'en Espagne, Philippe V, lassé d'être ou de paraître roi, abdiqua sa couronne en faveur de Louis son fils aîné. Louis mourut dès le septième mois de son règne, et Philippe V reprit le sceptre. L'année 1725 est remarquable par la mort du czar Pierre le Grand. Charles XII l'avait obligé à devenir un grand capitaine; mais, aspirant à une plus véritable gloire, à celle d'un habile administrateur, Pierre n'avait rien négligé pour transporter dans son inculte patrie l'industrie et les lumières de l'Occident. Il voyagea en Europe; il vint se montrer, s'instruire et s'enivrer à Paris; et quoiqu'il y ait séjourné quarante-deux jours, il était encore un objet curieux lorsqu'il partit. Mais la barbarie était si générale en Moscovie, qu'il n'a pas réussi à se polir assez lui-même. Despote et cruel, homicide de son propre fils, il épouvante presque autant qu'il étonne; et s'il attire les regards et jusqu'à l'admiration, c'est sans mériter d'hommages.

En 1726, le cardinal Fleury, qui avait été précepteur de Louis XV, fit disgracier le duc de Bourbon et la marquise de Prie, et régna lui-même jusqu'en 1743, âgé de soixante-treize à quatre-vingt-dix ans. Ce sera, Messieurs, après les quinze ans de Louis XIV, après les sept de la régence, et les trois du duc de Bourbon, une quatrième section dans la chronologie du siècle. Tencin, impatient d'être promu au cardinalat, présida, en 1727, un concile d'Embrun où l'on proscrivit Soanen, évêque octogénaire, le plus pieux des réappelants. Les destitutions, les refus de sacrements, les exils et les détentions recommencèrent pour ne plus cesser jusqu'à la fin du règne de Fleury. Cette disposition du ministère français encouragea le pape Benoît XIII à recanoniser en 1729 Hildebrand ou Grégoire VII, que des papes du seizième et du dix-septième siècle avaient déjà inscrit au catalogue des bienheureux, mais qui ne réussissait pas à s'y maintenir. Benoît XIII augmenta donc la liturgie d'un office à célébrer en l'honneur de saint Hildebrand et du zèle intrépide avec lequel il avait détrôné l'empereur Henri IV, et l'avait plongé dans l'abîme profond du malheur; c'étaient les termes de la nouvelle légende. Mais les parlements et certains prélats français, suspects de jansénisme, prirent de l'humeur contre ce supplément à l'office divin; et la fête de saint Grégoire VII ne fut célébrée qu'en Italie et dans Avignon.

Remarquons en 1730 l'abdication du roi de Sardaigne et de Piémont, Victor-Amédée II : depuis, il fut soupçonné de regretter la couronne et de manœuvrer pour la ressaisir. Son fils, Charles-Emmanuel III, le fit

arrêter et le retint toujours prisonnier. Après la mort d'Antoine Farnèse, qui ne laissait point d'enfants, on alloua le duché de Parme à l'infant d'Espagne, don Carlos, fils de Philippe V et d'Élisabeth Farnèse; le commissaire de la cour de Rome protesta en vain contre cette succession. En Orient, Ashraf, que nous avons vu s'installer en 1725 sur le trône de Perse, en descendit en 1730 : à cette époque, paraît Thamas Kouli-Khan, l'un des plus épouvantables aventuriers du dix-huitième siècle. Après avoir tué Ashraf, il replaça sur le trône Thamas, héritier de Hussein; mais il ne tarda pas à l'en déposséder, et à s'y élever lui-même sous le nom de Nadir-Schah. Vainqueur des Tartares, des Russes et du grand Mogol, Nadir-Schah pilla les trésors de Delhi, démembra l'Indoustan, frappa de terreur l'Asie presque entière et surtout ses propres sujets, ses officiers, ses parents : ils l'assassinèrent dans sa tente en 1747. Mais, si nous reprenons l'ordre des événements à l'année 1733, la mort du roi Auguste amène en Pologne un interrègne et des troubles. Auguste, détrôné en 1704 par Charles XII et remplacé par Stanislas Leckzinski, ne s'était soutenu qu'avec peine depuis son rétablissement en 1709. Quand il mourut, Leckzinski, dont la fille était mariée à Louis XV, fit, avec l'aide des Français, quelques efforts pour recouvrer la couronne; mais Frédéric, fils d'Auguste, la lui disputa, l'obtint, et commença un règne souvent troublé par des diètes orageuses, et par l'influence des étrangers. De duc de Parme, don Carlos devint, en 1735, roi des Deux-Siciles; et l'empereur Charles VI prit possession de Parme et de Plaisance. Ce fut en 1737 que la maison d'Autriche s'établit en Toscane;

celle des Médicis s'éteignait par le décès du grand-duc Jean Gaston, qui, ne laissant point d'enfants, eut pour successeur François de Lorraine. Le prince Eugène de Savoie ayant cessé de vivre en 1736, les Turcs s'élancèrent sur les possessions autrichiennes : il fallut leur rendre la Valachie, la Servie, Belgrade.

Plusieurs nouveaux règnes commencent en 1740 et 1741. Comme Charles VI, qui portait la couronne depuis 1711, ne laissait point de fils, l'électeur de Bavière, qui avait épousé une fille de Joseph I[er], prit le nom de Charles VII. Ses prétentions, soutenues par la France, donnèrent lieu à la guerre de 1741 ; une des fautes du cardinal de Fleury est de l'avoir entreprise. En Prusse, la mort du roi Frédéric-Guillaume appela au trône Frédéric II, le plus célèbre monarque du dix-huitième siècle, grand capitaine, habile négociateur, modéré dans ses triomphes, invincible dans l'adversité, écrivain fort médiocre, mais sincère ami des lettres, despote cependant, quoique ayant été opprimé par son père, et ne dédaignant pas toujours le machiavélisme qu'il avait réfuté ; son moindre mérite est d'avoir contribué aux progrès de la tactique moderne et institué des armées formidables. Après Clément XII, prince économe et pontife charitable, qui fit du bien à ses sujets et peu de mal aux étrangers, Lambertini ou Benoît XIV, installé aussi en 1740, mérita de plus grands hommages. Frédéric, tout séparé qu'il était de la communion du saint-siége, offrait à Benoît des témoignages d'estime qui les honoraient l'un et l'autre. Benoît inspirait les mêmes sentiments à la schismatique Élisabeth Petrowna, impératrice de Russie, couronnée en 1741 ; et les Anglais, attirés à

Rome par la renommée du pontife autant que par le goût des arts dont il était le protecteur, le louaient avec enthousiasme, quand ils voulaient le peindre avec vérité. Son esprit aimable et ses mœurs douces obtenaient d'autant plus d'éloges, qu'il savait allier aux talents et aux grâces de son siècle les vertus austères de son état et la pratique de tous ses devoirs religieux. Benoît XIV réconciliait l'Europe à la papauté : on ne pouvait, en le voyant, se souvenir de Grégoire VII, ni d'Alexandre VI, ni même de Benoît XIII. Sa tolérance évangélique raffermissait, au milieu d'un siècle raisonneur, ce trône pontifical tant ébranlé par l'ambition de ses devanciers. C'était en 1727 que les Anglais avaient vu succéder à Georges Ier son fils Georges II, sous lequel ils ont fait des conquêtes dans le nouveau monde, rendu leur marine de plus en plus formidable, et soutenu avec trop de gloire, contre la France, la guerre de 1741 : leur amiral Anson fit de 1740 à 1743 le tour du globe. Le gouvernement français était presque le seul qui ne secondât point le mouvement général des esprits, le progrès des lumières et de la véritable sociabilité. Fleury suivit jusqu'en 1743 ses immuables routines, opprimant avec modération, persécutant avec politesse, habile dans l'art d'isoler les victimes et de les frapper sans éclat. Cependant, cette politique timide ne suffisait point à contenir les sectes, et à comprimer l'essor des pensées. Le jansénisme s'agita violemment durant ces dix-sept années : il fit des libelles qui le dégradèrent ; il fit des miracles qui le perdirent sans ressource et sans appel. Quand le conseiller Carré de Montgeron eut composé et présenté au roi, en 1737, un récit circonstancié de tous les prodi-

ges opérés au tombeau du diacre Pâris, le public cessa d'accorder de l'intérêt à ceux qui demandaient de l'enthousiasme. L'attention se portait sur de tout autres objets. Rollin, qui avait pris part à ces déplorables controverses, et à qui l'on n'avait laissé aucune fonction dans l'Université de Paris, consacra aux lettres les dernières années de sa vie; il acheva son *Traité des études* en 1728, entreprit son *Histoire ancienne*, et, après l'avoir terminée, commença une *Histoire romaine*. Fréret, par de plus savantes recherches, éclaircissait les annales de l'antiquité : vous vous souvenez que nous avons recueilli plusieurs résultats de ses travaux sur la chronologie ancienne; c'est l'homme le plus érudit du dix-huitième siècle. Les meilleurs romans de Prévost appartiennent à cette même période, ainsi que la *Métromanie* de Piron et les *Synonymes* de Girard. Un des chefs-d'œuvre de Montesquieu, son livre sur la *Grandeur des Romains*, est de 1734; mais il suffirait, pour juger de la littérature de cette période, d'y remarquer les traces de Voltaire, de rencontrer, de 1730 à 1743, *Brutus*, l'*Histoire de Charles XII*, *Zaïre*, *la mort de César*, *Alzire*, *Mahomet*, *Mérope*. Les progrès des sciences exactes n'étaient pas moins sensibles en France; je ne veux citer que le thermomètre de Réaumur en 1730, et les voyages entrepris en 1736 et 1737 par Bouguer, Maupertuis, Clairaut, La Caille, pour déterminer la mesure et la figure de la terre. Il fut vérifié, ainsi que l'avait annoncé Newton, que le globe était aplati vers les pôles; et l'excédant du diamètre de l'équateur terrestre sur l'axe de rotation fut évalué à sept lieues environ. La Hollande possédait, dans Boërhaave, le plus célè-

bre médecin de l'Europe : il mourut en 1738, après avoir essayé d'appliquer à son art toutes les connaissances physiques et morales qui le peuvent éclairer; de renfermer en un seul système général l'histoire, les causes, les symptômes et le traitement de toutes les maladies. Malgré l'activité que les études physiques et mathématiques conservaient en Angleterre, les belles-lettres y jetaient encore plus d'éclat. Pope mit au jour sa *Dunciade* en 1728, son admirable *Essai sur l'homme* en 1731. Bolingbroke rassemblait les résultats de ses recherches et de son expérience dans les matières politiques. Les romans de Fielding se distinguaient par le naturel et la vérité des mœurs bizarres, par l'énergique singularité des caractères dans les scènes communes de la vie, par la nouveauté des hommes au milieu des choses ordinaires. La littérature italienne offre encore ici un historien et un poëte, Giannone et Métastase. L'un, dans son *Histoire de Naples*, osait parler véridiquement de la cour de Rome, qui s'en vengea par des persécutions pareilles à celles qu'il avait censurées; l'autre, sur le théâtre lyrique, imitait et surpassait Quinault.

Nous formerons une cinquième section des douze années comprises entre la mort du cardinal Fleury, en 1743, et l'année 1756, où commença la guerre dite de Sept ans. Celle qui s'était ouverte en 1741 a été plus honorable qu'avantageuse aux Français. Malgré les exploits du maréchal de Saxe, malgré les victoires de Fontenoy en 1745, de Raucoux en 1746, de Lawfelt en 1747, le traité conclu l'année suivante à Aix-la-Chapelle affermit la maison d'Autriche, dont on avait prétendu renverser la domination. Louis XV,

jusqu'alors, s'était rendu cher aux Français : ils l'avaient, sans flatterie, surnommé le *Bien-aimé*, après sa maladie de 1744. Mais ses courtisans, intéressés à égarer ses penchants naturellement honnêtes, ne tardèrent point à le rabaisser, autant qu'ils purent, à leur niveau. Ils lui donnèrent Jeanne Poisson, mariée au sieur d'Étioles, laquelle succéda dès 1745 à madame de Châteauroux et devint la marquise de Pompadour. Les désordres de la cour ramenèrent des intrigues, des querelles religieuses, des démêlés avec les parlements. Louis XV, dont l'esprit ne manquait ni de pénétration ni de justesse, entrevoyait dès lors lui-même les premiers avant-coureurs d'une révolution terrible; mais il calculait qu'il avait le temps de régner mollement avant qu'elle pût éclater. Le duc de Bavière, qui s'était proclamé l'empereur Charles VII, mourut en 1745; et son compétiteur, François de Lorraine, fut reconnu pour chef de l'Empire par le traité d'Aix-la-Chapelle. Son épouse Marie-Thérèse a plus de renom que lui. Fille de Charles VI, elle montra un courage héroïque dans l'adversité, quand, se réfugiant chez les Hongrois, elle leur présenta son fils, triompha de leurs vieux ressentiments contre sa famille, et les força de s'écrier : *Mourons pour notre roi Marie-Thérèse!* François était, comme je l'ai dit, grand-duc de Toscane depuis 1737; promu à l'Empire, il confia au maréchal Botta le soin de gouverner les Toscans, que ce déplorable choix rendit les victimes des intérêts politiques débattus entre les grands États. Le trône d'Espagne, occupé par Philippe V jusqu'en 1746, appartint, après lui, à son fils Ferdinand VI. Tout ce qu'on pouvait attendre de Ferdinand était qu'il sût bien placer sa

confiance : il eut ce bonheur; son ministre, le marquis de la Ensenada, se montra un administrateur fort sage. L'infant don Philippe, autre fils de Philippe V, fut investi du duché de Parme en 1749. Le stathoudérat s'était relevé chez les Hollandais en 1747 : la maison d'Orange ressaisit cette dignité, abolie depuis la mort de Guillaume en 1702. Les grands pensionnaires, jadis les procureurs généraux des provinces confédérées, cessèrent d'être d'imposants magistrats, et les états ou assemblées nationales virent aussi déchoir leur puissance : il s'établit une sorte de monarchie héréditaire, tempérée par quelques restes d'institutions républicaines. J'ai déjà désigné cette même année 1747 comme celle où fut tué Thamas Kouli-Khan, ou Nadir-Schah : cet événement amena en Perse de violents orages, au milieu desquels Khérim-Khan-Zund s'empara du pouvoir suprême; il l'exerça en qualité de régent et avec beaucoup de sagesse jusqu'en 1779. Khian-loung régnait en Chine : ami des arts, avide de lumières, il a composé divers ouvrages, dont l'un est traduit en Français sous le titre d'*Éloge de la ville de Moukden*. La période que nous envisageons se termine en 1755 par le tremblement de terre de Lisbonne; quinze mille habitants furent écrasés sous les ruines de plusieurs quartiers de la ville.

Le plus grand fait de l'histoire littéraire de ces douze années (1743 à 1755) est sans doute la publication de l'*Esprit des lois* de Montesquieu en 1748. L'influence que ce chef-d'œuvre allait exercer s'annonça par des clameurs insensées : toutes les sectes se réunirent pour accabler d'outrages le livre et l'auteur : les jansénistes déclarèrent que l'*Esprit des lois* était un

fruit de la bulle *Unigenitus*. La dame du Deffant s'avisa de dire que c'était de l'esprit sur les lois; et cette plaisanterie, aussi froide qu'injuste, se retrouve malheureusement dans plus d'un endroit des œuvres de Voltaire. Mais Voltaire a dit avec plus de vérité, comme avec plus de noblesse et de grâce, que le genre humain ayant perdu ses titres, Montesquieu les avait retrouvés. Voltaire sentait donc le mérite de cet immortel ouvrage. Il en a fait un commentaire qui contient des observations quelquefois aussi judicieuses que sévères. Un autre commentaire, récemment publié, laisse mieux voir le progrès que l'*Esprit des lois* a fait faire aux sciences politiques. En 1751, parut le premier volume de l'*Encyclopédie* : Diderot et d'Alembert entreprirent ce vaste recueil, et appelèrent à y coopérer la plupart des hommes de lettres distingués alors par l'étendue de leurs lumières. Voltaire et Montesquieu consentaient à y prendre part. Malgré les erreurs, les omissions, les négligences que la multitude des articles et des rédacteurs, la variété des matières, l'inégalité des styles, et, plus que tout cela peut-être, la disposition alphabétique, rendaient inévitables, on ne peut méconnaître l'utilité ni la grandeur de l'ensemble. Cet édifice immense a pour frontispice un discours préliminaire qui donne une haute idée des lumières de cet âge. D'Alembert, auteur de cette préface, qui le plaçait au nombre des meilleurs écrivains, avait acquis une place éminente, parmi les mathématiciens, par son *Traité de Dynamique* en 1743, par des *Réflexions sur la cause générale des vents* en 1744, par ses *Recherches sur la précession des équinoxes* en 1749. Il composait, pendant l'impression du premier volume

de l'*Encyclopédie,* un ouvrage très-étendu sur différents points du système du monde. La scène comique s'enrichit, en 1747, du *Méchant* de Gresset. En 1751, mourut d'Aguesseau, magistrat éclairé, intègre et quelquefois, courageux, écrivain pur, élégant et instructif. Mais Jean-Jacques Rousseau, en 1752, parut et brilla tout à coup dans la carrière des lettres par son discours contre les lettres elles-mêmes. En répondant à une question que l'Académie de Dijon avait proposée, il exprimait en orateur des pensées de sophiste. Quand la même compagnie osa demander, l'année suivante, quelle était l'origine de l'inégalité entre les hommes, Jean-Jacques, affranchi, par un tel programme, de toutes les timidités académiques, fit un livre plutôt qu'un discours, et déploya l'audace de sa philosophie autant que les richesses de son éloquence. Pour Voltaire, après avoir célébré la bataille de Fontenoy, il écrivait une histoire du siècle de Louis XIV, et, sous le titre d'*Essai sur les mœurs des nations*, une histoire générale depuis Charlemagne. En même temps, il donnait au théâtre *Sémiramis*, *Nanine*, *l'Orphelin de la Chine;* il créait, dans *Zadig* et *Micromégas*, un nouveau genre de romans, et achevait un poëme où, dit Chénier, en luttant contre l'Arioste, il se montra du moins son égal. La plus brillante production de la littérature anglaise, dans ce même intervalle, est la *Clarisse* de Richardson, que Diderot proclamait le premier des romans tragiques, celui où se manifeste le plus l'art ou le génie qui varie les nuances, qui croise et multiplie les faits, les situations, les mouvements, les caractères. L'érudit Muratori publiait les derniers volumes de sa collection des historiens d'Italie, et une

histoire chronologique de cette même contrée, rédigée par lui-même. Le mathématicien Euler, né à Bâle, attiré à Berlin par Frédéric, continuait ses analyses profondes, en même temps qu'il écrivait à la nièce de ce roi des lettres familières où sont exposées avec une extrême clarté, dit Condorcet, les vérités les plus importantes de la mécanique, de l'astronomie, de l'optique et de la théorie des sons. Linné, en Suède, entreprenait une classification savante de tous les trésors de la nature, particulièrement du règne végétal, tandis que Buffon publiait, en France, les premiers volumes de son *Histoire naturelle.* Buffon restera le premier des naturalistes dans l'art d'écrire : il a senti la nécessité de jeter dans son immense ouvrage des détails moraux et des idées générales : il a compris que des hypothèses brillantes, qui se rattacheraient à des faits importants, qui provoqueraient des recherches nouvelles, ne compromettraient ni sa propre gloire ni le progrès de l'instruction publique, et se maintiendraient honorablement dans l'histoire de la science, après avoir disparu de la science elle-même.

La guerre de 1756 à 1763 eut pour causes des insultes faites au pavillon de France par un amiral anglais, et l'envahissement de la Saxe par le roi de Prusse. Louis XV fit une alliance avec Marie-Thérèse, impératrice et reine de Hongrie. La France eut d'abord des succès : le maréchal Richelieu prit Mahon; l'amiral anglais Bing, chargé de porter des secours dans cette place, n'y put réussir et paya de sa tête le revers qu'il n'avait pu éviter. L'année 1757 ne fut pas aussi heureuse à Louis XV : Damiens le frappa le 5 janvier; et l'on n'est point encore parvenu à bien éclaircir les

causes de cet attentat. Peu de mois après, les Anglais enlevèrent à la compagnie française des Indes le comptoir de Chandernagor; enfin, la bataille de Rosbach, gagnée le 5 novembre par le roi de Prusse, annula tous les avantages que l'armée française avait jusqu'alors remportés. En 1758, les Français, quoique battus à Crévelt par Frédéric, restaient maîtres du duché de Clèves. Nous perdîmes en 1759 Louisbourg et Quebec, et la bataille navale de Belle-Isle. L'année suivante, les Anglais occupèrent le Canada, et les Hanovriens firent prisonnière la garnison française de Clèves. Belle-Isle fut prise en 1761, et Pondichéry se rendit aux Anglais. Cassel, que nous occupions, capitula en 1762; et les négociations commencèrent : elles aboutirent en 1763 au traité de Versailles, qui ravit à la France ses meilleures possessions coloniales. Pendant cette malheureuse guerre de Sept ans, les dissensions intestines ne s'étaient point amorties : il n'était question dans l'intérieur de la France que de lettres de cachet, d'exils, d'interdits pour cause de jansénisme : les parlements, qui résistaient, autant qu'ils le pouvaient, à ces iniquités, étaient soutenus par l'opinion publique. Elle les enhardit à procéder contre les Jésuites sur la demande du conseiller Chauvelin. Un arrêt du Parlement de Paris, en 1761, ordonna l'examen des constitutions de cette société fameuse. En vain le gouvernement opposa au Parlement une assemblée d'évêques, où quarante-cinq suffrages sur cinquante et un se trouvèrent favorables aux Jésuites : leur suppression fut prononcée par un arrêt du 6 août 1762; et presque tous les parlements de France ayant imité en ce point celui de Paris, des édits de 1763 effectuèrent l'abolition de la

compagnie de Jésus dans toute l'étendue du royaume. C'était un dédommagement du traité de Versailles, un moyen de le faire oublier, ou pardonner. Sans doute, les parlements avaient, en cette affaire, excédé la limite du pouvoir judiciaire; mais ils exprimaient certainement un vœu national.

Le Vénitien Rezzonico était, depuis 1758, le pape Clément XIII. C'était un pape du moyen âge, jeté, comme par erreur, au milieu des lumières modernes, entre deux pontifes raisonnables, Benoît XIV et Clément XIV. Quand le Portugal, l'Espagne, la France et Naples accusaient vivement les Jésuites et s'en délivraient trop tard, Rezzonico s'obstinait à les soutenir et à se perdre avec eux. En Portugal, on avait attenté, en 1758, aux jours du roi Joseph, et trois Jésuites se trouvaient au nombre des prévenus. La cour de Lisbonne demandait à celle de Rome la permission de les faire juger, avec leurs complices, par les tribunaux ordinaires. Clément XIII ne le permit pas. Il fallut accuser Malagrida, l'un de ces trois Jésuites, non de lèse-majesté, non d'assassinat, mais d'hérésie, et rechercher en des écrits qu'il avait jadis publiés, je ne sais quelles erreurs mystiques, quelles visions extravagantes, et livrer l'auteur à l'Inquisition, qui le fit brûler comme faux prophète, sans daigner l'interroger sur l'attentat aux jours du monarque. Le roi d'Espagne, Ferdinand VI, cessa de vivre en 1759, et il eut pour successeur son frère don Carlos, qui était roi de Naples depuis 1735, et qui avait été auparavant duc de Parme. Don Carlos, à Madrid, s'intitula Charles III. Il laissa dès lors le royaume de Naples à son fils Ferdinand IV. Il y eut aussi un changement de règne en

Angleterre. Une apoplexie emporta Georges II en 1760, et son fils Georges III a régné soixante ans; il n'est mort qu'en 1820. Les Turcs enfin eurent en 1757 un nouveau sultan, Mustapha III, monarque avare, insolent et farouche, dont le règne n'est remarquable qu'à raison de la guerre que les troubles de la Pologne excitèrent entre la Porte et la Russie.

Avant de parler de ces troubles, qui appartiendront principalement à la période suivante, nous avons à indiquer depuis 1756 les principaux faits de l'histoire littéraire: par exemple, la publication et la condamnation du livre de *l'Esprit* par Helvétius en 1759, de l'*Émile* de Rousseau en 1762, en même temps que l'infortuné Calas expirait sur l'échafaud à Toulouse. L'austère *Contrat social* et la *Nouvelle Héloïse*, publiés en 1760 et 1761, avaient échappé aux anathèmes : l'auteur d'*Émile*, décrété de prise de corps, se vit forcé de prendre la fuite. Le jansénisme parlementaire croyait signaler sa puissance et son habileté politique, en poursuivant à la fois les Jésuites, les philosophes et les protestants. Cependant l'Académie française imitait l'Académie de Dijon : au lieu des concours innocents qu'elle avait jusqu'alors ouverts, elle invitait les talents à rendre aux Français illustres des hommages raisonnables. Cette innovation valut à la France, dès 1759, un grand écrivain de plus : Thomas donna de l'éclat à un genre de production qui, jusque-là, n'avait guère attiré l'attention du public. Voltaire continuait de la fixer : à l'âge de soixante-six ans, il faisait *Tancrède* et *l'Écossaise*, et l'une de ses plus énergiques satires, et commençait son *Dictionnaire philosophique*. Un autre philosophe enrichissait en Angleterre le genre de

l'histoire; c'était David Hume : son inflexible impartialité déplut d'abord aux torys et aux whigs, aux catholiques et aux protestants : le temps a fait justice de ces critiques. Hume cherche de bonne foi la vérité. Ses couleurs ne sont pas très-brillantes, mais elles sont si vraies et si pures qu'elles laissent souvent des impressions, sinon vives, du moins précises et distinctes.

Je comprendrai dans une septième section les onze années qui se sont écoulées entre le traité de Versailles, en 1763, et la mort de Louis XV, en 1774. Cet intervalle, dont les premières scènes sont, en France, le supplice du jeune de la Barre à Abbeville, de Lalli à Paris, et le procès du vertueux la Chalotais en Bretagne, est d'ailleurs souillé du nom de madame du Barry. Les sévérités ou les erreurs des tribunaux donnèrent lieu en 1766 et 1767 à des traductions du traité *des délits et des peines*, que Beccaria venait de publier en italien, et au discours de l'avocat général Servan sur l'administration de la justice criminelle. Cependant Paoli entraînait la Corse à secouer le joug des Génois ; la France, en acquérant cette île en 1768, ne se dédommageait point de ses malheurs, et ne se délivrait pas de ses périls. Des courtisans pervers se servirent du crédit de la favorite pour éloigner des affaires le duc de Choiseul, dont le ministère, depuis 1758, avait été souvent honorable. Choiseul fut relégué à Chanteloup, *fier encore de l'exil de son maître*, disait Delille, treize ans après. L'abbé Terray vint accroître, à force d'infidélités, le désordre des finances. Le chancelier Maupeou parvint à dissoudre les parlements et à les remplacer par des cours serviles, qui,

avec moins de dignité, n'avaient pas plus de tolérance ni plus de lumières.

La Russie obéissait à Catherine II : c'était, depuis Pierre le Grand, la quatrième femme qui régnait sur cet empire; les trois autres avaient été Catherine Ire, Anne Ivanowna, Élisabeth Petrowna. Les czars Pierre II, Ivan VI et Pierre III, qui ont paru intermédiairement sur ce trône, ne l'ont pas occupé longtemps. Catherine, victorieuse sur terre et sur mer, bienfaitrice du commerce, des arts et des sciences, fit presque oublier qu'elle avait commencé par se défaire de son époux Pierre III. Ce n'est pourtant pas le seul reproche qu'elle ait mérité : elle a été le fléau de la Pologne. La Russie exerçait sur ce royaume ou cette république (car l'un et l'autre se disaient) une influence tyrannique, y fomentait des troubles, qui devinrent de vrais désastres sous le roi Poniatoswki, imposé en 1764 aux Polonais par Catherine. Cette anarchie amena en 1772 le démembrement de la Pologne et un premier partage de ses provinces entre Poniatowski et les cours de Russie, de Prusse et d'Autriche. Cette même année 1772 est l'époque d'une révolution en Suède : les factions y servirent d'instrument à l'asservissement de leur patrie; le roi Gustave III renversa les lois et rétablit le despotisme. En Danemarck, la mère du roi Christiern VI lui fit croire, en 1772 encore, que son épouse et son ministre Struenzée conspiraient contre sa sûreté. Christiern laissa exiler la reine, torturer et tuer le ministre, et n'en demeura lui-même que plus esclave des volontés d'autrui. L'Allemagne avait un plus digne chef dans Joseph II, installé en 1765 : lorsque ce prince éclairé, humain, équitable, entreprit de réformer, un

peu despotiquement, les abus qui pesaient sur les peuples, il éprouva les obstacles auxquels il faut toujours s'attendre quand on a de pareilles volontés. Il apprit qu'un peu d'habileté suffit pour faire le mal, et qu'il faut du bonheur pour accomplir le bien. De tous les rois du dix-huitième siècle, Joseph II est l'un de ceux dont la gloire restera, sinon la plus brillante, du moins la plus pure; car le partage de la Pologne est à reprocher à sa mère et au ministre Kaunitz, bien plus qu'à lui. Toutefois, de grands hommages sont dus aussi à son frère Pierre-Léopold, qui devint grand-duc de Toscane en 1765 : son administration en ce pays était la plus sage qu'on eût vue jusqu'alors en Europe. C'est encore en 1765 que le duché de Parme échoit à don Ferdinand, l'élève de Condillac, c'est-à-dire de l'un des plus illustres philosophes du siècle. Condillac est le premier Français qui soit entré fort avant dans la carrière que Locke avait ouverte : en poursuivant l'analyse de l'entendement humain, il a su appliquer la théorie de la pensée à l'art du langage, aux connaissances morales et politiques, à l'histoire même. Pour revenir aux affaires des gouvernements, je dois ajouter qu'en 1765 les Anglàis soumirent à leur domination le Bengale, et s'engagèrent dans une longue guerre avec Haïder-Aly-Khan, roi de Mysore et père de Tippou-Saheb. En 1765, on voyait éclore, au sein des colonies anglaises de l'Amérique septentrionale, les germes de la révolution qui a rendu cette contrée indépendante. Le nom de Franklin, si justement célèbre dans ces événements, l'était déjà dans les sciences; il publiait sa théorie de l'électricité, et dérobait la foudre aux nuages pour s'exercer à ravir le sceptre à la tyrannie,

A Madrid, des émeutes populaires dévoilaient la faiblesse et l'inhabileté du ministre de Charles III : ce ministre fit néanmoins un acte de sagesse en 1767 en expulsant les Jésuites, un autre en 1768 en supprimant un bref pontifical attentatoire aux droits du duc de Parme. Ganganelli, élu pape en 1769 sous le nom de Clément XIV, tint une conduite si loyale et si judicieuse, que les cours de France et de Naples lui rendirent Avignon, Ponte-Corvo et Bénévent, que son prédécesseur avait perdus. Deux grands actes ont illustré le pontificat de Clément XIV, l'abrogation de la bulle *In cœna Domini*, et la suppression des Jésuites dans la chrétienté entière, en 1773. Quand le Pape cessa de vivre, un an après qu'il eut rendu ce dernier service à la religion et à l'Europe, on ne voulut point attribuer sa mort à une cause naturelle. Telles sont, de 1763 à 1774, les dates les plus importantes, à moins qu'on n'y joigne la défaite et la mort d'Ali-Bey en 1773. Ali-Bey s'était efforcé de délivrer l'Égypte du joug des Turcs, et même de garantir par de sages institutions l'indépendance et la prospérité de cette contrée célèbre. La Porte n'en redevint pas maîtresse absolue ; le pacha qu'elle y entretenait était bien moins le représentant du Grand Seigneur que le prisonnier ou l'otage des Mameluks. Quant à l'histoire littéraire des onze années de 1763 à 1774, je viens d'en rappeler quelques faits. Les autres détails nous occuperaient trop longtemps. Je dirai seulement que c'est l'époque du *Commentaire sur Corneille* par Voltaire, des premiers ouvrages de mathématiques de Condorcet, du *Voyage* de Bougainville, des *Géorgiques* de Delille, du *Warwick*

et de la *Mélanie* de la Harpe, des deux premières tragédies de Ducis, de *l'Histoire des deux Indes* par Raynal, et de la nouvelle classification botanique de Bernard de Jussieu. L'Anglais Cook faisait ses deux premiers voyages autour du globe; et son compatriote Robertson écrivait l'histoire de Charles-Quint.

Il ne nous reste plus, Messieurs, que quatre années entre la mort de Louis XV, le 10 mai 1774, et celle de Voltaire, le 30 mai 1778. L'avénement de Louis XVI remplit la nation d'espérance. Il s'environna de ministres généralement estimés, et dont quelques-uns, tels que Turgot et Malesherbes, étaient à compter parmi les hommes les plus vertueux et les plus éclairés du siècle. Les Américains publièrent en 1776 leur Acte d'indépendance. Franklin, leur négociateur à Paris, décida le gouvernement à les soutenir. On s'intéressait vivement et sincèrement à leur cause; et l'on saisit cette occasion de réparer les malheurs de la guerre de Sept ans, et les dommages essuyés par le traité de 1763. La guerre fut donc déclarée aux Anglais en 1778; l'Espagne et la Hollande s'allièrent contre eux à la France, et des noms français allèrent s'associer dans l'autre hémisphère à la gloire de Washington. La mort du roi de Portugal, Joseph, en 1777, entraîna la disgrâce de son ministre Pombal, habile homme d'État, que les Jésuites ou ex-Jésuites ont calomnié, mais auquel on pourrait reprocher néanmoins une sévérité excessive. L'année 1778, à laquelle nous nous arrêtons, est remarquable par le décès de plusieurs personnages célèbres; du ministre anglais Guillaume Pitt, du naturaliste Linné, d'Albert Haller, savant médecin et auteur de poésies allemandes, de l'acteur Lekain, de Jean-

Jacques Rousseau et de Voltaire. Le recueil des lettres de Voltaire ne se termine qu'au quatrième jour avant sa mort; cette correspondance embrasse plus d'un demi-siècle, et en retrace presque toute l'histoire politique et littéraire. Le génie de Voltaire se composait de tous les talents; sa gloire, quoiqu'elle ne soit pas sans tache, se diviserait en vingt réputations brillantes; et si la collection de ses écrits était le seul monument de la littérature d'un peuple ou d'un siècle, ce siècle ou ce peuple serait célèbre encore dans les annales du goût et des lumières.

Entre les divers travaux des savants et des écrivains depuis 1774 jusqu'en 1778, je ne distinguerai qu'un seul article. C'est l'époque où naquit la chimie nouvelle. Un premier ouvrage de Lavoisier parut, en 1774, sous le titre de *Nouvelles recherches sur l'existence d'un fluide élastique fixé dans quelques substances*. L'auteur y rassemblait les résultats de ses expériences déjà nombreuses, les rapprochait des observations de Priestley, indiquait des méthodes neuves, recommandait plus de précision dans les procédés, plus de rigueur dans les raisonnements. Ce n'était encore qu'un essai; mais la maison de Lavoisier devenait un laboratoire, une école, une académie de chimie; et le renouvellement de cette science s'y préparait avec la plus heureuse activité.

Ainsi, Messieurs, le dix-huitième siècle, sans tenir compte de ses vingt-deux dernières années, est à jamais mémorable par le rapide et vaste progrès des sciences mathématiques et physiques, et des arts qui en dépendent. Ces sciences ont communiqué leurs méthodes rigoureuses à tous les genres de connaissances, et contribué, quoi qu'on en ait dit, à rendre le goût plus

pur et plus sévère. Des disciples de Racine et de Boileau ont pris des rangs glorieux au-dessous de ces grands maîtres; et c'est bien assez rendre hommage aux meilleurs écrivains en prose du dix-septième siècle, que de laisser indécise la question de savoir si ceux de l'âge suivant ne les ont point surpassés. Du moins, l'art d'écrire s'est appliqué à beaucoup de matières et à des sujets plus importants. Les sciences morales et politiques se sont agrandies, en subissant le joug de l'analyse. On a conçu une idée plus juste du caractère et du but de l'histoire; on a voulu qu'elle devînt un tableau des mœurs et de la destinée des nations. L'antiquité a été plus attentivement et plus profondément étudiée. L'érudition elle-même s'est quelquefois polie; on l'a vue s'efforcer de s'ennoblir par l'exactitude et l'utilité de ses recherches. La raison a peu à peu obtenu quelque influence sur les institutions publiques; et les passions politiques ont été, sinon toujours dirigées, du moins souvent modérées par les lumières. L'instruction s'est propagée dans plus de classes de la société, et jusque dans les plus éminentes. Les gouvernements se sont adoucis en s'éclairant. Des rois de l'Europe ont favorisé et honoré la liberté américaine. La philosophie, malgré les persécutions suscitées contre elle, et quelquefois, malgré ses propres erreurs, a poursuivi dignement le cours de ses travaux, et a pris une place modeste parmi les puissances qui dirigent les choses humaines. Sans doute il a été commis beaucoup d'injustices, essuyé beaucoup de malheurs durant ces soixante-dix-huit années : mais ce sont encore celles, depuis le siècle des Antonins, où il a été le moins difficile et le moins périlleux d'exister.

Nous terminons ici nos études chronologiques. Elles

ont embrassé toutes les origines et tous les grands résultats de l'histoire. Il nous a fallu d'abord jeter les yeux sur les sources des connaissances historiques, traditions orales, monuments publics, relations écrites, soit originales, soit tardives. Des observations sur la nature et les espèces de chacune de ces sources nous ont fourni les règles de la critique historique, c'est-à-dire les moyens de nous assurer de l'authenticité et de la véracité des témoignages. Quelles que soient pourtant la rigueur et l'utilité de cet examen, les notions d'histoire ne prennent de consistance qu'en s'attachant à des lieux distincts et à des points fixes de la durée. L'histoire était née aveugle : la géographie et la chronologie lui ont ouvert les deux yeux. Ne pouvant entreprendre un cours détaillé de géographie, nous avons rapidement suivi de siècle en siècle, depuis Homère jusqu'à nos jours, les progrès de cette étude. Nous avons vu les diverses contrées du globe se dévoiler successivement aux regards des hommes : l'image de la terre s'est dessinée par degrés, avec assez de netteté pour recevoir, dans chacune de ses divisions et sous-divisions, les parties d'histoire qui les concernent. Mais le principal but que nous nous étions proposé était d'étudier la chronologie, à laquelle il appartient de déterminer plus immédiatement le système des connaissances historiques, et qui, pour y parvenir, se divise en trois parties, l'une technique, l'autre litigieuse, et la troisième positive.

La chronologie technique embrasse, d'une part, l'étude des différentes mesures du temps; de l'autre, l'examen particulier des écrits et documents spéciaux où les dates ont été, soit primitivement consignées, soit successivement reproduites. Nous avons donc recher-

ché d'abord comment le temps a été divisé en heures ou autres petites fractions, en jours naturels ou civils, en semaines planétaires ou religieuses, en mois lunaires ou solaires, en saisons, en années tropiques ou usuelles, vagues ou fixes, plus ou moins rapprochées, par des intercalations, de la mesure astronomique; enfin en sommes d'années, soit périodiques, soit indéfinies. Celles du premier genre ont été appelées cycles; et il s'en est présenté de deux espèces, selon que ces périodes tendaient à ramener certaines positions célestes, ou qu'étant purement conventionnelles, elles ne tenaient qu'à des institutions sociales. Après avoir reconnu tous les cycles anciens et modernes, et pris connaissance des calculs auxquels ils ont donné lieu, nous avons considéré les ères, c'est-à-dire les séries indéfinies d'années, séries ouvertes à des époques précises, mais n'ayant point pour se clore de terme prédéterminé. L'examen de toutes les mesures du temps, depuis les plus courtes jusqu'aux plus longues, s'est complété par le tableau des calendriers usités dans l'antiquité, au moyen âge et dans les derniers siècles. Tous ces détails étaient indispensables pour éclaircir le vocabulaire de la chronologie, pour attacher des idées exactes et claires à tous les termes de cette science; mais ils ont eu aussi une utilité accessoire, en ce qu'ils nous conduisaient à beaucoup de considérations historiques sur l'astronomie et la mythologie des anciens, sur les institutions civiles et religieuses de tous les âges.

La seconde section de la chronologie technique a eu pour objet la reconnaissance des textes ou documents divers spécialement destinés à exprimer, établir ou reproduire des dates : récits d'auteurs classiques;

monuments matériels, comme les médailles, les inscriptions, les marbres; compilations chronographiques passant pour composées des débris d'annales perdues. Nous avons suivi la transmission de ces dates, non-seulement depuis Hérodote jusqu'à Georges le Syncelle, mais de chronique en chronique, de table en table, jusqu'à nos jours mêmes; et nous nous sommes efforcés d'obtenir ainsi la mesure de l'autorité assignable à chacun de ces documents.

Aux deux sections de la chronologie technique a succédé la chronologie litigieuse, c'est-à-dire l'exposition des controverses relatives aux temps antégénésiques, aux temps antédiluviens, à l'âge mythologique jusqu'à l'an 1500 avant notre ère, à l'âge héroïque jusqu'à la première olympiade, l'an avant J. C. 776; enfin à l'âge historique, ou à cet espace même de sept cent soixante-seize ans. Quoique ces discussions nous eussent donné lieu de nous arrêter à plusieurs dates des siècles antiques, nous avons néanmoins compris l'histoire ancienne dans la chronologie positive, que nous avons tâché de composer de dates certaines et précises, ou du moins approximatives et probables. De là, dans nos douze dernières séances, un tableau succinct de l'histoire universelle, en remontant même à des temps antérieurs à Homère, et en descendant jusqu'à la mort de Voltaire en 1778. Les dates de tous les faits mémorables, politiques, militaires, religieux et littéraires, se sont distribuées dans cette esquisse, et ont contribué à nous représenter les mouvements des peuples et les entreprises de leurs chefs, le cours des discordes et des ambitions, les vicissitudes de la tyrannie et de la liberté, les égarements et les progrès de l'esprit humain.

Il s'en faut pourtant que nous ayons pu étudier l'histoire proprement dite, recueillir tous les détails instructifs qui la vérifient et la fécondent. Notre but n'était que de tracer la succession des faits, de les situer dans leurs lieux et dans leurs temps, d'obtenir ainsi les moyens de les enchaîner, de les rassembler et de les classer convenablement, à mesure que nous les rencontrerons épars dans les différentes branches des annales humaines.

Après l'examen et le choix des faits, après leur classification, une troisième partie de l'introduction aux études historiques a pour objet la manière ou les manières diverses de les exposer. C'est sur quoi je me propose d'appeler votre attention durant l'année prochaine. Nous ne l'emploierons point à des observations purement théoriques sur l'art d'écrire l'histoire; mais, une fois que nous aurons reconnu les règles générales de cet art, et leur application à toutes les espèces de compositions historiques, nous nous aiderons de cette connaissance pour mieux profiter nous-mêmes de la lecture des grands historiens anciens et modernes. J'aurai à vous exposer le plan et le caractère de leurs ouvrages, ce qu'ils exigent d'études et de réflexions pour être lus avec le fruit qu'on peut en attendre. Ce sera pour moi une tâche laborieuse. C'est une immense carrière, c'est une mer sans rivage, que l'histoire des hommes; et il faudrait un bien long cours d'études pour la parcourir et la sonder tout entière. Voilà pourquoi il m'a semblé utile de consacrer l'année que nous terminons aujourd'hui au genre d'instruction qui pouvait le mieux rassembler les sources, les éléments, les résultats de tous les grands corps d'histoire, en

indiquer les caractères et les méthodes. Je n'ai pas craint de vous offrir quelquefois des calculs austères, des discussions épineuses. Je savais que vous étiez avides, non de notions vagues et légères, mais de véritables connaissances. J'ai voulu vous représenter l'histoire comme une science qui peut devenir exacte et rigoureuse, par l'examen attentif des faits et des circonstances, par la confrontation des textes, des monuments et des témoignages de toute espèce : heureux si j'ai pu inspirer aux plus jeunes d'entre vous le goût de ces recherches laborieuses, et leur ouvrir ainsi une carrière où je n'ai fait moi-même que les premiers pas, et qu'il leur sera donné de parcourir avec bien plus de succès.

TABLE ANALYTIQUE

DU TOME SIXIÈME

DES ÉTUDES HISTORIQUES.

Pages

FIN DE LA TABLE ANALYTIQUE.

ERRATA.

Tome II, page 384, ligne 9, et page 531, ligne 27, *au lieu de* Ernon abbé de Wercum, *lisez* Émon abbé de Werum.